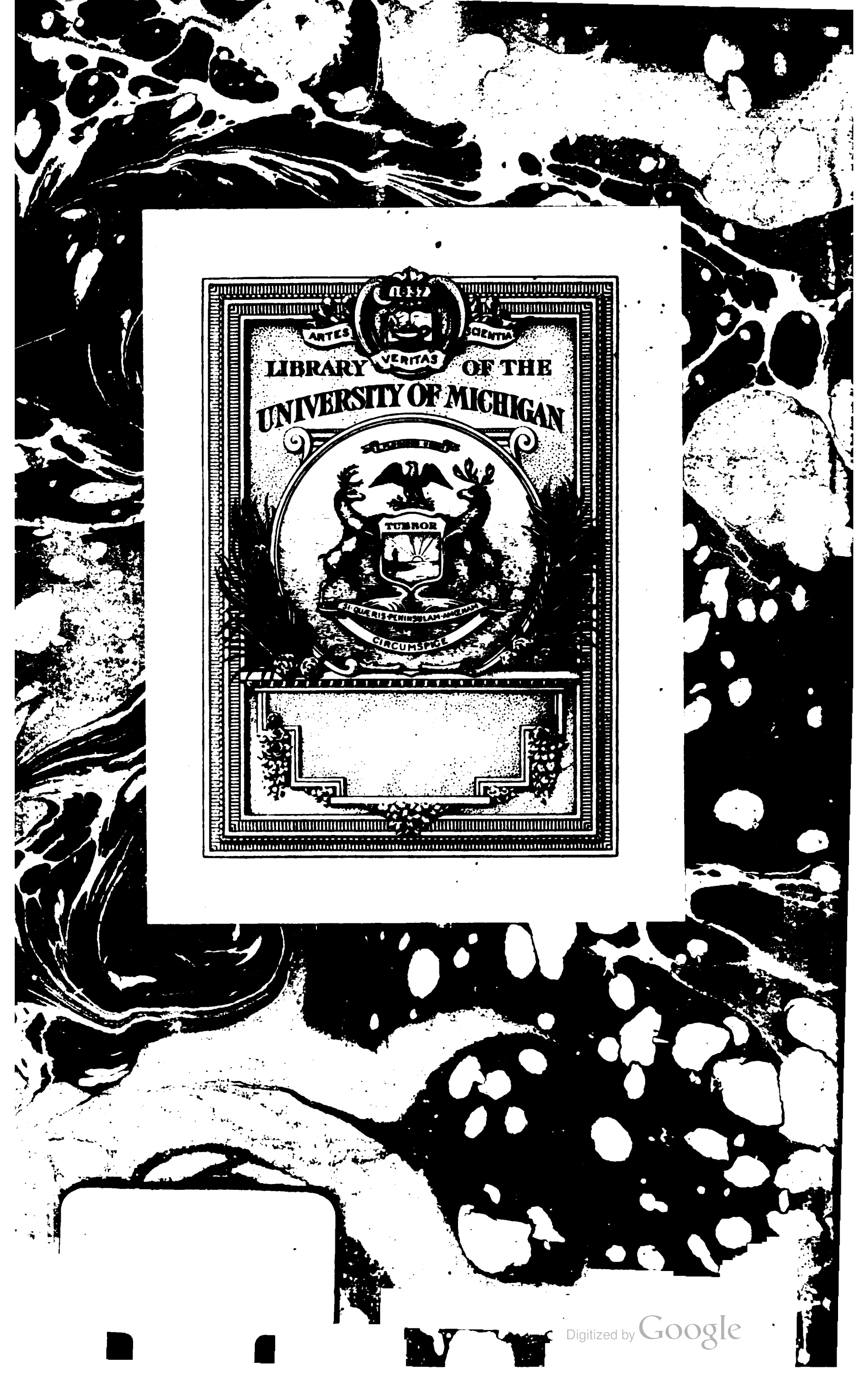



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



ŒUVRES

CHOISIES

antoine François

DE L'ABBÉ PRÉVOST,

AVEC FIGURES.

TOME TRENTE-UNIÈME.

MÉMOIRES
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE
DE LA VERTU,

EXTRAITS DU JOURNAL D'UNE JEUNE DAME.

PAR L'ABBÉ PRÉVOST.

AVEC FIGURES.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIV.



MÉMOIRES D'UNE JEUNE DAME.

QUELLE étrange lettre & quel ſingulier mortel, ma Cécile! Plus je réfléchis ſur ſa conduite, & plus mon étonnement augmente. Quel mélange dans ſon caractère ! de l'extravagance dans ſes idées juſqu'au romaneſque ; cependant quelle réſolution! quelle fermeté ! quelle conſtance dans l'exécution! Généreux, on n'en peut douter : combien peu de jeunes gens ſe jetteroient dans les mêmes embarras & les mêmes dépenſes, par des motifs de compaſſion ſi nobles & ſi déſintéreſſés? Au contraire, je m'imagine que la plûpart des hommes ſeroient aſſez cruels pour prendre une ſorte de plaiſir à faire le tourment d'un autre homme qui leur auroit ſuccédé dans le cœur d'une maîtreſſe autrefois ſi chère, & ſe feroient un lâche triomphe de ſe voir, quoique ſans raiſon, un objet

de jalousie pour celui qui leur auroit ravi toute espérance. Monsieur Falkland est supérieur à cette foiblesse.

Je ne puis désavouer, ma chère, que je ne lui sois extrêmement obligée, quel que puisse être le succès de l'entreprise extraordinaire dans laquelle il s'est engagé pour moi. Cependant, je souhaiterois que la séparation de M. Arnil & de madame Goring fût venue de toute autre cause. Supposons que par quelque accident, quoique je ne le croie guères possible, la vérité parvienne un jour à M. Arnil, ne seroit-elle pas capable de l'aliéner de moi, plus même encore qu'il ne l'est aujourd'hui? Ou si les effets de cette bizarre aventure étoient de le ramener à sa malheureuse épouse, de lui faire regretter ses injurieux soupçons, & de la rétablir dans son estime & sa confiance, pourroit-il, pourroit-il jamais lui rendre cette heureuse paix qui, depuis si long-tems, est étrangère à son cœur? Ne resteroit-il pas quelque secrette étincelle capable de rallumer le feu de la discorde? Qu'on se porte difficilement à réparer une offense, lorsqu'on doit se reprocher de s'y être abandonné sans raison! Pauvre M. Arnil! si j'ai le bonheur de me voir justifiée à ses yeux, combien ses réflexions ne le rendront-elles pas misérable? Mais s'il est bien convaincu, comme je le demande au ciel à toutes les heures du jour, il ne sera pas malheu-

reux, si je suis capable de servir à son bonheur. O, ma chère! le vœu, la plus ardente passion de mon ame, est de recouvrer l'estime de mon mari, au prix de son amour même, s'il le faut! car j'atteste l'être qui connoît le secret des cœurs, que depuis l'instant de mon mariage, toutes mes pensées & toutes mes actions se sont uniquement rapportées à la mériter.

Ma mère n'a pas voulu souffrir la lecture des lettres de M. Falkland; mais elle ne s'est pas éloignée d'en entendre la substance. J'avoue que son choix m'a fait plaisir, parce que les lettres contiennent quantité d'expressions libres, dont elle se seroit offensée; c'est une réflexion que mon frère n'a pas faite, lorsqu'il nous les a données à lire. Les observations de ma mère ont été graves & fréquentes pendant mon récit. Combien de fois n'a-t'elle pas levé les yeux d'étonnement à la conduite de madame Goring! elle a souvent répété que l'entreprise de M. Falkland étoit celle d'un vrai fanatique, & qu'elle ne comprenoit pas qu'il eût osé se charger d'une si terrible femme. Lorsque je suis arrivée à cette partie où la dame se laisse persuader d'écrire à M. Arnil, j'ai proposé à ma mère de lui lire la copie de cette lettre, en l'assurant qu'elle l'entendroit avec plaisir; elle y a consenti, & j'ai lu; mais avec l'attention de passer sur les apostilles de M. Falkland. Elle ne m'a pas interrompue; &

voyant, après avoir fini, que son silence continuoit, j'ai levé les yeux sur elle, & j'ai vu ses joues inondées de larmes. Oui, chère fille, m'a-t-elle dit en jetant passionnément les bras autour de moi, vous étiez injuriée : le ciel sait qu'on vous a fait une horrible injure, & c'est lui qui publie présentement votre innocence par la bouche de votre plus cruelle ennemie. Ensuite elle a cité le passage du prophète, qui loue dieu *d'avoir tourné le cœur des pécheurs à la sagesse des justes* ; & se répandant en bénédictions, elle a fait des vœux pour le pardon des péchés de cette femme, en faveur de cette seule action, & pour la récompense de M. Falkland, qu'elle croyoit dûe à tant de bonté. Sûrement, a-t-elle conclu, M. Arnil va revenir à lui-même ; sûrement il reprendra ma chère & vertueuse fille ; il reprendra dans son sein cette pauvre abandonnée, & les larmes de ma tendre mère couloient à grands flots.

Vous jugez, Cécile, que les miennes n'étoient pas plus épargnées ; elles m'ont ôté pendant quelque tems le pouvoir d'ouvrir les lèvres ; à la fin j'ai répondu à ma mère que je ne doutois pas du retour de la tendresse de mon mari, & que s'il étoit bien convaincu de mon innocence, nous pouvions redevenir heureux. Plaise, plaise au ciel ! a-t-elle repris, en s'essuyant les yeux ; mais qu'est devenue notre pauvre pénitente ? M. Falkland en

aura sans doute honorablement usé avec elle; car mon excellente mère ne doutoit pas que la lettre de madame Goring ne fût venue de son propre repentir. Comme je ne m'étois pas arrêtée au détail de toutes les peines que M. Falkland s'étoit données pour l'obtenir, il ne tomboit pas à l'esprit de ma mère que la dame pût avoir écrit de ce ton, par d'autres motifs que ceux qui se présentoient d'abord. Je n'ai pas manqué de lui faire entendre combien il étoit à craindre que madame Goring ne fût pas aussi pénitente qu'elle paroissoit le supposer, & je lui ai dit alors les vraies raisons que cette femme avoit eues pour écrire de ce style. Ensuite ayant achevé de lui raconter ce qui s'étoit passé après la lettre, & comment M. Falkland en avoit usé, j'ai conclu par l'informer que madame Goring étoit mariée, & fort noblement pourvue. Cette dernière circonstance a fait un grand plaisir à ma mère. M. Falkland, a-t-elle dit, n'avoit aucun droit de punir les crimes d'autrui; & s'il n'avoit pas pourvu décemment à la subsistance de cette femme, jamais je n'aurois pu reprendre la moindre estime pour lui.

Elle a dit encore que, malgré la joie qu'elle avoit au fond de voir madame Goring séparée de mon mari, elle n'étoit pas si satisfaite du moyen; qu'il n'étoit pas impossible qu'un homme aussi sensé que M. Arnil n'eût ouvert les yeux tôt ou tard sur

son erreur, & qu'il auroit été beaucoup mieux qu'il fût revenu au droit chemin de son propre mouvement. J'ai répondu qu'on auroit pu l'espérer; mais qu'on pouvoit craindre aussi que sa prévention ne durât assez long-tems pour causer la ruine entière de sa famille; & que pour ce qui me concernoit en particulier, je ne voyois pas de moyens plus sûrs pour le guérir de ses injustes soupçons, que ceux que M. Falkland avoit employés.

Ma mère est convenue à la fin que j'avois raison; & ses vœux ont recommencé pour le succès. Je suis fort aise, a-t-elle ajouté, que M. Falkland ne pense point à rentrer sitôt en Angleterre; & je ne connois qu'un événement qui pût me faire désirer son retour; ce seroit qu'il vînt rendre justice à l'infortunée miss Burchill. Si je le voyois déterminé à se laver de cette tache, en prenant le parti d'en faire sa femme, je pourrois reprendre l'opinion que j'ai eue de lui: à présent il me reste, je l'avoue, un peu de chagrin qu'un homme aussi blâmable qu'il l'est à mes yeux, ait acquis des droits sur la reconnoissance de ma fille.

J'ai répondu, ma chère Cécile, que je me réjouirois beaucoup de lui voir faire à miss Burchill toutes les réparations qui paroissoient dépendre de lui; mais que malheureusement elle n'avoit personne qui plaidât sa cause auprès de M. Falkland; que s'il étoit informé de la triste vie qu'elle mène,

& de la modestie de sa conduite, peut-être s'attendriroit-il en sa faveur, sur-tout s'il voyoit le malheureux fruit. Il ne peut espérer de repos, à dit ma mère, qu'il n'ait essuyé les larmes de miss Burchill.

La jeune personne est arrivée lorsque nous étions encore à parler d'elle. Ma mère la voit toujours avec plaisir : cette pauvre fille avoit été furieusement choquée de l'enlèvement de sa tante par M. Falkland. Elle regardoit cet évènement comme une barrière si décisive à ses espérances, déjà fort mal assurées, qu'elle en étoit comme hors d'elle-même. Quoiqu'il n'y ait rien de commun dans le sang, le degré d'alliance entr'elle & la veuve de son oncle, lui faisoit considérer l'intrigue supposée avec la dernière horreur. Elle s'en étoit expliquée avec nous d'une manière si vive, que si le père de son enfant étoit venu lui présenter son cœur & sa main, la vertu ou la décence commune n'auroit pu lui permettre de les accepter. Ma mère, pour qui les actes d'humanité sont un délicieux plaisir, s'est empressée de lui communiquer ce qu'elle venoit d'apprendre. C'étoit l'intérêt de la jeune personne de garder notre secret ; je n'ai fait aucune difficulté d'achever un éclaircissement qui devoit contribuer beaucoup au calme de son esprit; mais voici les circonstances.

Ma mère l'a fait asseoir près d'elle, en lui di-

sant : miss Burchill, j'ai quelque chose à vous révéler que je crois capable de vous faire plaisir. La malheureuse jeune fille a levé ses yeux mélancoliques, & secouant tristement la tête : ah ! madame, c'est ce que je crois désormais impossible. Votre tante est mariée, a repris ma mère ; mais ce n'est pas à M. Falkland, & bien plus, il ne s'est jamais rien passé entr'eux qui puisse être un obstacle pour vous s'il revient à vous considérer de l'œil qu'il devroit. Elle a marqué le plus grand étonnement ; ensuite ses yeux se sont tournés de ma mère à moi, comme demandant une explication. Ma mère m'a dit alors de lui raconter l'histoire dans toute son étendue : je l'ai fait, & j'ai pris soin de ne pas omettre la manière tendre dont M. Falkland parle d'elle dans une de ses lettres à mon frère. Elle a laissé tomber quelques larmes au récit ; & se tournant vers ma mère : il est vrai, ma chère bonne madame, que cette nouvelle me sauve du désespoir. J'étois accablée, je doute qu'il m'eût été possible de surmonter mes peines ; mais un foible rayon d'espérance recommence à luire sur moi. M. Falkland peut donc encore être à moi sans crime ! ou si ce bonheur ne m'arrive jamais, j'aurai du moins la satisfaction de ne le pas croire aussi coupable qu'il me le paroissoit il y a deux heures : & s'adressant à moi, ah ! madame, vous voyez combien M. Falkland vous révère, si vous

aviez seulement la bonté de parler pour moi! vous auriez tout pouvoir sur son cœur; vous guideriez sa raison, vos moindres désirs seroient une loi pour lui.

Ses beaux yeux fixés sur les miens, & remplis de la plus persuasive éloquence, m'ont fait pénétrer toute sa pensée, & m'en ont dit plus que tous ses discours n'auroient fait. Je vous entends, mademoiselle, ai-je répondu, & mon cœur s'afflige de l'idée que je ne puis, ni ne dois m'intéresser pour vous par des voies que je prendrois ardemment si je n'y voyois des obstacles. M. Falkland, comme vous voyez, est exempt du crime où nous avons craint qu'il ne se fût plongé. Il sent l'injure qu'il vous a faite, & vous ne sauriez douter, sur ses propres termes, qu'il ne conserve un tendre sentiment de votre mérite: il est libre encore; il a même déclaré qu'il veut persister dans cet état: toutes ses raisons conduisent à l'espérance. Votre conduite vraiment irréprochable, jointe à l'affection paternelle, peut encore amener cet heureux évènement qui fait vos impatiens désirs; mais c'est l'ouvrage du tems, c'est l'ouvrage de son propre cœur. Vous savez que de son naturel il est ennemi de la contrainte. Quoique jeune, il a peu de ces légèretés, qu'un âge plus mur corrige infailliblement, lorsque la bonté & celle du jugement se trouvent unies. Pardonnez, mademoiselle, si

j'ajoute que M. Falkland, quelque blâmable qu'il ait été dans sa conduite avec vous, n'est pas un homme sans générosité. Toutes ces observations bien pesées peuvent, dis-je, vous faire espérer qu'il se déterminera quelque jour à vous accorder la réparation que nous désirons autant que vous, ma mère & moi.

Ah! madame, (aussi vivement que si sa réplique eût été prête) M. Falkland est fort loin d'ici; le souvenir qu'il peut conserver de moi, n'est déjà que trop affoibli; le tems, la distance & la variété des objets doivent entièrement l'effacer. Votre main, la puissante magie de votre pinceau, ranimeroit bien plus sûrement les couleurs de ces traits foibles & ternis, qui peuvent rester de moi dans sa mémoire. Quel effet ne me promettrais-je pas de votre plume guidée par un cœur si tendre, si sensible à la compassion pour les maux d'autrui, sur celui d'un homme qui vous considère comme une divinité? S'il lui restoit la moindre espérance de votre côté, madame, je serois une présomptueuse d'exposer mes droits; mais soyez mon avocat, lorsque vous ne pouvez être ma rivale. De grâce, chère angélique madame, (en levant ses deux mains jointes) écrivez pour moi à M. Falkland; si vous pouvez me le rendre, quels vœux ne ferai-je pas toute ma vie pour votre bonheur!

Ma mère fort touchée de son discours, m'a dit

de l'air & du ton le plus empressé; réellement, chère fille, ce seroit une excellente action. Qui sait ce que la haute estime dont M. Falkland paroît rempli pour vous, est capable de produire?

Je n'ai pas été trop contente que le bon cœur de ma mère l'ait fait entrer si subitement dans l'opinion de miss Burchill; c'étoit l'exciter à redoubler ses instances; aussi s'est-elle panchée sur les mains de ma mère, qu'elle a baisées vingt fois; les paroles lui manquoient pour lui faire ses remercîmens.

Je ne voulois pas marquer de froideur pour les intérêts de miss Burchill, ni refuser ce que ma mère approuvoit: l'ancienne loi que je m'étois imposée, de n'avoir jamais la moindre correspondance avec M. Falkland, m'a déterminée. Quand j'aurois pu croire qu'à la rigueur, dans une si singulière occasion, je pouvois me dispenser, sans imprudence, d'une promesse faite à mon propre cœur, & que je regardois par conséquent comme une sorte de vœu, la seule décence indispensable dans la situation critique où j'étois moi-même, suffisoit pour m'arrêter, & je voulois conserver le droit, dans la supposition du retour de M. Arnil, de pouvoir dire hardiment que je ne m'en étois jamais écartée.

J'ai donc répondu à miss Burchill, qu'il n'y avoit qu'une raison qui pût m'empêcher de me

rendre à ses instances; mais une raison si forte, qu'après l'aveu que j'en allois faire, j'espérois qu'elle ne me presseroit pas davantage. En quittant M. Arnil, ai je dit, j'ai formé l'inviolable résolution, non-seulement de ne jamais voir M. Falkland; mais de ne pas recevoir une ligne de lui, de ne lui en pas écrire une, ou dans d'autres termes, de n'avoir aucune sorte de rapport avec lui. Je n'étois pas sûre que s'il apprenoit la vérité, se reconnoissant la cause de mon infortune, comme il l'étoit, quoiqu'innocemment, il entreprît, soit dans le dessein de me consoler, soit pour se justifier lui-même, de me voir ou de m'écrire; mais j'aurois eu tort de m'alarmer là-dessus: sa prudence ou sa considération pour moi m'a mise à couvert de l'un & de l'autre. Cependant ma résolution n'en étoit pas moins dûe à l'honneur de mon mari, qu'au mien. La même raison subsiste encore: peut-être n'a-t-elle de poids que dans mon imagination; mais dans cette supposition même, je vous demande un peu d'indulgence pour ma singularité. A la veille, comme j'en ai l'espérance, de rentrer dans l'estime de M. Arnil, je veux pouvoir l'assurer que ces yeux, ces oreilles, ces mains n'ont pas été plus coupables que mon cœur, & n'ont pas eu plus de rapport avec M. Falkland. C'est une déclaration qui me paroît convenable à cette scrupuleuse exactitude, ou si vous

me permettez un autre nom, à cette délicatesse que je me suis efforcée d'observer dans toute ma conduite. O ma mère ! vous m'avez toujours appris à redouter jusqu'à l'ombre du reproche.

Ma mère m'a fait la grâce de reconnoître que j'avois raison. Elle a dit à miss Burchill que, suivant les principes par lesquels j'avois toujours été gouvernée, je ne pouvois me charger actuellement de sa cause, & qu'à la première vue elle n'avoit pas envisagé le cas dans le jour où je l'avois mis.

Miss Burchill n'a répondu que par ses larmes. Nous étions attendries toutes deux, & je regrettois sincèrement de ne pouvoir la servir. Je lui ai promis, si je suis réunie à M. Arnil, de faire tous mes efforts pour l'engager dans ses intérêts, & pour obtenir de lui la permission d'écrire à M. Falkland. Mais alors, madame, a-t'elle repris fort sensément, quel moyen de vous intéresser pour moi, tandis que M. Arnil demeurera persuadé d'une criminelle intrigue entre ma tante & M. Falkland? Je conviens, lui ai-je dit, que cette pensée ne m'est pas venue à l'esprit, & qu'elle ne fait pas une petite difficulté ; car si mon mari découvre que l'évasion de madame Goring n'a pas été volontaire, & que la lettre qu'il a reçue d'elle étoit extorquée, je me reverrai peut-être aussi mal dans son opinion, que j'y aie jamais été par les fausses insinuations de cette dangereuse femme. La solu-

tion de tous ces nœuds, chère miss, doit être laissée au tems qui, j'espère, les démêlera en notre faveur. Il ne faut pas entreprendre tout d'un coup de faire mon ouverture à M. Arnil : non, non, je dois être auparavant bien sûre du rétablissement de sa confiance & de son affection. Mais après cet heureux changement, comptez sur tous mes efforts pour vous servir, du moins si j'ai, comme vous le croyez, quelque influence sur M. Falkland, & si les circonstances me permettent d'en user.

Fiez-vous, chère miss, a conclu ma mère, aux promesses de ma fille. Si la paix renaît dans sa maison, vraisemblablement M. Falkland, que je ne crois à présent hors du pays, que pour ne pas donner d'ombrage à M. Arnil jusqu'à la fin de cette malheureuse division, se fera bientôt revoir en Angleterre.

18 *Décembre.*

L'humeur sombre de mon frère continue. Il nous voit peu ; & lorsqu'il le fait, la conversation de sa part est très-froide. Il s'est procuré la connoissance de plusieurs particularités qui regardent la liaison du pauvre M. Arnil avec madame Goring ; car depuis l'évasion de cette femme, on a parlé d'elle plus qu'auparavant, & toute son histoire est connue. Elle est fille d'un cabaretier de province ; n'ayant jamais eu que des mœurs fort libres, elle se fit enlever après une liaison de peu

de jours, par M. Goring, capitaine d'infanterie, dans une marche qu'il faisoit au travers de ce canton. Il paroît qu'il prit pour elle des sentimens si passionnés, qu'ils le portèrent à l'épouser. Dans la même ivresse, il la fit passer pour une jeune personne qui lui avoit apporté de la fortune & de la naissance. Cette fausseté, qu'il fit recevoir dans sa famille, engagea sa sœur, veuve de considération, à la charger, en mourant, du soin de sa malheureuse fille. Quelques années de mariage avancèrent sa vieillesse, & lui causèrent des infirmités qui lui firent quitter le service avec la pension ordinaire de la demie paye. Il choisit la campagne pour retraite, & le plus souvent il vivoit dans le petit bien d'Ashby, qu'il avoit acheté sur la tête de sa femme. Sa fortune avoit été fort honnête; mais il l'avoit dissipée, par ses excessives complaisances pour une jeune coquette, à laquelle il n'avoit jamais refusé que la liberté de vivre à Londres sans lui, quoiqu'elle n'eût pas cessé de la désirer. Elle s'étoit consolée de ce refus, par tous les plaisirs qui sont le partage des provinces; toujours la première aux eaux minérales, aux courses de chevaux, aux assemblées de danse & de jeu; & cette profusion continuelle, jointe à sa dépense domestique, sur-tout à celle du jeu, son plaisir suprême, avoit réduit en cinq ou six ans le capitaine à l'indigence dont elle convient elle-même

dans ſes aveux à M. Falkland. Elle vint à Londres, après la mort de M. Goring, & ce fut alors que M. Arnil y fit connoiſſance avec elle, de la manière qu'elle raconte elle-même. Mon frère, s'étant lié depuis peu avec l'ami ou le parent prétendu dont elle parle, & dans la maiſon duquel ils ſe rencontrèrent, a tout appris de cet homme, nommé Pinik, qui n'étoit au fond qu'un amant de la dame, & qui ne lui pardonne point encore de l'avoir abandonné en faveur de mon mari. Elle avoit deux frères, tous deux d'une vie fort déréglée, dont l'un fut empriſonné pour une friponnerie, & n'auroit pas évité le châtiment, ſi M. Arnil n'eût fait le ſacrifice d'une ſomme conſidérable pour le dérober à la juſtice; l'autre revêtu d'une baſſe commiſſion, avec beaucoup d'adreſſe à cacher ſes vices, étoit le favori de ſa ſœur, qui parvint à faire acheter pour lui, par M. Arnil, un emploi conſidérable. Elle excelloit, dit M. Pinik, à tirer de ſes amans juſqu'au dernier ſou. Il n'étoit pas aſſez riche, pour s'en être beaucoup reſſenti; mais il juge qu'elle a vivement pouſſé M. Arnil, dans pluſieurs occaſions plus difficiles que l'affaire des deux frères, & qu'elle n'eut pas de plus forte raiſon que l'eſpérance de le dépouiller, pour le préférer à lui. Elle ne ſe contenta pas, dit-il encore, d'un fort joli logement où il l'avoit établie; elle ſe fit donner, par M. Arnil, une maiſon bien meublée,

meublée, équipage, nombreux domestique; & l'ayant vue aux spectacles, en première loge, il assure qu'aucune dame de l'assemblée n'étoit mieux en diamans qu'elle.

Ces désagréables particularités, d'autant plus sûres dans la bouche de M. Pinik, qu'il est de la même ville que madame Goring, mon frère a pris un cruel plaisir à nous les répéter plusieurs fois. Imprudent M. Arnil, dans quel gouffre t'étois-tu jeté! Mais n'est-il pas surprenant, ma chère Cécile, que cette malheureuse aventure soit demeurée si long-tems secrète? Je m'étonne peu qu'elle l'ait été pour moi; je devois être naturellement la dernière à recevoir des informations de cette nature; mais que mon frère n'en ait jamais eu le moindre vent, c'est ce qui me passe. A la vérité, M. Arnil, dans les premiers tems, apportoit beaucoup de précautions à ses visites, les faisoit ordinairement le soir, & ne prenoit jamais son carrosse. Je suis effrayée, pour ses enfans autant que pour lui, du tort que je crains qu'il n'ait fait à ses affaires. Cependant, puisqu'il est délivré de l'esclavage de cette femme, je me flate encore que le reste peut être réparé par beaucoup de soins & d'économie. Plût au ciel, qu'il ne me restât que le désordre de sa fortune à regretter! Mon frère se prétend sûr qu'il est abîmé de dettes. J'apprends

aussi que notre procès ne tourne pas bien. Si nous le perdons, c'est cet accident qu'il faudra nommer un funeste coup.

19 *Décembre.*

Misérable situation, que l'incertitude! Je suis plus malheureuse à présent, s'il est possible, que je n'ai jamais cru l'être lorsque je n'avois aucun espoir de rentrer dans l'estime de ce cher mari, & plus cher encore, depuis qu'il est perdu sans ressource. Notre cause, après avoir été plaidée plusieurs jours, quoiqu'on ne m'en ait informée que ce matin, pour me préparer à l'évènement, vient d'être décidée contre nous. M. Arnil perd neuf cens livres sterling de rente, sans parler des frais. Il ne reste que mon douaire. Dans quel abîme de honte & de misère, mon infortuné mari s'est-il plongé! Oh! du moins, si je pouvois le voir! si je pouvois regagner sa confiance, pour être propre à le consoler dans ses afflictions!

Mon frère est très-dur. Après m'avoir apporté la nouvelle, il m'a déclaré que je serois fort blâmable de revivre avec M. Arnil, quand il le désireroit. Quelle autre perspective avec lui, m'a-t'il dit, que celle de vous voir réduite à l'aumône? car, je suppose qu'au premier pas, il va vous ôter la jouissance de votre douaire, unique ressource qui vous reste, pour vous & pour vos enfans.

O mon frère, mon frère, ai-je répondu, vous êtes sans cœur ! & mes larmes m'ont coupé la voix.

Peut-être ne serez-vous pas mise à l'épreuve, a-t-il répliqué cruellement ; mais s'il vous fait l'offre, vous prendrez le parti qui vous conviendra, madame Arnil ; car mon sentiment n'a jamais été d'un grand poids pour ma mère ni pour vous.

Chevalier, lui a dit ma mère, ce n'est pas en user bien avec votre sœur & moi. Ne l'empêchez pas, je vous en supplie, de suivre les inspirations de son devoir. Si l'infortuné M. Arnil reconnoît ses fautes, pouvez-vous être assez peu chrétien pour vous efforcer d'endurcir contre lui le cœur de sa femme ? O mon fils ! c'est prendre une mauvaise voie pour obtenir du ciel le pardon de vos propres foiblesses. Loin de ma fille toute obstination à rejeter les offres d'un mari pénitent : & se tournant vers moi ; ma chère, ne vous affligez pas. Si la grâce est tombée d'en haut sur votre mari, vous serez heureux ensemble, autant que le secours de mon bien y pourra contribuer. Oui, madame, a dit aigrement le chevalier, l'infortune sert beaucoup à faire tomber la grâce ; je ne doute pas que mon honnête beau frère ne se repente fort amèrement d'avoir mangé tout son bien, & que l'espérance d'en retrouver d'autre ne lui tienne lieu de grâce pour revenir à sa femme. Mon fils, a dit

ma mère d'un air irrité, vous m'obligerez de vous taire là-dessus. J'ai fini, madame, a-t-il répliqué; & tirant sa révérence, il nous a quittées.

J'oubliois de vous apprendre à quoi la veuve paroît devoir le gain du procès. Vous vous souviendrez qu'elle avoit menacé, dès les premiers tems, de produire un témoin, pour prouver que son mari, peu de tems avant sa mort, avoit passé quelques heures de nuit avec elle. Le nom & la qualité de ce témoin étoient un secret impénétrable. Il a paru néanmoins lorsqu'on a plaidé la cause; & le devineriez-vous? C'est un des frères de madame Goring, celui que M. Arnil a sauvé de la prison, & peut-être du supplice. On prétend qu'il a vécu dans une intime liaison avec elle pendant la vie même de son mari; mais qu'il fût ami de feu M. Arnil, c'est sur quoi nous n'avons pas d'autre témoignage que le sien. Ce qui paroît très-certain, est qu'il étoit soupçonné d'une intrigue avec elle pendant sa séparation, & que suivant toute probabilité humaine, l'enfant sur qui tombe l'héritage est de lui.

On ne peut guères douter que ce n'ait été du même personnage que la veuve a reçu la première idée de son entreprise, & qu'il ne l'ait soutenue secrètement dans toutes les procédures. Observez, ma chère, que le procès étoit commencé lorsqu'il fut mis en prison, & qu'on s'employoit pour sa

liberté à la prière de madame Goring. M. Arnil s'imaginoit peu que le misérable qu'il sauvoit devoit servir un jour à le ruiner.

Je ne saurois croire que madame Goring fût dans le secret : elle n'auroit pas voulu contribuer à la ruine d'un homme qui l'avoit mise dans l'abondance : mais le témoignage de ce scélérat, joint à celui d'une servante de la veuve Arnil, a formé la preuve dont on a fait dépendre toute l'affaire. Malheureusement pour nous, il ne s'est pas trouvé un témoin à leur opposer, & les désordres récens de M. Arnil ont donné à leurs dépositions l'apparence au moins de la vérité. Que dieu leur pardonne un crime si noir! je ne voudrois pas du revenu d'un monarque au prix que leur coûte le bien de M. Arnil. Le bruit court que la veuve fait un mariage secret avec son champion : elle lui doit cette récompense; car j'appréhende qu'il n'ait beaucoup risqué pour la servir. L'effronterie du misérable est allée jusqu'à reconnoître ses anciennes obligations à M. Arnil, en déclarant d'un autre côté qu'il n'y avoit qu'un motif de conscience & son juste attachement pour la veuve & l'orphelin de son ami, qui lui pussent arracher un témoignage à notre préjudice.

Vous comprenez aisément de quel œil mon pauvre mari voit cette affaire. Il a confessé à plusieurs personnes de qui mon frère le tient qu'il est juste-

ment puni d'avoir fourni à des ſcélérats les moyens de le perdre, & qu'il déteſte la mémoire de madame Goring, qu'il en doit ſeule accuſer. Mais ne parlons plus de cette race de brigands. Mon impatience eſt d'entendre quelque choſe de la part de M. Arnil. Je crains bien que la lettre de madame Goring n'ait produit aucun effet; car il doit l'avoir reçue depuis long-tems. Que ſignifie ſon ſilence? Ma mère veut à préſent que les avances de réconciliation viennent de lui. Le doute eſt un ſupplice pour moi.

29 Décembre.

Milord & miladi V.... arrivèrent hier au ſoir. Quoiqu'il fût neuf heures, ils m'envoyèrent un témoignage d'amitié en deſcendant à leur porte; & dès ce matin à la même heure j'ai reçu la viſite de milord; ſurpriſe d'autant plus agréable, que rarement il quitte le lit ſitôt. Je l'ai reçu dans mon cabinet de toilette. Ma mère, qui ne l'a jamais vu, s'eſt diſpenſée de paroître, parce qu'elle n'étoit pas habillée.

Hé bien, très-chère madame, m'a-t-il dit après m'avoir ſaluée, ne vous eſt-il rien venu depuis peu de la part de M. Arnil? Rien, milord, ai-je répondu. Je ne ſais, a-t-il repris, ſi vous êtes informée que je ſuis dans le ſecret. Nous nous écrivons, le couſin Falkland & moi. Peut-être n'avez-vous pas encore ſu que je ſuis entré dans un cer-

tain plan. Je l'ai ſu, milord : une lettre de M. Falkland à mon frère en contient tout le récit, & j'étois bien ſûre de votre obligeante participation à tout ce qui m'intéreſſe. Comptez là-deſſus, ma chère madame ; je n'excepte rien du déſir que j'ai de vous ſervir. Je ſais de M. Falkland que cette Goring a pris le parti d'écrire à M. Arnil. Sa lettre a-t-elle produit quelque effet ?

J'ai répondu que M. Arnil ne m'avoit pas fait dire un mot depuis qu'il l'avoit reçue.

Soyez perſuadée, madame, que ſon ſilence ne durera pas. Je me hâte de vous prévenir. Arnil, ou je ſuis trompé, cherche à ſe réconcilier. Il y a dix jours que j'ai reçu de lui quelques lignes fort touchantes, par leſquelles il me conjuroit de me rendre à Londres avec ma femme, pour une affaire de la dernière importance, où le ſecours de notre amitié étoit néceſſaire au bonheur de ſa vie. Comme cette lettre m'eſt venue préciſément dans le tems qu'il devoit avoir reçu celle de la dame Goring, j'ai jugé qu'elle en étoit une ſuite, & qu'il penſoit à nous demander notre médiation. Cependant, étant retenu moi-même par des affaires preſſantes, je n'ai pu lui promettre dans ma réponſe, que d'arriver hier & de le voir aujourd'hui : en effet, j'envoyai dès hier au ſoir lui propoſer de venir déjeûner ce matin avec ma femme & moi, & je l'attends à dix heures. Mais j'ai cru devoir vous infor-

mer de cette ouverture, dont il me semble qu'on peut attendre beaucoup. Je ne dirai pas que je vous ai vûe, pour n'avoir rien à lui dire de vous.

J'ai demandé à milord si miladi étoit informée de l'état des choses. Il m'a dit qu'elle n'ignoroit rien; que l'évasion de M. Falkland avec madame Goring l'avoit si vivement irritée, qu'il avoit fallu la détromper; & qu'elle avoit voulu me rendre le même service, après avoir été la première à m'instruire de l'aventure; mais qu'il s'y étoit fortement opposé, pour laisser le plaisir à M. Falkland de lever lui-même tous les voiles. Elle étoit trop mon amie, a-t-il ajouté, pour ne pas entrer dans mes intérêts avec la plus vive chaleur; & le délai du voyage l'avoit transportée d'impatience.

J'ai fait mes remercîmens à milord de son amitié & de celle de sa femme. Il m'a demandé ensuite des nouvelles de notre procès. Le malheureux dénouement l'a fait pâlir. Bon dieu ! s'est-il écrié, que deviendra votre infortuné mari ?

Il m'a quittée aussi-tôt, après m'avoir dit que lui ou sa femme viendroit dans l'après-midi m'apprendre le résultat de leur conférence avec M. Arnil.

Je n'ai fait qu'un pas pour aller communiquer cette joyeuse nouvelle à ma mère. Elle a supplié le ciel de faire tourner heureusement les présages de milord; & m'embrassant les larmes aux

yeux ; elle a dit qu'elle étoit de la même opinion.

C'eſt avec un cœur enflé de joie, ma chère Cécile, que j'ai jeté par écrit les circonſtances de l'heureuſe matinée. Faſſe le ciel que l'autre partie du jour termine encore plus agréablement mon journal !

JAMAIS je n'avois compté les heures avec tant d'impatience que je l'ai fait aujourd'hui, en attendant la viſite de milord ou de miladi V.... J'avois ordonné que la porte de ma chambre ne fût ouverte que pour l'un ou l'autre.

A midi & demi, l'excellente miladi V.... eſt arrivée ſans milord. Le bruit de ſon carroſſe m'a rendue tremblante ; & lorſque s'étant preſſée de monter, elle eſt entrée dans ma chambre, je ſuis demeurée incapable d'ouvrir la bouche ou de la ſaluer. Elle eſt accourue vers moi ; & me prenant les deux mains, elle m'a tendrement embraſſée. Ma mère étoit avec moi ; j'ai fait un effort pour la préſenter. Alors miladi m'a repris la main pour me faire aſſeoir, & s'aſſéyant près de moi : courage, m'a-t-elle dit, remettez-vous, ma chère madame, tout va prendre une heureuſe face.

J'ai voulu faire quelques excuſes de la peine que je lui avois laiſſée de venir, pendant que tout m'obligeoit à lui rendre mes devoirs chez

elle. Loin toute cérémonie, a-t'elle interrompu : je brûlois de vous apporter d'heureuſes nouvelles. M. Arnil ſort à l'inſtant de chez nous, après y avoir paſſé deux heures. Il mérite moins en vérité votre reſſentiment que votre pitié.

Ah ! c'étoit ma crainte, ai-je dit, & les larmes ont commencé à m'offuſquer les yeux. Si deux mots, a-t'elle repris, vous affectent à ce point, je me garderai bien de vous rendre les détails de notre converſation ; il ſuffira de vous dire que votre mari eſt convaincu de l'injuſtice qu'il vous a faite, & demande grâce.

Chère miladi, pardon ! je ſuis amollie par la douleur, juſqu'à ne pouvoir commander à mes larmes. Mais que ma foibleſſe, je vous prie, ne vous faſſe rien omettre de ce qui s'eſt paſſé entre vous & mon mari. Si je pleure encore, mes larmes ne peuvent plus venir de douleur ; elle ne doivent pas vous interrompre.

Ma mère s'eſt jointe à moi pour la ſupplier de nous dire ſans réſerve tout ce qui s'étoit paſſé dans leur entrevue ; elles nous l'a promis avec beaucoup de bonté : je ne changerai rien à ſon récit.

M. Arnil eſt venu précisément à dix heures. Milord ne faiſoit qu'arriver de chez vous, ou n'étoit rentré que peu de minutes avant lui. Le pauvre M. Arnil s'eſt préſenté d'un air abattu.

Sa contenance & sa voix découvroient l'humiliation de son ame. Après quelques mots de compliment, nous nous sommes assis pour le déjeûner. Votre mari a pris du café, mais n'a rien mangé; nous étions impatiens de nous voir libres, & nous avons fait sortir les gens aussi-tôt qu'il se pouvoit. Milord a jeté alors un coup d'œil sur moi, pour m'avertir qu'il alloit ouvrir la conversation, & se tournant vers votre mari : eh bien, cher Arnil, vous nous voyez à la ville, miladi & moi, pour répondre à vos instances. Dites-nous à quoi vous voulez nous employer, & je vous assure que nous sommes prêts tous deux à vous rendre tous les services de l'amitié.

Je vous rends grâces, milord, a-t-il répondu : la bonté particulière dont vous m'honorez, auroit pu m'être avantageuse depuis quelque tems, si j'en avois fait plutôt usage; mais je n'y dois plus penser aujourd'hui. Quand j'ai pris la liberté de vous engager, vous & miladi, à faire le voyage de Londres, c'étoit pour solliciter votre entremise entre ma femme & moi. Je sais que je l'ai maltraitée, & que de toute autre femme, je ne pouvois espérer le pardon que j'étois prêt à lui demander; mais j'osois me le promettre de madame Arnil, & je me flattois que vos bons offices hâteroient notre réunion. Aujourd'hui tout change; & je ne la désire, ni ne l'espère à présent.

Monſieur, ai-je interrompu, c'eſt ce qui me fâche; vous & votre femme, je vous jure que vous ne pouvez être heureux que par cette voie.

Savez-vous, madame, a-t-il répliqué en me regardant d'un œil réellement égaré, que vous voyez devant vous un homme abſolument à l'aumône; un homme qui n'a plus un pouce de terre, accablé de dettes, peut-être à la veille de n'avoir pas une maiſon pour lui ſervir de retraite? Je mérite cet état; mais il n'en eſt pas de même de madame Arnil. Croyez-vous qu'après les injuſtices qu'elle eſt en droit de me reprocher, je veuille encore l'envelopper dans ma pauvreté? Non, madame, non, je ne ſuis pas abandonné du ciel à ce point. Ce que je déſire uniquement de vous, c'eſt de dire à ma femme que je lui demande pardon, & que je la prie de ſe charger du ſoin de nos deux enfans; quoiqu'avec le petit douaire auquel la ſcrupuleuſe délicateſſe de ſa mère l'a bornée, elle en ait à peine le pouvoir. Mais je me figure que miladi Bidulphe, auſſi long-tems que le ciel lui conſervera la vie, ne les laiſſera pas dans le beſoin.

Il a prononcé toutes ces déclarations d'un ton ſi ferme, que nous n'avons pas eu la penſée de l'interrompre.

Comme j'ignorois encore la perte de votre procès, je n'ai pas été peu ſurpriſe de l'entendre parler de ſa ſituation dans ces termes; & j'ai craint

réellement que sa tête ne fût altérée ; mais quelques mots de milord m'ont appris votre malheur. Il a dit ensuite à M. Arnil que sa joie étoit extrême de lui voir reprendre l'opinion qu'il devoit avoir de vous : mon étonnement, a-t-il ajouté, c'est que vous en ayez pu concevoir quelque doute. Il a répondu que c'étoit aussi le sien ; mais que depuis plus d'un an il avoit vécu dans un songe, dans un horrible délire dont la vile enchanteresse, qui l'avoit causé, venoit de le réveiller.

J'avois souhaité qu'il pût toucher cette corde : n'en avez-vous pas appris quelque chose, lui ai-je demandé, depuis qu'elle a quitté le canton ?

Il a tiré de sa poche une lettre qu'il m'a présentée, sans autre réponse que de me supplier de la lire : ensuite, quittant sa chaise, il s'est mis à se promener dans la chambre.

Nous avons lu la lettre de madame Goring, milord & moi ; assez curieux d'une pièce dont M. Falkland nous avoit parlé dans sa correspondance.

Monsieur, ai-je dit à M. Arnil, en la lui rendant, il n'est pas besoin d'une preuve de cette nature, pour ceux qui connoissent votre épouse ; & je n'avois pas non plus une si mauvaise opinion de M. Falkland, moi qui le connois depuis l'enfance, & qui n'ai jamais eu la moindre raison de soupçonner son honneur.

Sur ce point, m'a répondu M. Arnil, je le crois tout à fait innocent; mais vous ne vous imagineriez jamais combien cette méchante femme a pris de peine, pour me faire penser autrement : & les rétractations d'une langue si fausse, ont bien moins d'effet sur moi, que d'autres circonstances qui les confirment. Sa fuite avec l'homme dont elle m'avoit rendu jaloux, après m'avoir dépouillé de presque tout ce que j'avois à donner, n'a pas l'air d'une résolution soudaine, le plan devoit être concerté; & je juge qu'elle voyoit Falkland, dans le tems même qu'elle noircissoit lâchement madame Arnil : mon aveuglement sur les charmes personnels de ma femme, ne va pas jusqu'à m'imaginer que le plus léger des hommes pût s'en dégoûter si vîte.

Il est vrai, lui a dit milord, que cette conséquence est très-naturelle, & que, jointe à la fausseté connue de madame Goring, elle ne laisse aucun doute que la perfide n'ait trahi M. Falkland & votre femme, dans la seule vue de parvenir à ses odieuses fins. Elle en reconnoît une partie dans sa lettre, c'est-à-dire, le dessein de vous voir entièrement à elle, quoiqu'elle n'en donne pas la vraie raison; & je crois que son autre motif n'est pas moins clair aujourd'hui par les effets; elle comprenoit fort bien qu'étant une fois jaloux de votre femme, vous ne la soupçon-

neriez pas elle-même de recevoir le même homme qu'elle faisoit servir pour allumer votre jalousie. Il est certain, monsieur, ai-je dit alors, pour mettre mon poids dans la balance, que le caractère irréprochable de madame Arnil, sa vertueuse éducation, son affection pour vous, & la vie qu'elle a menée avec sa mère, depuis votre séparation, rendent absolument incroyable tout ce qu'on oseroit dire à son désavantage. . . . . . .

Miladi, m'a répondu impatiemment votre mari, j'en suis aussi convaincu qu'il soit possible. Je me reconnois un monstre d'ingratitude & d'aveuglement : que pouvez-vous dire de plus? Falkland, je vous remercie de m'avoir délivré de cette peste : Ah! que n'êtes-vous parti avec elle, avant que j'eusse le malheur de la voir? je ne serois pas le misérable que je suis. Milord, miladi, (en mettant la main sur sa poitrine) me ferez-vous la faveur de dire à ma femme & à sa mère, quelle est l'amertume de mon repentir? Lorsque je pouvois offrir quelque chose de plus, je me serois jeté à ses pieds pour lui demander pardon, & je l'aurois conjurée de revenir dans mon sein, dans cette maison qui étoit la sienne, & dont ma folie l'a chassée; mais je n'ai pas à présent une maison où je puisse la mener; & je ne désire plus même de reparoître devant elle. . . . . . .

Son agitation étoit d'une violence, qui m'a fait

craindre sérieusement quelque désordre pour son cerveau. Milord, à qui la pensée en est venue comme à moi, lui a dit qu'il portoit le désespoir trop loin, & que le mal n'étoit pas encore sans remède. Ensuite il s'est informé de la situation réelle de ses affaires, qui sont à la vérité, j'ai regret, madame, de vous le dire, dans un déplorable état. On nous avoit assurés, avant notre départ du canton, qu'une partie de South-park étoit engagée, & nous n'en avions rien cru, parce que nous savions que votre douaire étoit assigné dessus. Sur notre demande, M. Arnil en est convenu lui-même, & nous a confessé, en même-tems, qu'on l'avoit déterminé à cette action, pour sauver la vie au frère de madame Goring, & que c'étoit l'autre frère qui s'étoit chargé pour lui de la conduite de cette affaire. Nous trouvons que soit d'argent emprunté sur South-park, soit des frais de son procès, il doit environ sept mille livres sterling, pour l'acquit desquelles il n'a pas, dit-il, la valeur de six deniers, à la réserve de sa vaisselle & de ses meubles de ville & de campagne.

Quoique j'eusse versé bien des larmes, pendant le récit & les peintures de miladi, j'ai prêté l'oreille à cette dernière partie, avec une attention plus composée. Elle s'en est apperçue ; & prenant une de mes mains dans les siennes, elle m'a dit qu'elle étoit fâchée de se voir dans la nécéssité de me

me donner de si tristes éclaircissemens; mais que ne pouvant être long-tems sans les recevoir, j'approuvois sans doute le parti qu'elle prenoit de ne les pas différer, & qu'elle étoit sûre que je trouverois des armes dans ma raison & ma patience, pour résister à tant d'infortunes.

Milord, a-t-elle repris, s'est efforcé de contenir son étonnement, à cette malheureuse confession. Il a demandé tranquillement à M. Arnil, si, dans la supposition que ses amis pussent rendre sa situation un peu plus aisée, & que sa femme voulût revivre avec lui, il y voyoit quelqu'autre difficulté.

Soyez sûr milord, a-t il répondu, qu'au moment où j'ai reçu le premier avis de l'évasion de madame Goring, j'ai conçu l'espoir de retrouver mes sens égarés & la paix de mon esprit, par une prompte réconciliation avec mon épouse. Dès ce tems, son innocence m'est devenue évidente; & c'est ma seule confusion qui m'a retenu, lorsque tous mes sentimens me portoient à voir miladi Bidulphe, pour lui proposer notre réunion. La lettre de madame Goring, soit qu'elle soit venue d'un vrai repentir, ou de la cruelle intention de me rendre mon malheur plus sensible, cette lettre où l'innocence de madame Arnil est si parfaitement établie, m'a fait sentir encore plus vivement que je devois me hâter de faire à ma femme

toutes les réparations qui étoient en mon pouvoir. Quels que fussent mes remords d'avoir mangé follement une grande partie de mon bien, j'étois encore en possession de neuf cens livres sterling de rente, disputées à la vérité par ma belle-sœur, mais si sûrement à moi dans l'opinion de tous les jurisconsultes, qui m'ont amusé jusqu'au dernier moment, que je n'ai jamais cru mon procès douteux. Malgré mes dettes, qu'il falloit acquitter par degrés; je savois qu'avec une femme du naturel de la mienne, ce revenu suffiroit pour nous rendre la vie heureuse; & que joint à son douaire, que j'espérois d'éclaircir bientôt, il nous mettroit en état de vivre à la campagne dans une honnête abondance: & ma résolution étoit de faire toute l'étude de ma vie du bonheur de madame Arnil. Tels étoient mes sentimens, milord, lorsque je vous ai pressé, vous & miladi, de faire le voyage de Londres. Le courage me manquoit, j'en conviens, pour entreprendre ce que je désirois le plus, sans l'entremise de deux illustres amis, dont j'étois bien persuadé que le noble cœur se feroit une joie du succès, comme je l'étois aussi que leurs bons offices auroient beaucoup d'ascendant sur madame Arnil. Rendez-moi la justice de croire, milord, que si je ne m'étois pas senti capable de réparer toutes les injures que j'ai faites à ma femme, cette main se seroit plutôt employée à me mettre deux balles

de pistolet dans la tête, qu'à vous demander votre médiation dans cette affaire. Mais depuis que mon procès a si mal tourné, je ne voudrois pas, pour l'empire du monde, envelopper madame Arnil dans ma ruine, ni que sa famille pût dire que j'ai recherché leur amitié, lorsqu'il ne me restoit plus d'autre espérance.

Sur ce dernier point, lui a dit milord, je peux rendre témoignage que la lettre, où vous m'avez proposé le voyage de Londres pour m'employer à votre réconciliation, m'est venue, en province, avant que vous fussiez menacé du besoin où vous êtes de l'assistance des amis de votre femme ou des vôtres ; car je m'imagine qu'ils s'attendoient, comme vous, au gain de votre procès ; & si vous ne l'aviez pas perdu, je conçois qu'avec un peu de tems & de soin, vous auriez pu rétablir vos affaires. Ainsi je suis en état de réfuter l'odieuse accusation, & je le ferai devant l'univers entier. A l'égard du reste, il faut prendre les meilleures voies que nous pourrons. Ensuite milord a proposé quelques méthodes, pour rendre les affaires un peu plus aisées ; & je compte que son amitié pour vous, madame, & pour M. Arnil, lui feront trouver quelque heureux expédient.

La politesse & la générosité de miladi l'ont fait passer sur le détail des méthodes ; mais j'ose-

rois parier que le noble milord V. ira bien plus loin que je ne le désire.

Après un assez long entretien, a continué miladi, dans lequel milord n'a pas eu de peine à vaincre les résistances de M. Arnil; il a dit que je me chargerois de vous expliquer sa situation; qu'il ne doutoit pas que votre tendresse ne vous fît oublier le passé, & ne vous mît dans la disposition d'embrasser sa fortune, bonne ou mauvaise; car je suis sûr, a-t-il ajouté, que madame Arnil se croira plus heureuse avec vous & deux cens guinées de revenu, qu'elle ne seroit sans vous avec quatre fois autant de mille.

Ah! madame, ai-je interrompu, milord a lu dans mon cœur.

Elle a souri & continué: miladi Bidulphe, a dit milord, est une femme de si bon naturel, qu'au moindre signe de repentir, vous pouvez compter sur son pardon & son amitié. Qu'il n'en doute pas, a répondu vivement ma mère: ma fortune est médiocre & ne m'a jamais laissé grand'chose à mettre en réserve; mais s'il se dégage assez des difficultés présentes pour être en état de se retirer paisiblement à la campagne, je partagerai le peu que je possède avec lui.

Les yeux de ma chère miladi sont devenus humides, & les miens étoient tout-à-fait inondés.

Je vous assure, mesdames, a-t-elle repris, que ce n'a pas été sans une abondance d'argumens de la part de milord, & sans une vraie querelle de la mienne, que nous avons obtenu le consentement de M. Arnil pour vous faire toute autre déclaration que celle de son repentir ; & pour vous communiquer, avec ses motifs, la résolution qu'il avoit prise de ne vous revoir jamais. Il prétend que le chevalier Bidulphe n'a jamais été de ses amis ; & supposant son aversion redoublée, il seroit fâché de lui avoir la moindre obligation.

Ma mère, qui ne dissimule jamais sa pensée, a fait une réponse naïve ; c'est sur quoi M. Arnil doit être sans crainte ; mon fils n'est pas libéral ; il s'est déclaré contre la réunion de sa sœur avec son mari, & je vous le garantis fort éloigné de contribuer au rétablissement de leur bonheur : D'ailleurs, étant prêt lui-même à se marier, il n'est guères occupé que de ses amours.

Miladi n'a pu se défendre de quelque surprise ; je n'ai pas été trop contente que ma mère ait parlé du chevalier avec cette liberté, devant une dame pour laquelle ils sont tout-à-fait étrangers, elle & lui : mais elle est si bonne, que ses erreurs mêmes viennent de vertu.

Reprenons, a dit miladi, après avoir vu le mauvais côté de la perspective ; il faut nous tourner

vers des objets plus rians. Quelle est votre intention, madame Arnil?

Mon intention, madame? d'aller droit chez mon mari.

Fort bien, fort bien, a-t-elle répliqué en souriant; c'est ce que je suppose à merveilles; mais quel ordre vous proposez-vous de mettre dans vos petites affaires domestiques?

Il me semble, a dit aussi-tôt ma mère, que votre meilleur parti, ma fille, est de vous rendre directement à ma maison de Wiltshire. Vous savez que les meubles sont à moi pendant ma vie, & doivent passer ensuite à votre frère. Envoyez prendre à South-park vos deux enfans & votre Betty. Défaites-vous ici de votre maison, & vendez tous vos effets, ceux de South-park & d'Essex comme ceux de Londres: que le produit de la vente soit employé au paiement de quelque partie des dettes. A votre douaire, que vous ne cesserez pas de toucher, je joindrai par an deux cens livres sterling, qui vous mettront en état de payer le reste de vos dettes par degrés; & je ne vois pas ce qui pourroit vous empêcher de mener une vie assez douce.

Rien de mieux, a dit miladi, pourvu que tout soit laissé au bon ménagement de madame Arnil: la charge du loyer se trouve épargnée; je suis sûre que milord prendra sur lui la conduite des affaires

de Londres ; en un mot, je voudrois vous voir partir tous deux pour Wilcshire, le plutôt qu'il vous sera possible.

Je suis tout-à-fait du sentiment de miladi, a dit ma mère : qu'en pensez-vous, chère fille ? Je pense, ai-je répondu, que je suis la plus heureuse femme qui respire. Une mère telle que vous ; une amie telle que miladi V.... & mon mari, tel que je me promets de le retrouver ; comment ne serois-je pas heureuse ? Je suis prête à faire avec joie tout ce que votre amitié me prescrira. Chère miladi ! ne dois-je pas voir immédiatement le pauvre M. Amil ?

Le voir.... oui, sans doute, a-t-elle dit ; mais je ne voudrois pas que ce fût une surprise ; il a promis de venir aujourd'hui dîner avec nous, & je le préparerai à vous recevoir chez moi dans l'après-midi, si c'est votre intention.

Rien au monde, chère miladi, ne m'empêcheroit d'être chez vous à cinq heures. Je compterai là-dessus, a-t-elle dit ; apportez un peu de courage avec vous, & que l'entrevue ne vous attendrisse pas trop.

Elle a pris congé, parce que l'heure du dîner approchoit. Ma mère & moi, nous avons passé le tems à parler de nos plans de vie pour l'avenir. Elle m'a dit : souvenez-vous, chère fille, que vous

perdrez à ma mort la meilleure partie de votre revenu avec mon douaire, qui retourne à votre frère; & vous ne pouvez guères espérer qu'il vous laisse l'un ou l'autre : faites-vous donc une loi de l'économie, autant pour amasser quelque chose de vos épargnes, que pour vous accoutumer à vivre de peu. Mon cœur me porte à vous tenir compagnie dans votre voyage; mais si proche du mariage de mon fils, je craindrois qu'il ne prît mal mon départ. Je prévois, je sais que j'aurai son impérieux naturel à combattre dans ce que nous allons faire pour vous réunir avec votre mari : mais je trouverai ma satisfaction à penser que nous aurons fait toutes deux notre devoir.

Il ne vous est jamais arrivé, chère Cécile, d'éprouver une situation telle que la mienne; & par conséquent vous ne sauriez vous représenter par aucune idée ce que j'ai senti dans l'attente d'une entrevue que je désirois, & que je craignois presque également. Mes craintes n'étoient pas pour moi-même; on n'en ressent pas avec un cœur innocent : mais je ne pouvois soutenir la pensée de voir mon mari dans l'humiliation où je le supposois. J'aurois souhaité que la première rencontre de nos yeux fût passée; & l'heure approchant, mon trouble croissoit. Je me sentois foible & saisie d'un tremblement universel. Ma mère s'est effor-

ée de m'inſpirer du courage. A l'heure marquée, on m'a miſe dans une chaiſe à porteurs, & menée chez milord V.... . . . .

J'ai trouvé ſur l'eſcalier miladi qui deſcendoit pour me recevoir. A peine pouvois-je reſpirer. Elle m'a conduite dans ſon cabinet, & m'a fait aſſeoir pour reprendre mes eſprits. Elle n'étoit pas non plus ſans émotion. Je ſouhaiterois, m'a-t-elle dit en ſouriant, que vous euſſiez affaire à milord; il vous auroit mieux préparée pour cette ſcène, que miladi Bidulphe: croiriez-vous qu'ils ſont encore à table, où le champagne n'eſt pas épargné, pour donner à votre mari, dit milord, le courage de vous regarder en face? En effet, le pauvre M. Arnil ne ſavoit s'il devoit me croire, lorſque je l'ai prévenu ſur votre viſite. Là-deſſus elle m'a préſenté quelques ſels que je n'ai pas refuſés, & m'a dit qu'elle alloit m'envoyer mon mari. J'ai ſaiſi ſa main, & je l'ai ſuppliée de lui dire de ma part que s'il vouloit m'obliger, il ne parleroit pas du paſſé, & que notre entrevue ſe feroit, comme ſi nous n'avions été ſéparés que par un voyage.

Elle m'a quittée. Quelques minutes après, M. Arnil eſt entré dans le cabinet. Il s'eſt approché de moi ſans ouvrir la bouche; mes bras ſe ſont étendus pour le recevoir; il s'y eſt précipité. Nous n'avons parlé ni l'un ni l'autre; des larmes ont été notre ſeul langage, & nous en avons abon-

abondamment versé ! Un sanglot est sorti du sein de M. Arnil, pendant que je le pressois contre le mien. Chère Sidney ! a-t-il dit, se peut-il que vous m'aimiez encore ?

Si miladi s'étoit acquittée de ma commission, mon cher M. Arnil, vous ne me feriez pas cette demande.

J'entends, m'a-t-il dit. Ma chère ! je n'ai jamais fait de vœux qu'à présent, pour les richesses & une longue vie ; mais ce que je peux, comptez que je le ferai.

De grâce encore une fois, ai-je répondu, souvenez-vous de ce que j'ai désiré ; & pour faire prendre un autre tour à ses idées, ma mère est dans l'impatience de vous voir ; quand lui ferez-vous votre visite ?

Je me jetterai à ses pieds, a-t-il dit ; je languis pour sa bénédiction .... & ne m'en envoye-t-elle pas une ? *En jetant encore ses bras autour de moi.*

Quelles obligations, ai je repris, n'avons-nous pas à nos excellens amis, milord & miladi V...?

Ah ! c'est le chemin du ciel qu'ils m'ont ouvert, a-t-il répondu ! Sans eux ....

Il me semble, ai-je interrompu, que nous ferions bien de les aller joindre ; ils partageront notre bonheur.

Il m'a prise par la main, sans aucune réponse, & m'a conduite au sallon où il les avoit laissés.



Chere Sidney! Se peut-il que vous m'aimiez encore?

C. P. Marillier del. R. De Launay le J.ᵉ sc.

J'ai tâché, Cécile, de me rappeler cette conversation, quoique sans suite & sans ordre, & je vous donne fidellement ce qui m'en est revenu; mais ce n'est pas tout, sans doute.

Les yeux de milord ont étincelé lorsqu'il nous a vus paroître ensemble: mais je m'imagine qu'il étoit convenu avec miladi de ne rien dire qui pût ramener des sujets condamnés à l'oubli; car ils n'ont fait que sourire à notre arrivée; & milord s'est avancé pour dire à M. Arnil qu'il lui trouvoit l'air aussi galant à me donner la main, que s'il n'avoit été marié que depuis une heure. Aussi milord, ne le suis-je pas de plus long-tems, a répondu mon mari.

Miladi, pour m'épargner d'autres embarras, s'est jettée sur le sujet de notre départ. Elle avoit déjà informé M. Arnil de la proposition de ma mère; & j'ai répété ce que ma mère m'avoit dit de plus, lorsque je m'étois trouvée seule avec elle. Milord a non-seulement renouvellé ses obligeantes offres; mais nous a priés de ne pas prendre d'autre maison que la sienne pendant le séjour que nous ferions encore à la ville: notre résolution, a-t-il ajouté, étant de quitter si-tôt la nôtre, il jugeoit qu'il nous seroit plus agréable de n'y pas rentrer du tout, & que d'un autre côté M. Arnil ne logeroit peut-être pas volontiers chez ma mère, parce qu'il y faudroit voir quelquefois le chevalier. Mon

mari a remercié milord sans aucune objection; & je n'en ai pas fait d'autre que de témoigner la joie que j'aurois d'obtenir l'approbation de ma mère sur ce point. J'ai demandé à M. Arnil s'il ne pensoit pas que nous ferions bien tous deux, d'aller l'informer de l'obligeante invitation de milord? Sans doute, a dit miladi, & vous ne sauriez y aller trop tôt; je vais faire mettre les chevaux, si vous l'ordonnez; il faut voir dès aujourd'hui miladi Biddulphe. M. Arnil, loin de s'en défendre, a répondu que c'étoit son dessein même auparavant.

Le carrosse ne s'est pas fait attendre long-tems. Miladi m'a répété qu'elle avoit un appartement prêt, & qu'avec la permission de ma mère, elle m'attendroit le soir. Nous avons promis de revenir, & nous nous sommes fait mener chez ma mère.

J'ai laissé M. Arnil dans une salle basse; & je suis montée rapidement pour annoncer sa visite. Un hasard aussi malheureux qu'imprévu, m'a fait trouver le chevalier avec ma mère. Le ton de sa voix m'a fait juger en montant qu'il parloit avec chaleur: cependant il s'est arrêté à ma vue. Il étoit debout, & son chapeau à la main. J'ai conclu qu'il étoit prêt à sortir, & je n'en étois pas fâchée; mais jetant sur moi un regard froid avec un sourire ironique, je vous souhaite, m'a-t-il dit, toute la joie possible, madame Arnil; & mon nom, il

l'a prononcé avec emphase. Quoique très-piquée de cette raillerie, je n'ai pas voulu le témoigner. Mes remercîmens, mon frère, ai-je répondu; il est vrai que j'ai sujet de me réjouir. Ho! sans doute, a-t-il répliqué; & toute la famille n'en a pas moins, de voir que votre mari, après vous avoir réduite à la mendicité, vous & vos enfans, vous avoir chassée de sa maison & couverte d'infamie, daigne enfin vous recevoir dans ses bonnes grâces.

Chevalier, lui ai-je dit, vous me blessez excessivement. Quel besoin de ces cruelles répétitions? En vérité vous n'êtes pas obligeant; & je n'ai pu retenir mes larmes.

Plus la conduite de M. Arnil mérite de blâme, a dit ma mère, plus nous avons sujet de nous réjouir. Il faut pardonner quelque chose à la foiblesse humaine.

Oui, madame, a répondu le chevalier; mais pourquoi cette sage maxime ne vous est-elle pas venue à l'esprit, lorsqu'il étoit question de M. Falkland?

Ma mère a paru choquée de cette réponse; mon frère nous regardoit en souriant d'un air de triomphe.

Ma mère ne se hâtant pas de répliquer, je l'ai fait pour elle: les cas, chevalier, sont très-différens; ce que le devoir oblige de passer dans un mari, l'honnêteté morale peut ne pas permettre

de le regarder du même œil dans un autre homme.

C'est la vérité, a repris enfin ma mère; une femme ne doit pas épouser un homme de mauvaises mœurs, lorsqu'elle le connoît tel; mais si son malheur l'a jetée dans un engagement de cette nature, elle ne doit pas rejeter son mari, sur-tout lorsqu'il paroît disposé à se réformer. Où est le vôtre, ma fille? Madame, il est à deux pas; il attend vos ordres pour venir vous demander votre indulgence & votre bénédiction. Qu'il paroisse, je lui promets l'une & l'autre, a dit vivement ma mère, & j'y joindrai mes prières. Le chevalier, quoiqu'un peu surpris, s'est donné le noir plaisir d'ajouter qu'il ne vouloit pas interrompre une si pieuse cérémonie; mais qu'il demandoit la permission de se retirer avant que M. Arnil fût appelé; & faisant une légère révérence à ma mère, il nous a tourné le dos. Nous n'avons rien dit pour le retenir. Ma mère a sonné: mais avant qu'on soit venu pour ouvrir la porte & le conduire, il a pris la peine de l'ouvrir lui-même, & l'a tirée violemment après lui.

Allez, m'a dit aussi-tôt ma mère; amenez-moi votre cher mari. J'ai trouvé M. Arnil inquiet de mon retardement. Dans sa situation, tout ce qui ressembloit à la froideur étoit capable de l'alarmer. Je lui ai dit que le chevalier s'étoit trouvé chez ma mère, & que n'ayant pas jugé qu'il pût

être agréable pour l'un ni pour l'autre de se voir si-tôt, j'avois attendu qu'il fût sorti. Je l'ai vu passer, m'a dit mon mari, & le bruit qu'il a fait en sortant m'a fait connoître qu'il me savoit ici. Montons, ai-je dit pour toute réponse; & le prenant sous le bras, je l'ai conduit à ma mère.

Cette meilleure des femmes l'a reçu avec une tendresse qui m'a pénétrée. Il a voulu mettre un genou à terre; elle l'a retenu dans ses bras, en le serrant avec une affection maternelle. Ensuite, elle a pris sa main & la mienne, qu'elle a jointes entre les deux siennes: que le ciel, a-t-elle dit, répande ses bénédictions sur vous, mes enfans! & puissiez-vous n'être jamais séparés jusqu'au jour où vous serez appelés dans son sein l'un ou l'autre!

Alors il l'a suppliée de lui pardonner toutes les peines qu'il avoit eu le malheur de nous causer, protestant que sa vénération pour elle & sa tendresse pour moi, étoient augmentées à l'infini, & régleroient à l'avenir toute sa conduite.

Nos affaires domestiques ont succédé: nous avons communiqué à ma mère la proposition de milord V...; & nous lui avons représenté que pour quelques jours que nous avions à passer dans Londres, il étoit plus convenable d'accepter l'offre de nos amis, que de bannir mon frère de la maison maternelle par notre présence. C'est un intraitable personnage, nous a-t-elle dit; mais ne voulant pas de

querelle avec mes enfans, je loue la prudence qui vous fait préférer l'appartement de milord à cette maison.

M. Arnil a parlé de ce qu'il doit à la générosité de milord; ses obligations, a-t-il dit, sont inexprimables. Ce bon seigneur a promis non-seulement d'arranger toutes nos affaires de Londres, mais de liquider celle de South-park, parce qu'il craint, dit-il, que ceux avec qui M. Arnil a contracté ne soient pas d'aussi tendres créanciers que lui; & le produit de tous nos effets ne pouvant suffire pour le paiement des dettes, il propose aussi de faire le reste, & de se rendre notre seul créancier. Sans cette heureuse ressource, a conclu M. Arnil, j'étois résolu, mesdames, malgré toute la bonté que je vous connois à l'une & l'autre, de ne jamais reparoître devant vous.

Nous sommes convenus de partir dans trois jours ou quatre au plus tard; & nous avons pris congé de ma mère pour cette nuit.

21 *Décembre.*

J'ai dit ce matin à miladi V.... que toute déterminée que j'étois à ne dire jamais un mot de nos infortunes à M. Arnil, je me sentois une vive curiosité de savoir quels moyens madame Goring peut avoir employés pour faire naître, & pour enflammer si vivement les soupçons de mon mari; mais que je renoncerois plutôt à cet éclaircissement,

ciffement, que de le mortifier par mes queftions.

Je fuis en état de vous fatisfaire, m'a-t'elle-répondu, & d'autant mieux que j'ai tout appris de M. Arnil même. Je ne vous diffimule pas que j'ai eu cette curiofité comme vous, & je n'ai pas fait difficulté de la lui marquer. Ce fut hier, pendant que nous l'avions comme entre les mains, dans l'intervalle entre le dîner & l'heure à laquelle je vous attendois. Il me parut affez compofé pour recevoir mes interrogations de bonne grâce.

Il me dit que depuis votre arrivée à South-park, madame Goring n'avoit pas ceffé de l'alarmer par fes infinuations; qu'elle avoit commencé par lui demander fi vous êtiez une bonne femme? & que fa réponfe ayant été civile pour vous, elle avoit répliqué qu'elle s'en réjouiffoit, parce qu'elle étoit bien informée que votre cœur avoit été fort touché en faveur d'un très-aimable jeune homme dont la fortune étoit fi fupérieure à la vôtre, que votre mère craignant quelqu'indifcrétion de la violence de vos fentimens, vous avoit menée à la campagne, dans la feule vue de vous éloigner de lui, & s'étoit hâtée de vous marier pour mettre votre réputation à couvert.

Votre mari fe fouvient qu'il avoit lui-même informé madame Goring de la manière dont il avoit fait connoiffance avec vous, & de la précipitation avec laquelle votre mariage s'étoit conclu; cepen-

dant en lui parlant du même ſujet dans la ſuite, elle ſe prétendit informée auparavant de ces circonſtances.

Il avoue que ſes diſcours, quoique fort éloignés de lui faire ſoupçonner votre vertu, avoient fait néanmoins quelque impreſſion ſur lui. Vous ſavez, madame, m'a-t-il dit, que malgré ma folle paſſion pour madame Goring, je n'avois pas ceſſé de traiter ma femme avec beaucoup de tendreſſe & de reſpect, & ce fut apparemment ce qui fit monter la jalouſie de madame Goring juſqu'à mettre tout en œuvre pour nous ſéparer. Il n'y avoit pas long-tems que M. Falkland étoit chez vous, lorſqu'elle me demanda d'un air empreſſé, s'il viſitoit ſouvent ma maiſon? Je lui répondis qu'il n'y étoit pas encore venu, & je voulus ſavoir d'où venoit cette queſtion. Elle affecta de s'interrompre elle-même, en me proteſtant qu'elle n'avoit aucune vue particulière; mais ce fut d'un ton qui ne fit que redoubler ma curioſité. Enfin, paroiſſant ſe rendre à mes inſtances, elle me dit que M. Falkland étoit cet amant que ma femme avoit paſſionnément aimé. La jalouſie étoit déjà dans mon cœur; elle y prit l'alarme : je me rappelai que la première fois que je l'avois vu chez vous, madame Arnil m'avoit dit qu'elle l'avoit connu particulièrement, & je crus même avoir obſervé ſur ſon viſage quelque mouvement extraordinaire,

dans l'occasion qu'elle avoit eue de lui parler. Il me parut clair alors qu'il n'étoit venu dans le voisinage que pour elle. Mes tourmens ne peuvent être décrits; car malgré mon refroidissement qui me sembloit parvenu jusqu'à l'aversion, je ne pouvois supporter l'idée de mon deshonneur. Il survint un accident qui fortifia mes soupçons; & M. Arnil m'a rappelé la nuit de l'incendie, où, comme je l'ai su de vous-même, il vous rencontra dans une hôtellerie au moment que M. Falkland vous aidoit à monter dans votre voiture. Il convient que madame Goring étoit avec lui dans le même lieu, & qu'il l'avoit prise à la comédie, pour aller souper le même soir avec elle. Lorsqu'elle le tint dans sa petite maison d'Ashby, elle affecta de parler avec suprise de votre imprudence à souffrir que dans un tel lieu, & la nuit, un jeune homme aussi renommé par ses galanteries que M. Falkland, parût avec vous.

Quoique le récit de ma femme, a continué M. Arnil, m'eût satisfait dans l'occasion, ces nouvelles insinuations ranimèrent mes ressentimens. Madame Goring feignit de vouloir les appaiser; mais elle prit la voie la plus opposée. Elle étoit persuadée, me dit-elle, que mon honneur n'avoit pas encore souffert d'injure; mais, pour le garantir efficacement, l'unique moyen étoit de défendre à ma femme de voir son amant. L'artificieuse

créature jugeant que cette défense priveroit madame Arnil du plaisir qu'elle trouvoit à vous voir chez vous, espéroit sans doute qu'elle ne s'y soumettroit pas volontiers, & ne doutoit pas que la moindre résistance ne m'aigrît encore plus; mais elle fut trompée sur ce point; car je n'eus pas plutôt exigé la promesse de madame Arnil, qu'elle me la fit sans hésiter. En même tems, dans la surprise de se voir demander une preuve si singulière d'obéissance, elle voulut savoir ce qui me la faisoit désirer; & l'ayant appris par ma réponse, elle confessa que M. Falkland l'avoit aimée, & que le traité de mariage avoit été rompu par sa mère, sur quelque dégoût qu'elle avoit conçu pour lui. Cet aveu, loin de guérir mes défiances, ne servit qu'à fortifier les noires idées dont j'étois rempli. Cependant je me contentai alors de la promesse de ma femme, & j'en informai madame Goring.

M. Arnil a continué de me raconter qu'un jour il avoit trouvé M. Falkland avec vous chez cette méchante femme. Je ne puis désavouer, m'a-t-il dit, que cette rencontre imprévue me jeta dans un transport de fureur. J'eus la force néanmoins de laisser sortir paisiblement M. Falkland, plutôt par considération pour madame Goring que par tout autre motif, & je ne m'opposai pas à la résolution qu'elle prit de reconduire ma femme à

South-park, sous prétexte d'une indiſpoſition que je crus feinte : mais j'attendis fort impatiemment ſon retour, pour recevoir l'explication d'un rendez-vous ſi choquant. Elle tarda peu ; & ſans ſe faire preſſer par mes queſtions, elle me dit, avec les plus grandes apparences d'inquiétude & de reſſentiment ſur ce qui s'étoit paſſé chez elle, que m'attendant le ſoir à ſouper comme nous en étions convenus, & craignant que madame Arnil, dont elle n'avoit pas reçu la viſite depuis ſa bleſſure, ne prît ce jour pour la voir, elle l'avoit fait prier à dîner pour le lendemain ; dans la vue non-ſeulement de n'être pas interrompue avec moi, mais de ne ſe pas dévoiler trop aux yeux de ſes domeſtiques, en ſe faiſant celer pour la femme, tandis qu'elle ſeroit avec le mari. Il eſt vrai que la même crainte m'avoit fait demander le matin à madame Arnil, comment elle ſe propoſoit de paſſer le jour ; & que ſa réponſe avoit été qu'elle ne quitteroit pas la maiſon.

Madame Goring me dit que ſa ſurpriſe avoit été fort vive, après ſon meſſage, de voir arriver ma femme à l'heure du dîner ; qu'elle n'avoit pas laiſſé de la recevoir de bonne grâce ; mais que pour ſe défaire plutôt d'elle & m'attendre en liberté, elle avoit parlé d'un engagement qui l'obligeoit de ſortir l'après-midi ; que madame Arnil ne s'étoit pas moins obſtinée à demeurer ; qu'elle

n'avoit pu se dispenser de lui tenir compagnie ; & qu'ensuite elle avoit été fort surprise d'entendre annoncer M. Falkland, qui s'étoit fait voir aussi-tôt lui-même.

Cette visite, continua madame Goring, que je pris pour un rendez-vous concerté, m'irrita beaucoup. Je ne connoissois M. Falkland, que pour l'avoir vu assez légèrement à Bath. Cependant il me fit audacieusement ses excuses de ne m'être pas venu voir plutôt ; il n'avoit su, me dit-il, que depuis un jour ou deux, mon séjour dans le canton ; il se flatoit d'obtenir de moi le permission de cultiver notre ancienne conoissance. J'eus peine à gagner sur moi de lui faire une réponse civile ; mais après deux mots d'honnêteté, je lui dis que j'étois engagée pour le reste du jour, & prête à sortir, C'en étoit assez pour me faire entendre de madame Arnil, & je m'attendois qu'elle auroit la discrétion de prendre congé. Elle me demanda pardon, à la vérité, de m'avoir arrêtée si long-tems ; elle protesta que mon engagement lui étoit sorti de la mémoire, & qu'elle étoit désespérée de me retenir encore ; mais elle ajouta qu'ayant ordonné sa voiture pour le soir, elle attendroit qu'elle fût venue, parce qu'elle ne se trouvoit pas assez bien pour retourner chez elle à pied. Je vis clair alors dans tout le systême. M. Falkland devoit naturellement de-

meurer pour lui tenir compagnie, & moi leur laisser à tous deux l'usage de ma maison. La résolution que je pris, fut de rompre entièrement leurs vues; & m'offrant à reconduire madame Arnil, je donnai des ordres pour faire mettre sur le champ mes chevaux. Elle s'y opposa fortement, sous prétexte de m'épargner de la peine; elle répéta qu'elle se trouvoit mal; elle dit qu'elle alloit à la porte pour prendre un peu l'air; je la suivis aussi-tôt; & comme vous arrivâtes à l'instant, je suppose que votre présence retint M. Falkland dans la chambre, car il dût vous voir par la fenêtre. Vous savez le reste, conclut madame Goring; & je vous laisse à juger si madame Arnil est fort disposée à vous tenir parole, sur ce qui touche M. Falkland.

Après ce que j'avois vu, madame, a continué votre mari, après ce que je venois d'entendre, me blâmerez-vous si ma fureur devint une rage? La cruelle femme, sûre alors du succès de son infernal dessein, n'eut plus qu'à nourrir mon désespoir. Cependant, au milieu de mes transports, je fus capable d'une observation, que je lui communiquai: la supposition d'un engagement qui l'obligeoit de sortir, étant un pur incident, & n'ayant rien de réel, M. Falkland & ma femme n'avoient pu compter sur l'occasion d'un tête-à-tête, quand leur rendez-vous avoit été concerté.

Madame Goring me répondit qu'elle en convenoit, & qu'apparemment ils ne s'étoient d'abord proposé que le plaisir de se voir, après une longue séparation; mais que se trouvant favorisés par les circonstances, leurs désirs s'étoient sans doute échauffés, & leurs vues étoient allées plus loin. Ensuite, après m'avoir fait jurer le secret, elle me dit que madame Arnil, pendant deux ou trois minutes qu'elle avoit eues pour lui parler à la porte, l'avoit conjurée de ne pas m'informer de la visite de M. Falkland, parce que j'étois d'un caractère jaloux, & qu'étant instruit de ce qui s'étoit passé avant mon mariage, je ne lui permettrois plus d'approcher d'Ashby, si j'apprenois que M. Falkland y mît le pied. Je lui ai promis tout ce qu'elle désiroit, ajouta madame Goring; & je suis presque sûre que se reposant sur la bonté de mon naturel, & sur la tendresse qu'elle me croit pour elle, tôt ou tard elle tentera de faire de moi la confidente & la protectrice de ses amours.

Madame Goring ne laissa pas de me dire, en finissant, qu'elle ne croyoit pas qu'il se fût encore passé rien de criminel entre M. Falkland & madame Arnil, du moins depuis qu'il étoit dans le canton; mais que la volonté d'une femme ne connoissant aucun frein, il y avoit beaucoup d'apparence que la mienne trouveroit quelque moyen de voir son amant dans un autre lieu, s'il falloit

y renoncer du côté d'Ashby. Je m'abandonnai à la fureur, aux menaces; je parlai de me couper la gorge avec M. Falkland, & de renfermer ma femme sous la clé. Alors madame Goring employa son adresse & ses argumens à me faire perdre ces idées. Elle me représenta qu'un simple soupçon ne m'autorisoit pas à quéréler l'homme; & qu'avec les plus fortes raisons de lui croire des vues injurieuses pour moi, n'ayant aucune preuve directe, je m'exposerois à la raillerie publique par des violences dont je ne pourrois faire connoître la justice. A l'égard du châtiment, dont je menaçois madame Arnil, elle me dit que ces humiliantes mesures rendoient une femme plus désespérée, & ne servoient à rien moins qu'à prévenir le mal; en un mot, qu'il lui paroissoit plus sage, pour un mari, de se séparer paisiblement, sans entrer en guerre avec les amis de sa femme, & sans se charger de l'odieux office de geolier. Elle ne me disposa que trop aisément à suivre son fatal conseil. J'écrivis chez elle cette cruelle lettre, qui ne laissa pas d'autre parti à ma femme, que de se retirer chez sa mère. Madame Goring me retint jusqu'à minuit pour enflammer mon ressentiment, & je partis dans la résolution de ne jamais voir madame Arnil. Le matin, après avoir assuré la destination de ma lettre, j'allai passer quelques jours chez un ami, à la distance de plu-

ſieurs milles, pour éviter les apologies & les plaintes. A mon retour, madame Goring me dit que M. Falkland avoit auſſi diſparu, & me fit conclure que les deux amans étoient enſemble.

J'ai cru devoir interrompre ici votre mari, a continué miladi V.... pour lui dire que de ma connoiſſance, M. Falkland étoit alors en Wiltshire, chez le chevalier Bidulphe; qu'il étoit parti avant que vous euſſiez pris le chemin de Londres, & qu'il n'avoit quitté ſon ami, qu'environ trois ſemaines après votre ſéparation. Cette aſſurance a beaucoup ſurpris M. Arnil: il m'a répondu avec un regard douloureux, & d'une voix altérée: chère miladi! quel beſoin de nouveaux argumens, pour convaincre un malheureux du tort qu'il a fait à la meilleure des femmes?

Vous entendrez néanmoins une autre obſervation, ai-je repris; c'eſt que l'infortune de madame Arnil eſt entièrement venue de la délicateſſe de ſon cœur, & du tendre égard qu'elle a toujours eu pour votre honneur & votre repos.

C'eſt ce que je ne comprends pas, a-t-il répliqué.

Apprenez donc, ai-je dit, que madame Arnil étoit parfaitement informée de votre liaiſon avec madame Goring, depuis cette même nuit que vous la trouvâtes dans une hôtellerie, où ſon accident l'avoit obligée de ſe faire conduire. Elle

m'a confeffé, lorfque vous l'avez chaffée de chez elle, qu'elle avoit découvert votre amour, par une converfation qu'elle avoit entendue dans ce lieu, entre vous & madame Goring. J'ai tiré cet aveu d'elle, après l'avoir affurée que votre intrigue ne m'étoit pas étrangère : & répètant à votre mari fes propres termes, tels que vous me les aviez rapportés, j'ai eu le plaifir de lui voir reconnoître qu'il s'en fouvenoit. J'ai repris : à préfent, monfieur, pour prouver le fentiment que j'attribue à madame Arnil, fuppofez qu'elle vous eût reproché votre infidélité, comme d'autres femmes l'auroient fait dans cette occafion, n'eft-il pas certain qu'elle fe feroit garantie du malheur de fe voir facrifiée à la plus artificieufe & la plus méchante femme du monde ? Auroit-il été poffible alors de vous en impofer, par des fauffetés auffi palpables que le choix qu'on faifoit faire à madame Arnil de la maîtreffe de fon mari pour fa confidente, & de fa maifon pour le rendez-vous d'une intrigue d'amour ? Obfervez que la méchante femme elle-même n'a trouvé, dans la fage & généreufe conduite de madame Arnil, aucune raifon de croire qu'elle lui fût fufpecte.

Votre mari a levé les yeux au ciel ; & fe frappant la poitrine : malheureux aveugle ! s'eft-il écrié, monftre de folie & d'ingratitude ! n'y a-t-il donc plus

de réparation, plus de récompense en ton pouvoir, pour tant de bonté?

Vous ne ferez pas surprise, ma chère Cécile, que je n'aie pu soutenir une si vive description du repentir d'un mari. J'ai prié miladi V... d'arrêter; & ne voyant plus d'autre éclaircissement à désirer pour moi, j'ai changé la conversation.

22 *Décembre.*

Nous nous préparons, avec toute la diligence possible, à prendre le chemin de Wiltshire. Betty a déjà mes ordres, pour s'y rendre directement avec mes deux filles. M. Arnil a remis toutes ses affaires entre les mains de milord V.... notre généreux ami; & nous espérons que ce qui nous reste à Londres, à South-park, & dans la terre d'Essex, suffira pour acquitter nos dettes les plus pressantes.

Miladi V.... est le meilleur caractère qu'il y ait au monde. Elle sait que dans les circonstances, mon mari ni moi, nous ne sommes pas pour les visites; & l'ordre est donné à sa porte, de n'en recevoir aucune pendant ces deux jours. Cette contrainte m'afflige, quoiqu'elle ait la bonté de lui donner un tout autre nom. C'est après demain que nous quittons Londres. Demain, nous donnons le jour entier à ma mère, avec milord & miladi V...., qui sont charmés d'elle; ensuite, adieu à la

ville, & peut-être pour toujours : si ma mère nous suit d'assez près, comme elle y est résolue, comptez, chère amie, que je ne serai jamais tentée d'y retourner.

Au château de Treham en Wiltshire. 29 Décembre.

Je me revois dans le lieu de ma naissance, heureuse avec un mari, qui ne paroît pas l'être moins avec sa femme. Félicitez-moi, chère Cécile. Mes enfans sont dans la meilleure santé, & d'une figure charmante. Pauvres petites créatures ! Elles ne pouvoient avoir aucune idée de leur perte, lorsque je crois les voir touchées, néanmoins, du plaisir de me revoir. Ma fidelle Betty est folle de joie : je n'ai pas d'autre servante qu'elle, & M. Arnil n'a retenu qu'un de ses gens ; c'est tout notre domestique, avec un ancien valet, que ma mère a laissé pour concierge. Le jardin est cultivé par un paysan du voisinage, à qui ma mère donne quelque chose pour l'entretien.

Que je rappelle délicieusement les jours de ma première jeunesse, qui se sont passés ici dans une tranquillité si douce ! Vous venez, chère Cécile, vous mêler à toutes mes pensées. Chaque lieu, chaque pas que j'y fais, vous présente à ma mémoire ; le petit bois de noisettiers, le cabinet de verdure, la colline, & le clos de châteigniers, où nous aimions tant à nous promener ! mais la vue

de notre ancienne demeure me rend mélancolique. Il me semble que je n'aurois pas la force de mettre le pied dans la maison. L'avenue déserte me paroît plus sombre qu'elle ne l'étoit de notre tems; vos pauvres pigeons, que je vois voler à l'entour, semble devenus sauvages, & je me figure qu'ils sentent l'absence de leur caressante & chère maîtresse. O Cécile ! que le sentiment des plaisirs & des peines est pénétrant, dans ceux à qui la nature a donné en partage une ame trop délicate ! Vous le savez, vous, dont la sensibilité ne cède pas à la mienne. Pour les naturels de cette trempe, tout devient une source de joie ou de douleur. Je trouve nos noms, nos noms de fille, gravés sur l'écorce de plusieurs vieux ormes. Cette vue rassemble dans mon esprit mille charmantes idées, & me rappelle ces jours, où l'amitié nous rendoit inséparables. Mais vous n'êtes plus miss. *Rivers*, & je ne suis plus miss. Bidulphe. Je considère ensuite combien j'ai souffert, depuis que j'ai perdu ce cher nom; je pense à quelle distance vous êtes de moi; & je me mets à pleurer comme un enfant. Mais loin toutes ces réflexions. Je suis plus heureuse, oui, je crois, plus heureuse à présent sans comparaison, que je ne l'étois avant mes disgrâces. Je fais infiniment plus de cas aujourd'hui du cœur de M. Arnil, que lorsqu'il m'en fit la première offre; parce que je le crois convaincu

que je le mérite, & que je suis sûre, par conséquent, qu'il ne me l'ôtera plus.

4 *Janvier.*

Il n'y avoit guères moins de trois ans que j'avois quitté cette province; & la joie que tous nos anciens voisins ont témoigné de me revoir, m'a causé plus de satisfaction que je ne puis l'exprimer. M. Arnil est charmé des marques d'affection qu'il me voit recevoir, chaque jour, de ceux qui m'ont connue dès l'enfance; & moi-même, j'y suis d'autant plus sensible, qu'elles semblent me donner un nouveau lustre à ses yeux : c'est une preuve, du moins, que ma conduite s'est soutenue, dans une si longue familiarité avec nos anciens amis; & je crois qu'un homme est toujours bien aise de voir ce qu'il aime approuvé des autres. Ma propre expérience le confirme. M. Arnil est excessivement caressé par tous mes amis, & je partage la joie qu'il en ressent. Vous savez, ma chère, que nous avons de fort honnêtes gens pour voisins : si je vous avois à ma portée, vous, votre mère & miladi V.... je regarderois notre canton comme un paradis.

10 *Janvier.*

Il m'est venu aujourd'hui deux lettres; l'une de miladi V.... l'autre de ma mère. Miladi m'assure que son mari s'agite beaucoup : il a déjà trou-

vé à nous défaire du bail de notre maison de Londres & de tous les meubles. On ne les a fait monter qu'à 2700 livres sterling. Comme toute notre vaisselle y est comprise, avec le carrosse & les trois chevaux, nous sommes bien loin de notre attente : mais on n'a pu tirer des meubles que la moitié de leur prix, quoique nous n'en ayons pas fait un long usage. Miladi ajoute que milord a fait partir un homme de confiance pour le château d'Arnil, avec la commission de disposer de ce que nous y avons laissé : mais elle appréhende qu'on n'en tire pas beaucoup, parce qu'il n'y a qu'une partie des meubles qui soit venue de M. Arnil; & que tous les vieux doivent retourner à la veuve, avec la maison. L'intendant des affaires de milord, chargé des instructions de son maître pour tout ce qui concerne South-park, écrit que le mobilier ne produira guères plus de quatre cent livres sterling : à la vérité cette maison n'est pas grande, & les meubles sont modestes. L'intendant écrit encore qu'elle est chargée d'une dette de quatre-vingt livres sterling, pour je ne sais quel ouvrage d'architecture qu'on a fait, dit-il, dans le jardin de madame Goring, & qui n'en vaut pas trente. Cependant, miladi ajoute que tout sera liquidé par les meilleures voies, & que pour nous épargner les embarras, qui pourroient naître des non-valeurs, milord se charge d'y suppléer. Quel tré-

sor,

ſor, ma chère, qu'un honnête & tendre ami!

Ma mère m'informe, par ſa lettre, que le Chevalier fut hier marié à miladi Sara D.... Elle dit que ſa nouvelle épouſe, quoique parée juſqu'à l'extravagance, n'a paru ni belle, ni même jolie. C'eſt beaucoup, pour la plume de ma mère; mais je ſais qu'elle n'a jamais eu de goût pour cette ladi Sara, qui ne l'a jamais traitée non plus avec les égards dûs à ſon caractère, & ſur-tout au reſpectable degré d'alliance où ma mère eſt à préſent pour elle. Je me ſouviens de vous avoir déjà dit, que les bénédictions du bon ſens & du bon naturel n'ont pas été prodiguées à miladi Sara; & pour une perſonne de qualité, je ſais de miladi V.... car je n'ai jamais vu ma belle-ſœur, qu'elle n'a pas eu la meilleure éducation. Mais une grande fortune couvre, aux yeux de la plupart des hommes, une multitude d'imperfections. D'ailleurs l'affection, que je lui ſuppoſe pour mon frère, en pourra faire une bonne femme.

23 *Janvier.*

Je ſuis devenue, ma chère, une vraie femme de fermier. J'ai une baſſe-cour du premier ordre, compoſée de quatre vaches, qui me fourniſſent, je vous aſſure, plus que ma proviſion de lait, & de la plus belle volaille du canton. Vous prendriez mon jardin pour celui d'Eden. M. Arnil eſt ſi bon chaſſeur, que ſouvent nous ſommes em-

barrassés de l'abondance de notre gibier. La chasse est son principal exercice.

Celle de mes filles qui porte votre cher nom, promet d'être un jour la première beauté du pays. L'autre, que nous appelons *miss Arnil*, est la grande favorite de son père : avec deux petites joues couleur de cérise, elle jase comme un perroquet. Quel délicieux office pour moi, que celui d'étendre & de former l'esprit à ces petits anges ! Avec quelle joie & quelle reconnoissance pour le ciel, je jette les yeux sur l'orageuse mer que j'ai traversée ! Mon voyage n'a pas été long ; mais j'ai prodigieusement souffert pendant sa durée. Il faut l'avouer, ma chère, je n'avois pas encore joui de la vie depuis le tems de mon mariage. Vous savez qu'il n'a d'abord été l'effet que de ma soumission pour la meilleure des mères ; & quoique mon cœur, si je l'ai jamais bien connu, fût libre alors de tout autre attachement, il n'étoit pas si dévoué à M. Arnil, qu'il l'eût préféré à tous les autres hommes, si je n'eusse été déterminée dans cette action, comme dans toutes celles de ma vie, à me conduire par la volonté de ceux à qui mon respect & mon obéissance étoient dûs. J'estimois M. Arnil, lorsque j'ai reçu sa main ; & cette disposition dans une femme, à l'égard de son mari, suffit pour servir de fondement à l'amour. Ensuite ses attentions pour moi, & ma propre re-

connoiſſance, ont rendu mes ſentimens plus tendres; & je haſarderai d'aſſurer que peu de femmes ont auſſi bien aimé, nulle mieux peut-être. Vous ſavez que je n'ai jamais pu regarder l'amour comme une divinité enfantine, dont le pouvoir s'exerce à jeter le cœur dans un raviſſement tumultueux. Ma tendreſſe, quoique d'un ordre plus tempéré, avoit l'ardeur ſuffiſante pour rendre la froideur de mon mari capable ſeule de me bleſſer très-ſenſiblement le cœur : mais lorſque j'ai vu cette froideur aggravée par de cruelles défiances, le coup m'eſt devenu inſupportable; & je n'avois pas connu, juſqu'alors, le progrès qu'il avoit fait dans mes affections.

Les chagrins, chère Cécile, attendriſſent & ſubjuguent prodigieuſement l'ame : je crois que mon cœur étoit mieux préparé, par ſes ſouffrances, à recevoir la tendreſſe renaiſſante de M. Arnil, qu'il n'eût pu l'être dans une ſituation heureuſe & riante, par un ſiècle d'empreſſement & de ſoins. Je triomphe du retour de ſes affections, & je crois l'aimer mille fois plus que jamais. Il en eſt digne; j'en ſuis ſûre. M. Arnil avoit été détaché de moi par enchantement; rien de moins n'en auroit eu le pouvoir. Mais, grâces au ciel! le charme eſt rompu, & je le retrouve enfin le plus tendre & le meilleur des hommes. Chaque action de ſa

vie, chaque mot, chaque regard, exprime un amour qui reſſemble à l'adoration : je me croirois trop heureuſe, ſi l'état que je poſſède étoit le continuel partage de ma vie. Cependant il reſte un point, ſur lequel je peux raiſonnablement me livrer à bien des craintes... ma mère.... ſon âge, l'augmentation de ſes infirmités, ne me permettent pas d'eſpérer qu'elle ſoit long-tems abſente du ſéjour de ſa dernière félicité. Vous me reprochez ſouvent d'anticiper ſur mes infortunes; l'évènement, que je crains, peut être plus éloigné que mon inquiète tendreſſe ne vient quelquefois me le préſenter. Qu'il n'en ſoit donc plus queſtion dans mes lettres.

10 *Mars*.

Mon excellente miladi V..... m'apprend que toutes nos affaires ſont terminées. Le total de nos effets ne monte qu'à trois mille quatre cent livres ſterling; nos dettes, en y comprenant les charges de vente & d'adminiſtration, vont au-delà de huit mille. L'incomparable milord a tout acquitté, & s'eſt fait notre ſeul créancier. Il ne nous reſte rien, maintenant, que nous puiſſions dire à nous, excepté mon douaire. Je ne compte pas ſur ce que ma mère a la bonté de faire pour nous : ce qui nous vient d'elle, & la maiſon où nous ſommes, paſſent à mon frère, au moment que nous aurons

le malheur de la perdre. Mais elle m'aſſure qu'elle eſt en bonne ſanté, & me parle de nous venir joindre dans une quinzaine de jours.

11 *Mars.*

La vie que je mène, chère Cécile, eſt une ſcène uniforme de tranquillité, ſoutenue par la conſtante ſatisfaction de l'eſprit & du cœur; & vous ne devez plus vous attendre qu'à des récits ſimples & des obſervations communes, du ton de notre journal de filles, lorſque nous vivions à cent pas l'une de l'autre, & que nous nous viſitions tous les jours. Les trois derniers mois de ma vie ont coulé avec la douceur d'un fleuve paiſible, dont l'eau n'eſt troublée par le ſouffle d'aucun vent : après avoir lu mes occupations d'un jour, vous ſavez comment ſe paſſent tous les autres.

Je vous ai parlé de toutes les viſites que j'ai reçues, & de celles qu'il a fallu rendre; de mes vieilles connoiſſances & de quelques-unes des nouvelles. Vous connoiſſez mes amuſemens & mes affaires : c'eſt réellement ce que j'appelle mes affaires, qui fait mon plus doux amuſement. Vous, ma chère, entourée comme vous l'êtes des plaiſirs d'une cour brillante, il n'y a que vos anciens ſentimens pour moi, qui puiſſent vous faire déſirer la continuation de mes inſipides récits; mais je m'imagine que ſi je vous écrivois qu'un tel jour, il m'eſt éclos de ma poule blanche une belle douzaine de poulets, vous

ne seriez pas moins satisfaite, que moi d'apprendre de vous, la naissance d'une archiduchesse. En vérité, ma Cécile, tous mes jours se ressemblent si parfaitement dans leur cours tranquille, que pour vous offrir un peu de variété, je crains d'être bientôt obligée de vous raconter mes songes.

19 *Mars*.

Nous avons eu ce matin une noce dans le voisinage. Le jeune Maine, frère de Betty, a trouvé le moyen d'obtenir une jeune fille très-aimable, avec une fortune de cinq mille livres sterling. Ils s'aimoient depuis l'enfance; mais le bien de la jeune fille étoit au-dessus des espérances de l'amant. Cependant avec l'affection de sa maîtresse, il se flattoit que son application au travail, & la réputation à laquelle il est déjà parvenu dans son art, seroient de quelque poids en sa faveur; & dans cette confiance il avoit demandé la jeune personne à son frère, dont elle dépend depuis la mort de leur père; mais il s'étoit vu rejeté d'un ton méprisant, avec défense de mettre le pied dans la maison.

Il paroît que le père étoit un homme bizarre, qui n'avoit laissé du bien à sa fille qu'avec des restrictions fort dures. Elle étoit assujetie à ne pas se marier sans le consentement de son frère, sous peine d'être privée de la succession; de sorte qu'il falloit se résoudre à la pauvreté, ou renoncer au

pouvoit de disposer d'elle-même. Mais pour la disposition de sa fortune, elle étoit plus libre; & dans l'âge établi par les loix, elle étoit maîtresse de la léguer à son gré. Le frère, d'ailleurs honnête homme, n'avoit pas d'autre motif que l'intérêt de sa sœur, pour refuser M. Maine. Un amant plus riche se présentoit pour elle, & son frère la pressoit de l'accepter; mais elle étoit ferme dans le premier attachement de son cœur.

M. Maine prit le parti de lui déclarer dans une lettre, que son art le mettant en état de la soutenir honnêtement, il renonçoit volontiers au bien qu'elle tenoit de son père, & qu'il ne demandoit que sa main. Elle eut la prudence de ne pas expliquer, dans sa réponse, ce qu'elle pensoit de cette proposition; mais elle lui conseilla de faire la même offre à son frère. Elle n'étoit pas sans quelque soupçon que son frère souhaitoit de conserver toute la succession dans la famille, & que c'étoit pour sauver les apparences qu'il lui proposoit d'autres partis, pour lesquels il étoit sûr de lui trouver de l'éloignement. Au fond elle lui faisoit une injustice; cependant il lui parut utile, du moins, de le mettre à cette épreuve; ne fût-ce que pour donner une couleur plus honnête à son mariage, en épousant l'homme qu'elle aimoit.

Après tout, l'idée étoit mal conçue, & ne pouvoit avoir de succès. Si le frère eût accordé son

consentement, il ne lui seroit pas resté de prétexte pour retenir le bien de sa sœur; ou s'il l'eût gardé, par le désistement volontaire de sa sœur, il auroit paru trop évidemment que son premier refus venoit d'un mauvais motif.

Les réflexions des deux jeunes amans n'ayant pas été si loin, ils résolurent de suivre leur plan, & M. Maine écrivit au frère une lettre fort soumise, qui contenoit l'offre d'abandonner solemnellement toute prétention à la dot pour obtenir son consentement, sans lequel, ajoutoit-il, le respect de la jeune personne pour son frère ne lui permettroit jamais de penser au mariage.

Cette lettre n'eut pas d'autre effet, que d'allumer la bile du frère. Il fit dire à M. Maine qu'il regardoit sa proposition comme un très-sanglant outrage, & que pour convaincre tout le monde qu'il n'avoit aucune vue sur la portion de sa sœur, il promettoit de consentir à son mariage avec tout autre que lui. Une réponse si décisive fut un coup de foudre pour le pauvre amant. Il se consola néanmoins de cette rigueur du frère, par le fond qu'il pouvoit faire sur le cœur de sa maîtresse. On prétend qu'outre l'inégalité des fortunes, il y avoit quelqu'ancien sujet de haine entre les deux familles.

Ces évènemens s'étoient passés quelque tems avant mon départ de Londres; mais immédiate-

ment après mon arrivée, la pauvre jeune personne eut le malheur de se faire une contusion violente au sein, dans une chute, dont les circonstances seroient inutiles. De-là une maladie sérieuse, qui rompit toute correspondance entre elle & l'amant. La fièvre, qui l'avoit saisie d'abord, fut le seul mal qui s'attira de l'attention, & le coup au sein fut négligé; de sorte qu'après l'avoir assez heureusement délivrée du premier de ces deux accidens, on trouva que le second avoit fait un très-dangereux progrès, & demandoit promptement les secours de l'art. Vous vous imaginez bien que le choix ne put tomber sur le pauvre Maine. On fit appeler un autre chirurgien moins habile, mais plus agréable à la famille.

La malheureuse victime fut à la torture dans les mains de ce bourreau pendant environ trois mois; à la fin desquels le mal n'ayant fait qu'augmenter par l'impropriété des remèdes, il déclara qu'il ne restoit pas d'autre moyen pour sauver la vie à sa malade, que de lui couper le sein. Toute la famille en ressentit la plus grande affliction. La malade seule paroissoit tranquille au milieu de ceux qui pleuroient sur elle. Elle eut le courage de fixer le jour où sa fermeté devoit être mise à cette cruelle épreuve; ce fut à la distance d'une semaine. Les objections du chirurgien furent inu-

tiles contre la longueur du terme; elle s'obstina, & ses désirs prévalurent.

La veille du jour nommé, elle conjura son frère de permettre que M. Maine fût présent à l'opération. Elle eut d'autant plus de peine à l'obtenir, qu'on craignoit pour elle beaucoup d'agitation de cette entrevue. Mais le chirurgien d'office, qui fut consulté, décida que la présence de M. Maine ne pouvoit être nuisible, & ce jeune homme fut appelé. Il étoit inconsolable de la dangereuse situation de sa maîtresse, & le lendemain il avoit le cœur percé, lorsqu'il vint se présenter à sa porte.

Il fut conduit à sa chambre, au milieu de laquelle il trouva l'appareil chirurgique étalé. La jeune personne étoit dans son cabinet; mais elle parut bien-tôt avec un visage d'une parfaite sérénité. Elle s'assit dans un grand fauteuil; & lorsqu'on se disposoit à l'opération, elle demanda un quart d'heure pour dire quelques mots à son frère. Il fut averti. A son arrivée, le prenant par la main, elle le pria de s'asseoir & de l'écouter.

Vous m'avez servi de père, lui dit-elle, depuis la perte du mien. Je reconnois, avec un vif sentiment, la tendresse de vos soins. Si vous m'avez refusée à M. Maine, je suis persuadée que votre unique motif étoit le désir de me voir plus riche avec un autre homme; ainsi je vous pardonne sin-

cérement cette action, la seule où vous ayez fait valoir l'autorité que mon père vous a donnée sur moi. On me fait entendre que ma vie est à présent dans un grand danger, & le hasard presque égal, soit que je me livre ou non, au fer du chirurgien : cependant, comme on m'assure qu'il y a quelque chose de plus à parier en faveur de l'opération, je suis résolue de m'y soumettre.

Je l'ai différée jusqu'à ce jour, parce que c'est celui de ma naissance : j'achève aujourd'hui ma vingt-&-unième année ; & considérant que le péril auquel je vais m'exposer peut m'ôter en un moment le pouvoir d'exécuter mes intentions, j'ai employé ce matin quelques heures à faire mon testament. Vous, mon frère, vous jouissez d'une ample fortune, & je n'ai pas de pauvres parens : j'espère que je serai justifiée aux yeux du public d'avoir choisi M. Maine pour mon héritier. En achevant de parler, elle tira de sa robe un papier qu'elle remit à son frère pour le lire. C'étoient ses dernières volontés écrites & signées de sa main, avec le témoignage de deux domestiques de la maison. Monsieur, ajouta-t-elle en se tournant vers le chirurgien d'office, je suis prête au moment que mon frère sera sorti.

Vous vous représentez aisément, ma chère, les divers effets que ce discours produisit. Le frère, quelque mécontent qu'il en pût être, avoit trop

d'humanité pour s'en plaindre dans les circonstances; il rendit le papier à sa sœur sans ouvrir la bouche, & se retira. Maine, qui depuis son arrivée s'étoit tenu derrière le fauteuil de sa maîtresse, s'y étoit efforcé pendant tout le tems d'étouffer ses larmes : mais à cette nouvelle preuve de tendresse & de générosité, il lui devint impossible de les retenir; elles forcèrent le passage avec la dernière violence. L'autre chirurgien le pria de se composer, parce que c'étoit perdre du tems & troubler trop la malade.

L'héroïque jeune fille, d'un air souriant, le pressa aussi d'être plus tranquille : peut-être, dit elle, en pourrai-je revenir. Alors s'étant affermie dans son fauteuil, elle répéta d'une voix ferme, je suis prête.

Deux servantes étoient aux deux côtés du fauteuil, & le chirurgien s'approcha pour commencer son pénible office. Il avoit déjà découvert le sein & levé les appareils, lorsque M. Maine, jetant les yeux sur le mal, demanda qu'avant d'aller plus loin, il lui fût permis de l'examiner. L'autre, avec quelque indignation, répondit que c'étoit causer d'inutiles délais, & prenoit déjà le redoutable instrument. Mais M. Maine n'ayant pas laissé d'observer l'état du sein, déclara qu'il croyoit pouvoir le sauver, sans mettre la vie de la jeune personne en danger. Résistance de la part de l'au-

tre qui, le regardant avec un ſourire mépriſant, lui dit qu'il étoit fâché de lui voir une ſi mauvaiſe opinion de ſes lumières, & ne s'obſtinoit pas moins à vouloir commencer l'opération. Mais alors M. Maine lui ſaiſit le bras, en proteſtant qu'elle ne ſe feroit pas en ſa préſence, & s'engageant ſous toutes ſortes de peines à rendre la guériſon parfaite dans un mois, ſans douleur pour la malade, & ſans aucun riſque.

Cette querelle s'étoit élevée à ſes yeux; car elle n'avoit pas voulu même que ſon viſage eût été couvert. Elle crut qu'il étoit tems de ſe faire entendre; & s'adreſſant à l'aveugle opérateur, il devoit être bien perſuadé, lui dit-elle, que toute méthode dont elle pourroit eſpérer ſa guériſon ſans douleur & ſans danger, lui paroîtroit préférable à celle qui devoit lui cauſer une perte certaine, avec un ſuccès douteux. Cependant elle n'étoit pas aſſez foible, pour vouloir ſe garantir d'une opération néceſſaire; mais puiſqu'on lui donnoit l'eſpérance de guérir par une voie plus douce, elle jugeoit raiſonnable d'en faire l'expérience; & pour ne pas s'aveugler dans ſa propre cauſe, elle s'en rapporteroit, ajouta-t-elle, à la déciſion d'une troiſième perſonne de l'art, dont l'opinion la détermineroit. Les deux ſervantes, ennemies comme toutes les femmes des opérations

chirurgiques, se rangèrent aussi-tôt de son sentiment; & soutenant toutes deux que c'étoit un péché mortel de couper & de hacher en pièces une chrétienne, elles se hâtèrent de couvrir le sein de leur jeune maîtresse.

Le chirurgien rebuté, eut peine à se contenir assez pour ne pas injurier ces deux femmes: mais après avoir dit à M. Maine qu'il lui apprendroit à ne pas détruire un praticien tel que lui, il sortit dans une violente passion, en disant à la malade que si sa résolution étoit de se tuer elle-même, il ne pouvoit l'empêcher.

Le modeste amant, ranimé par l'espérance de sauver sa chère maîtresse, lui demanda la permission de mettre un nouvel appareil à la partie affligée; & la conjurant de faire appeler le plus habile chirurgien du pays, il se retira.

Les vrais sentimens du frère furent éclaircis par sa conduite. Il n'eut pas plutôt appris ce qui s'étoit passé, qu'il fit partir un exprès pour Bath, avec ordre d'engager, par de grandes offres, quelque éminent chirurgien à se rendre ici. On en vit arriver un dès le jour suivant; mais dans l'intervalle, le savoir du pauvre Maine avoit failli de lui coûter cher. Son adversaire l'avoit fait appeler en duel, en rentrant chez lui; ils s'étoient rejoints dans un champ voisin du bourg, & Maine avoit

eu le bonheur, ou l'adresse, de désarmer l'autre, après l'avoir blessé : mais, lui-même, il avoit reçu d'abord une profonde blessure.

On avoit caché cet accident à sa maîtresse. Cependant, à l'arrivée du chirurgien étranger, qui ne voulut lever l'appareil que sous les yeux de celui qui l'avoit mis, on crut devoir appeler tout à la fois M. Maine & son ennemi. Le dernier s'excusa de paroître : mais le jeune amant, quoique très-mal de son aventure & de la fièvre, se fit transporter chez la malade. Une sage observation fit juger au chirurgien de Bath, que le mal pouvoit être guéri sans opération violente, & lui fit même ajouter qu'il n'étoit allé si loin, que par la faute du traitement. Ensuite, ayant conféré avec M. Maine sur la méthode qu'il vouloit employer, non-seulement il l'approuva dans toutes ses parties ; mais à son départ, que ses affaires l'obligèrent de précipiter, il assura les parens de la jeune fille, qu'il le regardoit comme un artiste du premier ordre.

Le témoignage d'un homme si célèbre eut assez de poids sur l'esprit du frère, pour lui faire abandonner sa sœur au zèle de son amant. Le pauvre jeune homme, quoiqu'à peine en état de quitter son lit, étoit porté tous les jours d'une maison à l'autre, au hasard de sa vie. Son habileté, dans cette occasion, n'éclata pas moins que sa ten-

dresse; & vers le tems qu'il avoit marqué, il eut le plaisir de voir sa maîtresse entiérement rétablie.

L'effet de tous ces incidens a tourné fort heureusement pour eux. Après quelques jours de réflexion & de silence, le frère, ne trouvant dans M. Maine que de vrais sujets d'estime pour sa conduite & son caractère, est allé lui dire qu'il le croyoit un des plus honnêtes & des plus généreux hommes du monde; & qu'étant bien convaincu que c'étoit à la personne de sa sœur, & non à son bien, qu'il étoit attaché, il avoit pris la résolution de lui donner l'un & l'autre. L'exécution de cette promesse n'a pas été différée; & M. Arnil ne s'intéressant pas moins que moi au bonheur des deux amans, nous avons assisté ce matin à leur mariage.

Ma Betty n'est pas peu satisfaite de la bonne fortune de son frère. L'honnête jeune homme qui, depuis la mort de leur père, a soutenu toute la famille, c'est-à-dire, sa mère & plusieurs jeunes enfans, invite à présent sa sœur à vivre avec lui: mais quoique fort sensible à ses offres, elle ne me quittera pas, répond-elle, aussi long-tems que je la jugerai digne de ma confiance. Je me crois d'autant plus obligée à son choix, que la situation où elle est, ne peut être telle que j'espérois de la rendre pour elle, lorsque je l'ai prise à mon service;

service : mais je lui tiendrai compte, en affection, de ce qu'elle perd du côté de l'intérêt. En vérité, je la considère moins comme une fille à mes gages, que comme une amie ; & M. Arnil la traite toujours avec une sorte de respect.

20 *Mars.*

Un de mes chagrins, je devrois dire le seul, est de ne pouvoir exécuter ce que j'ai promis à cette pauvre miss Burchill : mais c'est une corde à laquelle je n'ose encore toucher. Je ne puis souffrir le moindre mot qui mène au sujet. Chaque fois que mon mari commence à se reprocher sa malheureuse conduite avec madame Goring, ce qu'il fait souvent, je l'arrête, ou je fais prendre un autre cours à la conversation. Il ne parle plus d'elle à présent qu'avec une méprisante indifférence, & je le vois si fermement persuadé que sa fuite avec M. Falkland étoit volontaire, que je n'ose encore le détromper comme il le faut, néanmoins, pour amener l'affaire de la réparation, par le mariage de M. Falkland avec sa nièce. M. Arnil ne sait pas un mot de l'aventure. Je me suis avancée une fois jusqu'à lui dire, que j'avois entendu parler d'un ancien goût de M. Falkland pour cette jeune personne : il est fort heureux pour moi, me répondit-il, qu'il se soit tenu au goût : s'il avoit été plus loin, je n'aurois pas été sitôt délivré du vil escla-

vage de la tante. Cette réponse me ferma la bouche. Je suis dans le dernier embarras sur ce point. Pourquoi M. Falkland ne pense-t-il pas lui-même à rendre justice, s'il la doit, à cette aimable & malheureuse fille? Ma mère m'écrit qu'il est informé, par mon frère, du plein succès de ses vues, & que dans sa réponse, il en témoigne sa joie par les plus vives expressions. Je ne puis désavouer, Cécile, que j'ai d'extrêmes obligations à sa générosité. Il est actuellement en Italie; mais il parle de revenir cet été en Angleterre. Pernol lui donne quelquefois de ses nouvelles, & vit fort bien avec sa femme.

Ma mère ajoute qu'elle voit souvent miss Burchill, & qu'elle continue de la soutenir dans ses espérances, pour le retour de M. Falkland. J'aurois la plus sincère satisfaction du succès. La naissance de cette fille n'est pas méprisable; son bien est honnête, sa figure aimable. Le malheureux faux-pas qu'elle a fait, n'est connu que d'un petit nombre de personnes immédiatement intéressées; en un mot, son caractère public est sans reproche. Madame Goring n'étoit après-tout que sa belle-tante; & si son bonheur n'avoit pas d'autre obstacle, je me déterminerois à révéler toute l'aventure, en faisant entrer, à mes propres risques, mon mari dans ce dangereux secret, plutôt que de nuire à l'établissement de la pauvre jeune fille.

Cette affaire ne me revient jamais à l'esprit, sans m'arracher un soupir. Que le ciel lui donne une heureuse fin !

26 Mars.

Hélas, ma Cécile ! l'affreuse nouvelle que nous recevons ! Milord V.... ce généreux, ce constant, cet incomparable ami, n'est plus. Il se disposoit à partir pour ses domaines de Kent ; mais un coup de sang, dont il fut frappé, il y a trois jours, en montant dans son carrosse, le priva du sentiment, avant qu'il pût recevoir la moindre assistance. Ah ! nous faisons une étrange perte, par la mort de ce cher & respectable ami ! Mais, pourquoi parler de notre perte ? Sa femme, la pauvre miladi V... en est presque hors d'elle-même. Elle a bien raison : le meilleur des maris, des pères ; elle perd tout ! Leur aîné, qu'il faisoit voyager, est rappelé dans cette mélancolique occasion.

L'affliction de ma mère est excessive. Tous ceux dont milord étoit connu, n'en peuvent ressentir moins. Pour M. Arnil & moi, c'est perdre plus qu'un père. Mais toujours l'intérêt propre. Ne parlons que de miladi V... & n'ayons pas la hardiesse de nous plaindre pour nous-mêmes. Cependant mes obligations étoient d'une nature, qui demande toute ma reconnoissance pour la mémoire d'un tel ami, & l'abondance de larmes que j'ai déjà répandues....

M. Arnil demeure chargé d'une très-grosse dette. Nous n'avons pas lieu d'attendre du nouveau milord V..... la même amitié que nous avons éprouvée de la part de son père. C'est une réflexion qui ne m'étoit pas venue, avant que M. Arnil me l'eût fait faire. Toutes mes pensées étoient absorbées dans ma douleur, pour la seule mort du meilleur des hommes. Ma mère touche aussi quelque chose de notre embarras dans sa lettre à M. Arnil: car c'est à lui qu'elle a marqué la triste nouvelle.

Quel épais nuage de tristesse & d'inquiétude est à présent étendu sur notre demeure! & quelle amertume est venue empoisonner nos petites joies domestiques! Que mes plaintes, néanmoins, ne dégénèrent pas en présomptueux murmures. Je perds un ami sincère, & qui mérite tous mes regrets; mais ne me reste-t-il pas des biens sans nombre? Un mari, deux enfans, la meilleure des mères, & vous, très-chère Cécile, que je regarde toujours comme un bien dans ma possession, malgré la distance où vous êtes de moi. Je trouve aussi de la consolation à penser que miladi V.... a des fils, qui deviendront, je l'espère, une bénédiction pour elle; qu'elle jouit d'une fortune abondante; & que milord a fourni une carrière assez longue, qu'il a fort bien employée: son âge passoit soixante ans. Toutes ces considérations me soutiennent, &

je reconnois que tout compté, j'ai plus de grâces à rendre au ciel, que de sujets de murmure.

30 *Mars*.

Miladi est retenue à Londres, par le fatal accident qui a prévenu son voyage de Kent. Une affliction si vive s'est fait ressentir à sa santé. Son mari n'a pas laissé d'argent comptant. Quoiqu'il eût beaucoup de bien, il vivoit avec splendeur; & ce qu'il pouvoit avoir en réserve a servi pour nos affaires. Le douaire de miladi est considérable; & le fût-il dix fois plus, elle le mérite. Puisse-t-elle trouver dans ses fils, une conduite & des sentimens dignes de leur mère ! On assure que le plus jeune promet beaucoup ; il est revenu d'Oxford pour la consoler, jusqu'au retour de l'aîné.

Ma mère m'apprend que sa vieille amie, miladi Grimston, est morte depuis quelques jours, & que par son testament elle donne tout son bien à l'église, sans laisser un sou à l'une ou à l'autre de ses deux filles. Pauvre miladi Vere ! Cette chère femme vit contente de son petit revenu, & ne perd pas beaucoup dans une mère dénaturée, qui a porté l'esprit de vengeance jusqu'au tombeau. L'aînée n'avoit aucun besoin de secours : mais, quoique je n'aie jamais eu qu'une médiocre estime pour miladi Grimston, je n'ai pu lire tranquillement la brutale conduite de son gendre, à sa der-

nière heure. Ils ne s'étoient pas revus depuis leur querelle; mais la veille de sa mort, elle a fait prier sa fille favorite de venir recevoir ses derniers soupirs : le mari, par mépris pour sa belle-mère, ou pour sa femme, ou pour l'une & l'autre, s'est absolument opposé à cette visite. Ma mère, en reconnoissant que miladi Grimston est justement punie, dans l'espèce, d'avoir refusé à son mari la satisfaction de voir sa seconde fille dans les mêmes circonstances, ne laisse pas d'être pénètrée de cette mort. Elle y trouve un avertissement pour elle-même; car elles étoient précisément du même âge. En effet, ma chère, j'appréhende que ma mère ne soit plus mal qu'elle ne le prétend : elle remet son voyage de Wiltshire, sans m'en dire la raison.

22 *Avril.*

Vos tendres vœux pour le repos de ma vie, méritent la plus vive reconnoissance de mon cœur; mais l'opinion où vous paroissez être, que je suis à la fin de mes peines, est plus conforme à ces obligeans désirs qu'à la vérité de ma situation. Le jeune milord V.... est de retour. Qu'il ressemble peu à l'honnête homme auquel il succède! Que ses vertueux parens se sont trompés, dans les espérances qu'ils avoient de lui! il n'a pas le moindre sentiment de vertu. Je reçois une lettre de sa mère, qui contient des lamentations sur les mau-

vaiſes qualités d'un fils qu'on lui faiſoit regarder, dans l'éloignement, comme un modele de perfection : elle étoit trompée par le gouverneur, homme dépravé lui-même, & qui n'a fait que nourrir les vices de ſon élève. En un mot, elle parle de ſon fils comme d'un vrai réprouvé, ſans reſpect, ſans ménagement pour elle ; ce dernier point la touche particulièrement en notre faveur. Nous ne leur devons pas moins de cinq mille livres ſterling ; & miladi craint qu'il ne preſſe mon mari. Il eſt, dit-elle, prodigue dans ſes dépenſes, ſans la moindre générosité.

Que deviendrons-nous, ma chère ? Il n'y a pas la moindre apparence de pouvoir nous acquitter autrement de cette ſomme, qu'en vendant le peu de fonds qui nous reſte. Si milord avoit vécu, il nous faiſoit eſpérer, pour M. Arnil, quelque honnête emploi, qui l'auroit mis en état de payer à l'aiſe, ſans être obligé de nous dépouiller de tout. Notre économie pouvoit nous faire voir la fin de nos dettes en quelques années. Cette eſpérance eſt évanouie pour nous. Il faut nous ſoumettre. J'ai déja prié M. Arnil de vendre immédiatement mon douaire ; car ce n'eſt pas d'un jeune homme du naturel de milord V.... que nous devons attendre de l'indulgence. Nous aurons, pour ſubſiſter, la penſion dont nous ſommes redevables à la bonté de ma mère. A la vérité ce ſecours eſt précaire ;

mais qui sait ce qui peut arriver? Je me repose sur cette providence, qui m'a protégée jusqu'aujourd'hui.

2 *Avril.*

Les craintes de miladi n'étoient que trop bien fondées. Nous avons reçu de l'intendant de son fils, l'ordre de payer, & nous sommes déterminés à vendre le fond de deux cens cinquante livres sterling de rente. Il ne nous en restera que cinquante que nous puissions dire à nous. Je ne compte pas sur la vie de ma mère; ces nouvelles afflictions hâteront infailliblement son départ pour un autre monde. De la part du chevalier, toute attente seroit vaine: il est absorbé dans ses idées de grandeur; ses nouvelles alliances l'occupent uniquement.

Ma chère miladi V..... me promet tout son crédit & tous ses efforts, pour faire tomber quelque honorable office à M. Arnil: elle a quantité d'amis puissans. Croyez-moi, Cécile, je ne suis pas abbatue par mes nouvelles disgraces. Si M. Arnil pouvoit se réconcilier avec lui-même, je ne regarderois pas encore le repos de ma vie comme un bonheur impossible. Aujourd'hui, ma chère, je ne veux pas anticiper sur mes infortunes, comme vous m'en accusez souvent. Ce qui nous reste, suffit pour vivre au moins décemment; & si les efforts de ma généreuse miladi ont quelques succès, notre

vie peut devenir encore assez douce. J'empêcherai, à force de soins, que l'idée d'une mort peu éloignée pour ma mère, vienne s'y mêler. Que je puisse parvenir seulement à calmer les remords & les alarmes du pauvre M. Arnil, & je serai satisfaite de mon sort.

12 *Mai.*

Aidez-moi, Cécile, à remercier la bonté du ciel! Nous avons fini avec l'impitoyable milord V....; son argent sera remis dans ses propres mains. Ma tranquillité renaît; je jouis en paix du peu que je possède, & j'ai la douceur de voir mon mari respirer plus librement, en homme de cœur & de raison, qui se fait à son partage. J'attribue ce changement à la bonté de miladi V..... plus qu'à mes continuels efforts. Elle nous écrit qu'elle se croit sûre pour nous d'un poste honorable & lucratif, mais qu'il faut attendre quelques mois. La personne qui possède à-présent cette place, en obtient une meilleure; & miladi a la parole d'un honnête homme, pour le successeur; « d'un hon» nête homme, dit-elle dans sa lettre, qui n'en » est pas moins un homme du plus haut rang; » mais comme c'est sur la première partie de son » caractère que je fais fond, je ne parle de l'autre » que par accident. »

Jugez, chère amie, si je n'ai pas raison d'être fort contente. Aurois-je le cœur sensible, si je ne

l'étois pas ? Mais je le suis ; ma chère Cécile, je le suis ; & je recommence à me croire heureuse. Notre félicité domestique n'a souffert que de violens orages ; elle n'a pas été submergée.

Je finis. Il se présente une occasion particulière, de vous faire tenir cette longue portion de mon journal.

Ici le journal de madame Arnil est continué par Betty, sa femme de chambre & sa confidente.

10 *Mai.*

Ma maîtresse me donne ordre de prendre la plume, pour écrire tout ce qui se passe dans cette maison ; & l'obéissance que je lui dois, me fait oublier que j'en suis peu capable. Cette divine maîtresse est dans un trouble, qui ne lui laisse pas le courage d'écrire, ni presque de s'appliquer à rien.

Mon maître .... ô madame ! où prendrai-je des expressions ? mon cher maître, à présent qu'il est si bon..... j'appréhende bien que nous ne soyons à la veille de le perdre. Mais il faut qu'à l'exemple de ma maîtresse, je mette de l'ordre dans mes récits.

Vous ne sauriez vous imaginer, madame, dans quelle union ils ont vécu, depuis qu'ils se sont rejoints. De jour en jour, sa passion sembloit augmenter pour elle ; je suis persuadée qu'il l'adoroit ; & ma maîtresse le mérite bien.

Vous savez, madame, qu'elle n'a jamais été sans un équipage; mais ils l'ont quitté, depuis qu'ils sont venus vivre ici. Elle demandoit un jour à M. Arnil s'il avoit un cheval assez doux, pour lui permettre quelquefois de le monter. J'observai que mon maître tourna le visage, & porta son mouchoir à ses yeux; je juge qu'il se rappeloit la pensée d'une petite jument favorite, dont il avoit fait présent à madame Goring. Je n'en ai pas un, ma chère, répondit-il, sur lequel je voulusse vous exposer. Je ne me souviens que trop de celui.... ma folie désespérée ne vous a pas même laissé cette satisfaction : mais j'en ferai chercher un, qui puisse vous convenir. Non, non, répliqua-t-elle avec un sourire; & le prenant par la main, je marcherai, la marche me fera beaucoup mieux. Chère femme ! dit mon maître, avec un profond soupir, quand me verrai-je capable de vous faire une digne réparation ?

Il déploroit à chaque moment la perte de sa fortune, pour l'intérêt de sa femme & de ses enfans. Que deviendrez-vous ? que deviendoient-ils si je mourois avant vous ? répétoit-il continuellement, lorqu'il s'est vu forcé de vendre son douaire. Il pleuroit, il se tordoit les mains. Ma maîtresse le pria de chasser ces mélancoliques idées, en lui protestant qu'elles n'avoient jamais eu de pouvoir sur elle. J'espère, lui dit-elle, que vous ne mour-

rez pas avant moi; mais si le ciel me traitoit avec cette rigueur, peu, très peu me suffiroit pour le reste de mes jours. M. Arnil l'embrassa, elle & les enfans, & lui dit qu'avec quelques mois de vie & de santé, il comptoit de se voir encore le plus heureux de tous les hommes. Combien de fois n'ai-je pas été témoin de ces entretiens? car ils connoissoient si bien mon attachement pour eux, quils ne faisoient pas difficulté de parler librement devant moi. Ah! madame, jamais il n'y eut de pénitent plus sincère que mon maître. Ma chère maîtresse m'a dit, depuis que le douaire est vendu; Betty, quoique nous soyons réduits maintenant à cinquante livres sterling de rente, je suis beaucoup plus heureuse que lorsque nous en avions douze cens : j'ai la satisfaction de voir M. Arnil tel que je l'ai désiré. Il est bien changé, Betty : il est solidement vertueux; & je suis sûre qu'il m'aime à-présent par de vrais principes de raison. Je suis contente du peu qui nous est laissé.

J'ai toujours prié le ciel pour leur prospérité; mais il lui a plu, madame, d'en ordonner tout différemment de ce qui nous paroît le mieux, à nous autres, pauvres & aveugles mortels. Ma maîtresse a toujours été la bonté même, & j'espère encore qu'il la délivrera de ses peines, quoiqu'extrêmes & sans nombre.

Elle m'a recommandé d'être exacte, & sur-tout

de m'attacher aux détails. Vous excuserez, ma bonne madame, la grossièreté de mon langage. Je ne suis pas encore arrivée à la terrible partie de mon office, & je sais à peine comment je l'achéverai, car je suis forcée de l'interrompre à tout moment pour pleurer. Hélas ! j'en ai assez de sujet ; mais qu'est-ce que mon affliction, comparée à celle de ma maîtresse ?

Avant-hier, mon maître fut engagé dans une partie de chasse, par quelques gentilshommes du voisinage ; il n'y avoit pas d'inclination, parce que ma maîtresse n'étoit pas trop bien, & qu'il auroit voulu ne la pas quitter ; mais comme il aime beaucoup la chasse, elle le pressa elle-même de partir. Combien ne se l'est-elle pas reproché depuis ? mais elle n'étoit pas un prophête, pour lire dans l'avenir. Il partit vers six heures du matin. A neuf, ma maîtresse étoit à déjeûner, & je lui servois le thé. L'autre fille m'appela. Le laquais, qui avoit suivi son maître, étoit dans l'office, & me parut pâle comme la mort. Je lui demandai ce qu'il avoit? Ce pauvre garçon, à peine capable de parler, me dit à la fin : mon maître a fait une horrible chûte, en sautant un fossé, & je crains qu'il ne se soit fendu le crâne : il est dans la ferme du hameau voisin, & l'on a couru pour le chirurgien ; mais comme ce lieu n'est pas convenable, & qu'on parle de l'apporter ici, j'ai cru devoir préparer

madame, avant qu'elle le voie dans cet état. Ma réponse fut coupée par la sonnette de ma maîtresse; je courus aussi-tôt à sa chambre. Je devois avoir l'air d'un fantôme, car en me voyant, elle tressaillit. Ciel! Betty, qu'avez-vous? me dit-elle: seroit-il arrivé quelque chose à votre maître? Rien de considérable, répondis-je. Il est tué! s'écria-t-elle, en s'élançant de sa chaise. Non, madame, en me plaçant vîte entr'elle & la porte; mais il a fait une chûte dont il est un peu blessé. Elle ne me fit aucune réponse; & se précipitant malgré moi vers la porte, elle descendit avec la même vîtesse, elle traversa la cour, & prit le chemin de l'avenue aussi légèrement qu'une flèche. Je me mis à courir sur ses traces, & les autres domestiques après moi. Nous ne pûmes la rejoindre; mais elle fut bientôt arrêtée par la rencontre de plusieurs hommes qui apportoient mon malheureux maître sur un brancard de feuillage, Je suppose qu'elle le crut mort; car elle s'évanouit aussi-tôt, & nous l'apportâmes dans nos bras après lui.

Mon maître fut mis au lit. Il étoit vivant; mais hors d'état de parler. On lui voyoit une large blessure à la tête, & quantité de contusions en divers endroits. Aussi-tôt que ma maîtresse eut repris la connoissance, nous lui dîmes que mon maître n'étoit pas tué. Elle se soutint sur moi pour remonter à sa chambre; mais ne retrouvant pas la force

d'ouvrir la bouche, elle s'assit comme une statue de pierre auprès de son lit. Le chirurgien n'arriva qu'une demi-heure après. Je le crois fort ignorant, car après avoir pansé la blessure, il nous dit qu'il n'y avoit aucun danger. Nous en conçûmes cette espérance, d'autant plus que vers deux heures mon maître reprit l'usage de la voix; mais il se plaignit d'un mal d'estomac & d'une violente douleur dans toutes les parties du corps.

Ma maîtresse l'ayant entendu parler, sembla réveillée comme d'un profond sommeil. Les chasseurs avoient fait demander des nouvelles du malade, & quelques uns même étoient venus à sa chambre sans qu'elle eût paru s'en appercevoir. Le premier mot qu'elle prononça fut pour m'appeler: Betty, me dit-elle, pourquoi ne vois je pas ici M. Maine? C'est un de mes frères qui exerce la chirurgie; & je crois, madame, qu'elle vous en a parlé dans ses lettres comme d'un fort bon artiste. On le fit avertir aussi-tôt. Il ne voulut pas toucher à la tête, parce que l'autre chirurgien avoit déclaré que le crâne étoit sain; mais il nous promit d'être présent lorsque l'appareil seroit renouvelé le lendemain, & de veiller la nuit dans la chambre de mon maître.

Il fut impossible d'engager ma maîtresse à passer dans un autre appartement, & même à rien prendre pendant tout le jour. Mon maître eut

une fort mauvaise nuit dans l'agitation d'une fièvre ardente, & je crois m'être apperçue qu'il s'efforçoit d'étouffer ses plaintes pour ne se pas faire entendre de madame. Elle les entendoit néanmoins, & je suis sûre que c'étoit pour elle autant de coups de poignard. Je la voyois quelquefois sortir de la chambre pour une minute, & je pouvois l'entendre distinctement fondre en larmes, aussitôt qu'elle étoit de l'autre côté de la porte; ensuite elle revenoit & reprenoit sa place au chevet du lit, jusqu'à ce que son cœur fût redevenu si plein, qu'elle étoit forcée de sortir encore pour se soulager. Toute la nuit se passa dans ce lugubre exercice.

Lorsque la blessure de la tête fut visitée le jour suivant, mon frère trouva le crâne assez bien dans l'endroit où le coup avoit porté; mais il découvrit ailleurs deux fractures, & si dangereuses, qu'elles le firent désespérer de la vie du malade, parce que le trépan n'y pouvoit être employé. L'autre chirurgien reconnoissant qu'il s'étoit trompé, joignit alors sa décision à celle de mon frère. O, madame! si vous aviez pu voir ma maîtresse lorsqu'on lui fit cette déclaration! jamais, jamais cette triste image ne s'effacera de ma mémoire. J'ai vu des tableaux qui représentoient le désespoir; mais ils n'avoient rien de si lamentable & de si touchant.

Ce second jour & cette seconde nuit furent ce

qu'il

qu'il y a jamais eu de plus terrible. Mon frère ne nous quitta pas un instant, quoiqu'il n'eût guères d'autre service à rendre que de veiller mon cher maître, dont la raison s'égaroit par intervalles. Ma maîtresse ne prit pas plus de repos. On ne put obtenir d'elle d'aller respirer quelques momens dans une autre chambre.

Depuis ces deux jours, elle n'a goûté de rien ni fermé les yeux : elle ne peut vivre dans un si cruel état. Qu'allons-nous devenir tous? Je me suis hâtée d'écrire à miladi Bidulphe, pour l'informer de la déplorable situation où nous sommes. Grand dieu! que deviendront les pauvres enfans, si ma maîtresse continue à se ménager si peu? Il n'est pas possible assurément que sans nourriture & sans sommeil, elle soutienne les tourmens de son cœur. O, madame! il m'est impossible aussi de continuer ma commission. Je me sens la main tremblante; je ne suis parvenue jusqu'ici qu'à plusieurs reprises. Considérez que nous n'avons plus la moindre espérance au monde. Mon maître empire à chaque heure. Sa raison est revenue; mais c'est pour lui faire sentir qu'il n'a que peu de momens à vivre. Le ciel sait avec quelle joie je donnerois ma vie pour sauver la sienne. Ma perte ne seroit rien; mais lui....! Dieu de bonté, prends pitié de moi! Je ne suis plus capable de tenir ma plume.

C'est ici M. Maine, qui continue.

16 Mai, à trois heures du matin.

M. Arnil fut hier en délire, une grande partie du jour; mais vers six heures du soir, ayant recouvré un peu de connoissance, & sentant que sa mort approchoit, il souhaita que les prières de l'Église fussent récitées auprès de lui. Madame envoya aussitôt chez le ministre du bourg; mais il étoit depuis quelques jours en voyage. Son vicaire avoit été saisi la nuit précédente d'une fièvre aiguë, qui ne lui permettoit pas de quitter son lit. Il se chargea néanmoins de faire avertir un autre ministre, qui demeure à trois milles d'ici, mais qui se trouvant arrêté par le même devoir dans sa propre paroisse, répondit qu'il ne pouvoit venir que le lendemain. Ces courses avoient pris plus de deux heures; de sorte qu'au retour du messager, il en étoit neuf. Dans l'intervalle, M. Arnil n'avoit pas toujours eu l'esprit libre. Cependant je m'apperçus qu'il revenoit un peu à lui-même; & n'en augurant pas mieux de son état, je me tournai vers l'apothicaire, que je vis entrer, & je lui dis à l'oreille qu'il notre malade ne pouvoit vivre jusqu'au matin. Madame, qui m'observoit, voulut savoir ce que j'avois dit; je ne me fis pas presser. Je crains, lui dis-je tendrement, que le mi-

nistre n'arrive trop tard, s'il remet sa visite à demain.

Elle ne me fit aucune réponse; mais elle parut se recueillir un peu. Ensuite, s'approchant du lit de M. Arnill, elle lui dit: mon cher, notre ministre est absent; son vicaire est malade au lit; & nous ne pouvons nous procurer, ce soir, la visite d'aucun autre ecclésiastique. Mais, comme vous désirez de vous occuper des choses du ciel, trouverez-vous bon que je lise, près de vous, les prières pour les malades? Il tendit la main vers elle, en disant d'une voix foible, mais empressée; oui, oui, mon cher ange! Les larmes couloient des yeux de madame, lorsqu'elle tourna la tête vers nous; mais les ayant aussi-tôt essuyées, elle nous pria, l'apothicaire & moi, de la seconder dans l'office qu'elle alloit faire; & quoique son entreprise, nous dit-elle, fut peut-être irrégulière, elle espéroit que dans un cas de nécessité, ses intentions seroient approuvées du ciel: elle donna ordre à ma sœur d'apporter le livre de prières; & sans ajouter un mot, elle se mit à genoux devant le lit de M. Arnill.

Jamais je n'ai vu de spectacle si touchant. Ses beaux yeux & ses belles mains se levèrent vers le ciel, lorsqu'on eut mis devant elle le livre ouvert, sur une petite table. Quel air de respect, d'ardeur, & cependant de tristesse, dans ses yeux charmans!

elle me parut quelque chose de plus qu'humain. Après avoir invoqué le ciel en silence, dans cette posture, elle commença la lecture des prières.

Non, je n'avois eu, jusqu'alors, qu'une idée foible de la vraie piété. Au ton de sa voix, à la ferveur de sa prononciation & de ses regards, on auroit jugé qu'elle voyoit son créateur des yeux du corps. Pour moi, je la regardois avec un si profond sentiment de vénération, que je croyois voir un ange, intercédant pour notre malheureuse race de pécheurs & de mortels.

Elle fit toute sa lecture, avec une admirable force d'esprit. A l'endroit où la formule s'étend sur l'approche *de la dernière dissolution*, sa voix parut un peu troublée. Elle s'arrêta même un instant ; mais reprenant aussi-tôt, elle poursuivit jusqu'à la fin, d'un ton ferme. Tout le monde, à l'exception d'elle-même, fondoit en larmes autour d'elle. Après avoir achevé, elle nous remercia de la patience, nous dit-elle, dont nous avions eu besoin pour l'entendre ; & me regardant d'un œil attendri, elle me pria de demeurer auprès du pauvre M. Arnil, aussi long-tems qu'il y auroit apparence de pouvoir lui donner du soulagement. Je lui dis que ses volontés seroient suivies, & que je ne m'éloignerois pas du malade, quoiqu'il ne fût plus au pouvoir des hommes de lui prolonger la vie. Elle me remercia tristement ; & s'asséyant près du

lit, elle y demeura dans une attitude composée & dans un profond silence.

Vers minuit, trouvant que M. Arnil avoit perdu l'usage de la voix, je la conjurai de se retirer dans sa propre chambre, & si le sommeil se refusoit à ses yeux, de prendre du moins quelque rafraîchissement. Tout ce jour, & les deux précédens, elle n'avoit pris qu'une tasse de thé, que ma sœur l'avoit forcée d'avaler. Monsieur Maine, me répondit-elle, souffrez que je sois ici quelques instans de plus : je vois que ma tâche ne sera pas longue. Il y auroit eu de la dureté à la presser; elle continua d'être immobile dans la même place.

A deux heures, M. Arnil poussa un profond gémissement; c'étoit son dernier soupir. Il est passé, dit elle d'une voix foible & tremblante, en s'élançant de sa chaise : elle prit une de ses mains, qui étoit sur la couverture du lit, & la portant à ses lèvres, elle l'y tint près d'une minute. Ensuite, sans aucune autre démonstration de douleur, elle sortit de la chambre.

Je prie le ciel tout-puissant de soutenir & de consoler cette excellente femme.

Betty reprend le Journal.

A dix heures du matin.

Grand Dieu! exaucez les vœux de mon frère & les miens. Ma chère maîtresse est dans un état, qui fendroit le cœur aux plus insensibles.

Il ne m'étoit pas possible d'aller plus loin, ma bonne madame, & j'ai supplié mon frère d'écrire les incidens, à mesure qu'ils sont arrivés ; il l'a fait dans de meilleurs termes que les miens. Ma maîtresse s'est renfermée pendant tout le reste de la nuit, & n'a voulu souffrir personne auprès d'elle. Il est aisé de s'imaginer l'emploi qu'elle a fait du tems. Du repos, elle n'en a pas pris ; j'en suis sûre ; elle n'auroit pû, quand elle y auroit eu du penchant ; car la chambre dont elle avoit ôté la clé pour s'y renfermer, étoit sans lit. Ce matin, une très-vertueuse dame du voisinage l'est venue prendre dans son carrosse, elle & les deux enfans. Elle n'a ni refusé, ni consenti ; elle nous a laissés faire d'elle tout ce que nous avons désiré, sans ouvrir la bouche, & s'est laissée conduire par la dame & moi, jusqu'à la voiture. Mais la vue des deux enfans l'a jetée dans une telle agonie, que j'ai me suis crue prête à mourir du seul spectacle.

J'ai fait partir une seconde lettre pour miladi Bidulphe. Elle sera promptement ici, si sa santé le permet ; mais j'aimerois mieux qu'elle nous fît retourner à Londres. C'est à présent une triste demeure que cette maison pour ma maîtresse.

20 Mai.

Madame a reçu deux lettres consécutives de sa mère, qui la pressent de partir immédiatement

pour Londres, avec les enfans. Les infirmités de miladi Bidulphe ne lui permettent pas d'entreprendre le voyage de Wiltshire; & miladi V. nous fait l'amitié d'envoyer son carrosse, pour transporter la petite famille à la ville.

Mon frère a pris soin des funérailles. Le corps sera transporté au château d'Arnil, sépulture ordinaire de la famille. Après toutes ces tristes cérémonies, nous tenterons d'engager ma maîtresse à partir. Rien ne l'oblige à rentrer dans ce château désolé, & j'appréhenderois que ce ne fût assez pour la tuer.

30 Mai.

Graces à la protection du ciel, nous sommes à Londres, & sans aucun accident. Ma maîtresse résiste admirablement au poids de douleur dont il est aisé de voir qu'elle a le cœur oppressé. Il ne sort ni plaintes, ni lamentations de sa bouche, comme il arrive à tant d'autres femmes, qui n'ont pas la moitié de ses peines. Elle a parlé peu dans tout le cours du voyage. Elle s'est efforcée d'arrêter ses pleurs; mais il ne m'a pas été difficile d'observer que chaque fois que ses regards s'attachoient sur les deux petites innocentes, dont l'aînée étoit assise près de moi, & l'autre sur mes genoux, les larmes couloient comme deux ruisseaux sur son visage.

Sa première entrevue avec miladi Bidulphe, a

fait une scène bien plus lugubre. La pauvre vieille dame sent les malheurs de sa fille aussi vivement qu'elle-même, & paroît accablée de ses propres maux. Je crains qu'elle n'y résiste pas long-tems: ses épreuves ont été terribles pour une femme de cet âge. M. le chevalier est venu voir ma maîtresse. Il a paru troublé: j'espère qu'il aura de la tendresse & de la générosité pour elle.

1, *Juin.*

Ma maîtresse m'a demandé ce matin, si j'avois pensé à son journal, pendant ces quinze derniers jours. Je lui ai dit que rien n'avoit été négligé. Elle a souhaité de voir mon travail; & cette lecture lui a fait verser tant de larmes, que le papier en étoit humide, lorsqu'elle me l'a rendu. Elle m'a chargée de le mettre sous une enveloppe, & de le faire partir tel qu'il est. Vous comprendrez bien, madame, que dans sa situation elle n'est guère capable d'y rien ajouter.

Madame Arnold reprend ici le journal.

10 *Juin.*

Oui, chère Cécile, j'ai besoin des tendres consolations dont votre obligeante lettre est remplie. Vous pouvez bien m'appeler un enfant d'affliction: Je suis à présent si familiarisée avec la douleur, que l'avenir même ne m'offre plus d'autre perspective.

J'ai trouvé Betty fidelle journaliste. Elle a conduit sa mélancolique narration jusqu'à ce jour, ce jour, ma Cécile, où depuis près de deux mois, je reprends pour la première fois une plume. Je me sens les yeux beaucoup meilleurs ; & j'espère que je n'aurai plus besoin de celle d'autrui, si quelque nouveau malheur ne m'ôte encore le pouvoir de me servir de la mienne.

Cependant, au milieu de mes meilleurs sentimens, n'ai-je pas des grâces à rendre au ciel, de m'avoir réservé un asile, tel que les bras de la meilleure des mères? O! ma chère, tandis que ce bien me restera, comment pourrois-je penser que j'aye tout perdu? Mon frère, depuis ma fatale perte, est devenu plus obligeant pour moi qu'il ne sembloit l'être ; mais il y manque encore cette cordialité, qu'il avoit anciennement. Je connois très-peu sa femme ; elle m'est venue voir deux fois depuis que je suis à Londres, avec toutes les formalités & la pompe d'une visite d'état. Que ce frivole étalage convient mal dans une maison de deuil! Ses visites ont été fort courtes ; son langage étudié, & ses manières très-froides. Cette dame paroît pleine d'elle-même ; & j'ai cru la voir blessée de trouver dans un appartement de louage, deux femmes qui lui sont alliées d'aussi près que ma mère & moi. Elle doit faire cet été le voyage d'Ecosse avec mon frère, pour y voir un pair, son

oncle du côté maternel. Elle pousse l'enflure de la grandeur jusqu'au ridicule ; & malheureusement elle en a fait prendre au chevalier les mêmes idées : à présent, m'a dit ma mère, à peine ose-t-il reconnoître pour parent, quelqu'un qui n'est pas titré.

21 *Juin.*

Miladi V...., dont la précieuse amitié est depuis long-tems une de mes plus grandes consolations, a quitté ce matin Londres. Elle se retire, & je crains que ce ne soit pour toute sa vie, dans une partie fort reculée de Lancashire, chez sa sœur aînée, dame de mérite, & veuve comme elle, pour laquelle son affection a toujours été fort vive. La conduite de son fils aîné lui cause tant de mécontentement, qu'elle s'est déterminée à rompre entièrement avec lui. Le plus jeune a pris le parti des armes, sans son approbation je crois ; & dans notre dernière entrevue, elle m'a dit qu'elle ne voyoit plus rien qui puisse lui faire aimer la vie, ou l'assujetir du moins à des embarras pénibles. Elle m'a demandé la continuation de notre commerce, avec des assurances répétées de cette tendre amitié, dont j'ai fait une si réelle expérience. Dans un autre tems, la perte d'une société si chère m'auroit été plus sensible ; mais je suis comme endurcie à toute sorte de maux, & mon indifférence va jusqu'au stoïcisme.

Miss Burchill est souvent avec nous ; plus assidue, plus empressée que jamais à tenir compagnie à ma mère. J'ai su même qu'elle avoit passé deux nuits près d'elle, à l'occasion d'un redoublement de foiblesse où l'avoit jetée la première nouvelle de mon infortune. Pauvre fille ! ma mère m'a dit que son inquiétude est allée jusqu'à témoigner des craintes sur l'état de femme libre, où je me retrouve ; mais ma mère a calmé son esprit, en lui rappelant qu'outre les raisons qui la regardent, & qui sont toujours les mêmes, je lui ai solennellement promis d'employer tout mon crédit & mes bons offices en sa faveur. J'ai fait cette promesse en effet ; & je la remplirai de tout mon pouvoir. Sans compter l'absence de M. Falkland, qui ne me l'a pas permis jusqu'à présent, je ne pouvois le faire qu'avec la participation de M. Arnold. S'il avoit vécu pleinement rétabli comme je l'étois dans son estime & sa confiance, j'aurois hasardé de lui découvrir le grand secret, & peut-être l'aurois-je engagé à joindre ses soins aux miens pour le bonheur de miss Burchill. A présent l'entreprise me regarde seule, & je ne suis pas moins disposée à la suivre.

30. *Juin.*

Vous serez surprise, ma Cécile, d'apprendre que M. Falkland est en Angleterre. C'est de miss Burchill que je le sais. Elle en a parlé d'un air

froid en s'adressant à ma mère plus qu'à moi. Sa délicatesse apparemment ne lui a permis aucune réflexion sur les circonstances ; elle a même affecté de changer promptement de sujet. Ma mère a demandé impatiemment depuis quand il étoit arrivé ? où il étoit ? avec plusieurs autres questions auxquelles la jeune personne a répondu simplement qu'on le disoit revenu depuis environ trois mois, & qu'il étoit dans ses terres d'Hertfordshire. Il est étonnant, ma chère, que le chevalier ne m'en ait jamais rien dit ; lui qui n'a pu l'ignorer, & qui n'est pas extrêmement délicat dans ses idées. Au reste, c'est une attention de bienséance dont je lui suis obligée. Miladi V. . . ne le savoit pas, sans doute, puisqu'elle ne m'en a pas parlé.

Je ne vois pas à présent ce qui pourroit m'empêcher d'embrasser ardemment la cause de miss Burchill. C'est une charmante jeune fille à qui je ne puis refuser ma pitié. Tant d'années d'incertitude & d'un amour presque sans espoir, méritent la récompense qu'elle désire. D'ailleurs son enfant est très-joli. Elle n'a pas fait difficulté de l'amener aujourd'hui à ma mère. L'ancienne femme de charge de M. Falkland le visite quelquefois, & fournit abondamment tout ce qui convient à son usage.

J'ai dit à miss Burchill, lorsqu'elle se levoit pour sortir, qu'aussi-tôt que la décence le permettroit, elle auroit en moi un avocat des plus

zélés. Elle m'a serré la main, en me répondant, d'une voix timide ; chère madame ! mon sort dépend de vous. Je voudrois qu'il dépendît en effet de moi ; miss Burchill seroit bientôt heureuse. Mais je lui tiendrai parole, autant que je le pourrai.

22 *Juin*.

Aujourd'hui, ma chère, c'est-à-dire la première fois que j'ai vu le jour depuis que je suis à Londres, je me suis laissée persuader d'aller dîner chez mon frère. Mon inclination ne m'y portoit pas ; mais ma mère, qui n'est pas trop bien, s'étoit excusée, & m'avoit fait craindre que si je faisois comme elle, ma belle-sœur, de qui venoit l'invitation, ne prît pas bien mes excuses. D'ailleurs, elle m'avoit dit elle-même, que je ne devois pas appréhender de trouver chez elle aucun visage étranger, parce que ce n'étoit pas un jour public. Tant mieux, avois-je pensé ; & réellement cette seule raison m'a déterminée.

Vous comprenez que c'est aussi la première fois que j'ai vu la maison du chevalier. Elle est magnifique, à deux ou trois portes de celle de M. Falkland, dans la place de saint-James ; car ma belle-sœur n'a pas trouvé de son goût celle que mon frère occupoit auparavant. En vérité, ma Cécile, l'ostentation de cette femme m'a rendue malade. Tant d'appareil de grandeur, tant de pompe &

d'affectations inutiles, avoient l'air d'une insulte qu'on vouloit faire à ma pauvreté. On m'a d'abord introduite dans un somptueux sallon ; mais comme c'étoit un jour privé, tous les meubles étoient couverts ; & le plancher, qui venoit d'être lavé, suivant l'insupportable usage de notre nation, étoit d'une fraîcheur excessive.

Un Valet-de-chambre est venu me dire que miladi n'avoit pas encore fini sa toilette, quoique j'eusse craint de m'être fait attendre pour le dîner. Après m'avoir fait geler près d'une demi-heure dans le beau sallon, une femme de chambre m'est venue prier de monter. Cette femme ne sachant pas qui j'étois, a conclu sans doute du peu de cérémonie dont on usoit envers moi, que j'étois quelque humble protégée de sa maîtresse, & m'a fait monter par un escalier dérobé au cabinet de toilette. J'y ai trouvé miladi à demi vêtue devant son miroir, en consultation avec sa marchande de modes, qui faisoit l'essai de plusieurs coëffures sur sa tête. Elle m'a fait une très-légére excuse de m'avoir laissée si long-tems seule ; & pour réparation, elle m'a dit que si je voulois voir la maison pendant qu'elle achèveroit sa toilette, j'en aurois le tems avant l'heure du dîner. Je l'ai remerciée de cette offre, & je lui ai dit qu'ayant été si long-tems dans un lieu froid, j'allois, avec sa permission, m'asseoir au coin de son feu. Elle

a demandé négligemment à ses femmes pourquoi l'on ne m'avoit pas fait entrer dans une des chambres à feu. Ensuite elle s'est tournée vers sa marchande de modes, pour lui recommander particulièrement que sa belle garniture de point fût prête le lendemain au soir ; ce qui m'a fait aisément comprendre que ma belle-sœur alloit quitter tout-à-fait le deuil ; & celui qu'elle avoit aujourd'hui étoit si léger, qu'à peine auroit-on pu lui donner ce nom.

Mon frère est entré dans le cabinet, pendant qu'elle étoit si gravement occupée. Il m'a saluée, & tirant sa montre, il a demandé à miladi si c'étoit par son ordre que le dîner étoit retardé ? Elle a répondu qu'elle l'avoit ordonné une demie heure plus tard, parce qu'ayant fait avertir divers marchands, avec lesquels elle avoit cent choses à régler, elle avoit voulu se faire une longue matinée. Mon frère m'a jeté un coup d'œil. J'ai cru voir qu'il étoit un peu confus de l'impertinence & de l'incivilité de sa femme.

Miladi est parvenue à finir de s'habiller. Le maître d'hôtel paroissant à la porte, nous a signifié, par une profonde révérence, qu'on avoit servi. Alors la marchande de modes a recueilli sa petite friperie, qu'elle a fait rentrer dans plusieurs boëtes de carton, en disant qu'elle reviendroit le lendemain. Miladi a répondu ; vous avez un furieux

chemin à faire, mademoiselle, & je ne vous ai pas expliqué la moitié de mes intentions : vous pouvez demeurer à dîner, car nous sommes seuls, & j'achèverai avec vous dans l'après-midi. Je n'ai pas d'autre jour à vous donner, avant mon départ de Londres.

C'étoit me traiter un peu cavalièrement. Le chevalier l'a senti. Je crois, a-t-il dit, que mademoiselle est attendue par une voiture, que j'ai vue à la porte en rentrant ; peut-être ne lui feroit-on pas plaisir de la retenir : elle peut laisser ses boëtes, & revenir vers le soir. La marchande a fort bien compris ce langage ; quoi qu'elle parût portée à profiter de l'honneur que miladi lui faisoit, elle a fait sa révérence, & s'est retirée. Ce n'a pas été néanmoins sans une variété de nouvelles instructions, qui nous ont arrêtés si long-tems, que le dîner étoit froid, lorsque nous nous sommes mis à table ; & quand il auroit été plus chaud, il étoit fort éloigné de répondre à la pompe du service. C'étoit, en un mot, quantité de plats retouchés & mal assortis, qui avoient l'apparence d'un reste de fête. Vous savez, ma chère, que personne n'est plus indifférent que moi, pour le plaisir de la table ; cependant j'avoue que cette circonstance, jointe à toute la conduite de ma belle-sœur, m'a beaucoup choquée. Tout ce que j'ai vu n'étoit qu'un mélange d'économie sordide & de vanité, qui

qui me l'a rendue très-méprisable. Après le dîner, j'ai su trouver des prétextes pour abréger ma visite, dans la ferme résolution qu'elle sera la dernière.

Vous pouvez, sur cette petite peinture, vous faire une idée de la femme de mon frère. Je le trouverois à plaindre, si je le croyois d'un caractère extrêmement opposé.

24 Juin.

On m'apprend que la veuve du frère de mon mari, est actuellement mariée au vil procureur qui lui servoit de conseil, & qui, vraisemblablement, étoit plus que son complice. Du moins suis-je fort contente qu'elle ait perdu le nom d'une famille dont elle faisoit la honte. Tout le monde est à présent persuadé qu'on nous a fait une cruelle injustice. Mais que sert la compassion? elle n'a pas d'autre effet que d'humilier, lorsqu'elle est exprimée par des termes & des regards de pitié, de la part de gens qui n'ont ni le pouvoir, ni la volonté de vous assister. Cette madame Arnil est visitée, caressée, toute méchante qu'elle est. La faveur suit toujours la fortune.

25 Juin.

Mon frère & sa femme sont aujourd'hui partis pour l'Ecosse. Le mari est venu prendre congé de nous; mais il nous a fait les excuses de sa chère moitié, à qui la multitude de ses embarras n'a

pas permis de passer à notre porte. Ils doivent être trois mois chez milord K..... leur oncle. Mon frère m'a dit en partant qu'il m'écriroit à son arrivée, & qu'il a quelque chose d'extraordinaire à me communiquer.

8 *Juillet.*

Depuis quinze jours, ma chère, j'admirois qu'entre ma mère & moi, les évènemens de notre vie n'eussent pas fourni deux lignes à mon journal; mais les occupations vont renaître. J'ai reçu du chevalier, la lettre qu'il m'a promise; une lettre singulière, extraordinaire, comme je vous ai marqué qu'il me l'avoit annoncée. Je n'anticiperai pas sur ce qu'elle contient: lisez vous-même.

4 *Juillet* 1706.

» Le sujet, ma sœur, que j'offre à votre consi-
» dération, est d'une importance qui m'a fait
» penser à vous le communiquer par écrit, plutôt
» que dans une conversation où l'on ne peut tou-
» jours éviter des interruptions, des objections,
» & de frivoles délicatesses, dont vous avez déjà
» trop souffert.

» J'ai respecté cette bienséance, qui vous est si
» chère, jusqu'à n'avoir jamais prononcé devant
» vous, depuis que vous êtes veuve, le nom de
» M. Falkland, quoiqu'il y ait près de quatre
» mois qu'il est de retour en Angleterre.

» Comme j'ai toujours été dans une étroite » correſpondance avec lui pendant ſon abſence, » vous ne doutez pas que je ne l'euſſe informé de » votre réconciliation avec feu votre mari ; ré- » conciliation dont vous devez reconnoître, ſi » vous y avez attaché quelque bonheur, que vous » avez eu l'obligation à M. Falkland. Ce fut cet » incident ſeul qui lui fit prendre la réſolution de » revenir dans notre île, qu'autrement il n'auroit » peut-être revue de ſa vie, quoique la néceſſité de » ſes affaires, qu'il avoit laiſſées à l'abandon, de- » mandât continuellement ſa préſence. De même, » ce fut pour éviter tout ce qui pouvoit donner de » l'ombrage à votre mari, qu'il prit le parti de ſe » retirer ſolitairement dans ſes terres, où je lui ai » rendu plus d'une viſite. Peu de ſes amis ſavoient » avec moi qu'il fût dans le royaume.

» Souvenez-vous, chère ſœur, des extrêmes » obligations que vous avez à M. Falkland ; & » que cette idée ſerve à préparer votre eſprit, » pour ce que vous allez lire.

» Vous êtes redevenue libre : Falkland vous » aime toujours, avec une incomparable affec- » tion. Dans une lettre que j'ai reçue de lui, peu » de jours après votre arrivée à Londres, il par- » loit du renouvellement de ſes eſpérances, fon- » dé ſur votre ſituation préſente, & me preſſoit » de ne pas oublier ſes intérêts. Cependant il

» me recommandoit de ne pas vous dire un mot
» de lui, jusqu'à l'expiration du terme décent;
» sans quoi j'aurois pu vous faire plutôt cette ou-
» verture : mais Falkland a lui-même un peu trop
» de cette ridicule délicatesse que vous admirez
» tant. Il me semble qu'étant veuve depuis en-
» viron trois mois, vous ne sauriez vous plaindre
» que je n'aye pas assez attendu.

» J'ai peu de raisons de m'imaginer que dans
» cette occasion, mon entremise ait beaucoup de
» poids sur vous, ou sur ma mère. Le passé m'ap-
» prend à juger du présent. Mais j'espère que
» vous ne serez pas assez aveugle sur votre pro-
» pre intérêt, pour refuser le bien que la fortune
» jette encore une fois à vos pieds. Je ne puis
» vous supposer assez foible, pour souffrir que l'ab-
» surde objection qui vous a fait perdre autrefois
» votre bonheur, ait la force de vous faire rejeter
» le même avantage, qu'on revient encore vous
» offrir.

» Ma mère & vous, chère sœur, vous avez
» appris à pardonner les fragilités humaines. En
» vérité, vous en avez pardonné de si énormes,
» qu'en comparaison, celle de Falkland étoit l'in-
» nocence même. Mais je ne veux faire aucun
» reproche à la mémoire des morts.

» Quelque prétexte que vous pussiez avoir au-
» trefois pour porter vos délicatesses à l'excès,

» certaines circonſtances de votre vie ont rendu
» votre ſituation fort différente : vous êtes deſti-
» tuée de fortune, & chargée d'enfans. Réfléchiſ-
» ſez-y, & que votre propre imagination faſſe le
» reſte. Avec toute autre que vous, je croirois
» toutes ces obſervations inutiles ; mais je connois
» les eſprits auxquels j'ai à faire.

» Je dois prendre cette occaſion pour vous dire
» que je ſuis ſupris de l'opiniâtre attachement de
» ma mère, pour la jeune miſs Burchill. C'eſt
» une artificieuſe créature ; & je ne la crois pas
» une connoiſſance qui vous convienne. Loin tou-
» te penſée de l'injurier ; mais cette liaiſon peut
» être dangereuſe.

» Attendez-vous, chère ſœur, à recevoir bien-
» tôt des nouvelles de Falkland. Je ne crains pas de
» le répéter, vous lui devez plus que vous n'êtes
» capable de lui rendre. Cette récompenſe, qu'il
» déſire, ne peut qu'aſſurer votre propre bonheur
» & votre proſpérité. Votre reconnoiſſance &
» votre jugement vont être mis à l'épreuve, &
» votre conduite, dans cette occaſion, détermi-
» nera ſous quel jour je dois déſormais vous re-
» garder. Préſentez mon reſpect à ma mère. Ma
» femme vous offre à toutes deux ſes ſervices. Je
» ſuis, &c.

Quelle lettre, ma Cécile ! Mais le chevalier eſt

toujours le même, peu civil, sans l'ombre du sentiment; il ne songe qu'aux brillans avantages du rang & de la fortune. Et quels raisonnemens, s'il vous plaît? Foible raisonneur! » Il ne peut me » supposer assez foible, pour souffrir que la même » objection (il la nomme absurde) qui m'a fait » perdre autrefois mon bonheur, ait la force de » me faire rejeter le même avantage. « Pourquoi non? M. Falkland l'a-t-il donc levée? Les prétentions de miss Burchill ne sont-elles pas les mêmes? N'ont-elles pas plus de force que jamais, si plusieurs années d'un amour constant peuvent les fortifier? » Ma mère & moi, nous devons avoir » appris à pardonner les fragilités humaines. *Nous » en avons pardonné d'énormes.* « Cruel homme, d'en vouloir à la malheureuse cendre de son frère! Nous avons appris sans doute à pardonner les fragilités humaines; mais c'étoient celles d'un mari, & d'un mari pénétré de repentir, qu'une vraie séduction avoit entraîné dans un désordre qu'il abhorroit: est-ce une raison de fermer les yeux sur celui d'un autre, à qui je ne suis pas liée par les mêmes nœuds? » *Je suis sans fortune, & chargée » d'enfans:* « Frère dur, & peu délicat! Croit-il donc cet argument bien favorable à sa proposition? Au contraire, il la combat fortement. Moi, qui, dans la fleur de ma jeunesse, avec quelques avantages personnels, que le tems & la douleur n'ont

pû mariquer d'affoiblir, avec une fortune supportable, ai rejeté son ami par des motifs qui subsistent encore, dois-je consentir aujourd'hui que ces avantages sont perdus pour moi, à recevoir l'homme que j'ai refusé ? Ne seroit-ce pas reconnoître ouvertement que l'humiliante révolution m'a réduite à ces mêmes principes qu'on m'a vue autrefois condamner ? Ne seroit ce pas m'imposer de mortifiantes obligations, & détruire le mérite d'un refus fondé sur de si raisonnables motifs ?

Non, mon frère, si j'étois capable de rendre à M. Falkland le bien qu'il m'a fait, je m'y porterois avec tout l'empressement de mon cœur ; mais par la voie que vous proposez, c'est ce que vous ne devez pas attendre d'une ame telle que la mienne. Je ne parle pas de mon engagement avec miss Burchill ; quand je n'aurois rien promis, mes sentimens, par les considérations que j'expose, n'en seroient pas moins les mêmes : mais cette promesse par laquelle je me crois liée, détermine absolument ma conduite en mettant mon devoir hors de doute.

Que les préventions de mon frère sont peu raisonnables contre cette malheureuse jeune fille ! Il ne cesse pas de l'attaquer par quelque invective. Cet acharnement n'est-il pas cruel ? Je veux néanmoins le lui pardonner, parce que j'en connois la source, qui n'est qu'un extrême attachement pour

son ami. Il n'est pas besoin de me rappeler la reconnoissance que je lui dois; je l'avoue, je la sens : mais nous différons beaucoup, le chevalier & moi, dans nos idées sur la manière de l'exprimer. « Ma conduite dans cette affaire déterminera » sous quel jour il doit désormais me regarder ». Hé bien, j'y consens. Il y a long-tems qu'il a perdu pour moi la tendresse d'un frère. Je ne la rachéterai pas aux dépens de mon honneur. Ne sais-je pas que le pis qui puisse m'arriver est la pauvreté? De tous les maux de la vie, c'est presque le seul que je n'ai pas encore senti dans toute son étendue; j'y suis préparée : mais je ne me croirai jamais pauvre, lorsqu'avec un cœur droit, qui sera ma seule richesse, il me restera quelque moyen mince, méprisable, si l'on veut, de soutenir ma vie & celle de mes enfans. D'ailleurs, pourquoi dire méprisable? n'ai-je pas, ma chère, un revenu de cinquante livres sterling bien complets, que je puis nommer mon bien? C'est ce qu'on m'a laissé de mon douaire, lorsqu'on a vendu le reste. Avec cette petite rente, lorsqu'il plaira au ciel d'appeler ma mère, je me retire dans une cabane de quelque province où les vivres soient à bon marché, & là, menant une vie paisible avec mes enfans, je rirai de la grandeur & des richesses.

Toutes les parties de la lettre de mon frère m'ont extrêmement choquée. *Sa femme nous offre*

ses services. Vaine créature! Cette expression convient-elle pour la mère de son mari? Je suis si piquée, que je suis tentée de laisser la lettre sans réponse Le chevalier ne sentiroit pas ce que j'ai à lui dire pour soutenir mes opinions; & je ne ferois que m'engager dans une contestation désagréable.

Ma mère est dans une colère sérieuse contre lui. Elle l'appelle un misérable esclave de l'intérêt propre, qui sacrifieroit, dit-elle, tout honneur & toute justice à son orgueil.

19 *Juillet*.

Pauvre miss Butchill! Que je la plains! Son inquiétude augmente à chaque heure. Elle tient, n'en doutez pas, un œil ouvert sur tous les mouvemens de M. Falkland; car nous savons d'elle qu'il est arrivé à Londres. La malheureuse fille m'a fait peine; jamais il n'y eut d'amour de l'extravagance du sien. Elle l'a nourri dans la solitude, & je lui crois un cœur d'une tendresse extraordinaire; sans quoi j'aurois peine à concevoir qu'avec si peu d'espérance, sa passion ait pu subsister si long-tems au même degré. Il faut convenir aussi que, par je ne sais quel hasard, divers accidens ont concouru à l'entretien de cette flamme. Elle reconnoît que son premier rayon d'espérance est venu du changement de nos dispositions pour M. Falkland: elle avoit, dit-elle,

de fortes raiſons de croire que j'étois la ſeule femme au monde qui mettoit obſtacle à ſon bonheur ; & la conſtance de M. Falkland à garder le célibat, n'a fait que la confirmer dans cette opinion. Enſuite la généreuſe attention qu'il marqua pour elle, en la recommandant aux ſoins de ma mère, lorſqu'il partit d'Angleterre ; les nobles ſecours qu'il n'a pas ceſſé de fournir depuis, pour l'uſage de l'enfant ; ſa conduite avec madame Goring, qui eſt, dit elle, la plus ſéduiſante créature du monde ; la manière tendre dont il parloit d'elle dans ſa lettre à mon frère ; la bonté dont ma mère ne s'eſt pas relâchée pour elle, dans l'idée qu'elle obtiendroit un jour l'affection de M. Falkland ; toutes ces circonſtances réunies ont entretenu le plus vif & le plus romaneſque amour dont j'aie jamais entendu parler. Les hommes ont bien raiſon de dire que les femmes rebutées ſont toujours les plus paſſionnées amantes. Miſs Burchill en eſt un grand exemple ; mais je ne crois pas que j'en doive faire un autre. Il y a quelque choſe d'inexplicable pour moi, dans cette jeune perſonne : elle eſt toute compoſée de tendreſſe & de langueur. Je l'ai entendue parler de M. Falkland, avec des tranſports qui m'ont jetée dans l'étonnement ; juſqu'à m'avouer un jour, qu'elle ſeroit morte, s'il n'eût pas répondu à ſon amour. Répondu ! ah ! Cécile, comment l'a-t-il fait ! Que

la ſituation de miſs Burchill eſt mortifiante! ſe trouver forcée de rechercher l'homme qui la fuit, & d'y employer la médiation d'une rivale! Mais que ce nom ſoit banni de ma mémoire; c'eſt ce que je ne ſuis plus pour elle, & je ferai mes derniers efforts pour le prouver. Elle m'a fatiguée de ſes importunités pour me faire écrire à M. Falkland, à préſent qu'il eſt à Londres: mais je l'ai priée de prendre un peu de patience, & d'attendre qu'il ait fait quelque démarche pour renouveler notre ancienne connoiſſance; comme il y a beaucoup d'apparence, lui ai-je dit, qu'il le fera de ſon propre mouvement. Vous jugez que je me ſuis bien gardée de lui communiquer l'avis de mon frère. Elle ſemble appréhender que je ne reçoive une viſite de M. Falkland: Oh! madame, a-t-elle dit auſſi-tôt, s'il vous revoit ſeulement, je ſuis perdue; à moins que vous n'ayez commencé par obtenir.... Elle s'eſt arrêtée. Je vous entends, chère miſs; mais ſoyez tranquille: je vous donne ma parole de ne pas le voir, ſi je ne vois jour auparavant à le ramener vers vous. Ah! madame, que vous êtes bonne! Votre influence toute puiſſante fera des miracles en ma faveur: ſi M. Falkland perd une fois l'eſpérance de vous voir à lui, peut-être reviendra-t-il à ſon premier amour. Ma chère, devoit-elle tenir ce lan-

gage? Mais n'importe. Il eſt égal à préſent pour moi qu'elle ſoit ſon premier ou ſon ſecond amour.

20 *Juillet.*

Il m'eſt arrivé, comme j'ai dû m'y attendre après la lettre du chevalier, un billet de ſon ami, avec de grands complimens par la bouche du porteur, pour ma mère & pour moi. Miſs Burchill, qui vit preſque avec nous, étoit préſente. Ses belles couleurs ſont parties & revenues pluſieurs fois pendant qu'on m'informoit du meſſage. Je lui ai donné la lettre après l'avoir lue. Vous n'y trouverez rien d'alarmant, mademoiſelle, ai-je dit; prenez la peine de lire vous-même quelques lignes obligeantes, telles que nous pouvions les attendre d'un homme civil. Ses mains ont tremblé pendant qu'elle a tenu le papier. A préſent, madame, a-t-elle dit en me le rendant, vous avez une charmante occaſion de lui écrire. Comptez, ai-je répondu, que je ne manquerai pas d'en faire uſage, ni de vous communiquer ce que j'écrirai.

Voici le billet.

Eſt il permis, madame, au plus oublié de vos amis, quoiqu'il n'en ſoit pas le moins ardent, de s'informer de votre ſanté? Pardon, ſi je renouvelle vos douleurs, en vous aſſurant que par le vif intérêt que je prendrai toujours à ce qui vous tou-

che, je me ſuis profondément affligé avec vous de la dernière infortune qui vous eſt arrivée. Lorſque miladi Bidulphe ouvrira ſa porte à toutes ſes connoiſſances, ſi je puis eſpérer d'être ſouffert dans la foule, je me ferai un honneur particulier d'aller lui baiſer les mains; mais je ne prendrai pas cette liberté ſans ſa permiſſion. Elle eſt trop bonne pour me la refuſer; & je me flatte, madame, que vous ne l'interdirez pas au plus dévoué comme au plus humble de vos ſerviteurs,

ALCANDRE FALKLAND.

Ce mardi matin.

Oui, Alcandre Falkland, je vous l'interdirai. Je connois les conſéquences de vos inſidieuſes viſites. Vous m'avez donné l'occaſion de vous écrire, & je penſe, ſans bleſſer aucune loi. L'intérêt de la pauvre miſs Burchill tient aujourd'hui le premier rang dans mes vœux, & je tenterai du moins ce que je puis attendre de mes ſollicitations pour le repos de ce cœur à demi-romaneſque.

Quelle ſera ma joie, ſi ma médiation qu'elle croit toute puiſſante, a l'effet qu'elle déſire!

21 *Juillet.*

J'écrivis hier à M. Falkland. Ma mère, à qui je fis voir ma lettre avant que de la faire partir, l'approuva beaucoup. M. Falkland n'étoit pas chez lui, lorſqu'elle y fut envoyée; mais comme il m'a ré-

pondu ce matin de bonne heure, je vais vous transcrire les deux lettres & commencer par la mienne.

» Je vous rends grâces, monsieur, & du fond » du cœur, de vos politesses & de votre amitié. » Si j'ai différé long-tems à vous témoigner ma » reconnoissance, pour les faveurs signalées que » j'ai reçues de vous, ne m'accusez pas d'ingrati- » tude. Je reconnois volontiers que c'est à votre » compassion, votre générosité, & votre noble » désintéressement, que j'ai eu l'obligation du » plus sensible bien de ma vie. Je vous dois la » justification de mon honneur soupçonné, & le » retour de l'affection de mon mari. Des services » de cette nature vous donnent un droit éternel » à mes bénédictions & à mes prières. Mais lors- » que vous échauffez si vivement ma reconnoissance » & mon estime, laisserez-vous soupirer un cœur » qui n'a d'admiration, d'amour & d'adoration » que pour vous; un cœur digne de l'ardeur du » vôtre, & dont vous ne sauriez contester les » droits à toute votre tendresse? Est-il besoin que » je nomme l'aimable souffrante? Non; il n'y a » qu'une seule femme au monde, à qui cette peintu- » re puisse convenir. Permettez que je devienne son » avocat : elle m'a conquise à son parti. En vé- » rité, monsieur, elle mérite seule votre amour; » & je répondrois que vous avez toujours possédé

» le sien sans rival, quoique sa jeunesse, sa beau-
» té, & ses charmantes perfections, puissent avoir
» inspiré les plus tendres sentimens à tous ceux
» dont elle n'a pu fuir la vue. Il y a plus de qua-
» tre ans qu'elle vous a dévoué les prémices de
» son cœur. Quel est son partage, depuis ce fatal
» moment? les larmes, la solitude, une conti-
» nuelle affliction.... Comment une ame telle
» que la vôtre, si capable de pitié pour les maux
» d'autrui, a-t-elle pu condamner à des peines
» sans relâche, une femme si digne d'un autre
» sort? Comment cette générosité, si vive dans
» d'autres occasions, s'éteint-elle, ou tombe-t-
» elle en langueur, avec une si forte raison de
» s'exercer toute entière?

» De grâce, M. Falkland, qu'il me soit per-
» mis de plaider dans votre cœur pour cette chère
» miss Burchill. Je ferois valoir l'affection pater-
» nelle; mais vous ne sauriez être sourd à la voix
» de la nature. Un aimable & tendre enfant vous
» demande justice pour sa mère & pour lui; cette
» malheureuse mère implore votre compassion; la
» mienne, qui l'aime & qui vous admire égale-
» ment, vous supplie; moi, pour qui vous avez
» eu quelque estime, je vous conjure. L'aiguil-
» lon secret, que vous portez dans le cœur, ne se
» joindra-t-il pas à nos sollicitations? Pourquoi

» donc, pourquoi vos oreilles feroient-elles fer-
» mées aux inſtances réunies de la raiſon, de la
» conſcience & de la nature? Non, non, vous n'y
» réſiſterez pas. Le mérite & les ſouffrances de
» miſs Burchill doivent être récompenſés, & je
» bénirai alors dans M. Falkland, le protecteur
» des infortunées, le conſolateur des affligés, le
» gardien de ſon propre honneur ainſi que du
» mien. C'eſt à ces titres, monſieur, à ces titres
» ſeuls, que je me réjouirai de vous voir.

Voici ſa réponſe.

» C'eſt bien fait, très-bien fait, madame, de
» prévenir ma propre requête, & d'employer votre
» cruelle éloquence à me condamner au déſeſpoir.
» Oui, je vois que miſs Burchill vous a conquiſe
» à ſon parti; mais qu'ai-je donc fait pour mé-
» riter un auſſi mauvais deſtin, que celui de vous
» trouver, vous entre tous les êtres créés, chargée
» de la défenſe de ſa cauſe? Je n'aurois pas cru
» madame Arnil diſpoſée à faire un ſi barbare
» uſage de ſon pouvoir. Dites-moi, vous, cher
» tyran! comment ai-je mérité cette rigueur?
» N'auroit-il pas été plus humain de me dire tout
» d'un coup; Falkland, ceſſe d'eſpérer, je ne ſerai
» jamais à toi; je te hais, je te mépriſe, & t'a-
» bandonne à ton ſort. Oh! non; vous mettez de
» l'art dans votre cruauté; vous voudriez pré-

venir

» venir jusqu'à mes désirs, & couper cours à
» mes espérances, avant qu'elles ayent osé s'ex-
» pliquer.

» Mais vous n'avez pas considéré que vous me
» fournissez des armes contre vous-même; & j'en
» userai, madame, avec aussi peu de ménagement
» que vous. Il y a plus de quatre ans que j'ai part
» aux affections de miss Burchill : n'y a-t-il pas
» aussi long-tems que je vous aime avec une ar-
» deur.... O cœur insensible ! N'étiez-vous pas à
» moi, madame, de votre propre consentement,
» avec l'approbation de votre mère ? Le jour,
» l'heure n'étoit-elle pas fixée, où nous devions
» tous deux paroître à l'autel ? Jamais les espé-
» rances de miss Burchill n'avoient été si loin
» que les miennes, lorsqu'une furie vengeresse
» vint m'arracher un bonheur promis.... songez
» quelles furent alors mes souffrances ! Je vous
» vis ensuite dans les bras d'un autre : miss
» Burchill n'a jamais souffert de tels tourmens.
» Si je vous avois vue heureuse, madame, j'au-
» rois pu me consoler. Si j'étois aimé de miss
» Burchill, comme vous l'étiez de moi, elle se
» réjouiroit de l'espérance de me voir heureux.
» Votre bonheur auroit fait le mien ; que le ciel
» m'en soit témoin ! Oui, si je vous avois vue
» heureuse, je n'aurois pu, même en vous perdant,
» me croire & me nommer misérable.

» Pourquoi me forcer de vous découvrir une
» vérité désagréable pour miss Burchill? Elle n'a;
» madame, aucune sorte de droit à mes vœux.
» Ma gratitude, ma compassion, sont tout ce
» qu'elle peut attendre, & que je lui rends. La
» suite du tems auroit peut-être fait plus en sa fa-
» veur, si je n'avois jamais vu madame Arnil.

» Souvenez-vous que je ne demande pas encore
» la permission de me jeter à vos pieds : mon res-
» pect est trop profond, pour me permettre à
» présent de le désirer. Mais ne me bannissez pas
» de votre présence. Je ne puis répondre d'être
» toujours à l'épreuve de ces rigoureuses loix.
» Laissez-moi du moins l'espoir, que l'avenir
» pourra faire quelque chose en ma faveur. Je ne
» vous prie pas de me le dire, mais ne me défen-
» dez pas de le penser. Miladi Bidulphe sait com-
» bien je la révère, & n'en est pas moins dure
» pour moi. Si je parvenois à la fléchir, dites,
» madame, ne vous laisseriez-vous pas fléchir
» aussi?

Que cet homme est embarrassant pour moi, chère amie! dans quelle entreprise je me suis jetée! cependant j'irai jusqu'à la fin. Ma crainte est que miss Burchill ne voie sa réponse, tant il s'y trouve de mortifications pour elle. Quelle apparence néanmoins de pouvoir la lui cacher? Il est absolument nécessaire de ne lui rien déguiser dans

cette occasion. Elle a mis toute sa confiance en moi, je ne dois pas lui donner le moindre sujet de soupçon. *Nulle sorte de droit à ses vœux !* c'est un langage qu'il a tenu constamment. Il faut, ma chère, que cette jeune personne s'explique nettement avec moi. Je me défie qu'elle n'a pas été tout-à fait sincère dans ses entretiens avec ma mère. Je veux la voir de ce pas, & discourir avec elle plus particulièrement que je n'ai jamais fait sur ce point.

Je sors d'une longue conférence avec miss Burchill; longue & tête à tête, car j'avois prié ma mère de me laisser seule avec elle. J'ai commencé par lui faire lire la réponse de M. Falkland. Cette lecture a produit l'effet que j'en avois attendu. Miss a paru furieusement blessée. J'ai mis aussitôt le doigt sur l'article, *elle n'a, madame, aucune sorte de droit à mes vœux.* Vous sentez, ma chère miss, ai-je dit, combien il est nécessaire que vous ayez là-dessus une parfaite confiance en moi.... Je n'ai pas fait difficulté d'entrer en lice pour vous, & je n'abandonnerai pas votre cause; mais il dépend de vous-même de me fournir des argumens en votre faveur. Si vous m'écartez du droit chemin par des insinuations peu sincères, au lieu de me donner le pouvoir de vous servir, vous ne faites que multiplier les obstacles.....

Le ſujet, mademoiſelle, eſt très-délicat; & depuis que je vous connois, j'ai toujours évité d'y toucher; mais, dans votre ſituation actuelle, il eſt de la dernière importance pour vous que je ſois bien éclaircie. La première fois que M. Falkland vous a recommandée à l'amitié de ma mère, il l'a renvoyée à votre honneur, pour l'explication de certaines circonſtances, d'une nature ſi délicate, que j'ai peine à vous y faire penſer : cependant, chère miſs, vous devez me pardonner, ſi je vous demande de l'ouverture. M. Falkland s'eſt vu dans la néceſſité de déclarer que jamais il n'a cherché à faire naître vos ſentimens; que loin de prendre avantage des tendres diſpoſitions qu'il vous avoit reconnues pour lui, il a toujours évité les occaſions d'y répondre; qu'il a même été ſurpris, & pouſſé au pas fatal qui vous a rendue ſi malheureuſe, par les artifices de cette odieuſe femme, à qui vous étiez donnée en garde.

M. Falkland a fait tant de fond ſur votre candeur, qu'il s'eſt rapporté, comme j'ai dit, à vous-même, pour la confirmation de ce point, dans l'idée apparemment que votre témoignage pourroit ſervir à diminuer ſa faute. Cependant j'ai quelques raiſons de croire que dans vos entretiens avec ma mère, vous avez préſenté les choſes ſous un jour moins favorable à M. Falkland. J'étois mariée, avant qu'elle eût reçu de vous la moin-

dre information ; & ce qui pouvoit servir de quelque excuse à M. Falkland, étant devenu fort indifférent pour moi, je n'eus pas de curiosité pour l'approfondir : mais autant que j'en ai pu juger par les discours de ma mère dans le tems, & par le langage qu'elle m'a souvent tenu depuis, il semble, ou que M. Falkland a déguisé quelques circonstances, ou que vous, par une délicatesse fort naturelle aux jeunes personnes de notre sexe, vous avez cru devoir mettre un voile sur quelques parties de votre histoire. Aujourd'hui, ma chère miss, tout déguisement doit être mis à l'écart : croyez-moi, votre plus forte recommandation à l'estime de M. Falkland sera la candeur ; & peut-être, en le justifiant à mes yeux, m'allez-vous mettre en état de vous servir efficacement.

Pendant mon discours, une variété de passions s'est peinte sur son visage ; mais la confusion dominoit. Elle est demeurée muette, & sa tête s'est penchée. Je l'ai prise par la main : n'appréhendez pas, ma chère, que ma vue soit de vous tendre un piège ; loin de mon cœur une telle perfidie ! Ne vous ai-je pas promis mon assistance ? Je proteste devant le ciel qui m'entend, que j'y employerai tout mon pouvoir. Mais prenez garde qu'une fausse honte n'arrête la vérité sur vos lèvres, ce seroit fermer la porte à votre bonheur. Parlez donc,

très-chère miss, M. Falkland a-t-il été juste dans ses représentations?

Le passage s'est ouvert par un déluge de larmes. Oh! madame Arnil, vous lisez jusqu'au fond de mon ame; que serviroit le déguisement à des yeux aussi pénétrans que les vôtres? Oui, M. Falkland n'a dit que la vérité, je l'avoue, quelque honteuse que cette confession soit pour moi. Madame Goring, méprisable femme! m'a cruellement trahie, & ma folle passion a fait tout le reste. Peu de jours après la fatale soirée, M. Falkland me dit nettement qu'il étoit le plus malheureux des hommes depuis ce qui venoit d'arriver. Il me dit qu'il y avoit une femme dans le monde pour laquelle sa main étoit destinée, que son mariage se négocioit actuellement, & qu'on le pressoit de retourner à Londres dans cette vue; qu'il n'avoit jamais vu cette dame, mais que son honneur étant engagé au frère, qui étoit son plus intime ami, il ne pouvoit se regarder comme un homme libre. Il accusa son mauvais destin de lui avoir dérobé l'occasion de m'en informer plutôt, pour arrêter un penchant dont il admiroit la force, en faveur d'un homme qui ne pouvoit y répondre. Qu'avois-je à dire, madame? les reproches & les plaintes auroient mal convenu dans ma bouche. Je n'aurois pu les faire tomber que sur moi-même: j'avois déclaré mon

frénétique amour à M. Falkland, sans la moindre sollicitation de sa part; j'avois imploré le sien, & dans un terrible instant, j'étois devenue la victime de ma propre foiblesse. Il ne me resta qu'une espérance fondée sur l'aveu que M. Falkland m'avoit fait, qu'il n'avoit jamais vu sa future épouse. Si je vous avois connue, madame, j'aurois senti la vanité de cette ressource; mais dans mon aveuglement, il ne me sembla pas impossible qu'il ne pût naître à M. Falkland quelque objection contre la figure ou le caractère de la personne; ou qu'elle-même, peut-être, quoique cette supposition me parût presque incroyable, ne trouvât pas M. Falkland de son goût; & dans l'un ou l'autre cas, je voyois une lueur d'espérance. La généreuse compassion dont je le trouvai rempli pour moi, me fit croire qu'il ne me haïssoit pas, & je ne voulus pas perdre la petite part que je me flattois d'avoir à son cœur, par des plaintes, beaucoup moins par des reproches auxquels il n'avoit pas donné lieu: je me déterminai donc à la patience, résolue d'attendre ce que le ciel avoit ordonné de moi, & de rappeler mon amour à M. Falkland, si le projet de son mariage avortoit. Je ne m'ouvris pas à ma tante, sur le résultat de l'entrevue qu'elle m'avoit ménagée, la honte lia ma langue; mais bientôt il ne fut plus en mon pouvoir de lui rien cacher. Elle avoit tout soupçonné; cependant elle me reprocha

vivement un malheureux oubli de moi-même dont elle étoit la première caufe. Mais je crois que fon plus grand chagrin fut de voir M. Falkland échappé du piège; car je fuis sûre que n'ayant pu me rendre fa femme, elle auroit été capable de confentir qu'il me gardât pour maîtreffe : il n'étoit pas le premier en faveur duquel cette méchante femme eût tenté de me féduire par des vues d'intérêt propre. . . . . .

Dans l'horreur de ma fituation, j'appris que M. Falkland étoit à la veille de fon mariage. La terrible perfpective que j'avois devant les yeux me réduifit prefque au défefpoir. Je voyois qu'il m'étoit impoffible de demeurer long-tems chez mon oncle. Je ne voyois pas où fuir. Au milieu de ces agitations, je pris le parti d'écrire à M. Falkland. Vous avez lu mon billet, madame, ce billet finiftre qui lui coûta fon bonheur.

Je reçus bientôt une réponfe dans laquelle il me faifoit le récit des funeftes effets de ma lettre. Il y plaignoit le plus tendrement du monde, ma trifte pofition; il s'engageoit à me procurer une retraite; & comme je devois être fort étrangère à Londres, où je n'avois jamais mis le pied, il m'y faifoit efpérer la connoiffance d'une dame de mérite, miladi Bidulphe, qui, n'ignorant pas ma malheureufe aventure, ne pouvoit confentir à me voir que pour me rendre tous les bons offices de l'humanité. Ici,

madame, je l'avoue en rougissant, il me proposoit de ne pas cacher à cette dame la moindre circonstance de la vérité. Vous savez, me disoit-il, que je ne suis pas un séducteur. Lavez-moi de ce noir soupçon, & justifiez mon honneur dans l'opinion de miladi Bidulphe. Voyez, ma chère miss Burchill, quel fond je fais sur le vôtre, lorsque dans une occasion de cette nature, je me repose de ma justification sur vous. Il n'en finissoit pas moins par cette mortelle déclaration, que tout rejeté qu'il étoit de miss Bidulphe, il l'aimoit avec une passion qui ne lui permettoit jamais de penser à d'autres femmes, & qu'aussi long-tems qu'il auroit un cœur, il renonceroit à l'idée du mariage.

Vous savez, madame, qu'il partit alors pour les pays étrangers, & telles étoient les circonstances de mon sort, lorsque j'arrivai dans la maison qu'il avoit fait préparer pour moi. Tous ses procédés avoient été si droits & si nobles, qu'aussi pénétrée d'admiration que de désespoir, je m'étois déterminée, toutes les puissances du ciel m'en sont témoins, au risque de divulguer ma propre honte, à le disculper de tout mon pouvoir dans l'esprit de miladi Bidulphe, & qu'au milieu de mes pleurs j'aurois été capable de me réjouir, si j'avois pu lui procurer le bonheur qu'il désiroit, de rentrer dans votre estime, après lui en avoir causé, quoiqu'in-

volontairement, la perte. Mais la fortune avoit disposé de vous autrement, lorsque je vis miladi Bidulphe. Elle m'en informa aussi-tôt, & je vous avoue, madame, que ne voyant plus de barriere insurmontable à mes espérances, je fus assez lâche pour n'oser dire la vérité. Il me sembla qu'elle devenoit inutile aux vues de M. Falkland. L'œil de miladi Bidulphe m'effraya. Cependant je crois qu'elle-même, par le tour de ses questions, elle me conduisit, comme naturellement, à me justifier; tant elle étoit prévenue contre M. Falkland: ou peut-être ayant déja disposé de votre main, souhaita-t-elle, pour sa propre justification, de n'être pas détrompée. Je dois donc le répèter malgré ma confusion; il est vrai que je ne fus pas sincère. Il m'échapa quelques termes ambigus, qui durent faire penser à miladi Bidulphe, que ma ruine avoit coûté de la peine & des soins à M. Falkland. Mon seul motif, si j'en eus quelqu'un, pour manquer d'ingénuité, fut l'espoir de paroître moins coupable aux yeux d'une dame, dont l'air vertueux m'intimidoit. Je m'imaginai qu'en acquèrant son amitié, je pouvois me flatter d'obtenir un jour la vôtre. Je ne craignois pas que M. Falkland, dévoué comme il étoit à vous, fît un second choix; ou si, dans la suite il se laissoit engager au mariage, j'espérai que ses idées pour-

-roient se tourner vers moi. C'est dans cette attente que j'ai passé tant d'ennuyeuses années : je ne me suis pas trompée, en jugeant qu'il ne trouvetoit personne digne de succèder dans son cœur à madame Arnil. Il vous aime encore, madame; mais vous déclarez que vous ne serez jamais à lui; mais il est encore libre; deux considérations qui doivent nourrir mes espérances. A présent, madame, mon cœur est dans votre main. Je vous ai rendue maîtresse de mon secret. Pouvez-vous me pardonner! mais vous avez une ame héroïque. Souvenez-vous, ma chère madame, que je dépose dans votre généreux sein ce qui m'est bien plus cher que la vie. Si M. Falkland, si miladi Bidulphe apprenoient que j'ai abusé de leur confiance, je crois que je n'y survivrois pas.

Jamais ils ne l'apprendront de moi, ai-je répondu. Je vous rends grâces, mademoiselle, de cette noble ouverture. Je serois malheureuse d'en abuser; & je me flatte, au contraire, d'en faire un si bon usage, qu'elle servira beaucoup à l'avancement de vos intérêts.

Est-il possible, madame, que vous puissiez céder vos droits sur M. Falkland, sans qu'il en coûte un sanglot à votre cœur? L'exquise enchanteresse! & cette exclamation, précédée d'un long soupir qui partoit du fond de sa poitrine, elle l'a prononcée avec une emphase que je ne puis rendre. Mais

vous êtes héroïque, a-t-elle repris; je ne puis assez le répéter; le cœur que la nature vous a donné, n'est pas du moule ordinaire de votre sexe. Etre adorée de M. Falkland, & le céder si tranquillement! Des mondes! Je donnerois mille mondes, pour en être aimée comme vous l'êtes. Mais vous êtes un prodige de femme...... J'interrompis les transports de miss Burchill. Il y a moins de mérite, mademoiselle, que vous ne semblez le croire, dans le parti que je prends: je me suis soumise au refus que ma mère a fait de M. Falkland, dans un tems où je n'étois pas indifférente pour lui; mais ce que je suis disposée à faire aujourd'hui pour vous, n'a rien d'étonnant. Mes affections ont eu depuis long-tems un autre objet, avec lequel vous devez juger qu'elle sont ensévelies dans le même tombeau. Mes larmes ont ici rendu témoignage à la vérité de ce sentiment. Miss Burchill en a versé aussi. Elle étoit fort agitée. La confession qu'elle venoit de faire, l'avoit humiliée; son cœur étoit innondé d'amour; je l'avois rempli des plus douces espérances; toutes ces sensations réunies la faisoient fondre en tendresse: cette jeune personne, si je ne vous l'ai pas déjà dit, est un composé de larmes, de soupirs, & de transports romanesques.

Je puis désormais, ai-je repris, assurer M. Falkland que vous lui avez rendu justice, & qu'il a de grandes obligations à votre candeur. Elle s'est

hâtée de m'interrompre : mais madame, s'il savoit que mon aveu est venu si tard..... C'est ce qu'il ne saura pas, ai-je répliqué; & ma mère n'en sera pas informée non plus. Laissez-moi la conduite de vos intérêts, & comptez sur ma promesse. Elle a saisi vivement ma main, & l'a pressée de ses lèvres.

Mais, madame, en me voyant levée pour sortir; sur-tout, que M. le chevalier Bidulphe ne sache rien de l'admirable bonté qui vous rend mon avocat. Il me hait; sa haine est implacable pour moi : je ne puis l'attribuer qu'à son extrême amitié pour M. Falkland : il m'accuse d'être, comme j'avoue que je le suis, mais sans l'avoir su, l'occasion du malheur de son ami : je suis sûre que s'il apprenoit ce que vous entreprenez pour moi, il combattroit toutes vos vues, & n'épargneroit rien pour me perdre dans son cœur.

Je l'ai rassurée sur cet article, en lui promettant que le chevalier ne seroit informé de rien, & lui faisant observer combien il étoit heureux pour elle qu'il fût absent.

Entre beaucoup de réflexions dont je ne puis ici me défendre, ne semble-t-il pas, chère Cécile, qu'il y ait une fatalité comme attachée aux sentimens que M. Falkland a conçus pour moi? Par quel étrange accident sommes-nous parvenus à la connoissance de son aventure avec miss Burchill? Avec

quelle force ma mère n'a-t-elle pas été prévenue contre lui; & combien de petites circonstances ont concouru à l'affermir dans cette disposition? La lettre de M. Falkland à mon frère, n'y a pas peu servi. Celle de miss Burchill, à M. Falkland, a passé pour un autre motif de condamnation, quoiqu'écrite dans des vues fort différentes. Les seules voies de justification qui restoient pour lui, ma mère les a connues trop tard; & miss Burchill reconnoît que cette raison même, qu'il étoit trop tard pour le servir, a fait que l'ouverture qu'il avoit proposée pour sa défense n'a tourné qu'à sa condamnation. Ma mère, enracinée dans ses préjugés, s'engage, m'engage moi-même, à faire tous nos efforts pour le succès de son mariage.

Je regrette de n'avoir pas lu cette lettre que M. Falkland écrivit de Bath à mon frère. Ma mère m'a toujours dit qu'elle ne l'avoit lue qu'à demi. Le sujet étoit légèrement traité; elle fut particulièrement choquée d'une circonstance: cependant il est très-sûr que si le total n'avoit pu recevoir une construction favorable, mon frère ne l'auroit pas employé pour la justification de son ami. Cette réflexion vient aussi trop tard. Pourquoi ne s'est-elle pas plutôt présentée à ma mère ou à moi? La seule conclusion que nous tirâmes des instances de mon frère pour nous faire lire cette lettre, fut que l'aventure y étant tournée en plaisanterie, on espé-

roît que nous la prendrions de même. Il se pouvoit que nous la prissions ainsi. La confession de miss Burchill ne m'ouvre que trop les yeux. Pauvre Falkland ! Quelle bizarrerie dans ton sort ! Mais gardons-nous de nous attendrir ; les suites en peuvent être fatales. Après tout, il reste une tache ineffaçable dans sa conduite : il est toujours vrai que miss Burchill, toute blâmable qu'elle se reconnoît elle-même, fut indignement trahie ; & quoique la trahison ne tombe pas sur M. Falkland, la circonstance d'avoir payé le prix de son innocence à sa tante le rend si coupable, qu'il lui doit une grande réparation. C'est un point auquel je n'ai pu toucher dans notre conférence, parce que la malheureuse fille l'ignore. Il y a, ma chère, un golfe immense entre M. Falkland & moi. Combien de circonstances liguées contre lui ? Hélas ! il croit que le principal obstacle à ses espérances est levé, & que si miss Burchill a parlé de bonne foi, il doit trouver grâce. Mais il connoît peu le cœur de votre Sidney. Toute critique que ma situation est à son égard, je suis mille fois plus loin de lui que jamais. Sait-il mes engagemens avec miss Burchill ? ils suffiroient seuls pour mettre un mur éternel de séparation entre lui & moi. Fille infortunée, elle m'a liée à la servir par des nœuds bien plus forts que le premier. Je dois la croire ingénue ; elle m'a confessé sa foiblesse ; elle déclare

qu'elle auroit fait cet aveu plutôt, s'il eût pu servir à mon bonheur : peut-être l'auroit-elle fait ; & je ne m'efforcerois pas de contribuer au sien ? J'y suis résolue, je le dois ; ma parole en est donnée. Cependant Falkland mérite...... ah ! ma chère, il mérite un meilleur sort.

22 *Juin.*

Je n'ai pas tardé, ma chère, à faire l'usage que j'ai cru devoir des ouvertures de miss Burchill. Voici ma seconde lettre à M. Falkland.

« Pourquoi me forcer, monsieur, après avoir » tenu avec moi une conduite si noble & si dé- » sintéressée, à vous accuser d'une dureté qui la » dément ? Vous me traitez d'insensible : ah ! » c'est de ma trop grande sensibilité que toutes » mes peines sont venues. Depuis que le bon- » heur a fui de moi comme une ombre, & que » je ne vois plus même aucune possibilité d'y » parvenir, l'unique douceur à laquelle j'aspire » dans cette vie, est de voir ceux à qui je dois » de l'estime, en possession de cette tranquillité » d'ame que je ne puis espérer pour moi. Si » M. Falkland, si miss Burchill étoient heureux, » je serois moins misérable. Souvenez-vous, » monsieur, que ce n'est pas à cette aimable per- » sonne que vous devez reprocher le renverse- » ment de vos premières espérances. Elle n'a ja- » mais tenté par les petits artifices de son sexe, » d'engager

» d'engager un cœur que vous lui refusez. Elle
» n'a pas pris des voies basses, pour susciter des
» obstacles à vos désirs. Avec une passion sans
» bornes, vous l'avez vue capable de dévorer les
» tourmens de son cœur, & de vous céder à sa
» rivale; une rivale qui ne lui est supérieure en
» rien. Il est vrai, monsieur, que je devois être à
» vous, & de mon propre consentement; mais
» n'est-ce pas avec mon consentement aussi, que
» le traité par lequel nous devions être unis, fut
» rompu? J'étois convaincue alors que le droit
» de miss Burchill avoit précédé le mien; je le
» pense encore, & le penserai toujours. La nais-
» sance de miss Burchill n'est pas vile; sa for-
» tune est au-dessus du commun: sa beauté, ses
» agrémens personnels sont d'un ordre distingué;
» & si l'on suppose qu'elle n'eût pas connu
» M. Falkland, elle seroit innocente. Ne vous
» imaginez pas que je veuille aggraver votre faute;
» la candeur de miss Burchill ne le souffriroit pas.
» Quelle charmante ingénuité dans sa confession!
» Au milieu de ses larmes & de sa rougeur, elle
» a fait l'aveu de sa foiblesse; vous ne méritez,
» dit-elle, aucun blâme. Elle a fait l'éloge de
» votre générosité, de votre compassion, de votre
» droiture; & si le succès de vos désirs avoit dé-
» pendu de son suffrage, vous lui seriez rede-
» vable de ce que vous nommiez autrefois votre

» bonheur. Mais, quoique son témoignage vous
» ait peu servi, vos obligations ne sont-elles pas
» les mêmes ? Miss Burchill ne vous aime-t-elle
» pas avec une générosité qui répond à la vôtre ?
» Des années d'une vive & constante affection,
» ne méritent-t-elles aucun retour ? Ce cher in-
» nocent, qui vous appelle son père, n'a t-il au-
» cun droit à votre attention pour son sort ? Il
» porte votre nom, monsieur, ne l'en faites pas
» rougir : peut-être fera-t il quelque jour votre
» honneur & votre joie. L'aimable personne, dont
» la vie est liée à la vôtre, a dans sa disgrace
» une grande source de consolation ; celle d'avoir
» su sauver sa réputation de la cruelle malignité
» des langues, par les heureuses mesures qui ont
» rendu son avanture secrète jusqu'après la nais-
» sance de votre fils. La vie retirée qu'elle a me-
» née depuis, sa conduite, modeste, prudente,
» exemplaire, l'ont fait respecter de tous ceux
» qui la connoissent ; circonstance qui doit être re-
» gardée comme un bonheur particulier pour elle-
» même, mais capable en même-tems de vous
» décider en sa faveur. La partie du monde qui
» se plaît à juger désavantageusement d'autrui,
» n'aura pas l'occasion d'exercer ici sa noire cen-
» sure. L'alliance, & les rapports mêmes de miss
» Burchill avec madame Goring, sont presque in-
» connus à Londres ; elle n'a pas eu de commerce

» avec elle, depuis son veuvage ; & d'ailleurs la » réputation de cette femme irrégulière n'avoit » pas assez souffert jusqu'alors, pour pouvoir re- » jaillir sur une nièce de son mari, confiée quel- » que tems à ses soins. Comment persistez-vous » vous donc à la rejeter ? Vous reconnoissez » qu'elle est aimable, & je vous assure qu'elle a » mille bonnes qualités. Son amour pour vous, » son incomparable amour lui sera-t-il imputé » comme un crime ? Si c'en est un, il n'a rien » manqué à la longueur & à l'amertume de la » punition ! C'est à vous de récompenser à présent » ses souffrances. Que ne pouvez vous pas vous » promettre d'un cœur sensible & reconnoissant, » qui vous adore ? Peut-être avec tout le mérite » dont le ciel vous a partagé, ne trouverez-vous » jamais tant d'amour & de fidélité dans une » femme. Vous pouvez être heureux avec elle. » Votre bonheur fera l'unique étude de sa vie, & » sera infailliblement confirmé par le témoignage » de votre propre cœur, qui s'applaudira d'en avoir » usé noblement. Plaise au ciel de vous inspirer des » sentimens qui soient capables de vous faire tenter » cette généreuse expérience ! Qu'ils releveroient » votre caractère dans l'estime de quelques per- » sonnes, auxquelles vous faites une si constante » profession d'accorder la vôtre ! Que vous seriez » adoré de votre aimable souffrante ! mais par-

» dessus tout, quelle délicieuse joie pour un cœur,
» de trouver en lui-même de justes raisons de
» s'approuver ! Il ne manque que cette action à
» M. Falkland, pour être le plus estimable des
» hommes. Je voudrois vous estimer, vous res-
» pecter, vous admirer de toutes mes forces, &
» vous vous y opposez; vous voulez être un homme
» commun, ou peu distingué entre les inconsidé-
» rés de votre sexe.

J'ai fait voir ma lettre à miss Burchill. Elle l'a lue avec des larmes de reconnoissance, qui couloient sur ses deux joues. Une heure après, j'ai reçu la réponse suivante:

» Miss Burchill peut triompher, madame,
» puisqu'elle vous a fait embrasser ses intérêts.
» On ne peut s'acquitter mieux de la commission,
» dont votre rigoureux cœur s'est chargé. Je rends
» grâces à votre cliente, de la justice que sa char-
» mante ingénuité, comme vous la nommez ju-
» stement, m'a rendue. Mais que m'en revient-
» il ? N'ai-je pas servi à relever la belle affligée
» dans votre estime, augmenté ses prétentions
» à votre pitié, & fourni des armes contre moi-
» même à son avocat ? Malheureux sort que le
» mien ! Je vois, je reconnois la force de tous vos
» argumens. Miss Burchill est une fille aimable:

» sa sincérité, sa constance, & cet amour que j'ai
» si peu mérité, lui donnent des droits à la récom-
» pense quelle désire. Que n'ai-je un cœur à lui
» présenter! mais je n'en ai point. Vous le savez;
» miss Burchill le sait aussi. Si j'avois été capable
» du retour qu'elle mérite, je n'aurois pas évité
» si long-tems sa vue. Elle a connu l'état de mon
» cœur par ma propre déclaration, dès le tems
» que j'eus perdu toute espérance de vous obtenir;
» & tous mes efforts, après un désespoir long-
» tems confirmé, n'ont pu m'affranchir de mon
» esclavage. Comment offrir une main dévouée,
» comme toute mon ame, à d'autres charmes?
» Quel présent pour une femme, dont la constan-
» te, la tendre & délicate affection, demandoit
» tout le retour d'un cœur sensible à l'amour &
» à la reconnoissance? C'est, madame, l'unique
» apologie que j'aie à faire pour moi, contre tou-
» tes ces raisons dont vous appuyez votre désir fa-
» vori. Consultez votre propre délicatesse; que
» miss Burchill consulte la sienne; & peut être
» alors me croirez-vous acquitté d'ingratitude.

» Mon espoir, madame, après avoir été dé-
» chargé d'une autre imputation, étoit de retrou-
» ver quelque faveur dans l'esprit de miladi Bi-
» dulphe & le vôtre. Je m'étois flatté de cette
» consolation, quelque légère qu'elle fût en elle-
» même, lorsque toute autre espérance m'avoit

» abandonné. Ensuite, un évènement des moins
» attendus ayant rapproché de moi la perspective
» du bonheur, la même réflexion est devenue plus
» importante, & n'a pu manquer de fortifier mes
» renaissantes espérances. Mais, d'une main in-
» flexible, vous prenez plaisir à les détruire, &
» vous relevez entre vous & moi des barrières que
» le ciel même avoit renversées. Que puis-je vous
» dire, impitoyable comme vous l'êtes? Est-ce
» donc à la seule miss Burchill, que votre com-
» passion est réservée? Vous pouvez disposer de
» ma vie, madame; sur le champ, elle seroit em-
» ployée pour vous: mais je ne puis, ni ne dois
» renoncer aux sentimens de mon cœur; & jus-
» qu'au moment où vous m'aurez déclaré, en ter-
» mes exprès, que je dois être le plus misérable
» des hommes, je ne renoncerai pas même à
» l'espérance.

Ah Cécile! Ah ma chère! laissez-moi prendre un moment pour respirer.

Voyez-vous à quel cœur j'ai à faire! intraitable, obstiné dans toutes ses résolutions. Je m'attendois à quelques difficultés; mais je n'aurois pas cru le trouver si déterminé dans la persévérance de ses sentimens pour moi. Cependant il me semble que j'ai gagné un peu de terrein. En reconnoissant du mérite à miss Burchill, il paroît touché de la dé-

claration qu'elle a faite en sa faveur. Cet article m'a causé quelque embarras. Comme elle n'a pas eu pour ma mère autant de franchise que pour moi, je ne puis faire connoître à ma mère toute l'étendue de ses aveux : aussi ne l'ai-je informée qu'en général de ce que j'écrivois à M. Falkland dans ma dernière lettre : & j'ai pris soin, en lui lisant la réponse, de passer sur les endroits qui pouvoient lui faire désirer un commentaire. J'avoue, comme je crois l'avoir déjà fait, que je suis un peu choquée de l'altération que miss Burchill a mise dans une partie des incidens; mais je répète encore une fois qu'une situation si critique demande une très-grande indulgence : & d'ailleurs je n'ai, dans mes idées même, aucun juste reproche à lui faire; car il auroit été fort inutile pour moi qu'elle se fût expliquée plus ouvertement avec ma mère, dans leur première entrevue.

Vous jugez sans doute, ma Cécile, qu'il faut parler sans détour à M. Falkland. Oui, chère amie, c'est à ce parti que j'ai le courage de m'arrêter, & vous trouverez ici une copie de ma lettre. Mais je crois devoir conduire cet ardent esprit avec douceur, & m'efforcer de convaincre sa raison, sans blesser sa tendresse.

Troisième Lettre de Madame Arnil à M. Falkland.

» Vous m'avez causé, monsieur, une joie très-

» vive : je commence à bien espérer de la vôtre
» & de celle de mon aimable amie. Je le pré-
» voyois ; un cœur tel que celui de M. Falkland
» ne peut être endurci contre la reconnoissance &
» la pitié ; sentimens qu'il ne sera pas difficile de
» convertir en amour, lorsque leur objet en est si
» digne. Essayez, monsieur, de grâce, essayez :
» l'expérience ne peut manquer de succès. Qu'un
» si noble triomphe sur une malheureuse passion,
» vous fera d'honneur ! Quels délicieux retours ne
» devez-vous pas attendre de la tendre & recon-
» noissante compagne de votre bonheur ? Ne m'ap-
» pelez pas inflexible ou rigoureuse : aussi sensi-
» ble à votre mérite qu'à vos bienfaits, je me haï-
» rois moi-même si je balançois à reconnoître ce
» que vous valez, & que vous avez plus fait pour
» moi qu'il n'est en mon pouvoir de vous rendre.
» Je dois vous parler ouvertement, puisque vous
» m'en faites une loi : il est impossible que je sois
» jamais à vous. Ce n'est pas sans un extrême re-
» gret que je me vois forcée par la nécessité des
» circonstances à vous faire une déclaration dont
» je me serois imaginé que ma situation présente
» devoit m'exempter : mais je vous pardonne,
» monsieur, de m'avoir pressée sur ce point, &
» j'en tire un très-heureux présage pour le repos
» de vos désirs & de vos espérances, dans tout ce
» qui se rapporte à moi. Vous en appelez à ma

» délicatesse sur l'offre de votre main, que je vous
» propose de faire à miss Burchill, avec un cœur,
» dites-vous, qui n'est pas à elle. S'il n'y avoit que
» la délicatesse à consulter, la réponse pourroit
» être aisée : mais dans le cas où vous êtes, com-
» bien de considérations supérieures ! L'amour de-
» mande, sans doute, d'être payé par l'amour :
» mais lorsqu'il s'agit de réparation pour l'honneur
» injurié, & du sort d'un cher enfant qu'il faut
» sauver de la dernière disgrâce, ces délicates im-
» pressions de l'ame doivent céder, & je ne fais
» pas difficulté d'assurer que miss Burchill rece-
» vroit avec ravissement une main qui la met-
» troit en possession de deux si grands biens, es-
» pérant du tems, de sa tendresse & de ses infati-
» gables soins, celle d'un cœur dont cette action
» auroit si bien prouvé la noblesse. L'expérience,
» monsieur, m'autorise à prononcer sur ce cas.
» Vous savez, & je ne désavouerai jamais quels
» progrès vous aviez faits autrefois dans mon
» cœur : m'avez-vous crue assez légère pour me
» supposer capable, après avoir rompu avec vous,
» de changer sitôt d'affection ? Non, non. Ma
» soumission pour les ordres de ma mère fut le
» seul motif qui me fit engager mes vœux à M.
» Arnil ; & je ne lui portai à l'autel que des sen-
» timens d'estime & de reconnoissance pour tout
» l'amour qu'il m'alloit jurer. Cependant cette

» froide semence produisit enfin une tendre & » sincère affection, & jamais femme ne fut attachée plus cordialement à son mari. La bonté » du mien lui fit obtenir & mériter toutes mes » affections; après quoi, monsieur, une aliénation passagère de son cœur ne fut pas capable de » les refroidir. Le retour de sa tendresse, dont » j'avoue avec toute la reconnoissance possible que » je vous eus l'obligation, me le rendit plus cher » que jamais; & je fais profession maintenant » d'être mariée à sa mémoire. Vous êtes en droit, » monsieur, d'attendre de moi cette explication; » pour votre propre intérêt comme pour celui de » miss Burchill, je ne dois pas vous laisser le » moindre doute sur ma résolution. Mais d'un autre côté je répète, parce que vous m'y forcez, » que miss Burchill mérite votre amour, & que je » lui crois un droit juste à votre main. Elle s'en rapporte à votre honneur, sans prétendre que ce » droit soit fondé sur l'autorité des loix : s'il l'étoit, monsieur, je ne m'abaisserois pas à solliciter un homme qui seroit capable de lui refuser cette sorte de justice.

» Ma mère est ferme dans son premier sentiment. Eussiez-vous une couronne à m'offrir, » son intégrité l'obligeroit à la rejeter; & comptez qu'une couronne ne me tenteroit pas de » manquer à la soumission que je lui dois.

» Voyez donc, monsieur, si cet évènement im-
» prévu, dont vous me parlez, évènement si fatal
» pour moi! vous a rapproché du terme de vos
» désirs. J'ajouterai même, par justice pour mes
» propres sentimens, que quand mon cœur seroit
» disposé à faire un choix, vous seriez le dernier
» homme sur lequel il pût tomber. Ne me repro-
» chez pas de caprice ou d'ingratitude, sans m'a-
» voir laissé le tems de m'expliquer. N'est-il pas
» certain, monsieur, que tout innocent que vous
» étiez dans l'occasion que je rappelle, & quel-
» que noble empressement que vous ayez apporté
» à la réparation du mal, vous avez été la vraie
» cause d'une séparation entre mon mari & moi?
» Vous répondrez, je le sais, que notre mutuelle
» innocence, & le secret d'une affaire dont le
» fond n'a jamais été connu que d'un petit nom-
» bre de nos amis, rendent cette objection fort
» légère. Elle peut paroître telle à d'autres yeux;
» tout le monde n'est pas également susceptible;
» c'est mon infortune particulière, d'avoir un
» cœur qui l'est trop. Mes idées d'honneur, que
» vous traitez peut-être de scrupules, ne me
» permettent pas de donner pour successeur à
» M. Arnil, celui qui fit naître ses alarmes, &
» qui lui fit soupçonner ma fidélité. Ne seroit-ce
» pas une insulte à sa mémoire? O monsieur!
» qu'est-ce que l'opinion du monde, comparée au

» témoignage de notre propre cœur ! jamais le
» mien ne m'a fait encore aucun reproche ; &
» cette pensée m'a soutenue dans mes plus rudes
» épreuves. »

» Jusqu'ici, monsieur, je n'ai fait valoir que
» mon respect pour la mémoire de M. Arnil ;
» mais j'ai d'autres raisons pour excuse. Si vous
» les nommez des rafinemens, mon cœur n'en
» ressent pas moins la force. Je ne suis pas la
» même femme que vous avez autrefois aimée.
» Les afflictions ont altéré ma santé ; & ces petits
» avantages personnels, dont la nature m'avoit
» partagée, ne sont pas augmentés par le tems.
» Mes esprits, abbatus par l'infortune, m'ont
» laissée languissante, & peu sensible à la joie.
» La tranquillité fait mon seul goût, & presque
» mon seul désir. Celle qui s'attiroit autrefois les
» vœux de M. Falkland, étoit à la fleur de sa
» jeunesse, admirée, caressée d'un monde flat-
» teur ; irréprochable dans son caractère ; en pos-
» session d'une fortune qui lui suffisoit : son cœur
» alors, son cœur pur & libre, étoit un présent,
» si j'ose le dire, digne du plus galant homme.
» Le bonheur d'autrui pouvoit être alors en son
» pouvoir, & M. Falkland n'auroit pas fait un
» marché trop inégal. Mais la scène est tout-à-
» fait changée. Qu'offrirois-je maintenant à votre
» tendresse ? un objet flétri par la douleur, une

» réputation blessée, quoiqu'injustement, par des » doutes, une petite famille sans fortune ; un » cœur veuf, peut-être mort à l'amour, peut-» être incapable de plaisir. Ah! monsieur! m'est-il » possible de devenir votre femme à ces condi-» tions ? Redevable comme je le suis à vos géné-» reux services, sans aucune possibilité de retour, » à quel excès feriez-vous monter l'obligation ? » Que vous me rendriez pauvre à mes pro-» pres yeux ! malgré l'humiliation où l'adversité » m'a réduite, mon ame est trop fière encore, » ou trop délicate, permettez-lui cette opinion » d'elle-même, pour se soumettre à des loix si » dures. Non, quand il n'y auroit pas de miss » Burchill au monde, ni d'empire maternel au-» quel je dusse obéir, je crois que dans ma si-» tuation présente, je ne voudrois jamais être » à vous.

» C'est ma dernière détermination que vous » recevez avec cette lettre. Je ne vous importu-» nerai plus sur le même sujet. Si votre cœur se » laisse toucher pour miss Burchill, comptez sur » le prix qui vous attend. Dans elle, vous êtes » sûr de trouver une tendre, une fidelle, une » charmante amie, qui saura payer chacun de vos » bienfaits avec usure ; & celui dont toute justice » & toute bonté viennent comme de leur source,

» ne manquera pas de vous prodiguer ses béné-
» dictions. Je suis, &c. »

Il me semble à présent, ma très-chère amie, que j'ai déchargé mon cœur d'un fardeau qui le tenoit oppressé, Que puis-je ajouter? M. Falkland est maintenant informé de ma résolution absolue; & s'il n'est pas d'une insensibilité sans exemple, je juge que miss Burchill doit obtenir à la fin le désir de son ame. O Cécile! j'ai connu l'amour; mais je ne voudrois pas, pour le monde entier, que mon cœur fût dévoré par une flamme telle que la sienne.

Il n'est plus question de mes sentimens. Le sacrifice en est fait à mon devoir : & que m'importent les suites, dans une vie condamnée à la douleur? Mais n'ai-je pas fait ce que j'ai dû? Oui, j'en demeure convaincue. Il me reste une vraie satisfaction de ma conduite, que je n'ai jamais éprouvée, lorsque j'ai fait mal. Il est des points délicats sur lesquels nos propres cœurs sont les meilleurs juges. Si M. Falkland persiste à rejeter la pauvre miss Burchill, je puis ne le plus presser; mais je suis déterminée à ne le pas voir.

25 *Juin.*

Que l'incertitude m'a causé d'agitations ces trois jours! je doute que celles de miss Burchill aient

été beaucoup plus vives. Nulle réponse de cet étrange homme ! Seroit-il encore une fois disparu ?

Non, je lui fais tort. On m'apporte à ce moment une lettre de sa part.

Lisez, ma chère, lisez ; & faites-moi des félicitations que je vous promets de recevoir.

» Vous êtes née, madame, pour conquérir
» souverainement. Est-il rien au-dessus de votre
» pouvoir? Mon cœur étoit fait pour vous ; &
» vous pouvez lui donner la forme qu'il vous plaît.
» Je vous forcerai de m'accorder du moins votre
» estime. Pourquoi votre générosité pour une mal-
» heureuse fille à laquelle vous n'avez aucune obli-
» gation, est-elle poussée plus loin que celle d'un
» homme qui croit lui devoir de la reconnois-
» sance ? Je souhaiterois de pouvoir m'acquitter
» de l'amour que je lui dois aussi ; mais je tente-
» rai à l'avenir d'expier ma faute ; & peut-être
» retrouverai-je dans son aimable sein cette paix
» qui m'est étrangère depuis si long-tems. Elle
» pardonnera la lenteur d'un cœur qui n'a jamais
» su lui déguiser ses tourmens, & qu'elle a vu
» déchiré par une fatale passion, qui, telle qu'une
» cruelle maladie, a constamment triomphé de
» l'attaque & de la résistance. Mais, grâces à vous,
» madame, je crois sentir que ma guérison s'ap-

» proche. La tendresse de miss Burchill finira ce
» que vous avez commencé. Vous ne me ferez
» plus de reproche. Si j'ai quelque part à votre
» estime, je ne m'exposerai plus à la perdre, &
» je forcerai le plus fier des cœurs à reconnoître
» malgré lui que Falkland n'en est pas indigne.

Chère Cécile! que direz-vous à présent de mon Alcandre? mon Alcandre, oui, ma chère; qu'il me soit permis de lui donner encore une fois ce nom. A-t-il l'ame noble? Heureuse, heureuse miss Burchill! vous touchez enfin au comble de vos désirs. Puissiez-vous jouir longtems de leur objet, & lui faire sentir à lui-même tout le bonheur qu'il mérite! Ma mère n'a pu contenir sa joie, lorsque je lui ai fait la lecture de cette lettre. » Que dieu l'aime, que dieu le bénisse, s'est-» elle écriée! c'est à présent qu'il est dans les voies » de la justice.

Que je m'applaudis, ma chère, d'avoir été l'instrument d'un évènement si désiré! Cependant il me semble que si j'étois miss Burchill, quelle que pût être la violence de ma passion pour l'homme, je n'aurois pu consentir à le recevoir aux mêmes termes. Il l'accepte, comme un présent de ma main; c'est pour se relever dans mon estime, qu'il lui rend justice: ne semble-t-il pas, chère amie, qu'il veut se donner une sorte de supériorité sur moi,

moi, par son acceptation? Mais il en sera ce qu'il lui plaît. Je serai contente dans mon humiliation, si mon refus lui rend le repos : & s'il l'obtient à la fin par cette voie, ne doit-il pas croire qu'il m'a quelque obligation?

Je balance à faire voir cette dernière lettre à miss Burchill. Un consentement, qui n'est pas donné de meilleure grâce, peut diminuer sa joie. Après tout, je doute qu'elle ait assez de délicatesse, pour être fort affectée de cette circonstance.

Miss Burchill m'a sauvé l'embarras que je redoutois; elle est arrivée dans un transport qui ne lui a pas laissé, pendant quelques minutes, le pouvoir de lier deux idées. Elle avoit reçu une lettre de M. Falkland, écrite, nous a-t-elle dit, de son angélique main. Je l'ai fait aisément consentir à me la laisser, & je la transcris.

» Est-il possible, mademoiselle, que vous con-
» serviez encore un peu d'inclination pour moi,
» froid & négligent comme je l'ai toujours été
» pour vous; depuis que vous m'avez honoré de
» votre tendresse? Si vous pouvez me le pardon-
» ner, je suis prêt à vous offrir ma main; & j'es-
» père que le dévouement de toute ma vie tien-
» dra lieu de réparation pour le vol que je vous
» ai fait, depuis tant d'années, d'un cœur que

» vous méritez, & qui vous appartenoit juste-
» ment.

» Je n'ai jamais eu d'autre mérite avec vous,
» que celui de la sincérité; & je ne dérogerai pas
» aujourd'hui à cette vertu, pour en affecter une
» autre, à laquelle je n'ai aucun titre. J'avoue,
» mademoiselle, que c'est à la prudence supérieu-
» re, à la délicatesse d'honneur de madame Arnil,
» que j'ai l'obligation d'avoir reconnu votre mé-
» rite, & tout ce que je vous dois. Si vous per-
» mettez que j'aye l'honneur de vous voir chez
» vous ce soir, vous recevrez un homme plein
» d'estime & de reconnoissance pour vous, & dé-
» terminé pour l'avenir à mériter, par une conduite
» soutenue, la continuation de vos sentimens. Je
» suis votre très-humble, &c.

Après avoir fait cette lecture, j'ai félicité miss Burchill sur l'approche de ses heureux jours. Elle ne pouvoit trouver de termes pour m'exprimer sa reconnoissance. Le service que je lui ai rendu est des plus importans, & dans ces occasions les paroles sont de peu d'usage; miss Burchill peut être éloquente sans leur secours. Elle a recommencé mille fois à m'embrasser; & dans son transport, elle m'a baigné le cou de ses larmes.

Ma mère est aussi charmée de cet heureux dénouement, que s'il étoit question de ses propres intérêts. Elle a recommandé à miss Burchill d'avoir

l'enfant chez elle, lorsqu'elle recevra la visite de M. Falkland. Il paroît qu'il ne l'a pas encore vu depuis son retour en Angleterre. La crainte de s'attirer des observations, qui pouvoient nuire à la mère, l'a toujours éloigné du quartier où cet enfant est élevé. Miss Burchill a fort approuvé le conseil, & nous a bientôt quittées, pour aller se préparer à l'entrevue dont elle brûle depuis si long-tems de voir arriver l'heure.

A présent, Cécile, s'il convient que je retombe sur moi, ne trouvez-vous pas que pour un mari, dirai-je pour un amant, M. Falkland a poussé le désintéressement bien loin? C'est avoir donné la plus noble preuve de son estime & de sa déférence pour moi, comme autrefois il m'en a donné plusieurs d'une véritable affection. Si cette miss Burchill ne se rendoit pas digne de lui, je me haïrois mortellement moi-même, d'avoir formé cette union. Mais, avec mille charmes réels, elle a trop d'amour pour ne pas obtenir la possession de son cœur, lorsqu'il va se trouver également engagé, par le devoir & par l'intérêt, à le lui donner entièrement. Toute liaison doit cesser désormais entr'elle & moi. Pour elle, comme pour M. Falkland, cette précaution devient nécessaire; ma présence peut troubler, mais ne peut jamais servir à cimenter la tranquillité de l'un ni de l'autre.

26 Juin.

Miss Burchill étoit trop empressée de nous communiquer sa joie, pour différer un moment à nous informer de ce qui s'étoit passé entr'elle & M. Falkland. Elle accourut hier au soir aussi-tôt qu'il l'eut quittée; il n'étoit guères moins de dix heures.

Elle nous dit qu'il étoit arrivé à six, d'un air si charmant! elle n'avoit pas manqué de se mettre très-élégamment pour le recevoir, & je crois réellement qu'il dût la trouver belle comme un ange. La joie donnoit tant d'éclat à toute sa figure, qu'elle ne paroissoit pas la même femme.

Elle avoit tâché, continua-t-elle, de se composer pour cette entrevue; elle s'étoit même étudiée à prendre quelque air de dignité; mais à l'approche de son conquérant, tout s'étoit évanoui; le tumulte de son cœur avoit tellement banni toute espèce d'attention, qu'elle ne fut pas capable de nous dire comment elle l'avoit reçu. Elle savoit seulement, nous dit elle, qu'ayant pris l'enfant qui se tenoit à sa robe, elle l'avoit mis entre les bras de son père, & qu'en donnant ordre au petit innocent de le remercier de sa bonté, elle avoit lâché la bride à ses larmes. M. Falkland embrassa son fils avec une émotion visible; & l'ayant mis doucement à terre, il s'assit à côté de miss Burchill. Elle ne cessoit pas de pleurer. Ces

généreuses larmes, lui dit-il en prenant sa main, sont un reproche trop vif. Elles viennent, mademoiselle, d'une tendresse que je n'ai pas méritée. Je ne puis vous regarder, ni ce cher enfant, sans rougir. Mais vous m'avez pardonné. Ce sera l'étude de ma vie de faire votre bonheur à tous deux. Ah ! madame, s'écria-t-elle en me regardant d'un œil attendri, concevez-vous quelle délicieuse joie cette déclaration m'a causée, de la bouche du bien-aimé de mon cœur ? J'ai serré sa main : O monsieur, votre bonté est extrême; comment la reconnoître jamais ! je ne vous demande qu'une grâce, dites moi que l'offre de votre main n'est pas tout-à-fait involontaire, & je suis la plus heureuse des femmes.

M. Falkland, reprit-elle, s'est arrêté un moment : ensuite, avec sa noble franchise, il m'a répondu : vous savez, ma chère miss, avec quel excès de passion j'ai toujours aimé madame Arnil. Si madame Arnil n'avoit pas existé, je n'aurois préféré personne à vous : mais lorsque j'ai commencé à vous connoître, je me regardois déjà comme engagé avec elle, quoique je ne l'eusse pas encore vue; & ma connoissance ne fit ensuite que serrer ce lien. Je ne vous en fis pas un secret; rappelez-vous quelles furent mes déclarations, après la perte de mes espérances. Je n'ai même pas cessé, depuis ce tems, de l'aimer avec toute l'ardeur de mon

amie. Je l'ai adorée jusques dans les bras d'un mari ; & comme c'est mon attachement pour elle qui m'a toujours éloigné de vous ; je suis d'assez bonne-foi pour vous avouer que je persisterois encore dans mon obstination, s'il me restoit la moindre espérance. Mais elle m'en a ravi jusqu'à l'ombre. Elle a déclaré qu'elle ne pouvoit jamais être à moi ; & du même ton, elle m'a représenté si fortement ce que je vous dois, qu'elle m'a convaincu de l'obligation d'être à vous. Généreuse comme vous l'êtes, mademoiselle, connoissant la force de l'amour, vous me pardonnerez si je vous avoue que madame Arnil est l'arbitre de mon sort, & qu'en me rendant à sa décision, je crois suivre la loi du ciel même. Ainsi, quoique ma conduite n'ait pas d'autre guide qu'elle, ne croyez pas que je cède avec répugnance à sa volonté. Sa vertu, sa religion, la noblesse de son ame, m'ont dicté ce que ma raison me fait approuver. Je suis depuis trop long-tems l'esclave d'une passion sans espérance. J'ai pris la résolution de rompre mes chaînes. Vous, mademoiselle, assistez-moi dans cette entreprise. Je ne doute pas que le tems, joint à mes efforts, aidé par votre tendresse & par votre douceur naturelle, ne me fasse parvenir à la victoire, & ne la rende d'un égal avantage pour vous & pour moi. Mais vous permettrez, mademoiselle, que je renonce pour jamais à voir madame Arnil ; c'est pour votre

repos comme pour le mien, que je fais de cet article un des préliminaires de notre union. Mon intention, lorsque vous m'honorez de votre main, est de la recevoir, s'il vous plaît, de la vertueuse miladi Bidulphe. Il vous sera, sans doute, agréable que la célébration se fasse absolument sans éclat; afin qu'en faveur de notre cher fils, je puisse vous présenter comme une épouse anciennement reconnue. Je ferai dresser dans cette vue, avec toute la diligence & le secret possibles, des articles dignes de votre mérite & convenables à ma condition.

Il entre aussi dans mon plan, si vous l'approuvez, de partir après notre union pour l'Irlande, où j'ai des terres que je n'ai jamais vues, & que je me proposois de visiter, si cet évènement, cet heureux évènement (en baisant ma main) ne s'étoit pas sitôt accompli.

Pénétrée, ajouta miss Burchill, du sentiment de sa générosité & de sa candeur, je n'ai pu me défendre de lever sa main à mes lèvres; il l'a retirée tendrement, comme s'il eût été confus de ma condescendance. Ensuite ayant fait tourner le discours sur des sujets moins intéressans, il a passé trois délicieuses heures avec moi; & lorsqu'il a pris congé, il a fixé vendredi, vendredi prochain, pour le jour de la bénédiction qui doit m'assurer de lui pour jamais.

Ce récit, ma chère Cécile, m'intéressoit trop, pour n'avoir pas apporté toute mon attention à le retenir, & je vous le rends presque mot pour mot. Soyez, soyez heureuse, répondis-je à miss Burchill. Vous devez l'être, ou jamais. Ce que je désire est de vous voir encore une fois, avant que vous soyez madame Falkland. Il ne se passera pas bien long-tems, sans que ce nom soit le vôtre. Ma chère madame! me dit-elle, en passant la main flatteusement sur mon sein, je suppose que tout est tranquille ici : elle me regarda fixement; mais, ajouta-t-elle, vous avez le plus noble des cœurs. Je le crois honnête, répondis-je, un peu déconcertée de son action & de son discours. Pourquoi s'adresser à moi dans ces termes, ma chère Cécile? Je me flatte de n'avoir laissé rien échapper dont elle puisse conclure que je vois sa bonne fortune à regret. Si je l'avois fait, loin cette bassesse du cœur de ton amie. N'est-ce donc pas moi, qui rends aujourd'hui cette miss Burchill l'heureuse femme qu'elle croit être? Cependant j'avoue qu'il y a quelque chose dans la conduite de M. Falkland, qui réveille mon estime & mon admiration. O! puisse-t-il être heureux! sans quoi je serois à la vérité fort misérable.

Ma mère assura miss Burchill qu'elle prendroit un plaisir inexprimable à l'unir avec M. Falkland, & la pria de lui faire savoir demain à quelle heure

& dans quel lieu la cérémonie doit s'exécuter. Elle répondit que ce seroit dans sa propre chambre, lieu le plus secret qu'elle puisse choisir; & que M. Falkland devoit engager à cet office un ministre de ses intimes amis, son compagnon de collége, dont il connoît la discrétion.

Les esprits de miss Burchill étoient trop émus par la joie, pour la laisser penser au sommeil. Elle demeura fort tard avec nous; & notre entretien l'ayant conduite à parler du chagrin qu'elle avoit de perdre ma société, par la résolution que M. Falkland a prise de ne me pas voir, ma mère prit cette occasion pour disserter gravement sur les devoirs conjugaux. Elle commença par applaudir beaucoup à la résolution de M. Falkland, dont elle fit observer que miss Burchill devoit tenir compte à son mari, comme d'un nouveau mérite. Que cette idée, lui dit-elle, ne vous permette jamais d'oublier combien le nœud qui va vous unir est respectable & sacré. M. Falkland, voyez-vous, ne veut pas s'exposer au hazard des moindres tentations, qui puissent blesser la foi qu'il va vous promettre. Votre situation est délicate, & demande une extrême circonspection de votre part, pour conserver dans son cœur le rang qu'il semble disposé à vous accorder. Ce n'est pas sur vos charmes personnels que je vous conseille de vous reposer pour obtenir ou pour fixer les af-

fections d'un homme tel que lui ; vous voyez que seuls ils n'ont pu produire cet effet. C'est à l'honneur de M. Falkland, plus qu'à son amour, que vous devez la justice qu'il vous rend ; que jamais cette réflexion ne sorte de votre mémoire : soyez reconnoissante ; mais que votre reconnoissance ait un air de dignité ; & par votre conduite, convainquez votre mari que votre premier motif, pour désirer cette union, a toujours été l'honneur : l'amour, à la suite de l'honneur, viendra de meilleure grâce.

Le ton libre des instructions de ma mère ne me surprit pas, parce qu'elle dit toujours ce qu'elle pense ; mais l'emphase de sa prononciation n'étoit pas ordinaire. Miss Burchill lui témoigna beaucoup de reconnoissance, & parut entrer parfaitement dans sa morale. Cependant j'ai pu m'appercevoir que cette leçon ne lui plaisoit pas.

Après son départ, ma mère me dit que si ses avis avoient été un peu durs, elle les avoit jugés nécessaires. Miss Burchill, ajouta-t-elle, n'est pas tout-à-fait ce que je l'ai crue. Il m'avoit semblé d'abord que jamais je n'avois vu tant de réserve & de modestie dans une jeune fille : lorsqu'elle parloit de M. Falkland, c'étoit à la vérité d'un air très-affectueux ; mais avec tant de décence, qu'elle m'avoit convaincue de l'innocence & de la pureté de son cœur. Dans ces derniers tems, j'ai remar-

qué que les expressions de sa tendresse ont été moins délicates. Il est quelquefois sorti de sa bouche des saillies qui ne conviennent point dans celle d'une jeune fille, & qui m'ont presque offensée; & ce soir, sa joie ne connoissoit aucun frein. Elle a sans doute une grande raison de se réjouir; mais plusieurs considérations devoient réduire cette joie, du moins dans les apparences, aux termes d'une satisfaction modérée. Elle aime M. Falkland; mais qu'elle se garde de dégoûter un homme si sensé par une trop vive expression de son amour.

L'observation de ma mère, & sa manière de l'exprimer, me frappèrent prodigieusement. Il est vrai que j'avois fait la même remarque; mais comme vous savez que ma mère n'est pas d'une pénétration extraordinaire, & qu'en général ses réflexions sont superficielles, je n'en fus que plus étonnée de l'entendre. Miss Burchill doit avoir été fort différente de ce qu'elle est aujourd'hui, pour avoir fait, par son changement, une si forte impression sur elle. *Plusieurs considérations devroient avoir modéré sa joie.* Peut-être ma mère a-t-elle voulu dire qu'au milieu de sa joie, miss Burchill, avec un peu de réflexion, trouveroit de bonnes raisons de s'humilier. J'espère du moins qu'il ne lui sera pas tombé dans l'esprit que la gaieté de cette jeune personne ait pu me blesser, pour un dénouement que j'ai pressé avec tant d'ardeur. Ma

mère est trop franche, pour ne s'être expliquée qu'à demi. C'est peut-être un simple jeu de mon imagination. Cependant il m'a mortifiée. J'ai dormi peu cette nuit, & je me suis levée ce matin à la pointe du jour pour jeter tout ce détail par écrit.

27 *Juin.*

Miss Burchill n'est venue que ce soir, & même assez tard. Le plaisir éclatoit dans ses yeux. Je lui ai dit à l'oreille: nous partageons votre joie, mademoiselle, & nous la partageons très-sincèrement: mais notre situation présente ne nous permet pas de prendre le même air de gaîté, quelque juste qu'en soit la cause. Contenez-vous un peu; ma mère ne trouveroit pas cet air obligeant, à la veille comme nous sommes, de vous perdre. Elle a souri; & me remerciant du conseil, elle a composé sur le champ tous ses traits à tant de décence, je ne dirai pas de gravité, qu'on n'auroit pu découvrir qu'elle fût agitée d'aucune émotion extraordinaire. J'avoue, ma Cécile, que cet empire si prompt sur sa contenance, m'a causé beaucoup d'étonnement. Il m'a fait plaisir néanmoins, parce que j'appréhendois que ma mère ne trouvât quelque nouveau sujet de dégoût dans sa conduite.

Elle nous a dit que M. Falkland lui faisoit un douaire de mille livres sterling de rente; & cela, sans qu'elle l'eût encore informé de sa propre fortune.

Dans le tumulte de ses mouvemens, a-t-elle ajouté, elle avoit tout-à-fait oublié de s'ouvrir là-dessus avec lui. Généreux mortel ! ai-je pensé en moi-même. Ensuite, s'adressant d'un air fort grave à ma mère, elle a dit qu'elle comptoit sur l'honneur de sa présence, demain au matin, dans son propre appartement, où la cérémonie seroit célébrée sans autres témoins que ma mère même, & l'ancienne femme de charge de M. Falkland ; que le jour suivant, ils se proposoient de se retirer dans la terre de M. Falkland en Hertfordshire, & bientôt après, de se mettre en chemin pour l'Irlande. Ma mère, louant la diligence de M. Falkland dans ses dispositions pour un évènement de cette importance, a promis de se trouver demain à l'heure marquée.

Rien de si décent que la conduite de miss Burchill, dans cette visite. Elle a paru fort touchée de notre séparation. Mille choses, nous a-t-elle dit, qui lui restoient à régler dans la soirée, ne lui permettoient pas d'être long-tems avec nous. En prenant congé de moi : O ! la plus digne des femmes, s'est elle écriée, je ne vous reverrai pas de toute l'année peut-être ; mais la tendresse, le respect & la reconnoissance de mon cœur, auront la même durée que ma vie. Je vous donnerai souvent de mes nouvelles, & vous aurez la bonté de m'écrire quelquefois que je ne suis pas oubliée. Elle avoit

les larmes aux yeux en m'embrassant : mais j'ai remarqué qu'elle descendoit trop légèrement l'escalier, pour avoir le cœur fort serré.

Ma mère, dans cette occasion, a fort approuvé toute sa conduite. Elle croit, dit-elle, que ce qu'il y avoit de trop libre auparavant dans ses manières, venoit de l'ivresse de sa joie, pour le changement inespéré de son sort; & qu'ayant eu le tems de se recueillir, elle a repris naturellement l'air doux & modeste, que nous prenions plaisir à lui voir. Le dessein de cette chère mère est de porter demain avec elle une robe des plus riches, & d'un fond bleu, dont elle se vêtira chez miss Burchill; car elle ne voudroit pas paroître en deuil dans cette joyeuse occasion. Vous connoissez son respect pour les usages.

28 Juin.

L'importante affaire est accomplie, ma Cécile. Miss Burchill est à présent madame Falkland. Ma mère, qui vient d'arriver, a vu former les indissolubles nœuds. Elle dit que la jeune personne étoit fort aimable, & qu'il étoit aisé d'observer qu'elle donnoit sa main de bon cœur. La contenance de M. Falkland étoit libre & gracieuse; mais, dans ses attentions pour la compagnie, on voyoit plus de galanterie que de tendresse; & tous ces mouvemens étoient ceux d'un homme qui s'efforce de remplir de bonne grâce un devoir, plutôt qu'un

engagement d'inclination. La dernière partie de cette observation est de moi, & non de ma mère; mais je l'ai facilement recueillie de plusieurs petits détails, qu'elle m'a représentés à sa manière, sans en tirer aucune conclusion.

Il l'a remerciée dans les termes les plus respectueux, de l'honneur qu'elle leur a fait, de son ancienne affection pour miss Burchill; mais il n'a pas prononcé mon nom. Tant mieux, ma chère Cécile. J'espère qu'il m'oubliera tout-à-fait.

Ma mère est aussi gaie qu'elle puisse l'être. C'est, dit-elle, un bonheur pour elle & pour moi, d'avoir conduit cette grande entreprise à sa fin; & nous avons uni nos prières pour le contentement mutuel de l'aimable couple. Elle est tout-à-fait rendue à ses anciens sentimens pour M. Falkland. Quelle pitié, m'a-t-elle dit.... & s'arrêtant, elle s'est contentée d'ajouter; mais le ciel fait, ou permet tout, pour le mieux. J'ai compris aisément sa pensée; mais je n'ai fait aucune réponse.

Ils partent demain : que toutes sortes de félicités les accompagnent!

Je m'attends que le chevalier sera furieux de ce mariage. Mon dernier refus, joint à mes démarches en faveur d'une femme qu'il n'a jamais pu souffrir, pourront l'irriter jusqu'à le rendre irréconciliable avec moi. Je n'y fais aucun remède. Dans ce que j'ai fait, j'ai cru suivre mon devoir; c'est

ma consolation : la vie en elle-même est une guerre perpétuelle, & la mienne mérite particulièrement ce nom.

8 *Juillet*.

Ma mère est fort éloignée de jouir d'une bonne santé. Les évènemens de ces derniers jours l'avoient un peu remise en haleine; mais je m'apperçois que le mal gagne du terrein. L'enflure des jambes est revenue, & l'insomnie est continuelle. Je m'habitue d'heure en heure à son dépérissement, ou, dans d'autres termes, je me prépare au plus grand des maux qui puissent à présent m'arriver. J'espère que l'épreuve ne sera pas au-dessus de mes forces.

11 *Juillet*.

C'est un orage, ma chère, qui va passer jusqu'à vous; une lettre de mon frère. J'avois besoin d'un incident de cette nature, pour me réveiller de l'assoupissement presque léthargique qui se glissoit dans toutes mes facultés. M. Falkland a sans doute informé le chevalier de son mariage. Observez, je vous prie, le ton fraternel.

6 *Juin*.

» Madame Arnil, car je désavoue tout lien de
» parenté avec vous, une lettre, qui m'arrive à ce
» moment, m'informe que vous avez absolument
» rejeté M. Falkland, & qu'il est marié à miss
» Burchill. A l'égard du premier point, que vo-
» tre folie retombe sur vous. Le tems ne vous
» manquera

» manquera pas pour le repentir ; & je n'ai pas
» besoin de vous souhaiter d'autre punition que
» les suites infaillibles, sur-tout de ma part, de
» votre attachement obstiné à vos folles & roma-
» nesques opinions. Mais quelle aveugle & noire
» infatuation a pu vous faire employer tout votre
» ascendant sur un homme à qui vous avez tant
» d'obligations, pour le précipiter dans l'abîme ?
» C'est vous, je le sais, qui causez sa perte. Il n'a
» pu pousser la folie si loin, sans votre influence.
» Vous & ma mère, vous croyez avoir fait une ac-
» tion fort chrétienne : mais vous en avez fait une,
» pour laquelle j'appréhende que le pauvre Fal-
» kland n'ait raison de vous..... Je supprime le
» terme choquant que mon indignation me pré-
« sente.

» Pourquoi m'a-t-on dérobé ce précieux dessein
» de marier mon ami à l'insinuante petite vipère ?
» Peut-être aurois-je arrêté le mal ; car je ne puis
» croire que si vous ne vous en étiez pas laissé im-
» poser, vous eussiez voulu pousser vos chiméri-
» ques notions d'honneur à de tels excès. Vos in-
» tentions peuvent avoir été bonnes ; mais tel
» a toujours été votre malheur particulier, que
» vos bonnes vues n'ont produit que de mauvais
» effets : cette dernière action en sera, je crains,
» une triste preuve. J'ai pris soin de vous précau-

» tionner dans le tems contre cette femme ; mais
» envain : mes avis ont toujours été méprisés.

» Je finis, sur cet odieux sujet. Ce qui est fait
» est irrévocable : mais je crois que vous serez fort
» embarrassée à répondre pour vous-même, si vous
» apprenez un jour que vous avez condamné un
» homme du plus noble caractère du monde, à
» passer sa vie dans les bras d'une prostituée.

O Dieu ! ma Cécile, la barbarie fut-elle jamais poussée si loin ? Avec quelle implacable aversion il poursuit cette pauvre fille ! mais que peut signifier l'horrible épithète, par laquelle il termine sa lettre ? Sûrement, miss Burchill ne mérite pas ce nom. Sa foiblesse pour M. Falkland ne peut entraîner une si détestable accusation. Si mon frère sait quelque chose de plus que moi, que ne me l'a-t-il appris d'abord ? Il est impossible. Que son aversion pour elle le rend injuste & cruel ! Ce qu'il dit de vrai, c'est que je ne me pardonnerois jamais si j'avois servi à rendre M. Falkland malheureux ; & son observation, qu'il n'est jamais résulté que du mal de mes bonnes intentions, seroit horriblement vérifiée, si ce mariage devenoit infortuné.

20 *Juillet.*

Je reçois une lettre de madame Falkland. Elle est arrivée fort heureusement avec son mari dans

leur terre d'Irlande, qui est située au nord à trente milles de la capitale. La peinture qu'elle me fait du pays est très-agréable; mais cette terre n'étant pas bâtie, ils se sont logés chez le receveur.

Sa lettre contient les plus vives expressions de la félicité dont elle jouit. Elle ne changeroit pas son sort, dit-elle, contre celui de la plus grande reine du monde. Puisse-t-elle continuer de mériter sa bonne fortune, & rendre son cher mari aussi content de son sort qu'elle l'est du sien! Je triompherai alors des viles insinuations du chevalier..

Il m'arrive aussi une réponse de miladi V.... à la lettre que je lui avois écrite, pour l'informer du mariage de M. Falkland. Comme je savois qu'elle n'avoit pas eu de ses nouvelles depuis son retour en Angleterre, je doutois qu'il l'eût instruite du changement de sa situation, & je trouve effectivement qu'il ne l'a pas fait. Miladi n'ayant pas su sa première liaison avec mifs Burchill, que je vous ai déjà dit qu'elle connoissoit, & dont elle avoit une très-favorable opinion, elle ne me marque aucun déplaisir de cette alliance: mais elle me dit qu'elle le suppose marié de chagrin après mon refus, dont je lui donnois les principales raisons dans ma lettre, à l'exception de celles qui regardoient mifs Burchill, & qui pour leur intérêt commun doivent être ensévelies. Elle ne veut pas, dit-elle, » condamner la délicatesse de mes senti-

» mens, quoiqu'elle souhaitât beaucoup que j'eusse
» pu la surmonter, parce qu'elle est sûre que M.
» Falkland ne peut être heureux qu'avec moi.

Il se trouve ici une lacune d'environ deux mois, pendant lesquels il ne paroît pas qu'il soit arrivé rien d'important.

21 *Septembre.*

Le tems, ma Cécile, le tems approche où ton amie sera pauvre & destituée de tout. Ton généreux cœur te fera prendre une part plus qu'égale à mon infortune, par cette réflexion apparente, qu'il n'est pas en ton pouvoir de m'assister. La connoissance, ma chère, que vous m'avez donnée des affaires de votre mari, me fait comprendre sa situation; & ce ne seroit pas dans ces circonstances que je vous communiquerois mes propres craintes, si je n'étois dans la plus étroite obligation de ne rien cacher à l'amie de mon cœur.

Mon frère a rompu tout commerce avec nous: je n'ai rien à me promettre de lui; & je ne connois personne au monde, excepté vous, à qui je voulusse être redevable dans cette occasion. Je n'ai déjà que trop soupiré sous le poids de ces cruelles faveurs dont on ne peut s'acquitter.

Ma mère marche à grands pas vers un meilleur monde. Elle voit l'approche de sa fin d'un œil si tranquille, & la perspective de son heureux ave-

nir avec une ſi pieuſe joie, que j'ai preſque honte de pleurer ſa perte. Quelle autre raiſon puis-je avoir de la regretter, que mon propre intérêt? Il eſt vrai que la mort d'une mère tendre, d'une amie fidelle, dans un tems où toutes les autres conſolations ſont évanouies, eſt un mal dont on voudroit pouvoir ſe garantir, ou du moins qu'on ſouhaiteroit de voir long-tems différé : mais quand je conſidère ſon avantage, dois-je écouter ce déſir? La vie n'eſt qu'un fardeau pour elle; ſes infirmités ſont douloureuſes, & ſa guériſon déſeſpérée... Je la vois languir de l'impatience d'être ſoulagée, & d'obtenir la récompenſe de ſes vertus, qu'elle ne peut eſpérer de ce côté du tombeau.

Si nous avions un ami, que ſa compaſſion pour nos maux & nos beſoins fît conſentir à vivre avec nous, quoique ſous le poids des ans & des ſouffrances du corps, & que cet ami fût invité à paſſer dans une région éloignée, avec aſſurance d'y retrouver la ſanté, d'y voir renouveler ſa jeuneſſe, & d'y poſſéder toutes les richeſſes, l'autorité, les honneurs, & tous les plaiſirs accumulés que ce monde peut offrir; ne rougirions-nous pas de témoigner, par nos regrets ou nos plaintes, le moindre déſir de l'arrêter, c'eſt-à-dire, de le priver des biens qui l'attendent? Quel autre motif que celui d'un amour-propre, inſenſible à l'amitié, pourroit nous en inſpirer la penſée? Combien donc, com-

bien plus désirable est le changement que ma mère a devant elle, avec l'espérance la mieux établie?

Mais l'idée de la mort est terrible. Oui, pour ceux qui sont aveuglés par leurs préjugés. Depuis long-tems, chère amie, j'ai fait mon principal exercice de me familiariser avec elle, & de la considérer uniquement comme le nom d'un pays par lequel ma mère doit passer pour arriver dans une délicieuse contrée, où de puissans bienfaicteurs l'invitent, & où je suis sûre de la suivre. Tel est maintenant mon tour d'esprit. Jugez si cette philosophie sera capable de me soutenir contre le coup que j'attends.

15 *Septembre.*

Il est bien étrange, ma Cécile, que cette meilleure des mères, dont j'ai tant de fois éprouvé la tendresse, ne témoigne pas aujourd'hui la moindre inquiétude sur l'état abandonné dans lequel sa perte va me laisser. Ses pensées ont de plus grands objets; elle paroît dégagée de tous les attachemens terrestres.

Je suis prête à vous quitter, me disoit-elle il n'y a qu'un instant, & je n'ai à vous laisser pour héritage, que la bénédiction d'une mère. Ma mort met votre frère en possession de tout. Je souhaiterois, ma fille, que vous fussiez du moins en état de mener une vie douce; mais contentez-vous du peu qui vous reste, & supportez votre sort avec la

résignation qui convient à vos principes. Je vois quelle est votre affliction de l'extrême abattement où je suis réduite ; jugez mieux des apparences, & consolez-vous, a-t-elle ajouté avec un sourire. Vous me verrez bientôt délivrée. Elevez vos deux enfans dans les maximes que j'ai eu le bonheur de vous inspirer, & la protection du ciel ne leur manquera jamais.

Elle m'a dit, en finissant avec peine, qu'elle se sentoit un peu assoupie, & qu'elle me prioit de la laisser seule pour quelques minutes. Je l'ai quittée dans l'espérance qu'elle alloit un peu dormir. Sa respiration est si difficile, qu'elle ne peut demeurer au lit, & que son sommeil est sans cesse interrompu. Elle est assise dans un fauteuil, & soutenue par des oreillers.

Que je sens de pesanteur & d'abbatement dans mes esprits ! mais je sais de quoi je suis menacée, c'est quelque chose.

. . . .

C'en est fait. Ma mère, sainte femme ! n'ouvrira les yeux que pour une joyeuse résurrection. Ah ! ma chère, la mort n'a pas de terreurs, quand elle ne nous surprend pas sans préparation. Je suis retournée dans la chambre de ma mère, une demi-heure après en être sortie à sa prière. Je l'ai trouvée renversée sur le dos de son fauteuil ; les yeux fermés, avec un air de complaisance répandu.

ſur ſon viſage ; ce qui m'a fait croire ſon ſommeil plus tranquille & plus profond qu'il n'étoit ordinairement. Je me ſuis placée près d'elle, pour admirer ſon aimable contenance, & j'y ai paſſé quelques minutes ſans m'appercevoir qu'elle ne reſpiroit plus. J'ai pris une de ſes mains ; elle étoit ſans pouls ; & j'ai bientôt reconnu que l'heureuſe ame étoit échappée de ſon logement de boue. O ! puiſſe ma fin reſſembler à la ſienne. Nul murmure ; non, non, ma chère Cécile ; je ſerai la patience même.

25 Septembre.

J'ai fait tranſporter les reſtes de ma bienheureuſe mère en Wiltshire, pour y être dépoſés avec nos ancêtres. Le jour même de ſa mort, je n'ai pas manqué d'en rendre compte à mon frère : il ne m'a pas encore fait de réponſe. Fils dénaturé ! Mais je veux ſuſpendre mes reproches. Quelque accident imprévu peut l'avoir empêché de m'écrire auſſitôt qu'il a reçu ma lettre ; il n'a jamais oublié le reſpect qu'il devoit à ſa mère. Depuis quelque tems néanmoins il nous avoit extrêmement négligées : ſa femme, vaine, impérieuſe, le gouverne entiérement.

A préſent, ma chère, je dois penſer à quelque retraite, qui convienne à l'état de ma fortune. Tout mon revenu ne payeroit pas la moitié de mon loyer, ſi je gardois le grand logement où

j'étois avec ma mère. Ma pauvre Betty, que cette pensée m'afflige ! sera obligée de chercher une autre maîtresse, qui puisse lui faire le sort qu'elle mérite. Je l'ai déjà prévenue : elle répond que je la ferai mourir de chagrin, si je lui parle de me quitter. Il vous faut une servante, m'a-t-elle dit, de quelque ordre qu'elle soit ; pourquoi ne seroit-ce pas moi comme une autre? Betty, ai-je répliqué, si j'étois en état de vous faire un traitement convenable, vous ne me quitteriez pas : mais il ne m'est pas possible de vous donner les gages qu'une fille telle que vous a droit d'espérer ; je serai à l'avenir ma propre servante. Jamais, madame, s'est écriée l'honnête créature en fondant en larmes ; jamais, pendant que j'aurai des mains pour vous servir. Permettez que je demeure auprès de vous & des deux chers enfans : je ne vous demande rien ; je n'ai besoin de rien. Votre bonté vous a rendue si libérale pour moi, que je suis sûre d'avoir assez de nippes pour le reste de mes jours. Si je ne pouvois me réduire au même genre de vie que ma maîtresse, je serois une misérable présomptueuse. Mes larmes ont remercié cette reconnoissante fille ; & la prenant par la main, je lui ai dit que je ne pensois pas encore à nous séparer, mais que lorsqu'il se présenteroit quelque occasion avantageuse pour elle, je la forcerois de l'embrasser.

Mon dessein est de me retirer dans quelque

village éloigné de Londres, & là, de louer une petite chaumière, ou de me mettre en pension avec mes enfans chez quelque honnête fermier, comme je le trouverai plus convenable. Cinquante livres sterling par an; ne mettront pas fort à l'aise trois personnes élevées dans l'abondance; mais, heureusement mes petites filles ne peuvent encore être bien sensibles à ce changement; & lorsqu'elles seront plus avancées en âge, j'espère qu'elles se trouveront assez endurcies à la pauvreté par l'habitude, pour ne pas prétendre à ce qu'elles ne pourroient obtenir sans danger pour leur vertu.

28 *Octobre.*

Après avoir acquitté les frais des funérailles de ma mère, satisfait à mon loyer, & payé quelques autres dettes, il me reste à peine ce qu'il faut pour être à couvert du besoin, jusqu'au terme de mon petit revenu. Ainsi, n'étant rien moins qu'en état d'entreprendre un voyage avec ma petite famille, je suis obligée de différer l'exécution de mon projet; d'autant plus que je suis encore incertaine du lieu où je fixerai ma résidence. D'un autre côté, quoique je n'attende rien de mon frère, je ne veux pas lui donner un nouveau prétexte de reproche, tel qu'il l'auroit assez justement, si je quittois Londres sans l'avoir consulté, ou sans avoir eu la patience d'attendre son retour. Je vais donc

chercher un logement de bas prix, où je me dé-roberai à toutes mes connoiſſances juſqu'à l'arrivée du chevalier.

28 *Octobre.*

Que vous me conſolez, chère amie, par l'obligeante approbation que vous donnez à ma conduite ! Depuis hier au ſoir que votre dernier paquet me fut remis, je ſuis plus tranquille, plus contente de mon ſort. Je ne pouvois, dites vous, après la parole que j'avois donnée à miſs Burchill, me diſpenſer de faire tous mes efforts pour le ſuccès de ſon mariage avec M. Falkland. Il eſt très-certain que je ne le pouvois pas; mais j'aurois voulu que vous fuſſiez plus entrée dans mes ſentimens, à l'égard de ces délicateſſes ſur leſquelles vous jugez qu'on auroit pu paſſer, ſi cette jeune perſonne n'avoit pas fait naître un autre obſtacle. Je n'ai pu lire votre ſouhait ſans ſourire, quoiqu'il ne ſoit pas chrétien : mais, ma chère, quand il ſeroit exaucé, croyez-vous M. Falkland aſſez deſtitué de raiſon, ou même de ſentiment, après ce qui s'eſt paſſé, pour perſévérer? Ou, s'il en étoit capable, croyez-vous que je puſſe avoir l'ame aſſez baſſe pour devoir à ſa générosité mon pain & celui de mes enfans? Souhaiteriez-vous, ma Cécile, de voir votre amie à ce point d'humiliation? Non, il n'eſt pas au pouvoir de la froide & dure main de la pauvreté même, de me réduire

si bas. Mais quel besoin de former des résolutions, ou même de déclarer mes sentimens, sur ce qui ne peut jamais arriver? Cependant je vous vois bien persuadée que mon cœur s'est fait quelque violence. Vous le connoissez si bien, ce cœur, que j'entreprendrois envain de vous cacher ce qui s'y passe de plus secret. Je vous avoue dans l'honnêteté de mes principes, que je sens à présent mon malheur dans toute son étendue. Je jette les yeux derrière moi, je fais une revue du passé, & je suis forcée de reconnoître que jamais femme n'eut un sort tel que le mien.

La perte de l'espérance, dans un premier amour, a toujours passé pour un de ces grands chagrins que le tems même est à peine capable de surmonter; mais ce n'est peut-être que dans le cas où le cœur, extrêmement facile à blesser, tel que celui de miss Burchill, se laisse abîmer si profondément dans cette passion, que tous les autres devoirs de la vie s'y trouvent aussi comme absorbés. Ajoutez qu'un tour d'esprit indolent, le défaut d'occupations raisonnables, peut être celui d'un nouvel objet, contribuent encore à nourrir & fortifier le mal. Vous savez que ce cas n'étoit pas le mien. Je conviens d'avoir aimé, mais avec la modération de la vertu; & quoique le renversement de mes espérances m'ait fort affligée, il ne m'a pas terrassée. Je me suis armée de tout mon courage, & je

crois avoir été victorieuſe avant mon mariage même; mais je ſuis sûre du moins d'avoir triomphé après la célébration. Je formai alors un nouveau plan de bonheur, qui fut quelque tems ſans trouble: je ne puis encore rappeler ſans amertume, comment il fut renverſé. Vous n'avez pas oublié ce que je ſouffris, lorſque je me vis privée de l'affection de mon mari, & ſoupçonnée d'un crime, dont le ſeul nom révoltoit mon ame. Mais il plut à la juſtice du ciel de me délivrer de cette horrible infortune, & je crois que les plus heureux jours de ma vie furent ceux que je paſſai avec M. Arnil après notre réunion: j'éprouvai alors que le cœur peut aimer une ſeconde fois, avec une ardeur ſincère. Bientôt je me retrouvai plongée dans l'affliction, par la mort d'un mari que ſes infortunes m'avoient rendu plus cher que jamais. Ma douleur fut proportionnée à mes ſentimens. Cependant, ma chère amie, le tems, qui triomphe de tout, auroit pu fermer cette plaie comme la première; & quelques années, très-peu d'années, m'auroient diſpoſée peut-être à reconnoître la conſtante paſſion de M. Falkland, ſi quantité de fâcheuſes circonſtances ne s'étoient fortement oppoſées à notre union. Dans l'opinion que j'avois des obſtacles, j'ai cru ſuivre les loix de la raiſon & de la vertu, en perſuadant à M. Falkland d'épouſer miſs Burchill. Il me ſemble en-

forte que j'aurois été fâchée, mortifiée, qu'il l'eût rejetée, & j'étois déterminée à ne le revoir jamais. Cependant que le cœur humain est trompeur! Cette même action, que j'ai poussée avec tant de soins, & sur laquelle j'avois fondé une sorte de satisfaction pour moi-même, n'a servi qu'à ruiner ce peu de tranquillité d'esprit, que j'avois commencé à goûter. Sûrement cet homme est né pour me causer une variété de tourmens. Si j'ai vu tourner malheureusement mon premier amour; j'avois du moins le sentiment du devoir pour me soutenir. Si j'ai souffert par rapport à lui, d'outrageantes & cruelles imputations, l'innocence de mon cœur m'a donné la force de les supporter. Mais il a trouvé lui-même le moyen de me punir, sans me laisser la moindre ressource pour ma défense ou ma consolation. Ma fierté ne m'est d'aucun usage; il s'est élevé au-dessus de tout dans mon estime. Toute sa conduite, si généreuse, si naïve! Un amour si désintéressé, si constant! Quelles nobles, quelles singulières preuves ne m'en a-t-il pas données? Et pour couronner le mérite d'une passion sans exemple, quel triomphant sacrifice a-t-il fait d'une passion indomptable, aux motifs communs de la raison & de l'humanité? Il m'a laissée, ma Cécile, les yeux attachés sur lui, dans un ravissement de reconnoissance & d'admiration, & soupirant quelquefois

peut-être du regret que nos destins ayent rendu notre union impossible. Mais si je soupire quelquefois, ce n'est pas pour les avantages de la fortune dont j'aurois pu jouir avec lui. Non, non, dans les embarras où je suis plongée, je ne porte pas envie à la splendeur & à l'abondance de miss Burchill. Si de tels motifs avoient été de quelque poids pour votre amie, elle auroit été assez lâche pour se dispenser du rôle qu'elle a fait. Ce sont les perfections de l'ame qui ravissent mon estime dans cet homme. Nos ames, je crois, ont entr'elles quelque chose d'homogène; & dans l'origine, elles étoient désignées l'une pour l'autre. Si je croyois la doctrine qui suppose de petits génies officieux, présidant sur les actions des hommes, je pourrois m'imaginer que les deux nôtres sont d'une espèce maligne; & qu'ils se sont joints au démon actif de miss Burchill pour croiser & troubler toutes nos mesures.

Il ne me reste à présent qu'à prier pour le bonheur d'un homme qui s'est remis à ma volonté, de la décision de son sort dans ce monde, & de supplier le ciel qu'il ne tombe jamais dans la fatale situation dont mon frère le menace avec tant de barbarie, dans sa méprisable lettre.

Je reviens à moi, c'est-à-dire à l'état de mes affaires, que je crois pouvoir nommer l'arrière-

garde de mes infortunes. Que le châtiment s'arrête ici, & je m'y soumettrai avec résignation.

29 Octobre.

Ah! Cécile, quel surcroit aux regrets déja trop profonds, que je commençois à ressentir pour M. Falkland! son triomphe est à-présent complet sur moi.

En prenant les papiers de ma mère, à la veille comme je suis de quitter ce logement, j'ai trouvé la lettre que M. Falkland écrivit de Bath au chevalier. Vous pouvez vous souvenir que ma mère, dans son ressentiment, la jeta par terre, que lui, soit à dessein, soit parce qu'il étoit fort irrité, nous quitta sans l'avoir relevée. Je suppose que ma mère, étant un peu revenue de son émotion, la prit & la mit dans son tiroir; quoique je croie pouvoir assurer qu'elle n'y a pas jeté les yeux depuis. Lisez-la, & voyez par quelle fatalité nous avons été gouvernés.

Lettre de M. Falkland au chevalier Bidulphe.

A Bath, 9 mai 1703.

« Que vous m'étonnez, cher Bidulphe, en
» m'apprenant tout ce que je perds par un si long
» séjour à Bath! Les dames sont impatientes de
» me voir, dites-vous: je crains, chevalier, que

» tu

» tu n'aies parlé de moi plus avantageusement que » je ne le mérite.

» T'avouerai-je que depuis quelques jours je suis » de mauvaise humeur contre moi-même ? Je suis » tombé ici dans une très-folle espèce de piège. » Mon poignet est tout-à-fait rétabli, & tu m'au- » rois vu auprès de miss Bidulphe ; mais pour te » mettre dans mon secret, ma vertu n'ayant pas » résisté à la tentation, je suis demeuré. La chûte » néanmoins est légère ; c'est une passade, où mon » honneur n'est pas plus intéressé que mon cœur. » Un petit amour, de l'espèce vagabonde, s'est » contenté de voler ma bourse, en feignant de » badiner autour de mon cœur, & s'est envolé. » Quoi Falkland ? vous entends-je dire, êtes-vous » tombé si bas, que vous achetiez la faveur des » belles ? Non, Bidulphe, je ne suis pas mépri- » sable à ce point : & je dois avouer néan- » moins qu'il en est quelque chose, car il m'en » coûte trois cens guinées ; mais la jeune fille, » à qui je suis obligé, ignore cette partie de sa » propre histoire, ou du moins, je me l'imagine » pour son propre honneur. En un mot, voici » l'aventure.

» Il m'est arrivé de me trouver logé dans une » même maison, avec un vieil officier goutteux, » & sa femme, dame du grand air, & réellement » très-belle. L'officier est ici pour se délivrer de

» ses douleurs ; la dame, de son argent, & de
» sa vertu, s'il faut croire qu'elle en ait, car elle
» a sans cesse les cartes dans ses mains. Sous la
» conduite d'un si bon guide est aussi venue une
» nièce du mari, jeune, extrêmement jolie, non
» moins innocente, & la meilleure danseuse que
» j'aie vue. Je ne sais comment elle s'est avisée
» de prendre pour moi des sentimens que j'é-
» tois fort éloigné, je te jure, & tu m'en croiras
» sans peine, de penser à faire naître, ou de
» vouloir augmenter. Tu sais quel mépris j'ai tou-
» jours eu pour le vil triomphe d'obtenir un cœur
» avec lequel je ne puis faire l'échange du mien.
» Je n'ai vu croître cette inclination qu'avec peine ;
mais habitant la même maison, & rencontrant
» tous les jours la jeune personne sur mon pas-
» sage, il ne m'a guères été possible de l'éviter
» autant que je l'aurois désiré. Je me suis fort
» bien apperçu que sa tante avoit les yeux sur
» moi, & cherchoit aussi à m'inspirer du goût
» pour sa nièce. Ses vues, que j'ai cru pénétrer,
» m'ont tenu en garde ; & toute exercée qu'elle
» paroît dans les affaires d'amour, je crois qu'elle
» commençoit à désespérer de parvenir à ses fins.
» Cependant l'inclination de la nièce sembloit
» croître ; deux beaux yeux me le disoient chaque
» jour, & j'étois en vérité sur le point de fuir pour
» me garantir de cette douce contagion, lorsqu'un

» incident, que je ne pouvois prévoir, a renversé
» toutes mes bonnes résolutions.

» Il s'étoit passé deux ou trois jours, sans que
» la jeune personne eût paru; & je demandai
» civilement de ses nouvelles. La tante me ré-
» pondit, avec un mystérieux sourire; la pauvre
» enfant n'est pas bien. Que n'entrez-vous, pour
» savoir d'elle-même comment elle se porte?
» Très-volontiers, répliquai-je, si cette liberté
» m'est permise; & je pensois littéralement à
» m'approcher de sa porte, pour m'informer de
» sa santé. Vous êtes cruel, reprit la tante: vou-
» driez-vous me persuader que vous ne vous êtes
» pas apperçu de l'amour qu'on a pour vous? Ho!
» madame, serviteur. Si vous me croyez si vain,
» je vous rends grâce de la raillerie. Allons, me
» dit-elle, laissez l'affectation; nous prendrons le
» thé avec elle cet après-midi. Franchement, ré-
» pondis-je, si vous pensez comme vous le dites,
» je ne crois pas devoir accepter la grâce que vous
» me faites. Je ne suis pas aveugle pour le mé-
» rite de votre chère miss; mais j'ai le malheur
» de ne pouvoir lui rendre le retour qu'elle mé-
» rite. Je jugeai, mon cher Bidulphe, que l'oc-
» casion m'obligeoit d'être sérieux.

» Si vous n'avez pas d'amour, me dit-elle, vous
» aurez du moins un peu de complaisance. Où
» est le barbare qui refuseroit de voir une femme

» mourante pour lui? Je lui ai promis de vous
» amener; elle vous attend. De quoi donc le char-
» mant homme est-il effrayé? ajouta-t-elle, en
» me passant la main sur la joue; je serai pendant
» tout le tems avec vous. Tu vois, mon ami, qu'il
» étoit impossible de dire non; je promis ce qu'elle
» désiroit.

» Vers les six heures, elle vint frapper à ma
» porte; & jetant les yeux dans ma chambre,
» elle demanda si le froid Narcisse étoit prêt? Je
» m'avançai pour la recevoir. Elle me mena droit
» à la chambre de sa nièce. La jeune miss étoit
» pâle & languissante, mais n'en paroissoit pas
» moins jolie. Sa situation m'affligea réellement,
» & je lui parlai de sa santé avec le plus sincère
» intérêt. Le thé fut servi. Je ne laissai pas tom-
» ber la conversation; mais je suis trompé, si je
» n'évitai pas l'air trop familier.

» Après avoir pris le thé, la tante jeta les yeux
» sur sa montre, quitta vivement sa chaise, dit
» qu'elle se faisoit attendre pour une partie de jeu
» promise; & me regardant, j'espère, monsieur,
» me dit-elle, que vous aurez la bonté de tenir
» compagnie quelques momens à ma nièce. Com-
» me elle prit aussitôt son chemin pour sortir,
» j'allai après elle, je la priai d'accepter ma main
» jusqu'à sa chaise-à-porteurs, dans la vûe de pren-
» dre cette occasion pour m'évader, & très-résolu

» de quitter la maison dès le jour suivant. Mais
» la coquette étoit préparée à mon compliment;
» & protestant que pour aller à deux pas elle n'a-
» voit pas besoin de guide, elle me repoussa dans
» la chambre, qu'elle eut même l'adresse de fer-
» mer sur moi. Que va devenir ton pauvre ami,
» chevalier? Ma situation n'étoit-elle pas dange-
» reuse, & réellement critique? Passons; la pru-
» dence fut oubliée, & je trouvai le cœur de la
» jeune miss beaucoup trop tendre.

» C'est le premier remors que j'aie ressenti. Je
» n'avois jamais rien fait de propre à m'en inspi-
» rer. Je m'accuse d'indiscrétion; mais je n'ai pas
» à me reprocher d'avoir aggravé ma faute par
» des promesses & des sermens, qu'on puisse me
» rappeler en face. Je n'en fis d'aucune sorte. Le
» folâtre amour fit tout, & conduisit à son pro-
» pre autel une victime volontaire, qui n'exigea
» rien pour le sacrifice qu'elle offroit. Ajouterai-
» je que de ma part, elle ne reçut que des té-
» moignages d'un repentir inutile?

» Il n'y a rien à présent qui pût me causer au-
» tant de plaisir, que d'apprendre que cette fille
» me hait cordialement, quoiqu'elle ne pense pas
» que je lui en aie donné sujet.

» Elle ne peut prétendre à des réparations; loin
» cette pensée. Je ne me regarde pas comme li-
» bre; mais dans cette supposition même, je ne

» fuis pas un féducteur, & je ne me crois obligé
» par aucune loi de porter fi loin ma pénitence.
» La damnable tante a joué le rôle de l'ancien
» ferpent. Je veux que tu faches comment les
» faveurs de la belle m'ont été vendues. Cette
» tante avoit perdu, dans une nuit qu'elle avoit
» paffée au jeu, environ deux cens livres fterling:
» du moins m'en affura-t-elle, le matin du jour
» fuivant; & les yeux en larmes, elle me conjura
» de lui prêter cette fomme. Elle étoit perdue,
» me dit-elle, fi fon mari l'apprenoit; elle pro-
» mettoit de me rembourfer en très-peu de jours;
» & les moyens ne lui manquoient pas, ajouta-
» t-elle, parce qu'il ne lui étoit pas moins dû par
» différentes perfonnes, qui avoient perdu con-
» tr'elle. Quoique notre connoiffance eût été trop
» courte pour autorifer des demandes fi libres, je
» n'héfitai pas, & je lui donnai la fomme. Elle
» ne m'en a pas parlé depuis. Son deffein, fans
» doute, étoit de me la rendre; mais dans une
» monnoie différente; & c'étoit apparemment le
» prix qu'elle mettoit à l'honneur de fa malheu-
» reufe nièce.

» Mes réflexions, fur cette fâcheufe affaire,
» m'ont rendu fort grave. J'ai fait connoître ma
» fituation à cette jeune perfonne, & je lui ai
» témoigné le regret que j'ai de ne pouvoir être
» que fon ami. Elle blâme fa propre foibleffe, &

» l'odieuse conduite de sa tante ; mais elle ne me
» fait aucun reproche. Elle ne le peut avec justi-
» ce ; cependant je souhaiterois qu'elle m'en fit ;
» il me semble que je m'en ferois moins à moi-
» même.

» L'aventure est des plus folles, & j'en sorti-
» rai le plus honnêtement qu'il sera possible. Je
» te prie, Bidulphe, dis-moi quelque chose de
» propre à me rendre le courage, & tâche de me
» réconcilier avec moi-même. Je t'ai fait souvent
» mon confesseur ; mais je n'ai jamais eu tant be-
» soin d'absolution ; & jamais aussi je n'y ai tant
» eu de droit ; car je suis réellement pénétré de
» repentir, & je parois si confus que je te ferois
» pitié. Ma honte est extrême, de m'être laissé
» surprendre & précipiter dans une folie ; moi qui
» connoissant l'impétuosité naturelle de mon ca-
» ractère, devois être assurément sur mes gardes.

» Je ne finirai pas sans te dire, que ce matin
» même la précieuse tante, au lieu de me rendre
» mes deux cens guinées, est venue me supplier
» très-modestement de lui en prêter cent autres,
» pour retirer des boucles d'oreilles de diamans
» que d'autres besoins l'ont forcée de mettre en
» gage ; & n'épargnant pas les flatteries, elle m'a
» juré qu'avant la quinzaine elle seroit en état de
» me payer tout d'une partie de quelques billets
» dont elle devoit toucher la valeur. J'ai été assez

» dupe pour ne la pas refuser; & tu comprends
» bien que je n'en attends jamais un scheling.
» Peut-être me croit-elle déjà payé. Vile créature!
» Heureusement pour tous les intéressés, l'aven-
» ture n'a fait aucun bruit. Voilà, comme tu le
» vois assez, deux femmes rangées sur mes ta-
» blettes au nombre des chastes matronnes & des
» vierges. Le vieil officier se trouvant mieux,
» elles doivent bientôt quitter Bath.

» Mille grâces, cher Bidulphe, des soins que
» vous avez pris pour ma maison. J'en irai pren-
» dre possession dans huit ou dix jours. C'est un
» service d'ami, de m'avoir logé si près de vous.
» Adieu. Je suis, &c.

Quel jugement portez-vous de cette lettre, ma Cécile? Songez qu'elle étoit écrite en confidence à mon frère. M. Falkland n'avoit pu s'imaginer qu'elle dût tomber sous d'autres yeux que ceux du meilleur de ses amis; il n'avoit par conséquent aucune raison d'altérer les moindres circonstances. Si j'avois lu cette lettre dans le tems, que de troubles & d'amertumes de cœur elle nous auroit épargnés à tous! Miss Burchill, laissée comme il étoit juste à sa solitude, auroit porté la peine de sa folie.

Ma mère n'eut pas la patience de lire jusqu'à la fin: l'extrême délicatesse de sa vertu lui fit pas-

ser condamnation sur le crime en général, sans admettre aucune des circonstances qui pouvoient servir à l'excuser. Je ne pense pas à la blâmer; l'excellence de ses mœurs la rendoit scrupuleuse à peser celles d'autrui. Elle lut la lettre en courant; il est clair même qu'elle n'en lut pas plus de la moitié, prévenue comme elle étoit sur l'article capital.

Il y a d'abord, sur ce qui regarde la jeune personne, quelque air de légéreté dans le récit. Ensuite, ma mère conçut qu'il l'avoit achetée de sa tante : quelques lignes semblent y conduire, & certainement elle n'en chercha pas l'explication. Fatale méprise! Elle ne continua pas de lire assez pour être éclaircie. Elle ne mit que les faits en compte. Une jeune fille déshonorée, sa disgrâce qui pouvoit devenir publique, & puis sa tendresse pour l'homme qui la perdoit, & cet homme la rejetant, à la veille encore de s'engager d'un autre côté; tels furent les points de vue sous lesquels ma mère envisagea l'aventure. Sa justice, son humanité, sa religion, la déterminèrent également, & sa conduite est justifiée pleinement à mes yeux, quoiqu'après une si pleine conviction de l'honneur de M. Falkland, mon cœur doive soupirer au souvenir du passé.

Je sais que l'ancienne image de la malheureuse catastrophe d'un premier amour, fortement gra-

vée dans la mémoire de ma mère, agit puissamment sur son esprit. Avec sa vertu, elle étoit ardente dans ses passions, sujette aux impressions profondes, & toujours étroitement attachée aux opinions dont elle étoit une fois remplie. Son éducation avoit été grave & retirée; mais ses idées du genre humain s'étoient formées sur celles de son père & du mien, qu'elle m'a toujours représentés comme deux hommes d'une vie exemplaire. Je répète que toutes ces considérations justifient entièrement la conduite de ma mère, à quelque point, ma chère Cécile, que votre malheureuse amie en ait souffert.

31 *Octobre.*

Je suis à présent fixée dans un logement fort humble. L'avouerai-je, ma Cécile? Ce changement m'a frappée. Une chambre au second étage, un cabinet avec une petite antichambre, composent tout mon appartement; c'est-là que je me suis renfermée ce soir avec ma Betty & mes deux enfans. Nous n'avons pas eu beaucoup d'embarras à déménager, n'ayant à prendre avec nous que nos hardes, seul bien de ce monde que je possède à présent.

Dans ma dernière lettre à miladi V..... écrite deux ou trois jours avant la mort de ma mère, je n'ai pas parlé de sa dangereuse situation. Je connois le bon & généreux naturel de cette charmante

amie; mais je lui ai déjà trop d'obligations pour vouloir imposer à son amitié de nouvelles charges, dont je suis sûre qu'elle n'auroit que trop d'empressement à s'acquitter, si je l'avois informée de mes embarras. Ainsi je veux différer le plus long-tems qu'il sera possible à lui donner avis de ma perte; & lorsque je le ferai, je ne lui donnerai pas lieu de soupçonner que mon frère m'ait entièrement abandonnée. C'est le parti qu'il a pris; tout m'oblige de le croire. Autrement, dans l'espace de quinze jours, il auroit trouvé le tems de m'écrire. Je n'attends de lui ni civilités, ni tendresse; mais le sujet de ma lettre demandoit quelque témoignage d'attention.

2 Novembre.

Betty vient d'apprendre que miladi Bidulphe est à Londres. Elle a rencontré un de ses gens, qui lui a dit que mon frère n'est pas revenu avec elle. Il paroît qu'ils se sont séparés en chemin. Le mari est allé visiter les terres de Wiltshire, qui sont maintenant à lui; & sa femme a mieux aimé revenir droit à Londres. Elle y est depuis quatre ou cinq jours, quoiqu'elle n'ait pas encore daigné me faire avertir de son retour. Ce n'est pas qu'il lui soit difficile de me découvrir; car j'ai laissé mon adresse dans le logement que j'ai quitté, avec ordre de recevoir les messages, ou les lettres qui peuvent venir pour moi; & j'ai prié seulement nos

anciens hôtes de ne pas apprendre à ceux dont les visites me sont indifférentes, le nom de ma nouvelle demeure.

Quoique le chevalier, avec son emportement ordinaire, m'ait renoncée pour sa sœur, il me semble que n'ayant jamais désobligé sa femme, je pouvois m'attendre qu'elle ne s'écarteroit pas assez des termes communs de l'humanité & du savoir vivre, pour ne prendre aucune sorte d'intérêt à la sœur de son mari, dans une affliction si récente, que le devoir l'oblige de partager. Cependant, loin de témoigner que je me ressente de ce mépris, je suis résolue de lui envoyer Betty, pour savoir des nouvelles de sa santé, & lui demander quand elle attend mon frère à la ville.

Betty a fait sa commission. Il faut que je vous apprenne d'après elle, la conversation qu'elle vient d'avoir avec miladi Bidulphe.

Elle a fait rendre d'abord, & très-respectueusement, son message par un des gens de livrée, pendant qu'elle est demeurée sous la porte, pour attendre la réponse, quoique sa jolie figure & sa propreté l'ayent fait inviter par ce domestique à monter chez la femme de charge.

Miladi, qui étoit seule dans l'appartement, lui a fait dire d'entrer. Votre maîtresse, ma fille, lui a-t-elle dit, veut donc savoir si son frère est à la

ville. Il eſt ſurprenant qu'après la lettre qu'elle a reçue de lui, elle ait pu s'imaginer que mon mari veuille entrer dans ſes affaires ? Savez-vous ce qu'elle déſire de lui ? je ſuppoſe que vous êtes du ſecret. J'ignore, madame, a répondu ma pauvre Betty, quelles ſont les affaires de ma maîtreſſe ; mais je me figure que dans ſa triſteſſe, ce ſeroit une conſolation pour elle de voir ſon frère. Je ne ſais, a répliqué miladi, ce qui peut l'affliger tant. L'âge & les infirmités de ſa mère ont dû lui faire prévoir ſa mort, & je ſuppoſe qu'elle n'eſt pas dans le beſoin. L'ingénue Betty déclare qu'elle a rougi de l'indifférence avec laquelle on a fait cette réplique. Non, madame, a-t-elle dit, ma maîtreſſe n'eſt pas réduite au dernier beſoin ; mais vous comprenez qu'avec deux enfans, & ſans autre bien que cinquante livres ſterling de rente, elle n'eſt pas fort à l'aiſe. Que me dites-vous, ma bonne ? s'eſt écriée miladi ; il eſt impoſſible que miladi Bidulphe n'ait pas laiſſé bien de l'argent après elle. Son fils, j'en ſuis sûre, ne doit s'attendre qu'à ce qu'on n'aura pu lui conteſter par la loi. Betty s'eſt contentée de répondre : miladi Bidulphe n'a pas laiſſé après elle plus qu'il n'étoit néceſſaire pour les frais indiſpenſables qui ont immédiatemeut ſuivi ſa mort. Fort bien ; & je ſuppoſe qu'après en avoir uſé ſi mal avec ſon frère, votre maîtreſſe s'attend qu'il prendra ſoin de la

mettre à l'aise, elle & ses enfans, les enfans d'Arnil, pour le reste de leur vie. J'ignore, madame, a répondu Betty, quelles sont les espérances de ma maîtresse; mais je crois qu'elle seroit charmée, avant son départ de Londres, ou de voir M. le chevalier, ou de lui communiquer ses arrangemens. Eh! quels sont-ils ses arrangemens? a demandé miladi Bidulphe. De se retirer à la campagne, madame, parce qu'elle n'a pas de quoi vivre à Londres. Elle ne sauroit mieux faire, a dit miladi: où demeure-t-elle maintenant? Ma pauvre servante s'imaginant que l'intention de cette orgueilleuse belle-sœur étoit de passer chez moi, ou du moins de me faire inviter à la voir chez elle, s'est hâtée de lui répondre que je demeurois chez une lingère, au bas du marché au foin, à gauche en tournant.... Bonté du ciel! hé doucement ma bonne, votre détail est de trop; je ne pense pas à lui faire ma visite dans sa boutique du coin. Ma seule raison, pour m'en informer, étoit de savoir s'il ne lui seroit pas tombé à l'esprit de garder le bel appartement où j'ai vu sa mère, dans l'idée que mon mari feroit pour elle cette dépense. Je ne crois pas, madame, que cette idée soit venue à ma maîtresse. Hé bien, vous pouvez lui dire que si c'est sérieusement qu'elle pense à quitter la ville avec ses enfans, je m'efforcerai d'engager son frère à faire quelque chose pour

elle. Il ne sera pas à Londres de tout le mois : ainsi rien ne l'oblige d'attendre son retour. Que ne s'est-elle laissée guider par son frère ; elle feroit honneur à ses amis, au lieu de ce qu'elle est à-présent. Betty s'est sentie, dit-elle, si pressée d'indignation, qu'elle a souhaité, dans ce moment, de n'être pas une servante, pour lui pouvoir reprocher sa dureté de cœur. O ma chère ! telles sont les épines de la pauvreté : ce n'est pas le mauvais lit, ni la grossiéreté des meubles, c'est l'oppression insolente de l'orgueilleuse prospérité, qui est capable de blesser une ame noble.

Quant à cette femme, je la méprise trop, pour me résoudre jamais à lui avoir obligation. *Elle s'efforcera d'engager son mari à faire quelque chose pour moi :* si ce n'est pas le cœur de mon frère qui le détermine en ma faveur, je dédaigne toute protection de sa femme. D'ailleurs, je sais combien elle est éloignée de l'employer pour moi. Je ne doute pas, au contraire, qu'elle ne s'efforce d'irriter contre moi son mari, par de malignes interprétations. Son orgueil lui fait souhaiter de n'avoir pas si près d'elle une belle-sœur indigente, pendant que son avarice ne lui permet pas d'aider à ma retraite. Vous verrez qu'elle prendra prétexte de la continuation de mon séjour à la ville, pour arrêter la bonne volonté de mon frère. Mais à la bonne heure ; je me soumettrois à la plus abjecte

mendicité, plutôt que de devoir une malheureuse & dépendante existence à des ames de ce caractère. Je suis sûre que le chevalier, malgré son ressentiment, ne me traiteroit pas avec cruauté, s'il connoissoit la réalité de ma situation; mais, tombée comme je le suis, je ne me sens pas le cœur assez lâche, pour implorer la pitié d'autrui. Tirons le rideau, ma chère Cécile, & que mon mauvais destin ne trouble pas votre heureuse vie.

4 Novembre.

Je reçois une lettre de madame Falkland; une lettre où son cœur nage dans la joie. Elle me raconte « que le pays qu'ils habitent a tant d'agrémens pour eux, & que leur terre peut recevoir » tant d'améliorations, qu'ils pensent à s'y arrêter » plus long-tems que M. Falkland ne se l'étoit » d'abord proposé, d'autant plus qu'il soupçonne » ses gens d'affaires d'avoir manqué de fidélité, » & qu'il est bien sûr que ses nouveaux plans » seront mieux exécutés sous ses yeux. Il a formé le » dessein de bâtir un petit pavillon dans un lieu » charmant, au milieu de ses domaines, pour y » résider pendant toute la durée du travail. Il lui » promet des plaisirs continuels, tantôt dans cette » demeure, tantôt à Dublin. Elle a déja fait un » grand nombre de connoissances, & ses éloges » ne finissent pas sur les politesses & les amitiés » qu'elle

» qu'elle reçoit de tous les honnêtes gens du
» canton. »

Elle paroît ignorer la mort de ma mère ; mais je ne puis guères éviter d'en parler dans ma réponse. Plusieurs raisons néanmoins peuvent me la faire différer, & vous les devinerez facilement. M. Falkland fait la ruine de notre fortune ; & quoiqu'il ne puisse me supposer si fort à l'étroit, pendant que j'ai un frère vivant, je sais ce que son généreux cœur peut lui suggérer dans cette occasion, & je ne voudrois pas m'exposer à de nouvelles difficultés.

J'informai hier miladi V.... de ma perte ; mais je me suis bien gardée de lui parler de toute autre affliction que celle de me voir privée d'une tendre mère, & d'une aimable compagne. J'ai poussé même la dissimulation jusqu'à la prier de ne rien changer à mon adresse, dans la crainte que si je lui donnois celle d'aujourd'hui, elle ne pût croire que c'est la nécessité qui m'a fait changer de logement. J'userai de la même précaution avec madame Falkland pendant que je serai à la ville ; & lorsque je serai à la campagne, une adresse générale au bureau de la poste peut suffire.

Je vais m'occuper sérieusement à faire chercher quelque petite retraite champêtre, où le bon marché des vivres puisse aider à me soutenir. Dans

deux mois je recevrai ma petite portion de revenu, que je réserve pour me conduire hors de Londres, & pour m'établir à la campagne, dans mon nouveau plan d'économie. Si je pouvois persuader à cette pauvre Betty de me quitter, & la voir fixée dans quelque bonne maison, il ne me resteroit pas de soin plus important que celui d'élever mes deux filles dans les principes de la vertu, & dans les sentimens de l'humilité; l'humilité, cette heureuse disposition d'ame, dont notre bonheur dépend si réellement pour le tems & pour l'éternel partage.

9 Novembre.

Qui peut jamais dire; enfin la mesure de mes afflictions est remplie, Providence! tu n'y peux rien ajouter. Ah! Cécile, au milieu de mes autres chagrins, je n'ai pas pensé qu'il en restoit un par derrière. Mes enfans, mes deux petits anges, tous deux dangereusement malades. La petite vérole est leur maladie, & de la plus maligne espèce. Les deux chères petites créatures ont beaucoup souffert depuis quelques jours; & mon assiduité sans relâche, auprès d'elles, a suspendu tout usage de ma plume. Aujourd'hui le cruel mal paroît, avec ses plus effrayans symptômes. L'aînée partageoit toujours mon lit; il a fallu le lui résigner ces trois dernières nuits, & j'ai constamment veillé près

d'elle. Betty a veillé près de la plus jeune. Un habile & complaisant médecin les visite assidument; mais je ne me repose pas sur lui.

20 Novembre.

Trois jours & trois nuits d'une mortelle inquiétude m'ont enfin produit une ombre de consolation. Le mal est au point où l'on peut en juger avec quelque certitude, & le médecin permet d'espérer. Espérer! Oh sans ce mot consolant, comment seroit-il possible aux misérables de traîner leur existence de jour en jour? Oui, j'espère; car il est une Providence, qui préside à la conservation de tous ses ouvrages.

21 Novembre.

Grâces, grâces au ciel! ma Cécile, les chères petites sont hors de danger. Leur inconsolable mère a veillé quinze tristes jours & quinze nuits encore plus tristes, auprès de ses pauvres petites souffrantes. Mais que je suis pleinement payée, par la joie de les voir rendues à mes prières. Elles sont en état à présent de lever la tête, & d'ouvrir leurs jolis yeux, fermés depuis tant de jours; & ce qui doit mettre le comble à ma satisfaction, j'espère qu'il ne leur restera aucune trace du mal: mais elles sont encore si foibles, que de quinze jours je n'espère pas de pouvoir hasarder leur tendre constitution au grand air.

Les attentions & la diligence du médecin méritent une meilleure récompense que je n'ai pu la lui faire : cependant, ce que j'ai fait ne me laisse qu'une guinée. Mais rien ne m'afflige moins. Je ne ferai pas difficulté de me défaire de l'inutile partie de mon ancienne parure, à l'usage de laquelle mes filles, vraisemblablement, n'auront jamais de prétentions.

22 *Novembre.*

J'ai senti les pointes de la douleur, le tourment de voir manquer mes espérances, & l'amertume de l'indignation. Mais jamais mon cœur ne fut plus affecté qu'il vient de l'être, par une cause toute différente. J'avois tiré d'une armoire quelques-uns de mes inutiles ornemens, & j'ai chargé ma Betty de s'en défaire, comme s'ils étoient à elle, par l'entremise de notre hôtesse, à qui ce négoce est familier : la pauvre fille m'a regardée pendant quelque tems d'un air douloureux, qui m'a pénétrée jusqu'au fond de l'ame. Il n'est pas besoin, madame, m'a-t-elle dit d'une voix presqu'étouffée, il n'est pas encore besoin d'en venir là. Vous ne considérez pas Betty, ai-je répondu, que la foiblesse de mes enfans demande un peu plus de recherche dans leur nourriture, & que je ne suis pas en état de faire acheter long-tems ce qui convient à leur situation. Ces bagatelles ne me servent plus ; & je ne puis voir languir ces pau-

vres enfans, faute de quelques bons alimens qui soient capables de réparer leurs forces. Il ne leur manquera rien, madame, a-t-elle répliqué. Pardonnez, si je vous demande la permission de leur procurer ce qui convient. Que voulez-vous dire? ai-je interrompu: je connois vos bonnes dispositions: mais comment pourriez-vous nous aider? Vous savez, madame, a-t-elle dit, que je me sers fort bien de mon aiguille; & l'ouvrage ne manquant jamais à notre hôtesse, j'ai promis de l'assister: depuis quinze jours, que je ne suis pas sortie du cabinet de l'enfant, j'ai fini une pièce assez curieuse, pour laquelle j'ai reçu aujourd'hui trente schellings.

Vous me surprenez, Betty, ai-je encore interrompu; je ne vous ai jamais vue occupée que du soin de ma petite Cécile. Je craignois de vous déplaire, a-t-elle répondu, & je cachois mon ouvrage, lorsque vous entriez dans le cabinet; ce qui m'étoit d'autant plus aisé, que ce n'étoit qu'une belle pièce de point que je bâtissois; & comme j'étois debout jour & nuit, j'ai eu la facilité de coudre presque sans relâche: aussi ai-je fait, en quinze jours, ce qui demandoit un mois de travail dans un autre tems. Je puis donc, madame, continuer mon travail, avec votre permission; & si je ne gagne pas toujours autant, je suis sûre au moins de gagner assez pour éviter la nécessité de vendre,

jusqu'à ce que nous soyons en état de quitter une ville, où tout est si cher.

Et vous croyez donc, ma chère Betty, ai-je répliqué avec des larmes de reconnoissance & d'affection, que je pourrois consentir à prendre de vous les fruits de votre honnête industrie? Non, non; quand vous trouverez le tems de vous procurer quelque petit secours à vous-même, je l'approuverai: mais je ne souffrirai pas que vous employez un liard de votre argent pour la dépense de ma maison. J'ai vu, dans ses yeux, de l'embarras, & de la confusion. Excusez, madame, a-t-elle dit; mais j'ai déjà pris la liberté d'employer une partie de cet argent. J'ai cru que les chères miss avoient besoin d'un peu de vin d'Alicante pour les soutenir; & vous même, ne sentez-vous pas, madame, que vos esprits demandent un peu de réparation, après une si longue fatigue? J'ai acheté quelques bouteilles de ce vin, & d'autres petites nécessités; j'espère que vous ne vous en offenserez pas.

J'ai pressé la main de l'affectionnée créature: il est impossible, ma chère Betty, que je m'offense de votre bonté; mais les preuves que vous m'en donnez, me causent plus d'embarras que tous mes besoins. J'accepte pour cette fois vos obligeantes avances, à condition qu'elles ne soient pas répétées. Si mes affaires demandent plus que je ne

possède, j'ai mon éguille, dont je peux me servir comme vous; & c'est le parti que je prendrai, au lieu de vendre mon linge ou mes habits, puisque je vous en vois si touchée.

La pauvre fille s'est réjouie d'avoir obtenu mon consentement, & m'a présenté le reste de son petit gain, qui venoit assurément fort à propos.

23 *Novembre.*

Je vous envoie la copie d'une lettre que j'ai reçue aujourd'hui de miladi V...

» Vous ne doutez pas, ma chère madame, que » je n'aie pris une très-sensible part à l'affliction » qui vous est survenue, par la mort de votre ex» cellente mère. Vous ne parlez pas des suites de » cet accident; mais je sais que vous êtes privée, » par la mort de miladi Bidulphe, d'une partie » considérable de votre revenu; & dans cette cer» tude, j'ai pris une liberté, qui me semble au» torisée par l'amitié. Vos affaires domestiques » peuvent vous causer de l'embarras, avant qu'elles » soient en meilleur ordre.

» Apprenez-moi dans quels termes vous êtes » avec votre frère. S'il n'a pas l'attention qu'il » doit à vous obliger, j'exige que vous me pre» niez pour votre banquier. Quel meilleur usage » puis-je faire de mon bien, que de le partager » avec ceux que j'aime aussi tendrement que vous? » Je suis, &c.

Cette liberté, que miladi V.... a prise, est de m'envoyer un billet de banque de trois cens livres sterling, dont sa courte lettre est accompagnée.

J'avoue, ma Cécile, que mes premières émotions ont été celles de la surprise, de la joie & de la reconnoissance, pour un présent si considérable & si peu attendu; mais s'étant un peu calmées, elles m'ont laissé le pouvoir de réfléchir sur la nature & la forme de ce noble témoignage d'amitié. Je connois miladi V.... pour une des meilleures femmes qui soient au monde. Je sais qu'elle est généreuse, sensible à la compassion, & qu'elle m'a toujours honorée d'une haute estime; cependant je ne vous dissimule pas que son présent m'est suspect. Je crois vous avoir écrit qu'elle s'est retirée en Lancashire pour y vivre avec une sœur qu'elle a dans cette province. Cette sœur est une veuve; & j'ai su depuis qu'elle est chargée d'une nombreuse famille, avec un bien qui suffit à peine pour la soutenir; la plûpart de ses enfans sont en âge, & les filles, au nombre de cinq, ne sont pas encore pourvues. Depuis le départ de miladi V..., on m'a dit que c'est principalement en faveur de ces jeunes personnes, pour lesquelles elle est remplie d'amitié, qu'elle s'est déterminée à demeurer chez sa sœur, dans la vue de les soutenir d'une manière convenable à leur naissance; car leur père étoit un officier général de la plus grande distinc-

tion. Le douaire de miladi V.... est de mille livres sterling de rente : mais comme cette maison fait une figure respectable dans le comté, & que du bon naturel dont je connois miladi V..., elle épargnera tout ce qu'elle pourra pour leur laisser quelque chose après elle, je ne puis concilier avec sa prudence, malgré la générosité de son cœur & son amitié pour moi, qu'elle m'ait fait un présent si considérable, & qu'en même tems elle m'ait donné sur elle une lettre de crédit, comme illimitée. Qu'elle m'eût envoyé la sixième partie de cette somme, je n'aurois pas eu le moindre doute que ce ne fût un effet de sa généreuse affection ; aussi considérable même que le permettroit l'attention qu'elle doit à sa famille : mais la grandeur de la somme me fait naître des scrupules ; & pour vous découvrir les secrètes inspirations de mon cœur, je crains qu'elle ne vienne d'une autre part.

J'ai informé madame Falkland de la mort de ma respectable mère vers le tems où j'ai donné la même nouvelle à miladi. Je n'ai pas donné à l'une plus qu'à l'autre la moindre connoissance de ma situation : cependant M. Falkland sait qu'elle ne peut être heureuse. Il connoît aussi mieux que personne jusqu'où mon frère est capable de porter son aveugle ressentiment. N'est-il donc pas naturel, ma chère, de s'imaginer que cet homme-là, qui est

la générosité même, aura pris la voie de miladi V.... pour faire arriver ses libéralités jusqu'à moi? J'en suis presque sûre. Il n'y a pas moins de trois semaines que j'ai marqué la mort de ma mère à miladi V....; pourquoi n'auroit-elle pas pensé plutôt à me tendre une main secourable, s'il lui étoit tombé dans l'esprit que j'en eusse besoin? Je ne lui ai pas donné le moindre sujet de le soupçonner; sans quoi je ne doute point de l'empressement de son amitié, suivant la mesure de ses forces: mais elle n'a pu savoir aussi-bien que M. Falkland, combien mon frère est irrité contre moi; & par conséquent, ma chère, elle n'a pu supposer mes besoins aussi réels qu'ils le sont. Elle veut savoir dans quels termes je suis avec mon frère: cette question n'est pas d'elle; le chevalier, pour son propre honneur, n'a peut-être pas découvert à M. Falkland la conduite qu'il tient avec moi, & M. Falkland veut en être informé. Mortel inventif! je confondrai son projet, & je ne me laisserai pas accabler d'obligations, jusqu'à ne pouvoir respirer sous le poids. Non, je ne recevrai pas le présent suspect de miladi V.... Mais le point est délicat; & mon refus ne doit pas être offensant: je renverrai son billet à miladi, avec des remercîmens qui lui fassent connoître qu'il n'est refusé que parce qu'il est excessif.

. . . .

24 *Novembre.*

Jugez, ma Cécile, si j'ai réussi dans mes efforts pour refuser de bonne grâce la généreuse offre de miladi V.... Voici ma réponse.

» Vous oppressez un cœur tout à vous, ma
» très-chère & toujours honorée miladi, par une
» générosité qui ne connoît pas de bornes. Pour-
» quoi me forcer de paroître ingrate, ou fière,
» en refusant les faveurs d'une si parfaite amie?
» Mais jugez mieux de moi, ma chère madame:
» je ne suis ni l'un ni l'autre. Si vous m'aviez en-
» voyé quelque petite marque de votre amitié,
» vous auriez été convaincue de ma reconnoissance
» & de mon respect, par l'empressement avec le-
» quel je l'aurois reçue. Mais ne cherchez pas,
» mon aimable miladi, à m'humilier excessive-
» ment par un surcroît de bienfait, dont je ne
» prévois aucune possibilité de m'acquitter. Per-
» mettez, madame, qu'avec autant de respect
» que de gratitude, je vous renvoie votre excessif
» présent. Je ne puis avec honneur recevoir une
» libéralité à laquelle j'ai si peu de droit, & d'au-
» tant moins que la justice demande à présent de
» vous que ce noble cœur, si prodigue dans sa gé-
» nérosité, sache un peu se resserrer.

» Je ne dirai pas que ma situation soit aussi
» douce qu'elle l'étoit autrefois: cependant, grâces

» au ciel, mes sentimens s'y sont conformés. Mon
» frère n'est pas revenu à Londres depuis la mort
» de ma mère; mais je ne suis pas sans espérance
» de le trouver disposé comme vous croyez qu'il
» doit l'être pour sa sœur. C'est une raison de plus
» pour me persuader que ma chère miladi V....
» me pardonnera le refus de ses obligeantes offres,
» & sera persuadée elle-même que sa bonté ne
» s'exercera jamais sur un cœur plus reconnoissant
» que le mien. Je suis, &c. «.

J'ai mis son billet dans cette lettre, & je l'ai fait partir pour Lancashire. N'ai-je pas bien fait, chère Cécile ? S'il vient de M. Falkland, comme j'ai de si fortes raisons de le soupçonner, je ne me pardonnerois jamais de l'avoir gardé. Si réellement il est de miladi même, je suis satisfaite encore de ma conduite : la somme, dans sa situation actuelle, est assurément plus considérable qu'elle ne doit la donner & moi la recevoir; & je crois l'avoir insinué dans le tour de mon refus avec toute la déférence possible pour son jugement. Elle verra mes motifs ; & peut-être l'effet qu'ils auront sur elle servira-t-il à me faire découvrir si mes soupçons étoient justes.

Betty vient me dire qu'à force d'informations, elle peut me procurer une agréable retraite à cinquante milles de Londres, où, pour la somme de trente livres sterling, nous pouvons être logés,

nourris, mes enfans & moi, chez un honnête fermier, qui est fort connu de sa famille. Je pars aussi-tôt que les deux petites filles seront en état de faire cette route.

Le Journal est continué par Betty.

C'est sur moi, madame, que tombe encore une fois le fâcheux office de vous rendre compte de nos tristes jours. Ma chère maîtresse, condamnée sans cesse à de nouvelles souffrances, est saisie d'une fièvre qui la force de garder le lit. Elle m'ordonne d'écrire tout ce qui peut arriver autour d'elle. Seigneur! prends-nous sous ta garde. Il n'y a que des afflictions dans ce monde, & je vois que ma pauvre maîtresse en a sa pleine moisson. Une attention continuelle sur ses enfans, & la privation du repos pendant une si longue suite de nuits, ont attiré sur elle cette nouvelle disgrâce. O madame! la perte de la santé passe pour un rude fléau, avec les richesses même; que doit-ce être dans la situation de ma maîtresse? Mais elle a la patience de Job. Ses épreuves mettroient d'autres femmes hors d'elles-mêmes; mais il semble qu'elles augmentent son courage. Aujourd'hui je n'ai pu me dispenser, quoiqu'avec un serrement de cœur, de vendre une de ses riches dentelles de coëffure. Je lui avois entendu dire qu'elle avoit coûté soixante guinées; & quoiqu'elle n'ait été portée qu'une fois,

je n'en ai pas tiré plus de quinze. Cet argent, si sa maladie continue, ira peut-être au seul médecin. Qu'importe, après tout ? La santé ne peut être achetée trop cher.

30 Novembre.

Ma maîtresse est mieux par intervalles. Le médecin juge que le mal est particulièrement dans les esprits. Il ne le croit pas fort dangereux; mais il paroît craindre qu'il ne soit long. Bon Dieu! que devenir tous, s'il en juge bien ?

3 Décembre.

Ma maîtresse a reçu aujourd'hui une lettre de miladi V.... & m'ordonne de vous en envoyer une copie.

A MADAME ARNIL.

« Vous ne sauriez vous imaginer, ma chère » madame, dans quelle inquiétude vous m'avez » jetée par le refus du billet que je vous avois » envoyé. Je n'en pénètre que trop la cause. » Mais, puisque vous l'avez refusé, je connois » si bien la force & la sincérité de vos résolu- » tions, que je ne veux pas prendre plus long- » tems sur moi le mérite de cette amicale & gé- » néreuse offre, qui seroit même excessive, je l'a- » voue, comme vous l'insinuez fort délicate- » ment, si c'étoit de moi qu'elle fût venue. Pour » vous mettre tout d'un coup dans le secret, c'est

» de notre noble ami M. Falkland, que j'ai reçu » cette somme, avec des instructions pour vous » l'envoyer comme de moi, parce qu'il savoit » trop bien que vous ne l'accepteriez pas de lui. » Mais vous voyant si déterminée à la refuser » de ma part même, je crois que l'honneur & » la justice m'obligent de rapporter une action si » louable à sa vraie source.

» M. Falkland me marquoit dans la même let- » tre, qu'ayant appris de sa femme la mort de » miladi Bidulphe, il craignoit que cette perte » ne rendît votre situation extrêmement malheu- » reuse; qu'il n'ignoroit pas le fâcheux état de » vos affaires; que d'ailleurs connoissant l'ardente » humeur de votre frère, il appréhendoit qu'il ne » portât un injuste ressentiment, jusqu'à vous re- » fuser la tendresse & les bons offices fraternels, » que vous étiez en droit d'attendre de lui. Si ma » crainte est juste, ajoutoit-il, quelle doit être » la situation de madame Arnil! Il me conjuroit » de faire passer entre vos mains cette bagatelle, » comme il la nommoit, sous le voile de mon » amitié pour vous, seul expédient qui pût lui » faire espérer qu'elle ne seroit pas refusée. Il » disoit aussi que si nous parvenions cette fois à » vous la faire accepter par mes mains, il imagi- » neroit de tems en tems d'autres voies, pour » vous fournir de petits secours qui vous met-

» troient un peu plus à l'aise, jusqu'à ce que
» votre frère soit rentré dans les sentimens qu'il
» vous doit. A présent, chère madame, vous sa-
» vez la vérité de toute l'affaire. J'avoue que c'est
» avec beaucoup de répugnance que j'ai consenti à
» prêter mon nom pour vous en imposer; mais
» comme c'étoit pour votre avantage, j'ai sur-
» monté mes scrupules.

» Je souhaiterois que votre extrême délicatesse
» vous eût permis d'accepter cette offre, & j'ai
» quelque raison de n'être pas contente de vous
» sur ce point. Cependant, mon aimable & pé-
» nétrante amie, peut-être avez-vous eu vos
» raisons. Passons là-dessus, si vous le voulez;
» mais souvenez-vous de m'avoir écrit que vous
» n'auriez pas refusé un petit témoignage de mon
» amitié. Que ne puis-je vous en offrir un, qui
» soit à la fois digne de vous & de tous mes sen-
» timens pour vous? Nous verrions alors qui l'em-
» porteroit, de votre délicatesse ou de la mienne.
» Mais c'est un petit témoignage d'amitié, que
» je vous envoie, & j'exige que vous l'acceptiez,
» si vous en avez le moindre besoin. Dans ce
» cas, je connois la candeur de votre ame; vous
» avez trop d'ingénuité pour me chagriner par
» un refus.

» Je me flatte que M. Falkland ne s'offensera
» pas de ce que j'ai trahi son secret. Que ser-

» viroit-il

» viroit-il à-présent que je l'eusse mieux gardé ? » Je suis bien aise que vous sachiez comme moi, » ce que ce cher cousin vaut. O ! que je déplore..... » Mais, inutiles regrets! Adieu, la meilleure & la » plus aimable des femmes! Vous êtes éprouvée » comme l'or, & l'adversité ne sert qu'à faire » éclater vos admirables perfections. Je suis, &c. »

Les esprits de ma maîtresse ont été fort affectés par la lecture de cette lettre. Je l'ai vue pleurer amèrement ; & pendant tout le reste du jour, elle n'est pas sortie d'un abbatement quim'a fait craindre de l'augmentation pour son mal. La bonne miladi V.... a mis dans sa lettre un billet de cinquante livres sterling. Ma maîtresse dit qu'elle ne doit pas le refuser, & qu'elle en fera ses remercîmens à miladi, aussi-tôt qu'elle sera capable de tenir sa plume. Dieu sait quand, car le mal avec quelque courage qu'elle y résiste, prend encore le dessus. Les deux jeunes miss se rétablissent très-lentement ; elles n'ont pas repris la moindre force ; & l'aînée a dans les yeux une foiblesse, qui ne lui permet pas de soutenir la moindre lumière. C'est en vérité, madame, une famille bien affligée. Je prie le ciel nuit & jour, de me donner un peu de santé, pour leur intérêt plus que pour le mien ; car je crois que je mourrois de douleur, si mes

ſervices venoient à leur manquer, c'eſt-à-dire, ſi je devenois incapable de les leur rendre.

6 Décembre.

Je continue d'écrire, madame, pour remplir mes ordres, ſans avoir preſque rien à vous dire, dans l'enceinte d'une chambre où regnent la triſteſſe & la maladie, & d'ailleurs où je ne vois jamais que le médecin & l'apothicaire. Ma maîtreſſe ne veut pas que ce paquet parte, qu'elle ne ſoit en état de vous écrire, de ſa propre main, qu'elle eſt mieux, de peur que mes pauvres obſervations ne vous cauſent trop d'inquiétude.

7 Décembre.

Il y a, dans la maladie de ma maîtreſſe, des alternatives de bien & de mal, qui ne permettent pas d'en juger. Elle eſt un peu mieux pendant quelques momens; & l'heure d'après elle ſe trouve plus mal que jamais. Le médecin demande une conſultation, quoique ma maîtreſſe y ſoit très-contraire; mais ces médecins aiment à s'attirer l'un à la ſuite de l'autre. Le préſent de miladi V.... eſt venu fort à propos, & je prévois qu'à ce compte, il ne durera pas bien long-tems. Ma maîtreſſe me diſoit tantôt : Betty, les mouvemens qu'on ſe donne pour ma vie, feroient croire qu'elle eſt fort heureuſe, & d'une très-grande importance

au monde ; mais voici le nœud, en regardant les enfans ; c'eſt pour eux qu'il faut tâcher de me rétablir.

Après un intervalle de ſix ſemaines, on trouve ces premières lignes de madame Arnil, d'un caractère à peine liſible.

20 Janvier.

Echappée enfin, par la grâce du ciel, des portes de la mort; rendue à mes chers enfans, ma Cécile; à peine capable de vous écrire d'une foible main, que votre amie eſt vivante. . . .

25 Janvier.

Je me retrouve en état, ma chère, de reprendre mon ancien office, autrefois le plus doux de ma vie, lorſque la ſanté, la joie & la proſpérité couronnoient mes jours. Que la ſcène eſt aujourd'hui changée ! il me ſemble que rien n'eſt plus le même autour de moi, ſi ce n'eſt ma manière de penſer & de ſentir. Vous ne ſauriez vous imaginer, ma Cécile, combien je ſuis différente de moi-même. Vous ne diriez plus à préſent que vous enviez mon teint; à peine me reconnoîtriez-vous, & rien n'eſt moins ſurprenant, après environ deux mois d'une fièvre lente & douloureuſe, qui n'a pas ceſſé de me ronger. C'eſt encore avec difficulté que je tiens ma plume ; mais je ſens que ma main s'empreſſe d'obéir à mon cœur, qui voudroit pouvoir s'élancer lui-même juſqu'à toi. Elle a fait un autre ef-

fort pour écrire quelques lignes de remercîmens à miladi V.... Je n'ai pu refuser ce qui venoit d'elle. Les termes de sa seconde lettre ne me le permettoient pas. Il faut convenir, ma chère, que sans ce secours, je me serois vue extrêmement à l'étroit, attachée, comme je l'ai été si long-tems, au lit de douleur.

26 Janvier.

Betty vient d'apprendre que mon frère est depuis quelque tems à la ville. Mais il ne prend aucune connoissance de ma situation. Je n'ai pas d'autre parent que lui dans le monde. Il est impossible qu'il poussât si loin la cruauté, s'il étoit instruit de tout : mais sa femme lui cache ce qu'elle a su; & peut-être me croit-elle retirée dans quelque coin obscur, où elle m'abandonne à mon sort. Mon frère n'est pas d'un naturel dur; mais son humanité ne va pas jusqu'à lui faire chercher ceux qui sont dans l'affliction. Je juge d'ailleurs que son orgueil me croit volontiers loin des observations, & je m'imagine qu'aussi long-tems que je n'irai pas frapper à sa porte, il ne cherchera pas à savoir ce que je suis devenue.

L'hiver étant avancé, & mes forces ne paroissant pas revenir, je ne puis penser, avant l'arrivée du printems, à prendre mon vol vers ma paisible retraite de province. Je languis pour le tems de ma délivrance; c'est le nom que je dois donner à

mon départ ; car en vérité, ma chère, mes esprits sont absolument épuisés par tout ce que j'ai souffert ici dans ma petite prison.

27 *Janvier.*

Mon ancienne hôtesse de la rue Saint-Albans, a dit à Betty, que j'avois chargée d'aller savoir d'elle s'il n'étoit pas venu de lettres pour moi, que plusieurs personnes de ma connoissance s'étoient présentées en différens tems : mais je n'apprends pas qu'on ait fait la moindre information chez elle, de la part du chevalier. J'avois laissé ordre à cette femme de ne pas dire où je suis logée, précaution assez inutile : on ne se donne guères la peine de suivre les malheureux à la trace ; & je crois que parmi ceux que la bienséance peut avoir portés à me rendre le devoir commun, après la mort de ma mère, il y en a peu qui aient regretté de n'avoir pu me trouver.

30 *Janvier.*

J'ai formé, ma chère, une petite espèce de plan pour ma vie future. Vous vous souvenez des conditions dont Betty est convenue pour moi avec le Fermier chez lequel je suis déterminée à me retirer : mais ne pouvant espérer d'y être à si bon compte lorsque mes enfans commenceront à grandir, j'ai cherché quelque moyen d'augmenter un aussi mince revenu que le mien, pour le tems où nos besoins

ne peuvent manquer de croître aussi; car j'ai pris la ferme résolution de ne rien ajouter aux obligations pécuniaires que j'ai à ma généreuse miladi V.... Vous savez, Cécile, que je me sers assez bien de mon aiguille. Mon hôtesse actuelle fait un bon commerce de broderie, qui est maintenant fort à la mode; & de quantité d'ouvrages, qu'elle paye libéralement, je ne sais si j'en ai vu d'égal à quelques-uns des miens. Là-dessus, ma chère, j'ai conçu que dans ma retraite de province, je pouvois me faire une très-utile occupation de ce travail. J'ai fait voir à mon hôtesse une broderie d'écran, que j'ai faite avant mon mariage, & qui n'a jamais été montée : elle trouve l'ouvrage si curieux, qu'elle donneroit, dit-elle, tout ce qui lui seroit demandé, pour une si bonne main. Betty s'entend aussi fort bien à cette sorte d'ouvrage; & voyant cette chère fille déterminée à ne me pas quitter, je dois prendre soin, par reconnoissance, qu'elle n'ait pas trop à souffrir de sa bonté. J'espère qu'entr'elle & moi, nous ferons beaucoup; & mon obligeante hôtesse a promis de recevoir & de débiter, pour une rétribution fort légère, tout ce que nous pourrons envoyer.

Vous ne vous imagineriez jamais combien je suis satisfaite de ce plan. Betty ne se possède pas de joie, depuis que je lui laisse l'espérance de me suivre. Je commencerois déjà l'exécution de mon

deſſein, ſi ma ſanté me le permettoit: mais, hélas! Cécile, je ſuis encore ſi foible, que je ne puis être plus d'une heure ou deux hors du lit; & quelque étroite que ſoit ma chambre, je ne la traverſe pas ſans ſecours. La fraîcheur de l'air, avec un peu d'exercice, contribueroit plus que tout le reſte au rétabliſſement de mes forces: mais les moyens de me procurer ce ſoulagement ne ſont pas encore en mon pouvoir. Il faut attendre ma guériſon de ce lent, mais infaillible remède, qu'on nomme la patience.

10 *Février.*

J'ai, Cécile, un incident merveilleux à vous raconter. Vous allez vous joindre à moi, pour admirer & bénir les miſéricordieuſes diſpenſations de la providence.

Ce matin je ne faiſois que ſortir du lit, & j'étois paſſée dans le cabinet, lorſque Betty m'eſt venu dire qu'un homme demandoit à me voir. J'ai répondu qu'il pouvoit entrer. Il étoit demeuré à la porte, pendant que Betty me l'annonçoit. Elle l'a fait entrer auſſitôt. Je ſuis allée au-devant de lui juſqu'à l'antichambre. Il me ſembloit âgé de quarante à cinquante ans. Son habit étoit commun, mais propre. J'ai fait ſigne à ma Betty de ſe retirer, & j'ai demandé civilement à cet étranger ce qu'il déſiroit.

Comme j'étois debout lorſqu'il s'étoit avancé,

je n'ai pas changé de posture en lui parlant; & j'avoue que sur les apparences, je n'ai pas jugé qu'il dût prétendre à s'asseoir avec moi. Vous savez que j'ai peu de fierté, mais il y a une sorte d'usage établi, dans lequel on tombe naturellement. L'étranger a tourné la tête derrière lui comme cherchant une chaise. J'ai compris ce mouvement, & m'étant moi-même assise, je l'ai prié de le faire aussi. Il l'a fait, & d'un air qui sembloit marquer qu'il croyoit ma civilité dûe.

Je m'imagine, a-t-il dit, que si vous ne me reconnoissez pas, madame, vous ne sauriez du moins ignorer que vous avez un parent nommé Warner, qui s'embarqua pour les Indes il y a plus de vingt ans. J'ai répondu que je me souvenois d'avoir entendu parler d'un parent de ce nom.

Vous voyez, madame, a-t-il répliqué, cet homme infortuné devant vous. Je suis votre plus proche parent. Votre père étoit le seul frère de ma mère. La fortune m'a fort maltraité. J'ai perdu, en revenant dans cette île, ce que plus de vingt ans de travail & d'industrie m'avoient fait gagner. La somme, quoique médiocre, auroit suffi pour me faire passer décemment le reste de mes jours.

Je lui ai demandé comment ce malheur étoit arrivé? J'ai commencé, m'a-t-il dit, par tomber malade aux Indes; & je suis demeuré dans une langueur, dont on a pensé que l'air natal étoit

ſeul capable de me rétablir. Cet avis s'eſt trouvé ſi conforme à mes propres inclinations, qui depuis long-tems me faiſoient déſirer de revoir ma patrie, que j'ai pris l'occaſion d'un vaiſſeau deſtiné pour l'Angleterre. Mais nous ſommes tombés malheureuſement au pouvoir d'un armateur françois, qui ne m'a laiſſé que mes habits, & m'a mis à terre ſur la côte d'Eſpagne, où j'ai demandé mon paſſage en Angleterre, ſans autre reſſource que quelques piaſtres, qui faiſoient ma part d'une quête, accordée en faveur de mes compagnons & de moi, entre les marchands Anglois.

Pendant ſon diſcours, j'ai cru découvrir ſur ſon viſage une forte reſſemblance avec mon père, qui paſſoit lui-même pour en avoir beaucoup avec ſa ſœur, mère de ce malheureux M. Warner. Elle étoit fort belle femme, & j'avois vu ſon portrait. L'hiſtoire étoit croyable, & je n'avois nulle raiſon d'en douter. Mais il faut ici vous expliquer par quelle aventure cet infortuné parent avoit été ſi long-tems éloigné de ſa famille.

Sa mère, ſœur, comme j'ai dit, de mon père, ne conſulta qu'une folle paſſion pour épouſer un officier réformé, qui mangea ſon bien. Cette conduite irrita ſi vivement mon père, que depuis le jour qu'elle fut mariée juſqu'à celui de ſa mort, il ne voulut pas la voir. Elle perdit ſon mari, qui ne lui laiſſa qu'un enfant, ce même Warner, âgé

d'environ neuf ans. Elle ne ſurvécut pas long-tems, & le petit orphelin demeura ſans autre reſſource que mon père : j'ai ſouvent entendu dire qu'il n'étoit pas heureuſement né, & qu'on ne pouvoit lui faire aimer ſes livres d'étude. Cependant il fut mis au collège, & mon père fit pour ſon éducation la même dépenſe que s'il eût été ſon fils. A ſeize ans, comme il écrivoit fort bien, & qu'il marquoit aſſez de goût pour les comptes, on prit le parti de le mettre en apprentiſſage chez un gros négociant : mais, dans cette ſituation, qui dura près d'un an, il fit quantité d'extravagances que ſon maître ne lui pardonna qu'en conſidération de mon père. Enfin, il en commit une qui l'obligea de ſe mettre à couvert ; & ſans s'ouvrir à perſonne, il trouva l'occaſion de s'embarquer ſur un vaiſſeau qui partoit pour les Indes occidentales, dans lequel il ſe cacha même à ſon départ ; de ſorte qu'on fut long-tems ſans ſavoir ce qu'il étoit devenu. Environ neuf mois après, mon père reçut une lettre de lui, dans laquelle, demandant grâce pour ſes erreurs de jeuneſſe, il l'informoit qu'il étoit entré dans un bureau de commerce, & qu'il étoit réſolu de réparer, par une bonne conduite, toutes ſes folies paſſées. C'eſt l'unique lettre que mon père, ou ſes autres connoiſſances, aient jamais reçu de lui. Mon père lui fit réponſe, mais demeura ſans autre éclairciſſement ; & tout es ſes

informations, pendant l'eſpace de deux ou trois ans, n'ayant pu lui en faire apprendre davantage, on conclut que le jeune fugitif étoit mort.

Je me ſouvenois d'avoir entendu ces circonſtances, & voyant qu'elles s'accordoient parfaitement avec ſon récit, je n'ai pu douter qu'il ne fût l'homme en queſtion. Monſieur, ai-je dit ſans balancer, votre hiſtoire ne m'eſt pas inconnue; & votre reſſemblance avec mon père, qui étoit l'image de votre mère, me perſuade entièrement que vous êtes ce M. Warner que j'ai tant de fois entendu nommer. Vous êtes aſſurément mon parent très-proche, & vos malheurs m'affligent beaucoup; d'autant plus, monſieur, que ma fortune ne me donne pas tout le pouvoir que je ſouhaiterois pour vous aſſiſter; mais c'eſt ſur quoi nous nous expliquerons plus particulièrement, après avoir commencé par déjeûner. Auſſi-tôt j'ai donné ordre à Betty de nous ſervir du caffé. Pendant que nous étions à le prendre, j'ai voulu ſavoir de mon couſin comment il étoit parvenu à me découvrir ſi-tôt; car j'aurois dû vous dire que ſuivant ſon récit, il n'étoit à Londres que depuis deux jours. Il m'a répondu qu'un des commerçans anglois, dont il avoit reſſenti la bonté à Cadix, l'avoit chargé d'une lettre pour Londres, avec ordre de la remettre au caffé de Pall-Mall; qu'en l'y laiſſant, il avoit vu ſur le comptoir une autre lettre adreſſée au cheva-

lier Bidulphe; que ce nom l'avoit frappé, & que ſuppoſant ſon oncle mort, il avoit jugé que ce devoit être ſon couſin; qu'il penſoit à s'éclaircir, dans la vue de s'adreſſer à lui pour implorer ſon ſecours, s'il apprenoit que ce fût mon frère; mais qu'heureuſement il avoit eu l'occaſion de ſe ſatisfaire à l'heure même; que mon frère étoit arrivé au même moment dans ſon carroſſe, qu'il avoit reconnu & les armes & quelques-uns même de ſes traits. Il étoit à peu-près l'heure du dîner, a-t-il ajouté, & j'ai entendu qu'il donnoit ordre de toucher chez lui. Je remis ma viſite au matin du jour ſuivant; & m'étant informé de ſa demeure, je ne manquai pas hier de m'y rendre à l'heure que je m'étois propoſé.

Mon nouveau couſin s'eſt arrêté & s'eſt mis à prendre ſon café ſans dire un mot: ma curioſité a pris feu.

Hé, le vîtes-vous, monſieur? Oui, madame, & je l'entendis auſſi. La maiſon eſt belle, & rien n'y paroît manquer pour l'élégance. Après avoir ſu du portier qu'il étoit viſible, je priai le premier laquais que je rencontrai de dire à ſon maître qu'un honnête homme, arrivé nouvellement des Indes occidentales, & chargé d'une commiſſion pour lui de la part de M. Warner ſon parent, ſouhaitoit de lui parler. Le laquais monta l'eſcalier; & reparoiſſant bientôt, il me demanda ſi j'avois une let-

tre du gentilhomme que j'avois nommé. Non, répondis-je; mais dites à M. le chevalier que j'ai quelque ouverture à lui faire.

Le laquais, après avoir rempli sa commission, ne descendit que la moitié de l'escalier, & se penchant sur la balustrade, me dit assez cavalièrement de monter. Je trouvai dans un grand cabinet votre frère & votre belle-sœur, je suppose, qui étoient à déjeûner. Il y avoit du chocolat & du caffé sur la table. Je fis une très-respectueuse révérence. A peine la dame remua la tête. Votre frère m'ayant regardé de la tête aux pieds, & fixant les yeux sur mon visage, me dit: votre serviteur, monsieur. Le laquais qui m'avoit introduit s'étoit retiré. Monsieur, dis-je enfin, m'auriez-vous tout-à-fait oublié? Pour moi je vous ai remis parfaitement. Il me répondit, en hésitant, avec un changement de contenance qui ne me promettoit rien d'heureux; je vous proteste, monsieur, que je ne vous connois nullement. Quoi? monsieur le chevalier, vous avez oublié votre cousin Edouard Warner! Il se tourna vers sa femme, elle vers lui; ils se regardèrent, lui avec un sourire forcé, qu'elle lui rendit, sans savoir apparemment pourquoi. Je me souviens de ce nom, qui étoit celui d'un parent de la famille, mort, je crois, depuis long-tems; mais quand il seroit encore au monde, s'il falloit me rappeler sa figure, c'est de si loin.... qu'en

vérité... je doute que je le puſſe. Pendant ce préambule, il me laiſſa ſur mes jambes; il étoit étendu ſur une chaiſe commode, une taſſe de chocolat à la main; l'approchant de ſes lèvres, & me parlant tour à tour. Sa femme excitoit à manger une petite perruche qui étoit perchée ſur ſon épaule.

Je dois être plus changé que vous, M. le chevalier. Ce que j'ai ſouffert, & ma longue réſidence dans un climat enflammé, en ſont deux bonnes raiſons; mais eſt-il poſſible qu'il ne vous reſte rien de mes traits? Nul ſouvenir de ma voix? Je vous ai porté mille fois dans mes bras. Monſieur, me répondit-il, je ne veux pas diſputer l'identité de votre perſonne; mais je ſerai bien aiſe de ſavoir ce que vous avez à m'ordonner. A vous ordonner, monſieur? Le pauvre demande des grâces, & n'ordonne rien.

Je lui racontai ma malheureuſe avanture, dans les mêmes termes que vous venez de l'entendre. Sa dame parut n'y faire aucune attention, mais ceſſa de parler à ſon perroquet. Lui, prêta l'oreille à mon récit; mais avec tant d'impatience dans les yeux, que j'en demeurai interdit. J'étois encore debout; cependant, pour rendre ma poſture un peu plus ferme, je m'étois haſardé à me ſoutenir ſur le dos d'une chaiſe.

Lorſque j'eus fini, votre frère s'emporta beaucoup, & parut avoir médité cette ſcène, pen-

dant que j'étois encore appuyé ; il marcha violemment jusqu'au bout de la chambre, & se tournant vers sa dame ; charmante avanture, que celle d'un homme qui s'ouvre à toute sorte de prix l'entrée de cette maison, par l'histoire d'une commission de la part d'un parent, & qui, pour finir par une agréable surprise, devient tout d'un coup ce parent même, & nous demande l'aumône en son propre nom !

Je lui dis : monsieur, je vous demande pardon de la liberté que j'ai prise de m'introduire chez vous ; mais vous n'en serez que plus facile à me pardonner, s'il vous plaît de faire attention que c'est par respect pour vous, que dans la situation où je suis, je n'ai pas voulu me faire connoître de vos domestiques. La même raison m'a fait juger que si je ne me faisois pas annoncer d'une manière un peu intéressante, j'aurois pu recevoir ordre de vous envoyer mes explications par la bouche d'un laquais, ce que vous n'auriez pu vous-même approuver. Vous pouviez m'écrire, interrompit-il. Ah ! monsieur, en secouant la tête, quand je l'aurois fait...., & je n'ai rien ajouté. Vous n'en feriez pas plus avancé ; n'est-ce pas ce que vous voulez dire, me répliqua-t-il avec un sourire méprisant. En un mot, monsieur, je ne puis rien faire pour vous ; qu'attendiez-vous donc de moi ? Je lui protestai que mes vues n'étoient pas d'être un fardeau

pour lui. Je suis fait, lui dis-je, aux affaires; j'ai la main fort bonne, & j'entends les comptes. Mon espérance est d'entrer chez quelque négociant; mais dans l'intervalle, je meurs de faim: je ne suis ici qu'un étranger, quoiqu'au sein de ma patrie. J'observai qu'il portoit la main à sa poche, comme pour chercher quelque monnoie. Chevalier, dit sa femme, qui l'avoit observé comme moi, c'est perdre sa peine & son argent que d'ouvrir sa bourse pour les gens de cette sorte. Ayez cette générosité pour l'un, ils en font paroître un autre, qui s'attribue les mêmes droits. Votre frère alors retira la main de sa poche, comme si les regards de sa femme l'eussent arrêté. Monsieur, me dit-il impérieusement, je ne puis vous assister.

Je lui demandai si le ciel avoit conservé vos jours, & s'il pouvoit m'apprendre du moins de vos nouvelles; car toute jeune que vous étiez, quand j'ai quitté l'Angleterre, je n'avois pas oublié que mon oncle avoit une fille. Votre frère, pour toute réponse, me dit brusquement qu'il ne savoit rien de vous, depuis que vous aviez préféré l'amitié des étrangers à celle de vos plus proches parens. Aussi-tôt ayant sonné, & fait appeler son valet de chambre pour l'habiller, il sortit du cabinet, sans jeter un regard sur moi. Je me hasardai à demander votre nom à sa femme,

si

si vous en aviez changé, & quel étoit le lieu de votre demeure ? Elle m'apprit votre nom; mais, après m'avoir assuré qu'elle ignoroit où vous étiez logée, elle ajouta que je pouvois m'épargner la peine de cette recherche, parce qu'elle savoit que vous n'étiez capable de rien pour moi.

Je ne pensai qu'à me retirer. Cependant, en traversant l'anti-chambre, un laquais, dont je pris des informations, m'adressa dans la rue saint-Albans, où vous aviez autrefois logé. J'y allai directement; & ce ne fut pas sans difficulté que j'obtins des gens de la maison, l'adresse de celle-ci. Mes besoins sont si pressans, madame, que je me suis hâté de venir ce matin, pour vous faire connoître ma misère; mais je crains bien que l'avis de votre belle-sœur, par rapport à vous, ne soit que trop vrai. En achevant sa réflexion, il a promené ses yeux sur l'humble meuble de mon anti-chambre; & portant sa tasse à ses lèvres, il a fini de prendre son café, qui devoit être tout froid.

Monsieur, ai-je répondu, si ma belle-sœur vous a dit que je suis pauvre, elle vous a dit la vérité. Cependant je ne le suis pas au point de ne pouvoir vous être bonne à rien. Si vous voulez prendre un logement à bon marché dans mon voisinage, je m'engage à vous fournir de quoi le payer, & si vous voulez vous contenter de ce que je

mange avec ma petite famille, vous serez le bien venu tous les jours, en attendant qu'on puisse faire quelque chose pour vous. Je vois peu de monde; mais je trouverai quelque moyen de vous procurer des recommandations pour quelque emploi. Alors, portant la main à ma poche, j'en ai tiré cinq schellings, qui étoient tout ce que j'avois sur moi, & je les lui ai mis dans la main : vous pouvez devoir une bagatelle, monsieur, dans le lieu où vous avez passé ces deux nuits. Votre logement ne peut avoir été somptueux; mais si cette petite somme ne suffit pas pour vous acquitter, dites-le moi librement.

Il a souffert que j'aie mis l'argent dans sa main, qu'il n'a pas fermée. Il a fixé un regard d'étonnement sur mon visage; mais au lieu de me répondre, il s'est écrié : bon dieu ! bon dieu ! & défaisant deux ou trois boutons de sa veste devant sa poitrine, il s'est mis à sangloter, comme si son sein eût été prêt à s'ouvrir. Sa reconnoissance m'a très-vivement touchée, & je me suis efforcée de dissiper quelques larmes, qui me sont venues aux yeux. Je voudrois pouvoir pleurer, a-t-il dit; mais je ne puis, & ces chères larmes, puissent-elles être les dernières que vous ayez jamais sujet de verser, vous, ma digne, ma généreuse, ma tendre parente ! Que dieu me pardonne d'avoir mis un tel cœur à l'épreuve! Mais je l'en récompenserai.

Je jure que je le récompenserai largement de tant de bonté.

Il a tiré aussi-tôt d'une de ses poches un petit porte-feuille de chagrin rouge, & l'ouvrant, il m'a mis entre les mains un billet de deux mille livres sterling sur la banque d'Angleterre. Jugez, ma Cécile, à quel point cette vision m'a frappée! Monsieur, vous me confondez! c'est tout ce que j'ai pu dire.

Pardonnez si je vous ai trompée, m'a-t-il dit; c'étoit avec de bonnes intentions. Je suppose qu'à présent il est inutile de vous dire que je ne suis pas un pauvre misérable abandonné, tel que je me suis représenté. Apprenez la vérité de ma situation. Vous voyez devant vous un des plus riches particuliers des domaines d'Angleterre. Mon début, comme vous avez pu le savoir, n'a été que celui d'un simple commis dans le bureau d'un négociant de la Jamaïque, d'où j'ai écrit deux fois à votre père, sans en avoir jamais reçu de réponse.

Je n'ai pu m'empêcher de l'interrompre, pour l'assurer que j'avois entendu dire à mon père qu'il avoit reçu de lui une lettre, à laquelle il avoit répondu; mais qu'il n'en avoit pas reçu d'autre, & qu'ensuite il avoit fait beaucoup de recherches & d'informations inutiles.

Peut-être m'a-t-il écrit, a repris M. Warner; mais je n'ai reçu aucune lettre, ni entendu parler

d'aucune information, ce qui me piqua si vivement, que je pris la résolution de ne plus écrire. En peu de tems, mes services furent d'une si grande utilité pour mon maître, qu'il me prit en affection; & n'ayant qu'une fille, sa seule héritière, à qui j'avois eu le bonheur de plaire aussi, sans que je me fusse apperçu de ses sentimens, que son père trouva le moyen de découvrir, il me l'offrit naturellement en mariage, avec assurance de me laisser tout son bien à sa mort, & de m'admettre immédiatement en société de commerce avec lui. L'unique retour qu'il demanda de ma part, fut le changement de mon nom, pour prendre le sien. Je ne fis aucune difficulté de le satisfaire, d'autant plus que si je n'avois pas commencé avec sa fille par l'amour, je ne trouvois ni dans sa personne, ni dans sa naissance, aucune raison d'être refroidi par cette condition. Le mariage se fit; mon beau-père remplit ponctuellement sa promesse, & trois ans après je me trouvai, par sa mort, en possession d'un fond considérable. L'année suivante je perdis ma femme en couche de son premier enfant, qui mourut avec sa mère. Le changement de mon nom a fait vraisemblablement l'embarras de ceux qui ont été chargés de me découvrir; & peut-être dois-je aujourd'hui me reprocher trop de négligence à faire savoir ma bonne fortune à mes amis.

Le succès a si fidellement accompagné toutes mes entreprises de commerce, que mon bien s'accrut prodigieusement. Environ cinq ans après la mort de ma première femme, j'épousai la veuve d'un négociant, de laquelle j'eus des biens immenses. Je l'ai tendrement aimée. Elle étoit d'un caractère charmant. Elle me donna un fils d'une grande espérance, & nous vécûmes très-heureusement ensemble l'espace de douze ans, à la fin desquels il a plu au ciel de m'enlever la mère & l'enfant. Pauvre homme! ses larmes ont commencé à couler ici. Il a pris un moment pour les essuyer.

Après cette perte, a-t-il continué, la vie m'est devenue ennuyeuse. Je me voyois des richesses dont je ne pouvois faire l'emploi, & je n'avois personne à qui les laisser. Ma santé commençoit à baisser. Le séjour de l'île me déplut, & je résolus, moitié pour dissiper ma mélancolie, moitié par affection pour mon pays natal, de revoir encore une fois l'Angleterre. Je mis mes affaires en bon ordre; je fis partir devant moi de grosses sommes d'argent, & j'en emportai une très-grande avec moi. Pendant mon voyage, la fantaisie me prit de m'informer de votre famille & de me présenter à vous, comme je l'ai fait, pour mettre vos dispositions à l'épreuve; dans la résolution de partager, autant que je vous en trouverois dignes, mes affections & ma fortune entre vous; parce

que je savois que vous êtes les seuls parens qui me restent au monde.

Il y a plus d'un mois que je suis en Angleterre. Je me suis rendu d'abord en Wiltshire, où j'ai bientôt su que votre père & votre mère étoient morts; & que votre frère ayant fait un mariage avantageux, résidoit ordinairement à Londres. Vous, on m'a dit que vous aviez été mariée, & que vous étiez demeurée veuve; mais on n'a pu me donner d'autres informations. En rentrant dans Londres, il ne m'a pas été difficile de découvrir la maison de votre frère. J'avois eu la satisfaction d'entendre parler fort bien de lui; mais j'étois déterminé à faire moi-même l'expérience de son caractère; & s'il m'avoit témoigné du moins quelque légère apparence de tendresse, j'aurois fait aussi mon expérience sur vous, avant que de vous découvrir mes desseins à l'un ou à l'autre.

Je me suis vêtu exprès avec la simplicité que vous voyez, & je n'ai pas besoin de vous répéter quel succès j'ai recueilli de mon entreprise. Votre frère est un cœur étroit, un caractère inhumain, que j'efface pour jamais de mes pensées. Votre partage en sera meilleur, quoique j'aye plus de bien qu'il ne faut pour vous enrichir tous deux.

Votre charmante bonté, je le dis encore, ma respectable parente, sera récompensée au centuple. Le billet, que vous avez dans la main, n'est

que pour votre usage présent. Je sais le besoin que vous en avez; acceptez-le seulement comme les arrhes de ce que mon amitié vous destine. Ce frère, qui jouit lui-même d'une abondante fortune, & qui peut voir dans l'indigence une sœur telle que vous, doit avoir perdu tout respect pour les liens du sang; & je ne suis plus surpris que moi, qui le touche de moins près, il m'ait si barbarement traité.

Voyez, ma Cécile, quelle étonnante révolution! que pouvois-je faire, que de lever les yeux vers le ciel, pour adorer en silence, au fond du cœur, ce dieu qui est le père des orphelins & le défenseur de la veuve affligée?

Il s'est passé quelque tems avant que j'aye pu ramener mon esprit à la forme ordinaire du discours. J'ai cru pouvoir accepter, avec reconnoissance, le noble présent de mon cousin. Il s'est informé de ma situation, jusqu'aux moindres circonstances. Je ne voyois rien à lui déguiser, & la pensée ne m'en est pas même venue. Il m'a fait quantité de questions, sur la conduite de mon frère avec moi. Je l'ai satisfait simplement & de bonne foi; ses invectives n'en ont été que plus amères, contre le mari & contre sa femme : mais je me vengerai d'eux, a-t-il ajouté; je vous ferai triompher de lui & de son orgueilleuse moitié. Dans quel logement je vous trouve ici, ma pauvre chère

coufine! est-ce là votre meilleure chambre? C'est l'unique, ai-je répondu, avec celle où je couche, moi & mes enfans, & un cabinet pour ma servante. Il a voulu voir mes deux filles, & je me les suis fait amener. Des anges! s'est-il écrié, la larme à l'œil. Il les a tendrement embrassées. Chers enfans! vous avez un méchant oncle, mais vous avez la meilleure des mères; & c'est moi qui me charge de vous.

Demain, m'a-t-il dit, je viens dîner avec la chère petite famille. Nous mangerons ensemble un morceau de consolation; mais, je vous le recommande, pas un mot à personne de tout ce qui s'est passé. Il m'a dit adieu jusqu'au lendemain, d'un air & d'un ton affectueux; & prenant lui-même la peine d'ouvrir la porte, il est descendu après l'avoir fermée.

Permets, Cécile, permets que je quitte ma plume, & que j'admire ma destinée!

Je me suis sentie, ma chère, comme oppressée par une foule de sentimens qui m'ont tout d'un coup ôté le pouvoir d'écrire. Quelles scènes de bonheur s'ouvriroient à présent devant moi, si le bonheur consistoit dans les seules richesses! mais non, non, il n'y consiste pas. Mon cœur, brisé de chagrin, ne peut retrouver sa tranquillité sitôt. Cependant je vois de réels sujets de joie par des motifs de raison,

d'humanité, & par d'autres considérations louables; je veux m'y livrer un peu. Je puis, à présent, m'acquitter d'une partie des extrêmes obligations que j'ai à M. Falkland, du moins pour ce qui regarde la dette pécuniaire. Je puis à présent reconnoître avec usure la bonté de ma chère miladi V... Je puis assurer un sort à mon affectionnée & digne Betty. J'ai la délicieuse perspective de donner à mes enfans une éducation convenable à leur naissance! &, si le ciel prolonge mes jours, je les vois honorablement, heureusement établis dans le monde. J'aurai l'inestimable pouvoir de répandre des bienfaits! O! ma chère, quel bien c'est pour moi d'avoir été dans l'affliction! Elle a tellement aggrandi mon ame, que je sens des transports inconnus dans la prospérité à la seule idée du pouvoir où je vais me trouver d'être utile aux misérables. Qui ne voudroit pas éprouver l'adversité, pour en tirer ce précieux fruit?

11 *Février.*

Mon nouveau cousin n'a pas oublié sa promesse: il est venu dîner avec moi. Betty avoit préparé deux plats seulement; mais des meilleurs mets de la saison; & le plus habile cuisinier n'auroit pas fait mieux. Je ne vous représenterai pas la cordiale satisfaction avec laquelle notre petit festin s'est passé. M. Warner m'avoit envoyé dès le matin, une petite provision d'excellent vin. Il paroît qu'à

l'exemple de tous nos américains, il n'a pas d'aversion pour la bouteille.

Betty s'étant retirée avec mes enfans, il m'a dit qu'il s'étoit occupé le matin à chercher une maison pour moi : il faut quitter promptement celle-ci, & suivre un peu ma direction ; car je veux mortifier votre insolent frère & sa femme. Vous aurez une aussi belle maison que la sienne, mieux meublée, je vous assure, ou je saurai pourquoi non. Mon intention est de vous établir sur le pied d'une duchesse ; & vous roulerez, devant la porte de cet indigne frère, dans un plus bel équipage que celui de sa poupée. Mais malgré l'affection que je vous porte, je ne me propose pas de demeurer avec vous : tout vieux & tout battu de l'oiseau que je suis, vous êtes jeune & belle ; & le monde n'est que trop plein de scandales. Ainsi, je ne pense qu'à prendre un appartement dans quelque maison de votre quartier, d'où je n'aie pas trop loin pour vous rendre mes visites.

Je l'ai remercié d'une attention si prudente ; mais je l'ai prié de mettre des bornes à sa générosité, & de me laisser vivre dans un état modéré, qui seroit toujours mon choix, quelles que pussent être mes richesses. Ne dites pas non, cousine, a-t-il interrompu ; de grâce, ayez cette complaisance pour moi. Je vous en demande sur ce point : la satisfaction de mon cœur y est attachée. Vous se-

rez une figure brillante, quelque tems du moins; & lorsque ma vengeance sera remplie, vous vivrez ensuite à votre gré. Je n'ai pas voulu contrarier son caprice: cependant j'étois fort effrayée de cette figure brillante, qu'il falloit faire subitement. Mon cher bienfaiteur, ai-je répondu, que dira le monde, de me voir passer tout d'un coup de l'obscurité à cette splendeur dont vous parlez? Quoique vous ne demeuriez pas avec moi, comme je suis encore assez jeune, ne pourrois-je pas être censurée? on voudra remonter jusqu'à la source de mon abondance; & l'envie ne sera jamais lente à donner une mauvaise interprétation aux apparences qui l'auront rendue si vive.

Il prêtoit l'oreille, en me regardant d'un œil fort grave. A la fin, branlant la tête, il m'a dit; cousine, vous êtes une femme sensée, & je loue votre prudence; mais je n'en souhaite pas moins de me satisfaire. Je n'ai pu m'empêcher de sourire de l'air & du ton de cette réponse: & continuant; si vous me faisiez rentrer dans le monde, ai-je dit, avec une dépense noble, mais modérée, elle n'exciteroit la curiosité de personne, parce qu'on pourroit supposer que mon frère m'auroit mise en état de soutenir une figure décente.... J'ai reconnu aussitôt que j'avois employé un fort mauvais argument, qui a jeté mon ami dans une violente colère. Chansons, a-t-il répliqué. Pensez-

vous donc, madame, que je veuille laisser, à ce fat, l'honneur de ce que je vais faire pour vous? Non; ne vous y attendez pas. Ce que je ferai, je veux que tout l'univers le sache, & que mes raisons soient connues aussi. Mes volontés me tiennent à cœur. Je me flatte qu'il n'y a pas de mal à servir une proche parente, qu'un parent encore plus proche laisse périr de misère. Je vous fais mon héritière, voyez-vous, & je veux le publier dans tout Londres. Où est donc le mal? Dieu sait que je n'ai pas plus de méchanceté dans le cœur, qu'un de vos enfans; mais je suis peut-être un peu sensible : ainsi je n'en parle plus. J'ai trouvé, ma chère, que dans son éloquence de l'autre monde, M. Warner étoit assez positif; & j'ai cru que la prudence m'obligeoit de ne pas insister sur mon argument. J'ai promis de me soumettre entièrement à ses volontés. C'est ce que vous pouvez faire de mieux, m'a-t-il dit; regardez-moi comme votre père, & je serai un père pour vous. Ensuite il m'a dit qu'il m'avoit cherché une maison proche de mon frère, afin que je pusse le narguer; c'est son expression; mais que n'en ayant pas trouvé à louer dans la place St-James, il en avoit pris une très-belle, dans une rue voisine. Elle étoit meublée, m'a-t-il dit; mais les meubles n'étant pas de mon goût, j'en ai commandé de neufs, & le tapissier promet que tout sera prêt à vous rece-

voir dans huit ou dix jours. Jusqu'à ce tems, je ne puis vous voir dans cette triste demeure : depuis quand y êtes-vous ? J'ai répondu qu'il y avoit près de quatre mois, & qu'avec sa permission je continuerois de l'habiter jusqu'à ce que la maison fut prête, parce que ce n'étoit pas la peine de changer, pour un tems si court. A la bonne heure, m'a-t-il dit ; je ne conteste pas là-dessus, si c'est votre intention. Je vais prendre soin qu'il ne manque rien dans ce logement, qui vous convient un peu mieux. Il m'a quittée, en serrant affectueusement ma main.

Est-il rien, ma chère, de si merveilleux ? Ce *messager de bonnes nouvelles* ne m'est-il pas envoyé par la providence ? Comme son intention, dit-il, est de ne pas faire un secret de ce qu'il médite en ma faveur, je me suis hâtée de communiquer ce joyeux évènement à mes amis. Sur le champ j'ai écrit à miladi V....; & je lui ai fait un récit, presqu'aussi circonstancié qu'à vous, de l'étonnante révolution de mes affaires. Mon dessein, lorsque j'aurai pu fixer mon choix sur quelque présent digne d'elle, est de lui restituer amplement ce que j'ai reçu de sa bonté. J'informe aussi madame Falkland de cet heureux tour de ma fortune, & je lui destine un magnifique présent aussi tôt que j'aurai le tems de le préparer. Je ne lui dis rien de

la conduite de mon frère à l'égard de notre cousin comme au mien.

Mais c'est ma bonne hôtesse que j'ai fait tomber comme en extase par le récit de mon aventure. Je n'ai pu tirer de cette femme que des exclamations d'étonnement, en levant les mains & les yeux au ciel. « Bonté divine ! Seigneur tout-» puissant ! que d'étranges choses on voit arriver ! » qu'il y a d'heureuses gens dans le monde ! Et » c'étoit votre cousin, votre propre cousin que » vous n'aviez jamais vu auparavant ? Bonté du » ciel ! quelle bonne figure d'homme ! je répon-» drois bien qu'il roule sur l'or. Ce ne sera pas » sitôt qu'il m'arrivera une telle fortune, quoique » j'aie aussi un cousin de l'autre côté des mers ». J'ai pu remarquer qu'au milieu de ses félicitations, la pauvre femme portoit envie à ma prospérité : mais vous en serez d'autant moins surprise, qu'elle ignore que je n'étois pas née pour gagner mon pain par mon travail, dans une chambre au second étage.

15 *Février*.

Je n'ai pas vu depuis quatre jours mon très-honnête parent : mais il m'informe par un billet qu'il s'est occupé à faire régner l'ordre dans ma nouvelle maison, & que c'est par *discrétion* qu'il s'est privé de me voir : il a souligné ce mot, pour

me faire mieux connoître ses intentions. Je ne le verrai, dit-il, que lorsque tout sera prêt. Il ne m'a pas même encore appris dans quelle rue je dois demeurer. Ne trouvez-vous pas qu'il est, comme il dit lui-même, un peu absolu dans ses volontés ?

22 *Février*.

Il me semble qu'à présent, ma Cécile, je peux me flatter raisonnablement d'être à la fin de mes afflictions : autant que les richesses peuvent servir au bonheur, me voilà très-sûre de cette félicité.

Je viens de régler tout avec mon hôtesse ; & l'ayant satisfaite pour son loyer, j'y joignois une petite gratification pour la réconcilier avec ma prospérité, lorsqu'un carrosse tout neuf & superbement doré s'est arrêté à ma porte avec un nègre & deux laquais derrière, leur livrée comme celle du cocher, en galons d'argent. L'un d'eux m'a remis un billet de M. Warner, portant que c'étoit mon équipage, & que je pouvois me rendre chez moi, où je le trouverois à m'attendre, pour me faire son compliment à mon arrivée.

Betty n'auroit pas été plus prompte avec des aîles aux pieds : elle est montée à perte d'haleine pour m'annoncer la flatteuse apparition, & m'a pressée d'observer par la fenêtre que la livrée étoit celle de mon mari, avec cette différence que le galon étoit d'argent. Comme j'en marquois quel-

que surprise, elle m'a dit que M. Warner, dans sa seconde visite, s'étoit informé, lorsqu'elle l'avoit conduit à la porte, quelle étoit notre livrée, & l'avoit priée de ne m'en rien dire; ce qu'elle avoit promis volontiers, parce qu'elle avoit jugé qu'il pensoit à me surprendre. Mais ce n'est pas tout: il avoit porté l'attention jusqu'à faire peindre sur les portières les armes d'Arnil dans un fort bel écusson, sans qu'il m'ait encore appris d'où lui venoit cette connoissance. Ma Betty, à demi-folle de joie, est descendue avec les enfans & les a placés tous deux dans la voiture, en leur disant que ce beau carrosse étoit à eux. Les pauvres petites créatures se sont mises à pleurer, & n'auroient pas été consolées par la magnificence & la nouveauté du spectacle, si je n'étois bientôt arrivée. J'ai laissé Betty dans le logement que je quittois, pour faire apporter notre petit bagage après nous; & je me suis fait conduire à ma nouvelle maison de la rue Pall-Mall, où j'ai trouvé mon généreux bienfaicteur, qui m'a donné la main pour descendre.

C'est l'ame d'un prince, ma chère, qui fait respirer cet homme-là. Quel air de grandeur autour de moi! Quelle richesse & quelle élégance! Il a pris la peine de me conduire dans chaque chambre, & j'y ai vu l'opulence déployée jusqu'à la profusion. Du haut jusqu'en bas il ne manque rien de tout ce qui peut être imaginé par le luxe même.

Tentures,

Tentures, glaces, tapis, cabinet, porcelaine; de ma vie je n'ai rien vu qui puiſſe entrer en comparaiſon pour la beauté. Ce n'eſt que l'onzième jour, depuis que M. Warner m'a parlé de ſon deſſein; & vous jugerez quelle doit avoir été ſa diligence, puiſqu'il ne m'a laiſſé rien à faire, ni d'autre embarras que de prendre poſſeſſion de cette belle demeure. Tous les domeſtiques néceſſaires étoient loués en mon nom, chacun prêt à ſervir dans ſon poſte; & dans un quart-d'heure je me ſuis trouvée auſſi bien établie que ſi j'avois paſſé dans cette maiſon des années entières.

En nous repoſant un peu dans mon appartement, mon noble couſin m'a dit qu'une bagatelle ne ſuffiſant pas pour me ſoutenir dans un état proportionné, il avoit pris ſoin de m'aſſurer un revenu de trois mille livres ſterling. C'eſt un fond, a-t-il continué, que dès aujourd'hui vous pouvez regarder comme à vous. Je ſuis sûr que vous l'emploîrez bien; j'en ai la preuve dans vos cinq ſchellings. N'appréhendez pas d'excès dans vos libéralités. Vous trouverez à ma mort de quoi les continuer.

Cher couſin, ai-je répondu, puiſſiez-vous vivre long-tems pour vous voir combler & ſentir la joie des bénédictions que tant de bonté ne peut manquer d'attirer ſur vous & ſur moi. Je vous laiſſe jouir de vous-même, m'a-t-il dit; mon impatience

eſt à préſent que votre frère ſache ce qu'il a perdu par ſa dureté. Il ne ſauroit l'ignorer long tems, ai-je répliqué : mais je me perſuade encore qu'il n'eſt pas auſſi blâmable par rapport à moi, que nous nous le ſommes figurés tous deux. Vous avez vu qu'il paroiſſoit ignorer ma ſituation, lorſque vous vous en êtes informé de lui, & qu'il m'a fait même une eſpèce de reproche, pour m'être éloignée ſans l'en avoir averti. Je ſuis preſque sûre que ſa femme ne l'a pas inſtruit de la viſite qu'elle a reçue de moi.... Le devoir d'un frère, a-t-il vivement interrompu, étoit de chercher ſa ſœur; ne ſavoit-il pas que vous étiez pauvre? Il ſavoit, ai-je dit, que mes affaires étoient dérangées; mais il ne ſavoit pas à quel point. Fort bien, fort bien, a repris M. Warner, vous êtes généreuſe de l'excuſer; mais je le connois pour un homme ſans cœur : & M. Warner a pris congé, en me promettant de revenir bientôt, parce qu'il s'étoit logé dans mon voiſinage.

23 Février.

En vérité, ma Cécile, je doute quelquefois ſi je veille; c'eſt un véritable enchantement. Je crains que mon vieux parent ne ſoit un magicien. J'ai vu, j'ai examiné mes domeſtiques, je leur ai parlé de près, pour m'aſſurer qu'ils ne ſont pas des phantômes. Je regarde, je manie mes riches tentures, dans le doute qu'elles ſoient réelles. Mais elles le

font; tout est existant. Je demande pardon à mon cher cousin de l'avoir soupçonné de magie; je crois qu'il n'emploie pas d'autres charmes que celui dont on connoît la toute puissance, l'argent.

A présent, ma chère, quel spacieux champ je vois ouvert devant moi! Trois mille livres sterling de rente! Combien de cœurs je pourrai rendre joyeux! & comptez que j'en rendrai joyeux un grand nombre.

O dieu tout puissant, qui viens de répandre cette abondance de bénédictions sur ma tête, daigne m'accorder une telle portion de ta grâce, qu'elle puisse me rendre un humble instrument de ta bonté, à l'égard de ceux que la verge de l'adversité a fait tomber dans l'humiliation! Apprends-moi, seigneur, à faire usage de tes bienfaits, pour ta gloire & non pour la satisfaction de mes vains désirs; pour l'exaltation éternelle de ton nom, & non pour celle de mon orgueil! Si tu m'as choisie pour être la dispensatrice de tes faveurs paternelles aux affligés qui crient devant toi, allume au fond de mon cœur un zèle, une humilité, une intégrité, qui puissent me rendre moins indigne de cet important dépôt. Mais, grand dieu! si tu ne m'as envoyé les richesses que pour éprouver mes forces, sans le soutien de ta main, sois miséricordieux; reprends-les, & replonge-moi dans

cette pauvreté, qui m'a si bien appris à me connoître moi-même.

C'est à deux genoux, ma chère Cécile, que je viens d'adresser cette prière à mon créateur; & je souhaite ardemment qu'elle me soit accordée.

26 Février.

Vous rirez, ma chère, & de pitié, comme je l'ai fait, pour la bassesse de ma pauvre belle-sœur; mais l'orgueil est toujours bas. A peine suis-je ici depuis quatre jours, & j'apprends qu'elle sait déja ma métamorphose. Au fond, je demeure si près d'elle, qu'elle ne peut guères l'ignorer. M. Warner n'ayant pas eu de repos qu'il ne m'ait vue sortir dans mon nouvel équipage, je me suis fait d'autant moins presser, que nous avions besoin, mes enfans & moi, d'un peu d'air & d'exercice; & dès hier, je me suis fait mener dans Hyde-Park. Je n'avois pas choisi l'heure où l'on y trouve beaucoup de monde; mais apparemment que ma belle-sœur elle-même, ou quelqu'un de sa maison, m'y a vue; car ce matin, prodige étonnant! elle m'a fait l'honneur de m'envoyer sa femme de chambre. Je l'ai fait monter, & je me suis informée civilement de la santé de mon frère & de ma sœur

» Sa maîtresse, m'a-t-elle dit, me faisoit ses

» complimens, & s'étonnoit de n'avoir pas eu » de mes nouvelles depuis si long-tems. Elle » avoit jugé que j'étois partie pour la campagne; » mais M. le chevalier étant inquiet de mon » silence, elle avoit pris le parti d'envoyer à mon » ancien logement du marché au foin, d'où » on l'avoit adressée ici. Elle me faisoit dire qu'elle » avoit parlé à mon frère de l'affaire que je sa- » vois; & que si je voulois écrire à M. le cheva- » lier, ou prendre la peine de le voir, il entre- » roit volontiers dans ce qu'elle avoit proposé. »

J'ai reconnu très-facilement que la femme de chambre, entre ses instructions, avoit ordre de feindre dans sa maîtresse une entière ignorance du changement de ma situation; mais j'ai voulu lui faire connoître qu'un si pauvre artifice ne m'en imposoit pas. Il m'étoit aisé de voir que cette femme observoit avec beaucoup de surprise & de curiosité, toutes les parties de mon appartement, quoiqu'elle affectât de n'y faire aucune attention; & j'en ai conclu que sa maîtresse ne l'avoit envoyée que pour éclaircir, par les yeux d'autrui, la vérité de ce qu'elle avoit appris de ma nouvelle fortune. Vous direz à miladi Bidulphe, ai-je répondu, qu'il n'étoit pas nécessaire d'envoyer chez moi pour satisfaire sa curiosité : ma maison sera toujours ouverte pour ceux qui désireront de la voir, & pour miladi même. Mais vous la

verrez entièrement, pour être en état de lui rapporter ce que mon cousin Warner a la générosité de faire pour moi : elle jugera si j'ai besoin du secours qu'elle prétend aujourd'hui m'offrir. La servante a paru très-confuse, & n'a pas osé me faire d'autres questions. C'étoit la même qui m'avoit fait monter avec si peu de cérémonie par l'escalier dérobé, lorsque j'avois fait ma visite à sa maîtresse, & ma situation présente me faisoit regarder d'elle avec d'autres yeux. J'ai sonné, & j'ai chargé un laquais de lui faire voir toute la maison. Elle m'a fait une profonde révérence, & s'est retirée sans ouvrir la bouche.

Quelle pauvre femme que ma belle-sœur ! M. Warner est venu avant que la femme de chambre fût partie. Je n'ai pas manqué de lui faire part de l'avanture. Représentez vous sa joie. Il a fait plusieurs éclats de rire ; il a plié les épaules, en serrant les coudes & se frottant les mains : il vouloit voir la femme de chambre ; mais, appréhendant qu'il ne poussât l'insulte trop loin, je l'ai détourné de ce dessein.

Il m'a dit qu'il s'invitoit lui-même à dîner avec moi ; & j'ai eu sa compagnie une grande partie de l'après-midi. C'est un homme d'un sens admirable, quoiqu'il néglige de le cultiver. Sa vie s'est passée dans les affaires, c'est-à-dire à multiplier ses richesses. Il s'ouvre peu là-dessus ; mais,

sur tout le reste, il est très-communicatif, & d'une humeur agréable. Il m'a demandé, pour la première fois, un détail particulier de ma vie, depuis mon enfance. Comme il n'en avoit encore appris de moi que des circonstances interrompues, j'ai pris mon histoire dès les premiers tems où j'ai commencé à me connoître, & rien n'a manqué à mon récit, jusqu'à l'heure où j'ai reçu sa première visite.

J'ai pu remarquer sans peine, qu'il a le cœur tendre & compatissant; ma relation l'a touché plus d'une fois jusqu'aux larmes; & loin d'en avoir honte, il les laissoit couler librement sur ses joues, pendant qu'il écoutoit mon histoire avec une profonde & muette attention. Il a donné les plus grands éloges à M. Falkland; il a dit que *c'étoit un homme selon son cœur*, & qu'il méritoit la meilleure femme du monde. Je souhaiterois, a-t-il ajouté, que vous en eussiez fait votre mari; cet homme a le cœur d'un Prince. Il a prétendu que mon frère avoit quelque raison de s'être offensé de mon refus. Notre sexe, m'a-t-il dit, n'a pas les chimériques notions du vôtre; mais l'avarice du chevalier n'en est pas plus excusable.

J'ai pris cette occasion pour lui répéter que réellement mon frère n'avoit pas su l'extrémité de mon embarras; qu'autant que je connoissois le caractère de ma belle-sœur, j'avois lieu de croire;

ou qu'elle ne l'en avoit pas informé, ou qu'elle y avoit joint quelque mauvaise interprétation. Sûrement elle ne l'a pas informé de l'étroite situation où je me suis vue réduite immédiatement après la mort de ma mère; & qui sait si l'intention du chevalier, après m'avoir laissée sentir pour un tems les effets de ce ressentiment, dont il m'avoit menacée dans sa dernière lettre, n'étoit pas de reprendre les dispositions d'un frère? S'il ignoroit, comme je suis portée à le croire, l'explication de Betty avec sa femme, il n'a pu s'imaginer que je fusse réduite au dernier besoin; & peut-être a-t-il recueilli des informations de ma belle-sœur, que j'avois trouvé des sommes d'argent après ma mère. Il n'a pas su la maladie de mes deux enfans, ni la mienne, & sincèrement, ai-je dit à mon cousin, ses expressions avec vous-même, me persuadent qu'il a parfaitement ignoré ma situation.

Pour ne vous rien déguiser, chère Cécile, comme vous savez que je n'ai pas le cœur implacable, je serois charmée d'être bien avec mon frère, seul parent, à l'exception de ce cousin, qui me reste au monde. Je voulois donc, s'il étoit possible, adoucir un peu M. Warner en sa faveur, n'osant proposer une réconciliation sans l'avoir préparé à cette ouverture.

Oui, cousine, dans ce que vous dites, a-t-il répondu, il peut entrer quelque chose de vrai:

peut-être son dessein étoit-il de vous laisser ronger quelque tems votre mords, & je veux bien supposer que dans la suite il vous auroit accordé quelques vils secours : pour une généreuse assistance, je vous suis garant sur sa conduite avec moi, qu'il n'en est pas capable. J'ai jugé que ce point lui tenoit au cœur. Mais, monsieur, ai-je répliqué, considerez seulement que l'empire de sa femme n'y a que trop influé; mon frère, vous en convenez, étoit prêt à vous offrir quelque chose; elle s'y est opposée. Un écu, je le suppose, a-t-il dit : après tout, je la crois la plus méprisable des deux. Elle a beaucoup de fierté, ai-je répondu : il s'en est communiqué quelque chose à mon frère : peut-être fut-il mortifié, peut-être déconcerté de voir paroître sous les yeux de sa femme un parent, dont les dehors ne lui faisoient pas honneur. Peut-être, si vous vous étiez adressé particulièrement à lui, vous auroit-il traité mieux. Votre prudence n'est pas de ce monde, a répliqué mon cousin, lorsque vous prenez tant de peine à l'excuser. Cependant je n'en pense pas plus mal de vous, quelque résolution que je prenne à son égard. Mais parlons sincèrement, cousine; ne pensez-vous pas à renouer avec votre frère & sa femme, ne fût-ce que pour leur donner l'occasion de vous voir dans toutes vos magnificences? Comme je commençois à connoître l'humeur de M. Warner, j'ai pris le

parti de m'y prêter, persuadée qu'avec un homme tel que lui, je ne pouvois donner un meilleur tour au désir de revoir mon frère. Vous voulez de la franchise, ai-je dit : Hé bien, je pense, monsieur, que notre triomphe sur ma belle-sœur ne sera complet que lorsqu'elle aura vu de ses propres yeux cette éclatante fortune qu'elle auroit pu partager, si sa bassesse d'esprit ne vous avoit pas choqué. Avec vous, chère Cécile, il faut une autre espèce de sincérité ; j'ai jugé que ma belle-sœur méritoit cette mortification, quoique ce désir n'aille point jusqu'à me faire désirer plus de liaison avec elle. Pour mon frère, je n'étois pas gouvernée par un autre motif que l'affection.

Voulez-vous les inviter tous deux à dîner, m'a demandé en riant M. Warner, & m'avoir aussi le même jour ? un peu galamment paré, car je sais l'être quand il me plaît. Ils verront qu'ils auroient mieux fait de traiter avec un peu plus de cérémonie ce vieil homme qu'ils n'ont pas cru digne d'être assis dans leur présence. Ah ! monsieur, ai-je répondu, l'insulte seroit trop vive ; d'ailleurs, j'ignore si mon frère seroit disposé à venir ; vous savez qu'il est fâché contre moi, & qu'il croit avoir raison. Si vous jugiez à propos que je commençasse par le voir chez lui ; cette démarche, qui pourroit produire une espèce de réconciliation, m'autoriseroit à le prier de venir chez moi, lui &

sa femme; & quoique je vous connoisse trop de bon naturel & de politesse pour vous emporter d'abord, & blesser les loix de l'hospitalité dans cette maison, que votre bonté me fait croire à moi, l'occasion ne peut alors vous manquer pour une petite vengeance, en les traitant à leur tour avec quelque apparence de mépris.

Que tu l'entens bien, avec ce ton doucereux! m'a répondu mon cousin. Mais, je suis bien aise de vous faire plaisir, ma chère parente; vous ferez ce qu'il vous plaira. Cependant, je jure par..., [& l'honnête Américain a prononcé un serment épouvantable,] qu'ils n'auront jamais un sou de moi.

27 *Février.*

Avec le consentement de M. Warner, je me suis aujourd'hui présentée à la porte de mon frère. Il n'étoit pas au logis; mais ayant demandé aussi à voir miladi, on s'est empressé de m'introduire. Pauvre femme! quelle figure elle a faite! Mon ressentiment en est désarmé. Mon mépris même ne subsiste plus; dès ce moment je n'ai senti que la pitié. Sa confusion étoit si grande, qu'elle ne savoit comment me recevoir. Elle m'a fait une révérence, sans savoir que dire ni que faire. Je n'ai pas voulu l'embarrasser trop; & l'invitant à s'asseoir par mon exemple: madame, ai-je dit, du ton le plus obligeant que j'aie pu prendre;

comme vous me fites hier l'honneur d'envoyer chez moi, j'ai cru qu'il étoit du devoir d'une sœur de vous voir dès aujourd'hui, vous & mon frère. Je me flatte qu'il est en bonne santé. Mon impatience de l'embrasser est très-vive; & j'espère qu'il oubliera toutes les froideurs passées, pour redevenir mon frère.

J'ai rendu exprès mon compliment fort long, pour lui donner tout le tems de se remettre. Elle se frottoit le front de la main, pour cacher apparemment la rougeur dont son visage s'étoit couvert à mon arrivée. » Ciel! madame.... Je suis sur» prise... Je m'attendois si peu à cette visite... « Vraiment je vous ai crue en province.... Sa femme de chambre, comme vous le savez, étoit venue chez moi le jour précédent; mais j'ai passé là-dessus. Je ne suis pas sortie de Londres, madame, une maladie m'a retenue. » J'en suis plus fâchée » que je ne puis dire.... Je me flatte que vous » êtes entiérement rétablie... Pourquoi, je vous » prie, ne m'avoir pas fait savoir que vous étiez » malade? « Comme il ne m'est rien venu de votre part, madame, après mon premier message, je me suis imaginée que la médiation que vous aviez eu la bonté de me promettre avoit manqué de succès, & que le ressentiment de mon frère alloit jusqu'à ne vouloir plus entendre parler de moi.

» Ah! madame, il n'est que trop vrai.... C'é-

» toit une très-fâcheuse affaire.... J'en parlai à
» votre frère, lorsqu'il fut revenu à la ville : mais
» il étoit dans une si furieuse colère, que je n'o-
» sai pas vous nommer deux fois devant lui. Elle
n'avoit pas osé ! remarquez ma chère ; à ce pauvre
chevalier, qu'elle gouverne. Je suppose, madame,
que mon frère ne savoit pas encore l'excès de mes
embarras. » C'est en vérité ce que je ne sais pas...
» Vous connoissez votre frère, il est emporté ; &
» lorsque j'entreprenois de parler de vous, il me
» coupoit aussitôt la voix... de sorte que.... Je
» ne sais ce qu'il pensoit ; mais je n'ai jamais pu
» l'informer de votre situation. Je serois, mada-
me, ai-je répondu, en droit de reprocher beau-
coup de dureté à mon frère, s'il avoit su les cir-
constances dont vous fûtes informée par ma ser-
vante ; mais s'il les a toujours ignorées, je ne l'ac-
cuse de rien ; & je n'ai rien à vous reprocher non
plus, si vous n'avez pu l'instruire. Je suis, grâces
au ciel, à la fin de mes souffrances, & je viens,
madame, vous offrir, comme au chevalier, la
tendresse d'une sœur. Je me flatte qu'il ne me re-
fusera pas la sienne en retour. C'est tout ce que
j'ai maintenant à lui demander. Elle a rougi en-
core une fois, elle paroissoit dans le plus grand
désordre. » Vous êtes bonne, madame Arnil ! il
» faut oublier, il faut pardonner ». N'obtiendrai-je
pas, madame, la permission de voir mon frère ?

Votre meſſage d'hier me faiſoit compter que vous l'aviez ramené en ma faveur. Ici, la pauvre femme a perdu la voix. Elle a cherché ſa tabatière; elle ne l'a pas trouvée dans ſa poche. Elle s'eſt levée, pour la chercher mieux, elle a remué toute ſa toilette; enfin c'eſt dans ſa poche que ſa boëte s'eſt trouvée. Elle m'a préſenté du tabac; enſuite elle s'eſt replacée ſur ſa chaiſe. Vous voyez qu'elle s'étoit donné le tems de méditer ſa réponſe. A vous parler vrai, m'a-t-elle dit, avec un ſourire niais & forcé qui la trahiſſoit, votre frère n'a rien ſu de ce meſſage; mais ayant été ſi longtems ſans avoir de vos nouvelles, j'ai pris le parti de vous faire chercher, & j'étois dans la réſolution d'épargner moi-même tout ce que je pourrois ſur mes menus plaiſirs, pour vous ſecourir de toutes mes forces, en attendant que je puſſe ramener votre frère. Si j'ai fait uſage de ſon nom, c'eſt dans la penſée que vous accepteriez quelque choſe de lui, plus volontiers que de moi. Votre frère vous croyoit en province, lorſque nous avons appris avec étonnement la prodigieuſe fortune qui vous étoit arrivée. Vous la ſaviez donc, madame, ai-je interrompu, avant que vous ayez envoyé chez moi? Queſtion fort à contretems, qui l'a replongée dans ſon limon, & tous les efforts qu'elle a faits pour s'en tirer, n'ont ſervi qu'à l'enfoncer plus avant. Il s'étoit répandu jusqu'à nous, a-t-elle dit avec une

nouvelle rougeur, des bruits fort étranges, dont je n'ai pas cru d'abord un mot; & là-dessus, à la vérité, je vous ai envoyé ma femme de chambre, pour vous offrir mes services.

Je ne suis pas d'assez mauvais naturel, ma chère Cécile, pour avoir continué d'embarrasser cette femme, quoique la duplicité de toute sa conduite, & les basses faussetés auxquelles je la voyois recourir, pussent mériter d'être relevées. J'étois fort contente de trouver mon frère moins coupable qu'il ne me l'avoit paru d'abord; car je voyois clairement dans les discours de sa femme, que loin de l'avoir informé de mes peines, elle l'avoit détourné de me faire chercher, en lui disant que j'avois quitté la ville; & probablement avec quelques circonstances aggravantes, soit d'un prétendu mépris pour l'un & l'autre, ou peut-être de quelque autre fausseté plus injurieuse encore. Il y avoit beaucoup d'apparence qu'elle ne m'avoit envoyé sa servante que pour lui servir d'espion, avec une sorte de passeport dans des offres de services dont elle savoit que je n'avois pas besoin; & sans doute elle comptoit qu'étant justement piquée, ma fierté & mon ressentiment me feroient éviter toute explication, soit avec elle, soit avec mon frère. Sa confusion à ma vue n'a donc rien de surprenant; surtout lorsqu'elle pouvoit appréhender les reproches que j'étois en droit de faire à mon frère, & dont

il pouvoit se laver si facilement par l'ignorance où je l'avois laissé de ma situation. La conduite de ma belle-sœur n'auroit pu manquer de paroître si méprisable à son mari, qu'avec toute sa hardiesse elle auroit eu peine à la justifier.

Toutes ces idées m'étant fort présentes, j'ai pris la résolution de la tranquilliser tout d'un coup. Comptez, madame, ai-je dit, que je ne penserai plus au passé. Je vous demande votre amitié, & je me promets celle de mon frère. Puisqu'il n'a pas su votre message, soyez sûre qu'il ne l'apprendra pas de moi, ni rien qui puisse r'ouvrir les anciennes plaies. J'espère que ma visite sera prise comme elle est rendue, pour un témoignage d'affection, & que vous, madame, vous aurez assez de bonté pour faire ma paix avec mon frère, à qui je suis très-fâchée d'avoir été forcée de déplaire ; mais ne l'ayant jamais offensé, & sûre de n'avoir jamais été capable de le désobliger, à l'exception de ce seul point qui me touchoit de beaucoup plus près que lui, j'espère qu'il cessera d'y penser, & qu'il me rendra cette place dans son cœur, qui est aujourd'hui tout ce qui manque à ma félicité.

Cette déclaration a produit l'effet que j'en avois espéré. Miladi Bidulphe, devenue parfaitement tranquille, a pris une contenance plus brillante : je prens sur moi, m'a-t-elle dit, ce qui regarde le

le chevalier, & je vous répons du retour de son affection; j'insiste de sa part sur un acte général d'oubli, & de la vôtre ma sœur; je vous supplie de ne pas faire revivre par des reproches la mémoire des froideurs passées.

Les caractères foibles sont quelquefois très rusés; cette précaution de miladi, introduite avec assez d'adresse, m'a fait soupçonner une intention fort différente de la raison qu'elle m'apportoit: elle craint un éclaircissement. Je me suis néanmoins engagée, lorsque mon frère m'aura permis de le voir, à me conduire avec lui comme s'il n'étoit jamais rien arrivé qui ait pu troubler notre amitié.

Voyez-vous, ma chère, comment cette femme, qui n'avoit pas la hardiesse de me nommer lorsque j'étois pauvre, a pris sur elle à présent de faire souscrire à ses volontés un mari dont la colère l'avoit rendue si timide. Mais je suis devenue maintenant un objet digne d'attention. Une plus belle maison, une plus belle voiture que celle de miladi, me donnent un droit incontestable à cette considération, que ma qualité de sœur, & dans l'infortune, ne me permettoit pas de prétendre.

Elle s'est hasardée alors à me demander quelque explication sur le merveilleux changement de ma fortune. Je l'ai satisfaite dans le plus grand détail, sans oublier la raison qui a porté mon cousin à

faire tomber sur moi toute sa bonté. Ma pauvre belle-sœur n'a pu cacher son chagrin au récit de ce qu'elle a perdu par son orgueil & son avarice à contretems. Elle a traité l'honnête M. Warner de cerveau bizarre & de vieux fou, pour s'être avisé de venir tomber chez eux si brusquement, & dans un si scandaleux équipage, que le chevalier en avoit eu honte. Cependant je me réjouis, madame Arnil, qu'il vous en ait mieux traitée. J'espère que sa passion pour vous ne se relâchera point; mais il n'y a pas beaucoup de fond à faire sur ces vieux capricieux. Ne lui dites pas néanmoins que cela vienne de moi : je serai charmée, au contraire, de lui faire toutes les civilités qui seront en mon pouvoir, par reconnoissance de ce qu'il a fait pour vous. . .

J'ai pris congé de ma belle-sœur avec une cordiale invitation à me venir voir; ce qu'elle m'a promis au premier instant de liberté.

M. Warner est venu passer quelques momens avec moi, fort curieux de savoir le résultat de ma visite. Je n'ai pas supprimé une circonstance de tout ce qui s'est passé entre miladi & moi. Il a joui de l'embarras & de la confusion dont j'ai fait une très-naïve peinture, avec un air de triomphe que la seule force du ressentiment pouvoit exciter dans un homme de si bon naturel.

Il vient d'ajouter à mon assortiment de porce-

laine, qui eſt déjà fort nombreux, deux grands & magnifiques vaſes d'environ quatre pieds de hauteur, qu'il évalue à cent cinquante guinées. Ces deux pièces, avec un ſervice du plus beau nankin, & deux beaux tapis de perſe, ont été miſes à part pour le préſent que je deſtine à miladi V.... Elles partiront à la première occaſion. M. Warner, qui ſait les obligations que j'ai à cette chère dame, approuve fort mon deſſein.

Je lui donne auſſi la commiſſion de me commander une garniture de diamans de la valeur de quinze cens livres ſterling, dont je veux faire préſent à madame Falkland. Cette ſomme n'excédera point ce que je dois à M. Falkland, ſi les articles de ſon traité avec Pernol ſubſiſtent dans toute leur étendue. Mon couſin, qui ſe fait un grand plaiſir d'être employé, me promet qu'il n'y manquera rien pour l'élégance du goût.

Réellement, ma Cécile, la générolité de cet homme eſt inépuiſable comme ſes richeſſes. Je juge qu'il a toujours quelque intérêt dans le commerce, quoiqu'il ne m'en diſe rien. Ces vaſes, dit-il, il les a nouvellement reçus par l'arrivée d'un vaiſſeau des grandes Indes; & je crois comprendre que ſes anciennes relations n'avoient pas de bornes: dans le monde entier, dit-il, par-tout où le commerce eſt connu, il avoit des fonds en exercice.

9 Février.

Miladi Bidulphe est venue me rendre sa visite. Vous voyez qu'elle ne m'a pas fait languir. Rien de plus obligeant, de plus poli qu'elle. Elle ne s'est pas lassée de louer, d'admirer; & *ma sœur*, pour second mot à toutes ses phrases, & les enfans caressés; les enfans d'Arnil, ma chère. La belle chose que l'indépendance! Je lui ai fait voir toute ma maison; mais sans ostentation. Il y auroit eu de l'affectation à ne pas lui faire observer tant de richesses & de parures. Mon surtout de table est, dit-elle, ce qu'elle a jamais vu de plus achevé. A la vérité, la richesse & le travail surpassent tout ce que j'ai vu dans ce genre.

Miladi m'assure qu'elle s'est expliquée avec mon frère; & que sans être tout-à-fait revenu de ce qu'il appelle mon obstination, ma démarche volontaire le dispose à faire la moitié du chemin, dans l'intention de tout oublier, comme il entend que tout le soit de ma part. Il seroit venu aujourd'hui, a-t-elle ajouté; mais comme il n'a pas d'empressement pour rencontrer ce M. Warner, il souhaiteroit plutôt que notre première entrevue fût chez lui. J'ai promis à miladi d'aller déjeûner demain avec eux; nous nous sommes quittées dans les termes d'une merveilleuse politesse.

30 Février.

J'arrive de chez mon frère. Il m'a reçue à bras

ouverts, & je lui ai rendu ses embrassemens avec toute la tendresse d'une cordiale affection. Il y a, ma chère, dans les affections naturelles, une force qui m'étonne. Le chevalier, en dépit de son ressentiment, de sa turbulente humeur, & des menaces auxquelles il s'étoit emporté contre moi, n'a pu, en me revoyant après une si longue absence, résister aux premiers mouvemens de son cœur. Il m'a donné les plus fortes marques d'une tendresse fraternelle; quoique, s'il ne m'eût pas vue, peut-être ses sentimens fussent toujours demeurés comme endormis dans son sein.

Je suis aussi-tôt entrée dans le cours de réflexions qui se présentoit naturellement sur ma fortune extraordinaire, pour éviter tout ce qui pouvoit conduire aux explications si redoutées de ma belle-sœur; & j'ai cru remarquer que mon frère l'évitoit aussi soigneusement que moi. Il m'a vivement félicitée de mon heureuse aventure. Il m'a dit, avec un mêlange de plaisanterie & de sérieux, que s'il eût pu deviner que notre cousin Warner fût venu chez lui pour faire des expériences, il auroit eu plus d'attention à le bien traiter: mais je ne sais, a-t-il ajouté, ce qui se passoit alors dans ma tête: il avoit pris un mauvais moment, & je n'étois pas de bonne humeur.

Miladi a soutenu la conversation avec beaucoup de vivacité, prenant toujours soin de nous éloi-

gner de l'écueil qu'elle appréhendoit, jusqu'à l'heure où l'on est venu l'avertir qu'une dame qu'elle avoit promis d'accompagner pour quelques emplettes, l'attendoit dans son carrosse à la porte. Mon frère auroit souhaité de me retenir; mais elle m'a proposé de sortir avec elle & son amie, pour leur donner mon avis sur ce qu'elles vouloient acheter. J'ai compris qu'elle n'étoit pas bien aise de me laisser seule avec mon frère; de crainte que dans la plénitude de nos cœurs, une mutuelle confidence ne mît ses mauvais procédés au grand jour. Les esprits rusés le sont quelquefois trop; elle m'a fait tant d'instances, que le chevalier a dû lui soupçonner quelque vue secrette. Je me suis rendue, pour ne pas la chagriner; & je les ai priés tous deux, en sortant, de venir dîner chez moi vendredi. Ils me l'ont promis; mais ma belle-sœur a mis pour condition, que M. Warner n'en seroit pas. J'ai hasardé de m'y engager, dans l'espoir que s'il s'invite lui-même, suivant son usage, je pourrai le faire consentir à prendre tout autre jour, en lui confessant de bonne foi la vérité. J'ai cette confiance à la bonté de son naturel.

2 *Mars.*

Les deux derniers jours, ma chère; ne vous ont offert que des incidens communs. Je vous annonce aujourd hui des particularités plus intéres-

ſantes ; mais, d'abord, un mot ou deux ſur M. Warner. J'avois été ſans le voir depuis la viſite que j'ai rendue à mon frère. Il eſt venu ce matin s'informer de ma ſanté, & me demander comment la *poupée*, c'eſt le nom qu'il donne maintenant à mon frère, s'étoit conduite avec moi. Après avoir ſatisfait à ſa queſtion dans les termes les plus favorables, je n'ai pas attendu d'autre occaſion pour lui déclarer qu'ayant vu le chevalier & ſa femme extrêmement pénitens & mortifiés, je les avois invités à dîner avec moi ce jour même. Que j'en ai de joie! m'a-t-il répondu très-vivement : je ſerai ici pour rendre leur pénitence un peu plus amère. Cher couſin, ai-je repris, de grâce un peu de compaſſion. Vous auriez peine à vous figurer combien ils ſont humiliés tous deux ; ils n'oſent lever les yeux ; & pour accepter mon invitation, ils ont ſouhaité que vous ne fuſſiez pas du dîner. Ho, ho, m'a-t-il dit, ils commencent donc à changer de note? Eh bien, je ne veux pas vous chagriner dans votre maiſon, juſqu'au point de les venir mortifier pendant le dîner ; mais s'il m'entroit dans la tête d'y venir l'après-midi, je vous demande à mon tour de ne le pas prendre en mauvaiſe part. Après tout, je ne veux que rire à leurs dépens, & m'amuſer de leur ſotte contenance.

Je n'ai pu m'oppoſer abſolument à ſes volontés ;

mais, en cédant ſur ce point, j'ai bien réſolu de préparer mon frère & ma ſœur à ſa viſite, pour leur rendre la ſcène plus aiſée. Ma réponſe a donc été qu'il n'y avoit rien de mieux; & dans l'agréable idée de ſon triomphe, il eſt parti fort content.

A peine étoit-il ſorti, qu'on eſt venu m'annoncer mon frère : je me ſuis hâtée d'aller au-devant de lui; & le voyant ſeul, je me ſuis imaginée qu'il étoit ſurvenu quelque contre-tems, qui l'empêcheroit de dîner avec moi, & qu'il venoit faire ſon excuſe. Mais il m'a détrompée auſſi-tôt. Comme l'autre jour, m'a-t-il dit, je n'eus pas l'occaſion de vous faire la moindre queſtion, & que vraiſemblablement je ſerai prévenu de même aujourd'hui, je ſuis venu pour me procurer une heure d'entretien avec vous, avant celle du dîner. Nous ſommes paſſés auſſi-tôt dans mon cabinet.

Premièrement, chère ſœur, apprenez-moi, s'il vous plaît, où vous avez demeuré depuis la mort de ma mère, & comment il s'eſt pu faire que dans tout cet intervalle vous n'ayez pas donné la moindre marque d'attention pour ma femme ni pour moi.

A la première de ces deux queſtions, mon frère, la réponſe eſt aiſée. Je n'ai pas mis le pied

hors de Londres. Pour le reste, évitons de rappeler tout ce qui ne peut nous conduire à rien ni vous ni moi.

Vous me surprenez, m'a-t-il dit. J'ai conçu que vous étiez en province. On avoit assuré à ma femme que vous étiez allée chez miladi V....

On l'avoit mal informée, ai-je répliqué.

Quelle raison, chère sœur, a donc pu vous empêcher de la voir, ou de lui faire dire un mot? Si j'avois quelque ressentiment contre vous, elle n'en avoit aucun.

Trève de questions, mon cher chevalier. J'ai cru qu'un de nos préliminaires étoit de ne jamais parler du passé.

Je conçois, ma sœur, qu'il y a quelque point sur lequel vous êtes résolue de ne pas vous expliquer. Vous savez que j'aime, que j'honore ma femme, & qu'il ne me seroit pas aisé de prendre mal quelque chose qui vient d'elle; mais elle m'a recommandé avec tant de soin de ne vous faire aucune question, qu'elle m'a fait soupçonner un dessein de me cacher quelque chose. Ce qui me confirme dans cette idée, c'est qu'avec l'ouverture de cœur & l'ingénuité que je vous connois, vous m'auriez fait quelqu'excuse d'une négligence dont vous ne pouviez douter que je ne fusse offensé, si vous ne vous étiez regardée vous-même comme la plus injuriée.

C'eſt me preſſer furieuſement, mon frère. Je me ſuis crue fort injuriée, lorſque vous avez renoncé à toute liaiſon avec moi, ſi je n'entrois pas dans certaines vues, où je n'étois pas libre d'entrer.

J'étois dans une vraie colère, a-t-il répliqué. Cependant mon reſſentiment n'auroit pas été plus loin, après la mort de ma mère, ſi vous aviez fait la moindre démarche, ou ſi vous aviez paru déſirer quelque aſſiſtance de moi, plutôt que des étrangers; car miladi V..... n'eſt pas autre choſe, en comparaiſon d'un frère. Je n'ai pu vous ſuppoſer dans un beſoin bien preſſant, lorſqu'il m'étoit revenu que ma mère n'avoit pas laiſſé une petite ſomme après elle, & pour vous parler ſincèrement, j'étois réſolu d'attendre à vous offrir mes ſervices, que vous euſſiez pris la peine de m'informer de votre ſituation.

Ce que je peux vous dire en deux mots, chevalier, c'eſt que vous vous êtes extrêmement trompé ſur mon compte. Ne rappelons pas de ſi fâcheux ſouvenirs : de grâce, qu'il n'en ſoit plus dit un mot.

Un ſeul, je vous en ſupplie; un ſeul mot, ma ſœur, pour ma propre ſatisfaction. Je vous promets qu'il ſera le ſeul : ma femme a-t-elle eu quelque connoiſſance de vos peines? Vous devez avoir vécu dans une miſérable obſcurité, pour

avoir été si long-tems à Londres, sans que je l'aye su.

Vous aimez, & vous honorez votre femme, mon frère; vous ne devez rien prendre en mauvaise part de ce qui vient d'elle.

C'est me répondre, ma sœur. Il s'est promené dans le cabinet; & j'ai pu m'appercevoir que la honte & le chagrin l'agitoient.

Vous me rendriez fort malheureuse, chevalier, s'il vous arrivoit de témoigner, par rapport à moi, quelque ressentiment à ma sœur. Peut-être n'a-t-elle pas jugé que mes peines fussent aussi vives qu'elles l'ont été réellement; mais si quelqu'un a pu l'assurer (& chemin faisant, ma chère, je savois que c'étoit une de ses inventions) que ma mère a laissé quelque chose après elle, on l'a tout-à-fait trompée; ma mère n'a rien laissé. Mais changeons de discours, mon frère; avez-vous des nouvelles de M. Falkland? il n'y a pas bien long-tems que j'en ai reçu de sa femme.

Sa femme! a-t-il répeté: & frappant du pied: maudite soit l'heure qui lui a donné ce titre!

Cher frère, que vous me blessez sensiblement! comment pouvez-vous être si peu charitable, si peu chrétien?

Si vous la connoissiez comme moi! m'a-t-il répondu; & baissant les yeux, il a secoué la tête.

Votre emportement va ſi loin contre elle, ai-je répliqué, que vous me feriez preſque douter ſi vous la connoiſſez mieux que moi. Excepté ſa foibleſſe pour M. Falkland, je n'ai jamais pu mal penſer d'elle. Mais vous m'avez fait naître une curioſité que je vous prie, en tremblant, de ſatisfaire.

Comptez, chère ſœur, que je ne ſuis pas méchant. La réputation d'une femme eſt trop ſacrée pour en badiner. Si ſa foibleſſe, puiſque vous lui donnez ce nom, s'étoit bornée à M. Falkland, je ſaurois me taire ; mais il m'eſt impoſſible de penſer avec modération au ſacrifice que ce noble ami a fait....

Chevalier, expliquez-vous ; vous m'épouvantez.

Ma chaleur dans cette occaſion, a-t-il répondu, ſeroit inexcuſable, ſi j'oſois parler ſans preuves. Miſs Burchill, car je ne lui donnerai jamais l'honorable nom de mon ami, eſt un monſtre, compoſé de tout le libertinage de ſon ſexe, & de la plus grande dépravation du nôtre.

Horrible peinture ! me ſuis-je écriée : votre haine, vos préventions vous font croire toutes les cruelles fables que vous pouvez avoir entendues....

Entendues ? a-t-il interrompu avec un ſourire d'indignation : l'enfer s'en mêle, ſi mes preuves

ne sont pas d'une autre nature que des ouï-dire.

Ciel! mon frère, vous me faites frémir. Que prétendez-vous me faire entendre?

Sa réponse, ma Cécile, la voici : « Peut-être » ne me croirez-vous pas, si je vous assure que je » ne suis pas moins obligé que M. Falkland, aux » bontés de miss Burchill. »

Si le chevalier m'avoit plongé un poignard dans le cœur, je n'aurois pas souffert une douleur plus aigue. Il m'a vue frappée d'étonnement & d'affliction.

Je prévoyois, m'a-t il dit, que cette ouverture vous paroîtroit révoltante ; mais vous avez arraché de moi mon secret. Je l'ai gardé jusqu'aujourd'hui, & jamais il ne me seroit échappé, si vous ne m'aviez forcé de le révéler, pour ma propre justification.

Vous savez, a-t-il continué, que dès l'origine, je n'ai jamais regardé l'engagement de Falkland avec cette fille comme un lien sérieux, ni qui méritât la moindre attention sous aucun titre. J'en avois formé ce jugement, avant que de connoître l'objet, & sur le seul récit que Falkland m'avoit fait de son aventure, quoi qu'à dire vrai il m'ait toujours parlé d'elle avec plus de tendresse qu'elle n'en mérite, & qu'attribuant ses fragilités à l'amour qu'elle avoit conçu pour lui, il fût disposé, comme la plupart des hommes dans la

même occasion, à juger favorablement d'elle. Je la vis pour la première fois en Wiltshire, où ma mère l'avoit invitée à l'accompagner, & où vous pouvez vous souvenir que je me rendis dans le même tems. Il est vrai qu'elle me parut extrêmement jolie; ce qui suffisoit pour me faire aller avec elle un peu plus loin que la simple politesse. Mais l'affection extraordinaire que je voyois pour elle à ma mère, & le désir de l'obliger, rendirent mes soins encore plus empressés auprès de sa favorite. Quand je vous jure sur mon honneur que je n'avois pas d'autres vues, je me flatte que vous ne douterez pas de ma bonne foi; mais soit que la belle fille eût pris mes civilités pour de l'amour, ou, comme je le crois plutôt, qu'elle fût d'un tempéramment si libertin qu'elle s'enflammoit à la vue d'un homme, il est certain qu'elle me fit des avances auxquelles il falloit être stupide pour se méprendre, ou de marbre pour ne pas répondre. L'humeur peu défiante de ma bonne mère ne nous laissoit que trop d'occasions, & les têtes légères de votre sexe, ne pardonnent pas aisément qu'on les néglige.

En un mot, miss Burchill céda à l'impétuosité de ses désirs; & je me laissai entraîner par l'oisiveté, ou par le défaut d'un autre amusement, plutôt que par inclination. Ma joie fut très-grande lorsqu'elle fut rappelée dans sa famille; j'étois sé-

rieusement las d'elle. La veille de son départ, se trouvant seule avec moi, elle me dit: j'ai trop de confiance à votre honneur, pour vous supposer capable d'injurier ma réputation, en divulguant ce qui s'est passé de vous à moi; ainsi je pars tranquille sur ce point: mais il en reste un sur lequel je vous demande une promesse capable de me rassurer, sans quoi je serai la plus malheureuse des femmes. Je sais que vous êtes lié fort étroitement avec M. Falkland, & je n'ignore pas que vous autres hommes, dans vos momens d'ouvertures, vous ne faites pas scrupule de vous révéler mutuellement les secrets de l'espèce de ceux dont je vous ai rendu maître. Avec tout autre, je ne crains rien de votre indiscrétion; mais il est de la dernière importance pour moi, que M. Falkland n'apprenne jamais jusqu'où ma tendresse pour vous m'a conduite. Vous savez que j'ai un fils de lui; il pourvoit très-libéralement à la subsistance de l'enfant; & pour vous mettre dans un secret qui ne doit être su que de vous, je lui suis redevable moi-même de la meilleure partie de mon entretien; quoiqu'il soit, comme le reste du monde, dans l'opinion que j'ai quelque bien. Ainsi, quoique je n'aie pas la moindre espérance, & que je ne souhaite pas même de me voir jamais sa femme, vous voyez qu'il seroit d'une terrible conséquence pour moi de perdre son estime; ce qui ne manqueroit pas de m'arri-

ver, s'il étoit informé de notre liaiſon. Il m'a fait entendre par ſa femme de charge, qu'après ſon retour en Angleterre, il s'occuperoit de mon établiſſement; & ſa vue, ſi j'en crois cette femme, eſt de me marier à quelque honnête homme de mon choix. Je ne penſe point au mariage : mais l'aiſance de ma vie & la fortune de mon enfant étant entre les mains de M. Falkland, vous ſentez combien il eſt néceſſaire pour moi de me ſoutenir dans ſon eſtime. Il faut donc, mon cher chevalier, que vous me juriez de ne me jamais trahir.

Ces raiſons me parurent ſi plauſibles, & la demande ſi naturelle, que je ne fis pas difficulté de faire le ſerment qu'elle déſiroit. Elle m'en dicta les termes, qui conſiſtoient à promettre ſolennellement que jamais Falkland ne ſauroit notre ſecret de moi. A l'égard de tout autre, les ſermens, me dit-elle, étoient inutiles.

Vous voyez, a continué mon frère, que par cette déclaration elle a ſu me lier doublement. Comme il ne m'entroit pas dans l'eſprit que Falkland pût jamais penſer à l'épouſer, je me crus ſérieuſement obligé de ne pas lui nuire, & j'ai gardé religieuſement ma promeſſe. Falkland n'étoit pas alors dans le royaume; mais lorſqu'il y fut rentré, & qu'il vint me rejoindre en Wiltshire, dans le tems où vous vous ſéparâtes de votre mari, le ton dont il me parla de miſs Burchill put me faire entendre

qu'il étoit diſpoſé à l'obliger, & qu'il ſouhaitoit de la voir heureuſe : cependant il étoit ſi peu capable de m'alarmer par ſes réſolutions, que j'aurois cru me noircir par la dernière baſſeſſe & la plus inſigne cruauté, ſi j'avois détruit cette fille dans ſon eſprit.

Depuis que miſs Burchill a quitté la maiſon de ma mère, je n'ai pas eu le moindre commerce avec elle, ſoit par lettres ou par d'autres voies. Je ne puis douter qu'elle n'ait continué de diſpenſer ſes faveurs au gré de ſes déſirs ou de ſes caprices ; aſſez heureuſe, comme vous voyez, pour avoir tenu toutes ſes galanteries ſecrètes. Mais quelle eſpérance qu'une femme auſſi corrompue ſoit capable de fidélité pour un ſeul homme, quoique le plus aimable du monde ?

O mon frère ! quelle ſcène d'iniquité me découvrez-vous ? Que n'avez-vous réſervé cet horrible ſecret pour vous-même ? ou pourquoi ne l'avoir pas aſſez tôt divulgué, pour prévenir la misère où votre malheureuſe ſœur a précipité votre ami ? Mais je ne puis vous blâmer ; vous avez ſuivi la loi de l'honneur. Déteſtable femme ! me ſuis-je écriée dans mes amers ſentimens. Je ne ſuis plus étonnée de ſes ſoins & de ſes inſtances, pour m'empêcher de vous découvrir les bons offices que je lui rendois auprès de M. Falkland ; je connoiſſois peu la raiſon qui lui faiſoit craindre, de votre part, des

obstacles à cette fatale union : hélas ! tout a favorisé ses désirs, tout s'est accordé pour le succès de son heureux crime. Votre absence de Londres, la mienne, la pressante maladie de ma mère, & la trop généreuse facilité de notre cher malheureux Falkland ! J'ai fondu en larmes ; mon cœur étoit déchiré par la douleur ; & dans cet instant, j'ai senti revivre toute ma tendresse pour lui. Le chevalier n'a pas entrepris de me consoler. Il étoit trop affecté lui-même.

Je ne vois qu'un motif d'espérance, ai-je dit enfin ; l'amour extraordinaire qu'elle a pour M. Falkland, & l'éclat d'un mérite qu'elle m'a paru sentir, l'attacheront vraisemblablement à son devoir.

Vous n'y faites pas d'attention, a répondu mon frère : tout le mérite d'un ange ne fixeroit pas un cœur tel que le sien. Son amour est un sentiment grossier : un nouvel objet aura toujours des charmes pour elle. Si j'étois aussi crédule que Falkland, je me serois cru l'idole de son ame, tant elle m'a prodigué ses expressions de tendresse.

Il est bien étrange, ai-je répliqué, qu'avec un caractère si dépravé, elle ait pu conserver un attachement si ferme pour M. Falkland ! car vous ne disconviendrez pas, du moins, que son affection pour lui n'ait été sincère.

Son affection pour sa fortune, je le crois,

m'a-t-il répondu ; ne savez-vous pas qu'elle n'a rien ?

Je crains, ai-je dit, qu'elle ne vous en ait imposé sur ce point, pour aller plus sûrement à son but, qui étoit de vous lier au secret. De ma connoissance elle a sept mille livres sterling ; & je le sais de miladi V.... qui connoissoit ses affaires.

Mon frère s'est échappé à deux ou trois imprécations contre elle ; il n'y a pas d'imposture, m'a-t'il dit, qui puisse me surprendre de sa part ; elle est née pour tromper. Les caractères tels que le sien ne sont pas bien rares ; mais vous n'avez jamais eu l'occasion de les connoître, & je souhaite que vous ne l'ayez pas deux fois. Si vous vous rappeliez toute sa conduite, quelque surprise qu'elle pût vous causer, vous n'y trouveriez rien qui parût le contredire. Ce n'est qu'un petit-maître en corset ; & le nombre en est si grand, qu'il vous feroit reculer d'effroi, vous autres femmes de bien, si vous connoissiez leur caractère. Elle regarde les hommes à peu-près comme les libertins de mon sexe regardent les femmes ; le plaisir présent est celui qu'elle aime ; elle s'attache à séduire ; son goût se refroidit pour un amant de vieille date, & se rallume pour un nouveau visage. Elle n'a pas eu Falkland assez long-tems pour en être lasse, & peut-être cette raison lui fait-elle encore conserver quelque tendresse pour lui. D'ailleurs ses bril-

lantes qualités peuvent avoir fait impreſſion ſur le cœur même d'une femme de cet ordre ; mais elle ne s'en livrera pas moins à d'autres penchans dans l'occaſion. Mettez en ligne de compte que le haſard lui avoit donné ſur lui une ſorte de priſe, dont elle eſpéroit, par la condeſcendance de ma mère, & par le concours de toutes les autres circonſtances, de tirer bon parti tôt ou tard. Avec une auſſi jolie figure que la ſienne, & la fortune dont vous la croyez maîtreſſe, penſez-vous qu'elle n'eût pas trouvé à ſe marier honnêtement, ſi telle eût été ſon intention ? Non, non, chère ſœur, elle n'avoit pas deſſein de ſe donner des chaînes. Sa paſſion pour Falkland, ſoit réelle ou prétendue, lui a ſervi de prétexte pour conſerver une liberté dont l'uſage déréglé faiſoit ſon bonheur ; & comptez qu'elle n'auroit pas fini par le mariage, ſi la vue d'une immenſe fortune n'eût été capable d'en adoucir la contrainte.

Faſſe le ciel qu'elle ait ce pouvoir ! ai-je répondu ; je ne vois plus à préſent d'autre eſpérance. Vous m'avez donné l'idée d'un caractère que je n'aurois jamais cru poſſible dans mon ſexe.

Je ne vous diſſimule pas, a repris mon frère, que je tremble continuellement de la voir retomber dans le vice. Nul fond à faire ſur une femme ſans principes. L'amour, s'il en mérite le nom dans un tel cœur, l'amour le plus vif & pour le plus

digne objet, n'eſt jamais durable. La crainte, la honte même, ſont étouffées par la répétition du crime. Quel frein reſte-t-il alors ? le ſeul intérêt, lorſqu'il s'y trouve mêlé ; mais ſi l'eſpoir du ſecret vient par-deſſus, l'intérêt même perd ſa force.

En me quittant pour aller prendre ſa femme, le chevalier m'a recommandé de ne pas ouvrir la bouche ſur cette viſite du matin. Ainſi je n'ai pas dû craindre qu'il lui reprochât la conduite qu'elle a tenue avec moi, puiſqu'il ſembloit déſirer lui-même qu'elle ne l'en crût pas informé. Tant mieux, ma Cécile ; je ſerois extrêmement fâchée de cauſer entre eux la moindre querelle.

Ils ſont arrivés à l'heure du dîner. Je les ai traités magnifiquement ; & la bonne humeur a régné de toutes parts avec l'harmonie. Au deſſert, je leur ai dit qu'ils ne ſeroient pas ſurpris, s'ils voyoient paroître notre couſin l'indien dans l'après-midi ; que probablement il me rendroit ſa viſite, & que s'il venoit à découvrir que je me fuſſe fait céler pour lui, il ne me le pardonneroit jamais. Miladi n'a pu cacher ſon effroi, & parloit déjà de me quitter : mais le chevalier a déclaré qu'il alloit s'armer d'une raſade, & qu'il étoit réſolu de conſerver ſon terrein.

Je n'ai pas manqué de badiner ſur cette entrevue ; & mêlant quelques verres de vin grec aux plaiſanteries, je les ai diſpoſés tous deux à s'y

prêter de bonne grâce. Je craignois réellement que si je les laissois échapper, M. Warner ne le prît fort mal, & ne me crût capable de l'avoir trahi. D'ailleurs, je comptois qu'après s'être accordé sur eux une sorte de triomphe, il oublieroit tout, & qu'ils pourroient dans la suite se revoir avec moins de froideur.

Il ne s'étoit pas passé plus d'un quart d'heure, lorsque nous avons entendu quelque mouvement à la porte. Ma belle-sœur est devenue pâle. Mon frère l'en a raillée; mais il m'a paru lui-même un peu déconcerté. La porte s'est ouverte; un laquais est entré brusquement.... M. Warner.... Aussitôt mon cher cousin s'est avancé d'un pas très-majestueux, paré, je vous en assure. Une grande & belle perruque nouée, où la poudre n'étoit pas épargnée; un juste-au-corps de velours couleur de canelle, sur une veste d'un riche drap d'or, avec un volant de gros de naples, petit gris, doublé de martre, & relevé de brandebourgs d'or à glands; la canne à pomme d'or d'un riche travail; bas de soie blancs à coins brodés d'or; cravatte longue & manchettes du plus beau point: il avoit réellement l'air très-noble & très-vénérable; car M. Warner paroît au-dessus de son âge.

Il a jeté un coup d'œil hautain sur le chevalier & sur sa femme, qui s'étoient levés à sa vue; & continuant de marcher droit à moi, il s'est arrêté

pour me faire une profonde révérence. Il s'est assis près de moi. Un court silence a suivi : je l'ai rompu pour offrir à M. Warner un verre de vin grec. J'avois peine, ma Cécile, à ne pas sourire de l'embarras où je voyois mon frère & sa miladi. Mon cousin en jouissoit, & les regardoit tous deux, mais a feint de ne les pas connoître. Mon frère a pris la bouteille pour refuge, a bu à ma santé, & s'est incliné assez civilement vers M. Warner, en se contentant de prononcer le mot de monsieur. A peine l'autre a daigné répondre par une légère inclination de tête.

Enfin, s'adressant à moi ; cousine, si vous n'aviez pas beaucoup d'aversion pour le tabac, je vous demanderois la permission de me faire apporter une pipe : c'est mon usage après le dîner, & je suis sorti de chez moi sans y avoir satisfait.

Comme il ne m'avoit jamais fait cette proposition, lorsqu'il étoit demeuré à dîner chez moi, je n'ai pas douté que son compliment Américain n'eût rapport à miladi. J'ai répondu pour moi-même, que rien ne m'incommodoit, & j'ai consulté des yeux ma belle-sœur. Elle ne m'a fait aucune réponse, & notre cousin, sans étendre ses attentions plus loin, s'est levé pour sonner. Si je ne vous incommode pas, m'a-t-il dit, c'est assez. Le nègre qu'il m'a donné, s'étant présenté à la porte, il l'a chargé d'aller demander chez lui sa

pipe des Indes, & du tabac à fumer. Cet homme est revenu promptement, avec un long roseau vernissé, & la tête à la Caraïbe. M. Warner s'est fait allumer un flambeau qu'on a placé près de lui; & s'étendant sur sa chaise une jambe croisée sur l'autre, il s'est hâté d'allumer sa pipe, en poussant des nuées épaisses de fumée au nez de ma belle sœur, qui se trouvoit assise à sa droite. Elle a, comme je l'ai su d'elle-même, une véritable aversion pour la vapeur du tabac. Après avoir excessivement toussé, elle s'est levée les yeux tout en pleurs, & s'est retirée à l'autre bout de la salle. Mon vieil Indien en a ri jusqu'à perdre haleine, tendant le cou après elle, & me regardant, comme s'il eût voulu dire, que je suis joyeux de l'avoir éloignée!

Mon frère, quoique résolu de ne se pas fâcher, a cru que c'étoit aller trop loin. J'étois fort embarrassée moi-même, & je ne savois quel parti prendre : si je laissois voir de l'attention pour miladi, j'étois sûre que M. Warner s'en jugeroit offensé. Cependant je me suis hasardée à lui dire de passer dans le sallon, où j'allois faire porter le café, & la suivre immédiatement. Oui, a dit le chevalier, en s'approchant de sa femme, & la prenant par la main : sauvons-nous de l'horrible atmosphère, que cet honnête gentilhomme éleve autour de nous. *L'honnête gentilhomme* n'a pas



Aprés avoir excessivement toussé, elle s'est levée les yeux tout en pleurs.

C. P. Marillier del. C.S. Gaucher inc.

daigné jeter un regard ſur eux, & ma ſœur eſt ſortie de la ſalle avec ſon mari.

Auſſi-tôt M. Warner a quitté la pipe, & frappant la table du poing, il a fait un éclat de rire. Dieu, Dieu! a-t-il dit, tôt ou tard l'orgueil eſt rabatu. Je les crois honnêtement humiliés. Quelle groteſque figure ils ont fait tous deux! Couſine, je ſuis ſatisfait à préſent; je me trouve bien vengé. Vous pouvez les aller joindre, & prendre le café avec eux. Adieu : je vous reverrai. Il eſt ſorti ſur le champ, & je me ſuis hâtée de rejoindre mon frère & ma ſœur, qui ſe ſont fort applaudis d'en être défaits.

Le chevalier m'a dit que dès le premier moment, il avoit pénétré ſon deſſein; mais qu'ayant pris la réſolution de ne lui donner aucune occaſion d'inſulte, il s'étoit rendu maître de ſa langue. Comme il eſt de vos amis, chère ſœur, a-t-il ajouté, j'aurois été très-fâché de vous mettre dans l'embarras ſur le parti que vous n'auriez pu vous diſpenſer de prendre entre lui & nous; car le vieux bizarre ne vous auroit pas permis de demeurer neutre. J'ai répondu que notre parent étoit à la vérité un peu ſingulier, mais qu'étant ſatisfait, comme il l'avoit déclaré lui-même, de les avoir payés en monnoie de même eſpèce, je pouvois les aſſurer qu'il ne chercheroit jamais à renou-

veler l'offenſe ; & qu'ils devoient lui pardonner d'auſſi bonne foi.

Ils ont beaucoup ri de ſa bizarre vengeance, & tout s'eſt terminé en plaiſanterie, quoique ma belle-ſœur n'ait pas ceſſé de ſe plaindre de ce dégoûtant tabac, qui l'avoit rendue tout-à-fait malade.

3 *Mars*.

La ridicule ſcène d'hier a détourné pour quelques inſtans mes idées du triſte ſujet dont mon cœur eſt à préſent le plus touché, cet affreux portrait, ma chère, que le chevalier m'a fait du caractère de madame..... puis-je ſoutenir de la nommer madame Falkland ! mais il me revient à l'eſprit avec toutes ſes horreurs. Cécile ! quel fatal tiſon d'enfer je ſuis pour M. Falkland ! Mes plus louables intentions ſont perverties par quelque inviſible main. Je m'étonne que les alimens dont je me nourris, ne ſe changent pas en poiſon lorſque j'y touche. Cependant j'ai cette reſſource, pour calmer mon trouble, que je n'ai pas cru faire mal. M. Falkland, dans l'ignorance de ſon malheur, peut, comme mille autres dont la ſituation n'eſt pas différente, être encore heureux, s'il reſte à cette légère créature un ſeul grain d'honneur & de reconnoiſſance. Je ſouhaiterois, & je m'efforce de n'y pas penſer. Vous me reprochez ſouvent

d'anticiper ſur mes peines ; hé bien, je veux bannir de mon imagination cette odieuſe penſée.

12 *Mars.*

Vous y attendez-vous, ma Cécile ? Madame Goring échappée des mains de ſon mari, eſt préſentement dans la capitale du royaume de France, en qualité de maîtreſſe d'un jeune ſeigneur, qui l'entretient avec beaucoup de ſplendeur. C'eſt ce que j'apprends dans une lettre que j'ai reçue aujourd'hui de madame Falkland.

Le pauvre Pernol a triſtement informé ſon maître de ſa fâcheuſe aventure. Vous n'avez pas oublié que la promeſſe de payer une ſomme annuelle à ce jeune homme étoit conditionnelle. Après la mort de M. Arnil, Pernol, fatigué de l'humeur hautaine, & de l'inſupportable coqueterie de ſa femme, fut très-aiſe de pouvoir ſe relâcher de ſa diſcipline, & déclara que pour mille livres ſterling par an il ne ſe chargeroit pas de la contenir. Il n'y a, dit-il, que ſon extrême reſpect pour M. Falkland, qui l'ait pu ſoutenir ſi long-tems dans une ſi pénible entrepriſe. Aujourd'hui ſa joie eſt très-vive de ſe voir délivré d'elle, & M. Falkland l'ayant mis en état de faire un commerce honnête, je le crois fort heureux de ſa perte.

14 *Mars.*

Depuis ces deux jours, il s'est passé, ma Cécile, de profonds mouvemens dans mon cœur. Si je n'avois pas eu le pouvoir de soulager une affliction dont mes yeux ont vu le touchant spectacle, que je me serois crue malheureuse !

Je rentrois hier chez moi dans ma voiture, lorsqu'une jeune personne, qui m'attendoit à la porte, en vieille robe de toile peinte, me présenta une petite boëte de carton, ouverte, & remplie de fleurs artificielles. Elle ne me parla point ; mais la douleur muette de ses regards s'attira mon attention. Je la trouvai fort jolie, & son âge me parut d'environ dix-huit ans. Comme j'ai toujours pensé qu'une apparence d'industrie augmente le droit du pauvre à notre compassion, je tirai de la boëte une petite branche de jasmin, très-naturellement imitée, & je demandai à la jeune fille si c'étoit son propre ouvrage ?

Elle répondit modestement, oui, madame ; & ne pouvez-vous pas, mon enfant, répliquai-je, trouver quelqu'un qui voulût vous occuper constamment dans ce genre, pour vous dispenser de courir les rues votre boëte à la main ?

Je crois, madame, que je le pourrois, me dit-elle ; mais j'ai en prison un père pauvre &

chargé d'années, qui ne peut vivre sans mon assistance. Je suis avec lui, & je ne sors qu'une fois chaque semaine, pour vendre mes fleurs : je pourrois aussi me mettre en service ; mais il mourroit de chagrin si je le quittois. La douceur de sa voix, sa jeunesse, & l'air de douleur tendre & naïve qui se répandoit sur son visage en parlant de son père, me touchèrent jusqu'au fond du cœur.

Je la fis entrer ; & la prenant avec moi dans l'antichambre, je me sentis pressée de lui faire diverses questions.

Il ne paroît pas, lui dis-je, que vous soyez née dans la pauvreté ; ne puis-je savoir ce qu'est votre père ?

Elle rougit, & baissant les yeux, elle me répondit qu'il étoit ministre.

Ministre ? répétai-je : & par quelles infortunes, car je ne puis faire d'autre supposition, a-t-il pu tomber dans la triste situation où vous le représentez ?

C'est vraiment une infortune, madame, & rien qui ressemble au crime, répondit-elle aussitôt les larmes aux yeux : mon père est un des meilleurs hommes qu'il y ait au monde.

Je lui demandai son nom ; elle me dit qu'il se nommoit Brice.

Toutes ces circonstances excitèrent si vivement

ma curiosité, que je la priai de s'asseoir, & de m'apprendre les particularités de son histoire. Elle y consentit, avec un petit prélude de politesse, qui me plut beaucoup.

Il y a près de douze ans, me dit-elle, que mon père avoit un petit bénéfice dans le comté de Berks : il passoit pour bon prédicateur, pour homme de lettres, & ce qui le faisoit encore plus respecter, pour très-honnête homme. Il y avoit dans la même paroisse, un gentilhomme fort riche nommé Ware, qui passoit aussi pour homme de mérite, & qui dans la haute opinion qu'il avoit de mon père, jeta l'œil sur lui pour accompagner son fils dans les pays étrangers, à titre de gouverneur. Mon père, ayant déja voyagé avec cette qualité, n'en étoit que plus propre à la même fonction. Il n'avoit pas d'autre excuse que le regret de quitter ma mère, qu'il aimoit avec passion, & moi leur unique enfant, alors dans le premier âge. M. Ware lui promit d'être notre ami & notre gardien pendant son absence, comme il le fut en effet, & de nous donner le double du revenu qu'il tiroit de son bénéfice. Cette libéralité, jointe à ses appointemens de gouverneur, n'étoit pas une offre qu'il pût refuser, sur-tout lorsque M. Ware l'assuroit de sa protection pendant toute sa vie : & tout le monde lui connoissoit assez de crédit pour servir efficacement

ceux qu'il vouloit obliger. Mon père avoit alors près de soixante ans; mais avec une constitution robuste, il se crut capable d'entreprendre, pour l'avantage de sa famille, un office dont il ne laissoit pas de redouter les fatigues.

Je ne pus m'empêcher d'interrompre ici la jeune fille, pour lui demander comment il s'étoit fait qu'un homme tel que son père ne jouît pas d'une meilleure fortune à son âge, sur-tout après avoir déjà voyagé avec un élève, que je supposois riche, puisque ce n'est pas dans la pauvreté qu'on fait cette dépense pour ses enfans?

Elle me dit que son père avoit un petit patrimoine, & que son premier dessein avoit été d'embrasser la profession de médecin; mais que son amitié particulière pour un jeune gentilhomme, qu'il avoit connu à l'université, l'ayant engagé à l'accompagner dans ses voyages, il y avoit employé quelques années, & que cette interruption l'avoit fait changer de vue. Son élève, qui l'aimoit beaucoup aussi, avoit déclaré, à leur retour, qu'il ne pouvoit le quitter, & s'étoit engagé, s'il vouloit entrer dans l'ordre ecclésiastique, à faire tomber sur lui un bénéfice dépendant de son père, aussi-tôt qu'il deviendroit vacant par la mort du possesseur, dont l'âge n'annonçoit pas une longue vie; & dans l'intervalle, il lui avoit proposé de

vivre avec lui. Ce fidelle ami s'étant marié immédiatement après ses voyages, mon père, continua-t-elle, ne fit pas difficulté d'accepter ses offres. Il se donna tout entier à l'étude de la théologie avec d'autant moins d'impatience de voir le bénéfice vacant, qu'il étoit dans la résolution de ne pas prendre les ordres, sans avoir acquis toutes les qualités convenables à la sainteté de cet état. Il passa quatre ans avec son jeune patron; & le possesseur du bénéfice, quoique dans une extrême langueur, n'avoit pas cessé de vivre.

Mon père, confirmé par l'étude des saints livres dans le choix de l'état ecclésiastique, parut alors disposé à prendre les ordres; & son jeune ami lui procura par ses soins la cure d'une paroisse de ville, qu'il remplit pendant deux ans sans en être moins cher à son bienfaicteur : il eut le malheur de le perdre, & de perdre avec lui son unique ami. Combien de fois m'a-t-il dit, qu'il avoit été plus affligé de sa mort que son propre père!

Ce vieux gentilhomme connoissant les intentions de son fils, dans lesquels il étoit entré par une promesse, mon père ne douta pas qu'il ne fût disposé à les remplir, & fit toujours le même fond sur cette espérance. Vers le même tems, le titulaire du petit bénéfice de Berks, dont j'ai commencé à vous parler, préférant le séjour d'une ville à celui de la campagne, fit la proposition d'un échange

échange à mon père, dont il avoit été compagnon d'école, & le trouva d'autant plus facile à l'écouter, que mon père au contraire préféroit la campagne à la ville. Aussi le traité fut-il conclu, & mon père s'établit dans le comté de Berks. Il y vit ma mère, qui étoit fille du curé de la paroisse. Elle prit de l'affection pour lui comme il en avoit pris pour elle, & son père qui le croyoit sûr d'un établissement considérable, ne fit pas difficulté de la lui donner.

Quelques mois après leur mariage, le possesseur du bénéfice promis vint à mourir. Mon père se rendit aussi-tôt chez le vieux gentilhomme, père de son cher élève, avec tant de confiance à sa générosité, qu'il croyoit n'avoir que des grâces à lui rendre. Mais loin d'obtenir ce qu'il espéroit depuis si long-tems, la réponse qu'on lui fit avec une affectation de regret, fut que le croyant bien établi en Berkshire, par un mariage avantageux, on avoit disposé du bénéfice en faveur d'un ami moins opulent.

Il ne rapporta chez lui que le chagrin de se voir trompé; moins sensible à cet affront pour lui-même que pour la famille dans laquelle il étoit entré. Son âge approchoit de quarante ans; il voyoit sa famille augmenter sans autre ressource que son petit bénéfice, dont le revenu n'étoit que de quarante livres sterling. Mon grand-père, l'ac-

enfant de lui en avoit imposé, en prit droit de le priver de son amitié. Ma mère eut plusieurs enfans; mais ils sont tous morts fort jeunes. Je suis restée seule. Mon père, qui l'aimoit trop pour lui laisser ressentir l'incommodité de sa situation, engagea son petit patrimoine, dont il conserve encore la propriété, mais qui dépérit journellement. Ma mère ne lui avoit apporté que ses espérances. A la mort de mon grand-père, survenue quelques années après, soit qu'il eût augmenté sa dépense, ou disposé autrement de son bien, il parut qu'il ne laissoit presque rien derrière lui. Dans cet embarras, mon père, sans espoir d'aucun autre avancement, avec la triste réflexion d'avoir perdu la plus grande partie de ses jours dans une vaine attente, a traîné pendant huit ou neuf ans une vie obscure & malheureuse, jusqu'au moment où M. Ware le père l'a sollicité de faire un cours de voyages avec son fils.

Je dis à l'aimable fille que je ne regrettois pas d'avoir interrompu son récit, parce que cette interruption m'avoit procuré la connoissance d'un détail intéressant, & je la priai de continuer. Elle se baissa vers moi, pour me remercier avec beaucoup de grâce & de modestie; ensuite elle reprit dans ces termes.

Je crois avoir dit, madame, que mon père ayant accepté les offres de M. Ware, ne pensa

plus qu'aux préparatifs de son voyage. Il prit congé fort à contre cœur de ma pauvre mère & de moi, après nous avoir tendrement recommandées aux soins de M. Ware, & s'être défait de son petit bénéfice, qu'il ne pouvoit conserver dans une absence de plusieurs années, parce qu'il étoit à charge d'ames.

M. Ware le père étoit un parfait honnête homme, qui remplit ponctuellement sa promesse, par ses attentions pour ma mère & moi; & qui me tint lieu d'un second père pendant l'absence du mien. Son fils employa quatre ans à ses voyages, & revint avec toutes les qualités d'un gentilhomme accompli.

Sa conduite & les services de mon père ayant si bien répondu à l'attente de ceux qui l'avoient employé, M. Ware lui parla de sa reconnoissance dans les termes les plus tendres. Un âge avancé & des infirmités qui le rendoient indolent, lui firent penser qu'il valoit mieux se charger lui-même de le récompenser, que de se donner la peine de faire des sollicitations en sa faveur; & dans cette idée, il résolut de lui faire pour sa vie une pension annuelle de deux cens livres sterling; il lui dit en même-tems que son bien étant substitué, il n'avoit pas le pouvoir de la confirmer par un testament; mais qu'il étoit sûr que son fils, aussi sensible qu'il devoit l'être à ses obligations, ne refuseroit pas de s'engager solennellement à la lui

continuer lorsqu'il deviendroit le chef de sa famille. Ce jeune homme, qui étoit présent, reconnut de bonne grâce ce qu'il devoit à mon père, & l'assura qu'il ne se croiroit jamais quitte avec lui.

Mon père, qui ne souhaitoit qu'une vie paisible & commode, se crut très-heureux, & se retirant dans sa petite maison de Berkshire, que nous n'avions pas quittée ma mère & moi, il borna tous ses désirs à sa satisfaction domestique.

M. Ware le père observa fidellement ses conventions, & nous paya constamment cinquante livres sterling par quartier. Il mourut trois ans après. Son fils, qui faisoit alors son séjour à Londres, écrivit une lettre fort tendre à mon père, pour l'assurer de la continuation de son amitié, & je dois dire aussi qu'il ne manqua pas à sa promesse; il fut très-exact pendant deux ans à nous faire toucher nos quartiers. Tout ce tems s'étoit passé sans qu'il eût reparu en Berkshire, & dans l'intervalle j'avois perdu la meilleure des mères, dont la santé s'étoit affoiblie dans ses dernières années. Quoiqu'elle entendît si bien l'économie, qu'avant ses infirmités mon père avoit pu mettre en réserve quelque partie de son revenu, les fréquens voyages qui lui furent ordonnés aux eaux minérales & dans d'autres lieux pour changer d'air, joint aux frais continuels des remèdes & des médecins, ne nous laissèrent rien de reste à sa mort; ce qui cha-

grina beaucoup mon père par rapport à moi. Cependant, comme il jouissoit encore d'une santé ferme, il avoit l'espérance de vivre assez pour épargner quelque chose en ma faveur. J'avois alors environ quinze ans, & j'étois l'idole de son cœur. Il fut long-tems inconsolable de la perte de ma mère; mais je m'efforçois de calmer ses peines, & je parvins à les adoucir. M. Ware, qui n'avoit pas quitté Londres depuis la mort de son père, fit à la fin un voyage en Berkshire, pour y visiter son bien. Il n'oublia pas son ancien ami & son gouverneur. Quoique je me souvinsse de l'avoir vu autrefois, j'étois alors dans un âge qui ne m'avoit pas permis d'y faire beaucoup d'attention; il est véritablement d'une figure très-agréable.

L'innocente créature ne put prononcer ces derniers mots sans rougir; mais je feignis de ne m'en être pas apperçue.

Elle reprit, avec un soupir. Mon père, qui l'aimoit tendrement, fut charmé de le revoir. M. Ware ne cessa pas de lui témoigner le respect & l'affection d'un fils, & n'eut pas pour moi des manières moins obligeantes. Il passa peu de tems dans ses terres; mais, chaque jour, il vint s'informer de notre santé. Avant son départ, il pressa mon père d'aller passer quelques semaines à Londres avec lui. Vous êtes ici mélancolique, lui dit-il; un peu de changement dans la scène vous divertira, vous

& votre fille. Mon père lui rendit grâces de l'honneur qu'il lui faisoit; mais il s'excusa modestement.

M. Ware en devina le motif, & lui dit en souriant, je sais votre objection ; & pour la détruire tout d'un coup, je vous apprendrai qu'ayant engagé ma sœur à venir prendre soin de ma maison, je compte de l'y trouver à mon arrivée. Nous connoissions cette dame, qui est une veuve un peu plus âgée que lui, retirée depuis la mort de leur père & celle de son mari, chez une de leurs proches parentes. Mon père souriant à son tour, confessa qu'il avoit pénétré sa pensée, & lui dit en me regardant, que sa sœur devant être chez lui, il ne vouloit pas m'ôter le plaisir & l'honneur de vivre quelque tems en si bonne compagnie. M. Ware offrit aussi-tôt de nous mener avec lui dans sa voiture, & nos préparatifs n'étant pas bien longs, nous partîmes avec lui le jour suivant.

En descendant à sa porte, il nous fit les honneurs de sa maison, avec autant de respect que de politesse. Je fus étonnée de ne pas voir sa sœur, pendant toute la soirée; mais sachant qu'elle n'étoit pas prévenue sur notre arrivée, je jugeai qu'elle étoit en visite, ou qu'elle n'étoit pas encore à Londres.

Le lendemain, à l'heure du déjeûner, M. Ware nous fit des excuses sur l'absence de sa sœur. Leur

parente, nous dit-il, qu'elle quittoit à regret, n'étoit pas en bonne santé; & jusqu'à son rétablissement, qui ne pouvoit être fort éloigné, parce que la maladie étoit légère, il n'y avoit pas d'apparence que sa sœur pût la quitter; mais il espéroit que M. Brice n'en seroit pas moins tranquille lorsqu'il demeuroit le gardien de sa fille.

Mon père, quoique peu satisfait de cette excuse, déguisa son mécontentement à M. Ware; mais il me dit naturellement que si la dame n'étoit pas à Londres en peu de jours, il étoit résolu de prendre congé, & de retourner dans notre province.

Nous fûmes logés fort proprement, & mon père fut mis en possession de la bibliothèque, où M. Ware savoit qu'il passeroit ses plus agréables heures. Pour moi, qui n'avois aucune inclination à voir le jour, du moins sans une compagne avec laquelle il me convînt de sortir, je refusai l'offre que M. Ware me fit très-civilement, d'engager quelques dames de sa connoissance à me procurer les amusemens de Londres. J'attendois sa sœur de jour en jour, & sachant qu'après son arrivée, mon père étoit résolu de passer six semaines à la ville, j'étois sûre de ne pas manquer de tems pour tout voir; ainsi je préférai le travail & quelques lectures dans ma chambre.

Mais je m'apperçus bientôt, madame, que

M. Ware étoit un homme très-vif. Le troisième jour après notre arrivée, commençant à changer de conduite, il prit toutes les occasions de me témoigner des attentions particulières. Je reçus d'abord ses complimens avec une civilité froide, que je crus également incapable de flatter ses vues, & de l'offenser : je le regardois comme un jeune homme de mérite, l'ami & le bienfaicteur de mon père ; & je crus que dans mon humble condition, je ne devois pas être trop prompte à me ressentir de ses libertés, d'autant plus qu'il n'étoit pas encore sorti des bornes du respect ; mais il ne s'y contint pas long-tems. Le cinquième jour il me vint trouver dans un cabinet où j'étois à lire ; & là, dans les termes les plus enflammés, il se déclara mon amant. Je voulois tourner ses discours en plaisanterie ; mais il eut recours aux protestations & aux sermens, jusqu'à prendre le ciel à témoin, qu'il ne pouvoit vivre s'il n'obtenoit ma tendresse. Je lui reprochai la cruelle insulte qu'il me faisoit dans sa maison même, & je le priai de me laisser, s'il n'aimoit mieux que je le quittasse sur le champ. Je ne me plaindrai pas à mon père, lui dis-je, du vil retour dont vous payez son attachement & ses soins ; mais je puis l'engager aisément à m'éloigner de votre maison. Il se laissa tomber à genoux devant moi, il me demanda pardon, &

me dit toutes les extravagances que j'ai lues dans les romans. A la fin, je le vis sortir du cabinet; & fermant la porte, je résolus de n'y être jamais seule sans avoir pris la même précaution, dans l'espoir d'ailleurs de ne pas demeurer plus d'un jour ou deux à Londres; car je pénètrois fort bien qu'il n'y falloit pas attendre de sœur, & que c'étoit un pur artifice, dont il avoit fait usage pour nous attirer chez lui.

Comme j'étois résolue, ma chère, d'éprouver un peu la jeune fille, je lui demandai ici pourquoi elle avoit reçu si durement la première ouverture de M. Ware, & comment elle avoit pu connoître qu'il ne pensoit pas à l'épouser?

Ah! madame, répondit-elle, je ne pouvois me flatter de cette pensée. Je n'ai pas voulu vous fatiguer par le détail de tous ses discours; mais toute jeune que j'étois, je comprenois trop ses vues: d'un autre côté, la crainte qu'il avoit témoignée que mon père ne s'apperçût de ses sentimens, ne suffisoit-elle pas pour me donner de la défiance?

Vous paroissoit-il aimable, demandai-je encore?

Elle rougit: j'aurois pu, madame, répliqua-t-elle avec une charmante ingénuité, le trouver plus aimable que tout ce que j'avois jamais vu

de jeunes hommes, si la distance n'avoit pas été si grande entre nous. Je la priai de continuer.

Dès le même soir, je dis à mon père, qu'autant que j'étois capable d'en juger, il n'y avoit aucune apparence que la sœur de M. Ware dût venir ; que menant une vie assez triste, sans une seule femme dont la compagnie pût m'amuser, j'aimois beaucoup mieux être chez nous, avec mes voisines & mes connoissances, & que je lui demandois en grâce de me renvoyer promptement en Berkshire. Mon père me répondit que c'étoit son intention, & que nous y retournerions ensemble à la fin de la semaine, si dans l'intervalle la dame n'arrivoit pas. Je viens, ajouta-t-il, de m'expliquer là-dessus avec notre ami : il en paroît mécontent ; il craint, dit-il, de m'avoir désobligé ; mais j'ai protesté que mon unique motif étoit la persuasion où je suis que la maison d'un beau jeune homme, tel que lui, n'est pas une demeure convenable pour une jolie petite fille de Province, quoique sous les yeux d'un père. Il m'assure que sa sœur arrivera, & me demande un délai de quelques jours. J'ai peine à le refuser ; mais je n'aurai pas l'esprit tranquille, que nous ne soyons dans notre campagne. Je représentai à mon père que M. Ware étoit trop sensé pour se

choquer d'un refus, & je le pressai de s'en tenir au terme qu'il avoit annoncé pour notre départ.

Le reste du jour, & les deux suivans, je ne donnai aucune occasion à M. Ware de me parler. Il vint plusieurs fois à la porte du cabinet, où je fus continuellement assise, & ses instances furent très-vives pour en obtenir l'entrée; mais je m'obstinai à ne pas répondre, & je l'entendois partir en me reprochant ma cruauté.

Il fit des excuses à mon père de quelques affaires qui ne lui permettoient pas de passer la soirée du troisième jour avec nous: c'étoit la première fois qu'il nous eut quittés depuis que nous étions arrivés chez lui. Il nous avoit donné deux concerts très-agréables, où la compagnie étoit nombreuse; & mon père aimant beaucoup la musique, il avoit voulu lui procurer cet amusement dans sa maison; mais, à l'exception de ces deux jours, je n'y avois vu personne, parce qu'il vouloit attendre, disoit-il, pour y recevoir des étrangers, que j'eusse une compagne de mon sexe. Ainsi nous soupâmes seuls mon père & moi. Nous étions déterminés à partir le lendemain, & nous nous retirâmes dans nos chambres vers onze heures.

La pauvre petite fille s'arrêta ici, comme si sa confusion l'eût empêchée de poursuivre.

J'espère, lui dis-je, que M. Ware n'aura pas

violé les droits de l'hospitalité, en forçant l'entrée de votre chambre.

Oh madame ! il le fit, répondit-elle ; il le fit ! L'indigne homme s'étoit caché quelque part ; je ne puis dire où, car ce ne put être dans le cabinet. Sa femme de charge couchoit près de moi, dans un petit lit de camp, qu'on avoit dressé pour elle ; mais elle n'étoit pas encore montée. Une servante, qui me conduisoit ordinairement à ma chambre, m'avoit dit que son maître ayant le lendemain beaucoup de monde à dîner, la femme de charge, occupée à faire des gelées & des compotes, se retireroit apparemment fort tard, & qu'elle alloit lui recommander de ne pas troubler mon sommeil en entrant. Je remerciai immédiatement cette fille, parce que j'étois accoutumée à me deshabiller seule. Je me mis au lit ; mais n'ayant pas le sommeil profond, & sachant que lorsque j'étois une fois réveillée, j'avois de la peine à me rendormir, je résolus d'attendre la femme de charge. Je plaçai ma chandelle sur ma table de nuit, & je pris un livre, que j'avois laissé sur une chaise, après m'en être servie pendant le jour. Il y avoit près d'une heure que j'étois à lire, lorsque j'entendis marcher doucement dans la chambre. Comme j'avois fermé la porte de ma propre main, & que je ne l'avois pas entendu ouvrir, je levai la voix, dans ma première frayeur, pour deman-

der qui c'étoit. On ne me fit aucune réponse ; mais au même instant, je vis M. Ware à genoux devant moi, les deux coudes appuyés sur mon lit. Je poussai un cri. Je ne me rappele pas ce que je lui dis ; mais je me souviens que le plus méchant des hommes me tenoit les mains serrées dans les siennes, & parloit beaucoup. Je continuai de crier sans interruption, en m'efforçant de me dégager de lui, comme je le fis enfin par une violente secousse, qui me fit tomber du lit sur le plancher. Je m'étois cruellement blessée par ma chûte ; mais tirant la couverture après moi, je m'enveloppai dedans, & je recommençai à crier plus fort que jamais. Le misérable homme entreprit de m'appaiser, & me dit que je réveillerois mon père.

Heureusement ce cher père n'étoit pas encore au lit, car sa chambre étoit si loin de la mienne, que jamais il n'auroit pu m'entendre ; il étoit dans la bibliothèque, justement au-dessus de ma tête. Mes premiers cris avoient été jusqu'à lui ; mais il s'imaginoit peu que ce fût la voix de sa pauvre fille ; & jugeant que le bruit venoit de la rue, il ouvrit une fenêtre, pour s'en éclaircir. Tout lui paroissant tranquille au-dehors, il se hâta de descendre, & fut aisément conduit à ma porte par le bruit, car elle n'étoit pas fermée en-dedans, & mon indigne persécuteur, sûr apparemment de ses domestiques, avoit négligé ce soin. Il n'avoit

pas craint non plus que mes cris pussent aller jusqu'aux oreilles de mon père ; ce qui n'auroit pas été possible en effet, s'il eût été dans son lit. Représentez-vous, madame, ce que mon père dût sentir lorsqu'il me vit étendue sur le plancher ; dans mon horrible situation, les cheveux épars, car ma coëffure de nuit étoit tombée, & tout le visage en sang de ma chûte.

Le misérable faisoit ses efforts pour me soulever dans ma couverture, & j'employois tous les miens à lui résister. Grand dieu ! défends-moi ! dit mon père à ce spectacle ; où suis-je, & que vois-je ? Ah ! secourez-moi, m'écriai-je, en me tournant vers lui & passant les bras autour de ses jambes ; emportez-moi de cette maison ; délivrez-moi sur le champ de ce monstre. Mon père me regardoit d'un œil effrayé. Vous ne parlez pas de M. Ware, me dit-il, il est impossible ; ce ne peut être lui qui vous ait mise dans cet état. M. Ware avoit pris la fuite au moment qu'il avoit apperçu mon père, c'est-à-dire, lorsque j'eus saisi ses jambes ; car ayant le dos tourné vers la porte, & dans l'agitation où je dois supposer qu'il étoit, il n'avoit pu le voir arriver.

Mon tendre père, muet d'étonnement & d'horreur, me prit entre ses bras, & me porta jusqu'au lit, où m'ayant fait asseoir, il prit sur la table une carafe d'eau, dont il me fit boire un grand coup

Le reste fut employé à laver le sang dont j'avois le visage couvert, & qui ne venoit heureusement que du nez, où je m'étois blessée en tombant.

Lorsque j'eus repris un peu d'haleine, je lui racontai tout ce qui venoit de m'arriver. Son désespoir, madame, ne peut être représenté; il s'arracha les cheveux; on l'auroit pris pour un insensé. Où est-il, le traître, l'ingrat, s'écria-t-il? je veux aller sur le champ lui reprocher son infame lâcheté; il courut à la porte de la chambre; mais il la trouva fermée en dehors. L'impossibilité de sortir, lui donna le tems de revenir un peu à lui-même. Il considéra que les reproches ne meneroient à rien contre un ennemi plus puissant que nous. La résolution à laquelle il s'arrêta, fut de quitter cette odieuse maison, aussi-tôt qu'il entendroit quelques domestiques levés pour ouvrir la porte, & de sortir secretement, sans voir le maître, & de nous fier à la providence du soin de notre fortune & de notre vie.

Il eût été fort heureux pour nous de pouvoir exécuter ce projet; mais le misérable nous prévint. Nous passâmes le reste de la nuit à nous plaindre de notre misère. Vers huit heures du matin, la porte s'ouvrit, & nous vîmes paroître M. Ware en robe de chambre; ce qui nous fit supposer qu'après nous avoir quittés, il étoit allé prendre du repos.

Il dit à mon père qu'il étoit fâché de ce qui s'étoit passé, & qu'il ne falloit l'attribuer qu'à l'excès du vin, dans sa partie du souper. Mais j'avoue, ajouta-t-il, que j'aime éperdument votre fille, & qu'ayant appris à mon retour la résolution où vous étiez de partir si brusquement, je n'ai pu soutenir l'idée de la perdre. Mon père lui répondit : je ne vous ferai pas les reproches que vous méritez ; mais le tendre soin que j'ai pris de votre jeunesse devoit me faire attendre un autre retour ; permettez-moi de quitter votre maison, & jamais vous ne recevrez d'importunités de nous.

Il pria mon père de monter pour un moment à la bibliothèque avec lui ; & ce ne fut pas sans beaucoup de difficulté qu'il l'obtint. Ils furent ensemble près d'une demi-heure, & j'entendis que leur conversation s'échauffoit. Mon père descendit seul. En allant le recevoir à ma porte, je vis couler sur ses joues deux ruisseaux de larmes. Il se jeta sur une chaise, comme succombant à sa douleur. Le scélérat, dit-il, en me regardant, vient d'achever son ouvrage ; il a poignardé le cœur de ton père ! Je courus à lui comme hors de moi ; je craignis quelque attentat sur sa vie. Mais ne m'appercevant pas qu'il fût blessé, je lui demandai ce que signifioit son langage. Il me propose de vous vendre à lui, me répondit-il ; il veut corrompre le père pour faire une infame de sa fille. O mon père !

père ! pourquoi, m'écriai-je, pourquoi demeurer un instant de plus sous ce détestable toit? Oui, oui, reprit-il; il n'y a plus de sûreté pour nous dans cette maison; allons, ma fille, sortons-en; & nous examinerons ensuite de quel côté nous pourrons tourner.

Mon père saisit une de mes mains, marcha vers la porte, & je le suivis dans l'état où j'étois; c'est-à-dire, en petite robe du matin. Nous pensions qu'il seroit assez heureux pour nous de pouvoir gagner la rue, quoique sans savoir ni l'un ni l'autre où nous retirer, n'ayant pas la moindre connoissance à Londres. Je n'y étois jamais venue que cette fois; & mon père, après une absence de tant d'années, devoit se croire oublié de tout le monde.

Nous étions passés de ma chambre de lit, dans une espèce de petite antichambre qui donnoit sur le grand corridor; mais nous en trouvâmes la porte fermée, & nos efforts furent inutiles pour l'ouvrir.

Alors notre perte nous parut certaine. Je n'entreprends pas d'exprimer notre désespoir. Nous rentrâmes dans la chambre, nous nous y assîmes, pour prendre conseil sur nos résolutions. Je vis clairement que notre lâche persécuteur étoit capable de tout entreprendre; & je dis à mon père que j'étois résolue de tout entreprendre aussi pour l'honneur & la liberté.

Il m'apprit que l'injurieux tyran lui avoit donné jusqu'au lendemain pour délibérer sur ses propositions, & qu'il se flattoit que dans l'intervalle, le père & la fille retrouveroient assez de bon sens pour comprendre la valeur de ses offres.

J'espérois de la faveur du ciel, répondis-je, que dans ce favorable intervalle, je parviendrois à ma délivrance; & j'entrevoyois déjà qu'avec son secours, je pourrois nouer les draps de mon lit, en lier le bout à ma fenêtre, & descendre, en les tenant embrassés, jusques dans la rue.

Cet expédient nous plut beaucoup à tous deux; mais il restoit à chercher dans quel lieu je trouverois un asile. Mon entreprise demandoit le tems de la nuit; & je devois partir seule, car mon père étant dans un âge avancé, & d'une taille assez grosse, je ne pouvois lui laisser courir les mêmes risques, qui menaçoient sa vie d'un trop grand danger, sur-tout lorsque je ne pouvois lui donner l'assistance que je pouvois recevoir de lui. Cet obstacle nous eût arrêtés, s'il ne m'étoit revenu à la mémoire que je connoissois une couturière qui travailloit même actuellement pour moi, & que j'avois son adresse. Après toutes mes autres mesures, ce fut sa maison que je choisis pour retraite, dans la résolution d'y attendre que mon père trouvât le moyen de m'y rejoindre. Je lui dis qu'étant le malheureux objet des desseins de M. Ware, je ne

devois pas appréhender qu'il le retînt après mon évasion. Il branla deux ou trois fois la tête ; mais il répondit qu'il l'espéroit comme moi.

Notre petit plan une fois réglé, nous devînmes plus tranquilles. On vint servir à l'heure ordinaire le dîner & le souper dans mon appartement. Nous ne donnâmes aucune marque de trouble ; mais nous n'évitâmes pas moins soigneusement de paroître gais, dans la crainte de faire naître quelque soupçon.

La femme de charge étoit généralement la dernière de la maison qui se retiroit le soir ; de sorte qu'il falloit ou prendre mon tems avant qu'elle fût montée, ou patiemment attendre qu'elle fût endormie. Comme j'avois eu l'occasion d'observer qu'elle dormoit très-profondément, ce fut le premier parti que je jugeai le plus sûr. Je levai d'avance une des fenêtres de la chambre de lit, & je fermai le volet dessus, pour m'épargner dans un autre tems de l'embarras & du bruit.

Il se trouva fort heureusement que mon père ayant reçu son quartier de M. Ware, avant que nous fussions venus à la ville, il l'avoit presqu'entier dans sa bourse ; il voulut absolument que j'en prisse la moitié, pour les incidens qui pouvoient me survenir.

Vers minuit, la femme de charge ouvrit la porte de mon anti-chambre, où l'on nous avoit

fervi notre fouper. Nous y étions encore, & c'étoit son unique paffage pour entrer dans notre chambre à coucher. Nous avions entendu son approche ; quelque légère qu'eût été fa marche ; & mon père, changeant le fujet de fon entretien, m'avoit fait un figne que j'avois fort bien compris. Il affectoit, lorfqu'elle ouvrit la porte, de repréfenter les charmes de l'opulence & de la grandeur ; & de mon côté, je feignois de l'écouter avec une forte de plaifir. Il s'arrêta lorfqu'il vit paroître cette femme ; mais ce fut après s'être affuré qu'elle pouvoit l'avoir entendu ; car nous avions obfervé qu'elle étoit demeurée quelques momens à la porte, avant que d'ouvrir, pour prêter apparemment l'oreille à notre entretien. Nous voyant en train de difcourir, elle fit un mouvement pour fortir, en difant qu'elle attendroit pour venir que M. Price fe fût retiré. Je lui dis qu'elle pouvoit fe coucher quand il lui plairoit, parce que notre deffein n'étoit pas de demeurer bien long-tems. Mais comme elle avoit probablement l'ordre de veiller fur moi, lorfque mon père m'auroit quittée, elle répondit que le fommeil ne la preffoit pas, & qu'elle reviendroit dans une demi-heure. Elle quitta l'antichambre en fouriant.

C'étoit me donner une occafion que je réfolus de ne pas perdre. J'entendis bien-tôt dans l'éloignement un de ces gardes de nuit, qui crient l'heure. Avant qu'il paffât fous mes fenêtres, j'eus le

tems de préparer un morceau de papier, dans lequel je mis un gros charbon, pour lui donner quelque poids; je l'allumai par un bout, je le jettai dans la rue, lorsque le garde vint à passer. L'autre bout étoit lié par une ficelle, à laquelle j'avois attaché plus haut un autre morceau de papier blanc bien plié, qui contenoit une guinée, & deux lignes en gros caractères, par lesquelles je suppliois le passant de me prêter son secours pour m'évader, & je lui promettois une seconde guinée de récompense.

Le papier enflammé s'attira, comme je me l'étois figuré, l'attention de cet homme. Il se baissa pour le prendre; & s'appercevant qu'il y avoit un autre papier à la corde, il leva les yeux vers ma fenêtre. J'avançai la tête autant qu'il me fût possible, & d'une voix basse, mais assez haute pour me faire entendre de lui, je lui dis de lire le second papier. Il l'ouvrit, & trouva d'abord la guinée, que je lui vis regarder attentivement à la lumière de sa propre lanterne: ensuite, ayant lu les caractères, il leva la tête encore une fois, & me dit: un moment de patience, & je suis à vous.

Il partit avec beaucoup de vîtesse, & je commençai à craindre qu'il ne se fût éloigné pour ne pas revenir. Ma terreur, pendant quelques minutes, fut inexprimable, d'autant plus que dans cet

intervalle j'entendis passer plusieurs personnes. Cependant il revînt bien-tôt avec un autre homme; & la rue étant libre alors, je lui vis sous le bras une échelle, qu'il se hâta de dresser contre le mur, & qu'il éleva jusqu'au cordon. Il y monta sans difficulté, pendant que son compagnon en tenoit le pied. Alors se trouvant plus près de moi d'une moitié de la hauteur, il me dit que si je pouvois imaginer quelque moyen de descendre jusqu'à lui, il étoit prêt à me recevoir.

Mon père, au milieu de ses alarmes, me serra tendrement dans ses bras, me donna sa bénédiction, & m'ayant aidée à lier le bout des draps à la croisée, eut encore la précaution de me passer sous l'aisselle des rubans, dont j'avois lié plusieurs ensemble dans cette vue. Il en tint le bout dans ses mains, pendant que je me laissai glisser le long des draps, que j'embrassois de toute ma force. Le fidelle garde me reçut dans ses bras, & descendant quelques échelons avec son fardeau, il me remit à son compagnon qui me déposa doucement dans la rue.

La nuit étoit fort obscure; mais je distinguai mon père, lorsqu'il retiroit les draps, & je l'entendis fermer la fenêtre.

Je dis alors à mes deux libérateurs, que j'attendois une autre grâce; celle de me conduire à la rue où je souhaitois d'aller. Le garde me répondit

que sa seule escorte suffisoit; & laissant à l'autre le soin d'emporter l'échelle, il prit mon bras sous le sien, jusqu'à la maison de la couturière.

Toute la famille étoit au lit; & nous frappâmes bien des fois à la porte, avant que d'entendre ouvrir une fenêtre élevée, d'où l'on demanda ce que nous désirions. Je répondis qu'une connoissance de la maîtresse du logis souhaitoit de lui parler pour une affaire pressante, & la supplioit de paroître un moment à la fenêtre de la boutique. Après m'avoir fait attendre assez long-tems, la maîtresse descendit. Je donnai alors la seconde guinée au garde, & je le renvoyai fort satisfait de son aventure.

La couturière n'eut pas plutôt entendu mon nom, & la prière que je lui fis de m'ouvrir, qu'elle vint me recevoir à la porte. Je lui confiai, sans crainte, mon évasion & mes motifs. Elle en fut assez touchée pour me promettre l'asile que je lui demandois, jusqu'à ce que mon père vînt me prendre, pour me conduire dans un lieu plus sûr; car étant amie de la femme de charge de M. Ware, elle ne pouvoit répondre, me dit-elle, que je fusse long-tems à couvert dans sa maison. Cette déclaration m'alarma beaucoup : cependant l'honnête femme me donna les plus fortes espérances que je n'avois rien à redouter pour le peu de tems qu'elle supposoit que je passerois chez elle : la moi-

tié de son lit fut ce qu'elle pût m'offrir, parce qu'elle n'en avoit pas d'autre, & j'acceptai volontiers son offre.

Tout le jour suivant, rien ne m'étant venu de mon père, ma douleur & mon inquiétude furent excessives. Vers le soir du second jour, la couturière reçut une lettre, ou plutôt une enveloppe, sous laquelle il y en avoit une à mon adresse. J'y reconnus la main de mon père, & je l'ouvris avec un extrême empressement. Mais hélas! madame, quelle fut mon horreur & ma consternation, lorsque je la vis datée d'une prison! Mon malheureux père m'apprenoit que notre cruel persécuteur, désespéré de ma fuite, qu'il n'avoit découvert que le lendemain, l'en avoit chargé comme d'un crime; que loin d'en disconvenir, il avoit fait gloire de l'assistance qu'il m'avoit donnée pour me sauver de ma perte; & que M. Ware, après l'avoir traité dans des termes fort injurieux, lui avoit demandé le paîment des sommes qu'il prétendoit nous avoir prêtées depuis la mort de son père. A cette demande, mon père ayant répondu que M. Ware savoit bien que nous n'étions pas en état de lui rendre cet argent, & qu'il ne savoit pas moins que c'étoit un don libre, mais que nous ferions tous nos efforts pour le rendre, plutôt que de lui demeurer obligés; l'infâme avoit eu la barbarie de le faire arrêter, & de l'envoyer dans une prison,

après lui avoir dit à l'oreille qu'il l'y laisseroit jusqu'à ce que son opiniâtre humeur fut assez domptée pour livrer sa fille.

Mon père me conseilloit de me rendre sur le champ auprès de lui, & de me faire accompagner de quelqu'un, qui pût me servir de protecteur en chemin. J'obéis à l'instant même, & la couturière m'ayant donné pour escorte un honnête marchand de son voisinage, avec une de ses apprenties. Je pris une voiture de louage, & me fis mener droit à la triste habitation de mon père, où je fus heureusement remise entre ses mains. La joie dont je le vis pénétré en m'embrassant, me fit oublier pendant quelques momens toutes nos peines.

Il me dit, qu'après m'avoir vue hors de danger, & m'avoir recommandée à la providence, il avoit eu soin de remettre en ordre tout ce qui m'avoit servi pour m'évader, & qu'ayant emporté un de mes flambeaux, il avoit laissé l'autre éteint dans ma chambre, afin que la femme de charge, à son arrivée, pût me croire au lit; ce qui lui faisoit juger que cette femme en entrant, m'avoit supposée dans le plus profond sommeil. M. Ware n'étoit pas sorti de de la soirée, & s'étoit retiré de bonne heure; ainsi l'on ne s'étoit apperçu de rien cette nuit.

Mon père m'apprit aussi que M. Ware, dans

la première ouverture de ses odieuses propositions, lui avoit offert de nous assurer à chacun quatre cent livres sterling de rente viagère; en insinuant dans la supposition d'un refus, la menace qu'il venoit d'exécuter. Il s'imaginoit sans doute, que mon pauvre père en seroit assez intimidé pour se rendre, après quelques réflexions, & me persuader de prendre le même parti; & c'étoit dans cet espoir que ce méchant homme avoit permis, ou plutôt souffert, qu'il passât le jour entier dans ma chambre. Je n'ai pas voulu, ajouta mon père, vous découvrir cette circonstance, dans la crainte que votre tendresse pour moi ne fût capable d'ébranler votre vertu. Mais, grâces en soient rendues au ciel, l'épreuve est passée; vous êtes ici du moins, ma chère enfant, dans un lieu de sûreté. Nous ne sommes pas sans un peu d'argent, qui servira quelque tems à nous soutenir; peut-être le misérable reviendra-t-il à lui-même. S'il me rend la liberté, je puis encore obtenir quelque petit poste; & si je puis parvenir à vous faire entrer dans quelque honnête maison, où vous soyez protégée contre sa violence, je serai content.

Mon père ne pouvant se résoudre à déshonorer son ingrat élève, & comptant toujours que lorsqu'il seroit un peu refroidi, il auroit honte de sa conduite, & le feroit élargir, résolut de ne pas informer de sa situation ses amis de Berkshire; & se con-

tenta d'écrire une lettre plaintive à M. Ware, qu'il finissoit en lui demandant sa liberté pour seule faveur. La réponse de M. Ware fut qu'il étoit toujours prêt à remplir ses premières promesses, & que sur-tout à présent que mon père avoit sa fille avec lui, il ne verroit pas le jour à d'autres conditions.

Pendant plus d'un mois, mon père ne pût se persuader qu'une si barbare résolution pût se soutenir long-tems. Il prit le parti de laisser passer un autre mois, à la fin duquel il écrivit à M. Ware une lettre fort touchante; mais au lieu d'une réponse, il reçut avis qu'il étoit depuis quelques jours en Berkshire. Aussi-tôt il écrivit à deux ou trois des amis qu'il y avoit laissés, pour les informer de sa déplorable situation, & les supplier d'agir en sa faveur auprès de M. Ware. Il ne disoit rien de son énorme conduite; il exposoit seulement qu'à l'occasion d'une querelle élevée entr'eux, M. Ware l'avoit fait emprisonner, sous prétexte d'une dette à laquelle il n'étoit pas en état de satisfaire; son intention n'étoit pas moins de ménager la réputation de son élève, que d'éviter tout ce qui pouvoit l'aigrir encore plus.

Il me fit écrire en même tems à la servante que nous avions laissée pour la garde de notre maison, de m'envoyer mes habits, le linge, les livres & d'autres nécessités. Comme nous n'étions venus

à Londres que pour un mois, nous n'avions pris avec nous que les commodités indispensables; & je n'avois emporté de chez M. Ware qu'un petit paquet de linge. Pour mon père, il avoit eu la permission de prendre tout ce qu'il avoit à Londres. Comme les meubles de Berkshire n'étoient pas d'une grande valeur, il en fit présent à la servante, vieille fille, qui l'avoit servi depuis son mariage.

Il ne reçut aucune réponse aux lettres qu'il avoit écrites à ses amis; mais il m'en vint une de notre vieille servante, avec tout ce qu'elle avoit ordre de nous envoyer. Vous aurez peine à croire, madame, jusqu'où nous apprîmes que le misérable abandonné portoit ses noirceurs. Non content de nous avoir plongés dans la plus grande affliction, il s'efforçoit de nous ruiner d'honneur dans notre canton. Il publioit que mon père ayant pris avantage d'une soirée où lui, M. Ware, étoit un peu pris de vin, avoit mis sa fille au lit avec lui, & qu'il avoit exigé le lendemain qu'ils fussent mariés. C'étoit, disoit-il, pour punir l'ingratitude de ce vieux coquin, qu'il l'avoit fait renfermer dans une prison, où sa résolution étoit de lui laisser pendant quelques mois le tems de se repentir.

Quoique l'honneur de mon père fût si bien établi dans notre canton que cette histoire dût paroître incroyable, l'influence des richesses & du pouvoir eut assez de force pour leur faire applaudir à

la clémence de M. Ware dans la punition de mon père. Il ne falloit donc pas s'étonner que nos lettres fussent demeurées sans réponse. Elles avoient été montrées à M. Ware, qui en avoit ri. La pauvre vieille servante, sûre qu'on nous trahissoit cruellement, déploroit notre malheureux sort; mais ne pouvoit que le déplorer. Ce dernier coup abattit entièrement le courage de mon père. Il tomba malade; & pendant plusieurs semaines, il languit dans la plus triste des situations.

Lorsqu'il commençoit à se rétablir de cette maladie, il fut attaqué d'une paralysie soudaine, qui lui fit perdre d'abord le sentiment dans toute la partie droite du corps, & qui s'est réduite à le priver de l'usage de la main droite; de sorte que je suis obligée de le vêtir & de le déshabiller comme un enfant.

L'argent que nous avions apporté dans la prison ayant fondu par degrés, nous nous trouvâmes dans la nécessité de vendre une partie des livres de mon père, & ce que j'avois de meilleurs habits.

Les messages ne nous manquoient pas de la part du cruel homme, & par la bouche de cette misérable femme de charge, dont toute la rhétorique s'étoit employée à nous prêcher la soumission & la complaisance; mais elle ne trouva dans mon père que du mépris & de l'indignation, jusqu'à ce que M. Ware, las apparemment de ses persécu-

tions, nous laissa périr en paix. Il supposa que mon père ne pouvoit tenir long-tems, & que je me trouverois réduite à sa discrétion : car n'ayant pas fait un pas hors de la prison, je n'avois pu lui donner la moindre espérance de se voir maître de moi pendant la vie de mon père.

Quand j'aurois eu plus d'un asile à choisir, il n'auroit pu me venir à l'esprit de l'abandonner, sans défense & sans secours, comme il y étoit réduit. Je m'occupai donc à chercher quelque moyen de gagner du pain, pour le soutien de notre malheureuse vie. Je me mis à composer de petites fleurs artificielles, dont j'avois fait autrefois un de mes amusemens ; une femme, prisonnière comme nous, qui travailloit pour quelques magasins de la ville, me promit de les vendre pour moi. Elle étoit mère d'une fille qui venoit souvent la voir, & qui se chargea de porter mon ouvrage & le sien au marchand qui le distribuoit.

C'est dans cet état, madame, que depuis environ dix-huit mois, nous menions une vie languissante, lorsque nous avons appris qu M. Ware étoit pour quelques semaines aux eaux de Bath ; & la fille, qui s'employoit pour les ouvrages de sa mère & les miens, étant arrêtée par une maladie, je me hasardai à sortir avec le fruit de notre travail. Le marchand que nous servons,

demeuroit dans la cité ; mais il a pris depuis peu une boutique dans cette rue, & quoiqu'elle soit fort éloignée de ce que je nomme à présent ma noire demeure, je n'ai pas manqué, depuis un mois, d'y apporter une fois chaque semaine ce que nous avons pu faire entre ma compagne & moi. Il m'a déclaré aujourd'hui qu'il avoit une surabondance des fleurs que j'apporte : & n'en ayant pris qu'un petit nombre des meilleures, il m'a laissé celles que vous avez vues dans mon carton. Je m'en retournois fort affligée, lorsque pour me garantir de votre carrosse, qui rasoit le mur, je me suis jetée sous votre porte, sans savoir qui y alloit entrer ; & quelque chose, madame, que je ne puis expliquer dans votre figure, m'a donné la hardiesse de vous présenter ma petite marchandise.

Je vous ai donné cette intéressante relation, ma Cécile, presque dans les mêmes termes de la jeune fille. J'en fus vivement touchée : si tout ce que vous me dites est vrai, répondis-je, qu'il y a de monstres dans l'espèce humaine !

Ho, très-vrai, madame, je vous en réponds.

Quoique cette fille fût très-jeune, d'une phisionomie modeste, comme je l'ai dit, & très ingénue, ce n'étoit pas la première fois que j'avois vu de ces visages trompeurs, & je ne voulois pas m'en rapporter uniquement à son témoignage.

L'hiſtoire, ou du moins les circonſtances eſſentielles pouvoient être inventées pour exciter la compaſſion, & quoique je ne puſſe ſuppoſer que la petite fille l'eût compoſée ſur le champ, il n'étoit pas impoſſible que quelqu'un ne l'eût compoſée pour elle. Mon enfant, lui dis-je, il me prend envie de voir votre père.

Elle répondit paiſiblement : vous verriez, madame, un objet qui toucheroit beaucoup votre pitié.

En finiſſant, elle ſe leva pour retourner, me dit-elle, auprès de ſon pauvre père, qui ſeroit fort alarmé de ſa longue abſence. Elle fit deux pas pour ſe placer devant moi, elle me ſalua d'une profonde révérence, elle étoit prête à partir.

Il ſe paſſoit mille choſes dans ma tête. J'étois ſaiſie d'une forte inclination de viſiter ſur le champ ce malheureux père. Si le cas, diſois-je en moi-même, eſt tel que ſa fille me le repréſente, mes ſecours ne peuvent être trop prompts, & s'il y a quelques fauſſetés dans ſon récit, je pourrai les découvrir, en ne lui laiſſant pas le temps de voir & de préparer ſon père. Il n'étoit pas plus d'onze heures. Je réſolus de ne pas différer la bonne œuvre que je méditois. Un inſtant, dis-je à la jeune perſonne; & faiſant venir Betty, je lui donnai ordre d'apporter ſa coëffe & ſon mantelet.

telet. La pauvre jeune fille fut fort étonnée, lorsque je lui dis de les mettre. Alors je fis appeler un carrosse de place, & je lui déclarai que j'allois voir son père avec elle. Je lui vis de la surprise, mais sans aucune marque d'embarras; ce qui fit encore une favorable impression sur moi. Elle se conduisit décemment. Je la fis monter dans la voiture, & j'ordonnai au cocher de toucher à la prison qu'elle avoit nommée.

Lorsque nous fumes entrées dans ce lieu d'horreur, car il me parut tel, je la laissai passer devant moi. Elle me fit monter quelques degrés; & s'arrêtant devant une porte, dans un corridor fort sombre, elle m'avertit que c'étoit la chambre de son père : entrez, lui dis-je, entrez la première. Elle entra, & je demeurai à la porte, où l'obscurité du corridor ne permettoit pas de me distinguer tout d'un coup de la chambre.

J'apperçus un homme d'environ soixante ans; & comme elle m'avoit dit que son père étoit d'une taille épaisse, je doutai d'abord si c'étoit lui. Je voyois un homme usé, pâle & maigre : sa chevelure étoit grise; il étoit en robe de chambre brune, fermée d'une ceinture de soie noire; sa main droite étoit allongée devant sa poitrine, dans une écharpe de crêpe noir. Il étoit assis, d'un air pensif, le coude de l'autre bras appuyé sur une table, & la main étendue sur le front, avec un

livre ouvert devant lui, que sa forme me fit prendre pour une bible.

Aux premiers pas que sa fille fit dans la chambre, il leva les yeux pour voir qui c'étoit. Sa physionomie me parut belle; la candeur y étoit peinte.

Ma chère, l'entendis-je dire, d'une voix mélancolique, vous vous êtes arrêtée long-tems; je craignois qu'il ne vous fût arrivé quelque chose. Pourquoi n'êtes-vous pas revenue plutôt?

O mon père! lui dit-elle en se tournant vers la porte, je crois avoir rencontré un ange qui est venu vous visiter dans votre prison.

J'entrai à ces mots. Le vénérable homme se leva; un bon ange assurément, ma fille, si l'ame répond à la figure. Il me fit une respectueuse révérence.

De grâce, monsieur, ne quittez pas votre chaise; & j'en pris une, sur laquelle je me plaçai près de lui. Il ne parut nullement embarrassé; mais d'un ton grave & modeste, il me demanda ce qui pouvoit lui procurer l'honneur d'une visite de la part d'une dame de mon apparence; car, ajouta-t-il, l'abondance & la prospérité cherchent rarement l'habitation des malheureux.

Je lui dis que le hasard m'ayant fait rencontrer sa fille, elle m'avoit fait un triste récit de sa situation, & que j'avois souhaité d'en entendre les

particularités de sa propre bouche. Il s'excusa sur la longueur de l'histoire; mais si j'avois la patience de l'entendre, il étoit prêt, dit-il, à me satisfaire. Je l'assurai que j'étois venue dans cette espérance.

Il me répèta tout ce que j'avois appris de sa fille, en donnant plus d'étendue à certaines circonstances qu'elle avoit touchées légèrement. Il me fit voir les copies de ses deux lettres à M. Ware, la réponse de ce gentilhomme à la première, & la lettre de la vieille servante à sa fille, qui me convainquirent de la vérité de tout ce qu'il m'avoit dit.

Je lui demandai à quoi pouvoit monter la prétention de M. Ware.

Il me dit à quatre cens livres sterling, qu'il avoit reçues de lui depuis la mort de son père.

Prenez courage, monsieur, répondis-je; vous ne serez pas long-tems ici.

Ah! madame, s'écria-t-il, puisse le ciel vous récompenser de votre bonté! mais mon ennemi n'est pas un homme sur qui la vertu & l'honneur ayent quelque pouvoir.

Je compris que le pauvre infortuné ne s'imaginoit pas que je pensasse à payer sa dette, mais supposoit que je ferois mes efforts pour adoucir M. Ware en sa faveur: je vous demande un peu

de patience, lui dis-je, & nous prendrons les mesures qui conviennent.

Je le priai de me confier la lettre de M. Ware, dans laquelle il promettoit l'exécution de ses premières offres, aux conditions qu'il avoit imposées.

L'heure commençoit à me presser. En sortant, je glissai dans la main de sa fille ma bourse, qui contenoit dix guinées.

Aussi-tôt que je fus retourné chez moi, j'envoyai chercher M. Warner, & je lui fis une vive peinture des malheurs de ce digne père & de sa fille. Son honnête indignation l'emporta bien loin, contre le perfide auteur de leurs peines; honnête, je la nomme ainsi dans son principe, car elle se satisfit d'abord par quantité d'imprécations & de juremens; mais revenant à la cause, voilà, voilà, me dit-il, les vrais objets de l'humanité; je veux acquitter leur dette & rendre le reste de leur vie plus heureux. Vous êtes une bonne femme, ajouta-t-il en m'embrassant, vous savez que ma bourse vous est ouverte.

Je ne pense pas, lui dis-je, à taxer votre générosité dans cette occasion; les deux mille livres sterling dont vous m'avez fait présent depuis peu, ne sont pas beaucoup diminuées, & ma seule vue, dans ce récit, est de ne rien faire sans votre

participation. Bon, bon! me répondit-il; je vous ai donné cette somme pour vos colifichets & vos friandises; elle n'entre pas dans notre marché: vous savez que le quartier est commencé; demandez de l'argent; envoyez quand il vous plaira. «

Je le suppliai d'écrire immédiatement à M. Ware, qui n'a pas encore quitté Bath, & de lui faire l'offre de son argent, pour nous mettre en état de lever l'écrou le plutôt qu'il nous sera possible. Je lui ai remis la lettre de ce méchant homme, en lui conseillant de ne pas lui cacher que nous sommes informés de toute la vérité de l'histoire; ce qui sera peut-être capable de l'effrayer assez pour lui faire rabattre quelque chose de sa demande.

Mon cousin me dit qu'il connoissoit à Bristol un négociant de ses anciennes correspondances, auquel il alloit écrire sur le champ, pour le charger de payer la somme, si l'honnête Ware insistoit. Il se fit donner une plume & du papier, & la lettre fut écrite sous mes yeux. Comme il me laissa le soin de la cacheter & de la faire mettre à la poste, j'en tirai d'abord une copie.

« Cher ami, je vous demande en grâce, au
» moment que vous recevrez cette lettre, de pren-
» dre la peine d'écrire à Bath, & d'y faire cher-
» cher un homme riche nommé Ware, qui est

» un des grands vilains d'Angleterre, comme
» vous pourrez le lui dire de ma part. Il sait que
» depuis environ dix-huit mois il fait mourir de
» faim, dans une prison, un pauvre vertueux ec-
» cléſiaſtique, parce qu'il ne veut pas lui vendre
» ſa fille. Il prétend que cet honnête père lui doit
» quatre cens livres-ſterling; mais c'eſt un lâche
» menſonge. On convient d'avoir reçu cette ſom-
» me; mais elle étoit dûe par convention. Ce-
» pendant comme le pauvre eccléſiaſtique eſt ſans
» titre pour obtenir juſtice, je vous prie de payer
» pour lui ſur mon compte, & de tirer quittance
» totale; car je veux voir ce pauvre homme en
» liberté. Vous trouverez ſous mon enveloppe une
» lettre du coquin, & de ſa main propre. Ne
» manquez pas de la lui montrer, afin qu'il n'i-
» gnore pas que l'aventure eſt connue, & que
» l'eccléſiaſtique a des amis qui prennent ſes in-
» térêts. Vous ne ſauriez apporter trop de dili-
» gence à cette affaire, ſi vous voulez obliger
» votre très-humble, &c. EDOUARD WARNER.

M. Blaiw, négociant à Briſtol.

Il faut ſuppoſer, ma Cécile, que le correſpon-
dant de M. Warner aura la diſcrétion de ne pas
faire lire à M. Ware une lettre de ce ſtyle; mais
j'eſpère qu'il nous rendra bon compte de ſa négo-
ciation.

22 *Mars.*

J'étois fort impatiente de recevoir une réponse à la singulière lettre de M. Warner; il vient de me l'apporter. Je trouve que son ami de Bristol s'est conduit fort prudemment. Ayant eu *l'honneur*, dit-il, terme sur lequel M. Warner s'est fort récrié, de chercher & de voir lui-même M. Ware, il l'a d'abord informé de sa commission, & de suite il a produit sa lettre à M. Price, sous prétexte de vérifier la personne, parce que M. Ware sembloit avoir peine à se rappeler l'affaire. Mais voyant sa propre lettre dans les mains d'un étranger; oui, je me souviens de cette ridicule aventure, a-t-il dit; l'homme est un vieil hypocrite, & la fille en est une jeune; mais n'ayant jamais pensé à les perdre, je veux bien leur remettre la dette; & sans ajouter un mot, il a donné une décharge totale, que le négociant nous envoie dans sa réponse.

Il ne reste maintenant qu'à payer les frais & les droits ordinaires, pour délivrer le pauvre vieillard aussi promptement que nous le pourrons. M. Warner a pris tout sur lui, & s'est mis en mouvement avec une ardeur qui marque la bonté de son caractère.

Comment se fait-il, ma chère, que souvent la honte ait plus de pouvoir que la vertu? Cet indigne Ware, que les loix de dieu ni celles des

hommes n'ont pas été capables de contenir, est dompté par cette seule passion. Il a vu que sa lâche conduite étoit connue de plusieurs personnes auxquelles il ne pouvoit en imposer; & cette prétendue générosité à se relâcher, n'est qu'un artifice pour empêcher que sa perverse action ne soit publiée. M. Ware a pu vivre & dormir tranquille sous le poids accumulé des crimes de fraude, de perfidie, de cruauté, d'oppression & d'ingratitude: & n'a pas résisté à la crainte du reproche & du ridicule; j'en conclus du moins, qu'il n'est pas accoutumé par une longue pratique aux mêmes noirceurs.

24 Mars.

Depuis mon dernier article, je n'avois pas vu M. Warner avant ce matin, qu'il est entré dans ma chambre en se frottant les deux mains de joie. M. Price & sa fille étoient avec lui. Les voici tous deux, m'a-t-il dit; je vous les amène, & je me sens le cœur satisfait d'avoir délivré de si bonnes gens de leur misère.

A ma vue l'excellent vieillard a poussé au ciel des soupirs si profonds & de si ferventes prières, avec des remercîmens si naïfs & si tendres, pour le service que je leur ai rendu, que mon cœur sautoit de ravissement, d'avoir pu servir à rendre ce digne père & sa fille aussi contens qu'ils le paroissoient tous deux. La reconnoissance de la jeune

fille étoit muette, sans en être moins ardente; elle s'est mise à genoux devant moi; elle m'a baisé les mains. J'avoue, ma Cécile, que la tendresse & l'humilité de son action m'ont pénétrée.

J'ai pris le parti d'interrompre la charmante effusion de ces cœurs honnêtes. J'ai fait peu pour vous, ai-je dit; M. Ware ayant refusé la somme, je l'employerai pour vos usages futurs; sans quoi la liberté vous serviroit peu. Nous raisonnerons sur les moyens de vous faire passer une vie douce; en attendant vous vivrez avec moi, vous & votre fille.

Il a fallu de nouveaux efforts pour arrêter encore ses remercîmens, & j'ai absolument exigé qu'il n'ajoutât rien sur ce sujet. Le pauvre vieil homme est extrêmement foible & languissant, d'une si longue prison; mais comme il est naturellement robuste, j'espère qu'avec de l'attention & des soins on pourra le rétablir.

1 *d'Avril.*

Délicieuse joie, ma chère, que celle qui naît des actions généreuses! jamais je n'ai rien éprouvé de si doux, que la satisfaction de mon cœur, depuis que j'ai procuré de la consolation à deux infortunés qui méritoient mon secours.

J'ai fait acheter pour ma jeune amie quelques nouvelles robes, simples, mais de fort bon goût; & vous ne vous imagineriez pas combien elle est

jolie à présent qu'elle est un peu vêtue. Son père est un homme d'un sens admirable, & d'une immense lecture. Il a dans les manières une simplicité vraiment engageante, avec une politesse qui fait assez voir que le grand monde n'est pas étranger pour lui. Son intégrité ne demande pas de nouvelles preuves. Loué soit le ciel qui nous a rendus l'honnête M. Warner & moi, des instrumens propres à délivrer un tel homme de l'affliction. Il se fortifie de jour en jour: mais j'appréhende qu'il ne recouvre jamais parfaitement l'usage du bras. Comme cette disgrâce n'est accompagnée d'aucune douleur, il ne paroît pas qu'elle lui cause beaucoup de chagrin.

10 *Avril*.

Je suis charmée du commerce de mes deux amis. La petite fille est d'un caractère extrêmement raisonnable, & ne manque d'aucune bonne qualité. Je voudrois la voir mariée à quelque honnête homme, qui fût capable de sentir ce qu'elle vaut; car je m'apperçois qu'il lui reste des terreurs de M. Ware, & que son père même n'est pas sans alarmes. Il me disoit ce matin; si je venois à mourir, madame, je vous conjure, pour dernière grâce, de prendre ma fille à votre service: avec un modèle tel que vous, elle seroit vertueuse; avec une telle protectrice, je n'aurois rien à craindre pour elle. J'ai répondu qu'il pouvoit compter sur

moi; mais que j'espérois qu'il vivroit assez long-tems, pour la voir heureusement mariée. Si je pouvois voir ce jour, m'a-t-il dit, le monde n'auroit plus rien qui pût me troubler.

Ce paquet, ma chère, sera d'énorme grosseur; mais je n'ai pas cru devoir couper des récits, que vous auriez trouvés moins intéressans, si vous les aviez reçus divisés.

14 *Mai.*

Un de mes vœux, vous ai-je marqué dans mon dernier journal, étoit de voir miss Price engagée dans un heureux mariage; mais je ne me suis pas hâtée de vous apprendre sur qui je jetois les yeux pour elle. C'est un jeune homme, qui me paroîtroit lui convenir beaucoup, s'il étoit du goût de son père & du sien. Vous ne sauriez avoir oublié Henri Maine, second frère de ma Betty, que nous avons connu vous & moi, dans notre première enfance, & dont nous entendions louer souvent la douceur, la sagesse & la modestie. Il est à présent marchand de toile dans une des plus grandes rues de Londres. A la fin de son apprentissage, son frère aîné s'est fait un devoir de le bien établir. Vous ne doutez pas que je ne sois une de ses pratiques. C'est à ce jeune garçon que je destine l'aimable fille. Mais j'ai jugé que mon entreprise demandoit quelque ménagement.

J'allai hier acheter quelques pièces de toile pour miss Price ; je la pris avec moi, comme j'avois déjà fait une fois ou deux auparavant. Après avoir fini nos emplettes, je dis au jeune marchand avec la liberté d'une ancienne connoissance, que je me réjouissois de le voir si bien établi ; mais que pour achever son bonheur, il lui falloit une bonne femme. Il me répondit qu'il se croiroit heureux en effet, s'il pouvoit trouver quelque honnête jeune fille, pour en faire la compagne de sa vie. Que ne cherchez-vous ? répliquai-je : ce n'est pas un trésor si caché. Il me dit qu'en vérité il croyoit avoir besoin que quelqu'un prît cette peine pour lui ; que ses amis l'en railloient souvent, & lui reprochoient d'être si timide, qu'il n'oseroit jamais parler pour lui-même : qu'il espéroit néanmoins, quand son cœur seroit touché, de trouver assez de courage pour le dire.

Et vous n'avez donc encore vu personne qui vous ait touché le cœur ? Ma question le fit rougir, & par un mouvement involontaire, ses yeux se tournèrent vers la jeune Price ; ce qui me fit juger qu'il avoit su toute son histoire de sa sœur Betty, qui le visite souvent. Il me répondit ; si vous m'ordonnez, madame, de vous dire mon secret, vous le saurez dans un autre tems. C'en étoit assez. Je lui demandai en souriant, s'il seroit

disposé à prendre une femme de ma main? Plus volontiers, me dit-il, que de toute autre au monde.

Nous remontâmes dans ma voiture; & je voulus savoir de Betty, en rentrant chez moi, si jamais elle avoit parlé de miss Price à son frère? La pauvre Betty changea de couleur, dans la crainte d'avoir commis une faute, mais n'en confessa pas moins qu'elle l'avoit informé de toutes les circonstances de l'histoire. Son frère, me dit-elle, n'avoit pas cessé de lui faire des questions, depuis la première fois qu'il avoit vu miss Price avec moi; & si je désirois de savoir tout, elle lui croyoit de l'amour pour elle.

Je lui dis que si miss Price avoit du goût pour son frère, & que M. Price n'y trouva rien à redire, je ne voyois aucune raison qui pût empêcher cette alliance; sur-tout dans le dessein où j'étois de faire à miss Price une fortune digne d'un honnête homme. Betty m'assura que rien ne pouvoit causer tant de joie que cette offre à son frère, & qu'elle ne pouvoit lui souhaiter elle-même un meilleur choix.

La difficulté n'étoit plus qu'à savoir comment la jeune personne étoit disposée pour lui. Betty, pour qui miss Price avoit conçu beaucoup d'amitié, se chargea de cette commission. Je m'imaginai que l'ouverture en seroit plus libre, parce qu'il

pouvoit arriver que les obligations que la jeune miss croyoit m'avoir, liassent un peu sa langue, & la tinssent avec moi dans une plus grande réserve. J'étois résolue de ne pas apporter une ombre de contrainte à ses inclinations.

Betty s'en est si bien acquittée, que, sans marquer le moindre dessein, elle a tiré de miss Price un aveu très-favorable à son frère. Lorsque je me suis crue sûre des deux jeunes gens, je n'ai pas remis plus loin à communiquer mes vues au père. Avec quelle joie le bon vieillard a reçu la proposition d'un heureux établissement pour sa chère fille! il se repose de tout sur moi. Ainsi je me flatte de la voir bientôt placée, à l'extrême satisfaction de toutes les parties.

18 *Mai*.

La noblesse de M. Warner fait mon admiration. Je réclame, est-il venu me dire, ma part au bonheur de ces honnêtes gens, que vous avez pris sous votre protection; j'aime passionnément le bon vieillard, & je suis si prévenu à l'avantage de la petite fille, que si vous ne lui destiniez pas un meilleur mari, je ne sais si je n'aurois pas été tenté de la prendre pour moi-même : mais puisque c'est une chose réglée, il faut que nous en usions honorablement avec elle.

J'ai dit à mon généreux cousin que m'étant in-

formée des affaires du jeune homme, je trouvois que mille livres ſterling ſerviroient beaucoup à les faire proſpérer, & que mon intention étoit de faire cette dot à la jeune fille.

Oui; je crois, m'a-t-il répondu, que c'eſt fort bien fait : mais je veux faire mon préſent de nôce à la pauvre petite créature. Et le bon vieillard, ne ferons-nous rien pour lui?

Que vous êtes bon, mon cher couſin! ai-je répliqué. Vous me feriez ſouvenir de mon devoir, ſi j'étois capable de l'oublier; mais ſoyez tranquille; j'ai déjà pris ſoin de lui faire un petit revenu de cent livres ſterling. Eſt-ce aſſez? a-t-il repris. Cela ſuffit-il pour mettre le bon homme à ſon aiſe? C'eſt, monſieur, plus qu'il ne déſire. Sa réſolution eſt de vivre avec ſa fille; ſes infirmités, qui peuvent augmenter, demandent les ſoins d'un cœur ſi tendre.

C'eſt ce ſoir, ma chère, que tout doit être conclu. M. Price eſt extrêmement ſatisfait de ſon gendre; & la célébration ne ſera différée que jusqu'à l'arrivée des réponſes que M. Maine attend à diverſes lettres qu'il s'eſt hâté d'écrire à ſes amis de province, pour les informer de ſon mariage.

26 *Mai.*

Je ſuis bien ſûre que ma Cécile prendra part à la joie de ſon amie, pour l'accroiſſement de ſon

bonheur, par celui qu'elle vient de procurer à deux aimables familles. La nouvelle épouse a pris aujourd'hui possession de son propre domicile, avec son vertueux père, aussi charmé qu'elle. Les prières & les bénédictions de ces cœurs vraiment bons & reconnoissans me demeurent; récompense, ma chère, riche, avantageuse pour le rôle, déjà trop flatteur, que j'ai fait dans ces évènemens.

Ma digne Betty, dont le mérite est fort au-dessus de sa condition, ne sera plus regardée comme une servante. Elle a toujours été mon amie, dans le sens le plus tendre & le plus étendu de ce terme; elle ne cessera pas de l'être. J'ai pris une autre femme de chambre; & pour donner quelque chose à la joie du jour, je l'ai affranchie, avec une cérémonie badine, immédiatement après le mariage de son frère : je l'avois fait habiller aussi richement que sa nouvelle belle-sœur, l'objet de la fête, & je l'ai fait asseoir à sa droite au festin de noce. Je la considère comme ma compagne; mais je ne parviendrai pas à lui faire oublier que j'ai été sa maîtresse. Ce n'est pas à ses discours, c'est par sa conduite qu'elle me le fait connoître.

On trouve dans cet endroit du journal un intervalle de treize mois, pendant lequel il ne se présente rien d'essentiel par rapport au fil de l'histoire.

C'est

C'est une suite d'actions qui continuent de faire éclater le noble & pieux usage que madame Arnil fait des richesses dont elle est redevable à la providence. Le reste contient une variété d'incidens communs ; les uns relatifs au chevalier son frère, d'autres à M. Warner, & plusieurs lettres de miladi V.... avec laquelle ses communications de cœur se soutiennent avec la même ouverture & la même tendresse. A la fin de cet espace de tems, le journal recommence par la lettre & la date suivantes.

28 *Juin* 1708.

Est-il vrai, ma chère & fidelle amie, que j'aurai le bonheur de vous embrasser aussi-tôt que vous m'en donnez l'espérance ? O Cécile ! après une absence de cinq mortelles années, que mon cœur saute de joie à la seule idée de votre retour ! Les deux mois que vous me donnez pour terme, vont m'être bien ennuyeux. Mais il n'en est jamais autrement d'un bonheur que nous commençons à nous promettre. Avant cet espoir, je regrettois votre absence ; mais je me faisois une raison pour la supporter patiemment, & je n'étois pas incapable de m'entretenir d'autres objets : à présent, je ne puis vous dire jusqu'où va mon inquiétude, & l'impatience que j'ai de vous voir. Cependant, Cécile, nous n'aurons rien de nouveau à nous dire, puisque depuis notre séparation, nous

avons su toutes les circonstances de la vie l'une de l'autre. La mienne, ma chère, a dû vous paroître une vie bien étrange ! mais enfin mon partage est devenu plus heureux, & j'espère de la bonté du ciel, qu'il ne changera plus dans ce monde. La noble, je dirois presque la royale fortune que M. Warner m'a prodiguée, me met en état de procurer de grands établissemens à mes filles, & de leur laisser après moi d'immenses richesses. Que je vive seulement assez pour embrasser ma Cécile, & qu'alors, providence, ta volonté s'accomplisse !

29 *Juin*.

Bonté du tout-puissant ! à quoi suis-je encore réservée ! ma tremblante main peut à peine soutenir ma plume ; mais je ferai mes efforts pour vous raconter l'évènement d'hier.

Je ne faisois que sortir de table ; & n'ayant eu personne à dîner, j'étois seule avec Betty & mes deux enfans. On m'apporte un billet auquel on me dit que le porteur attendoit réponse. Je l'ouvre & le lis. Mes yeux sont frappés du nom de Falkland, que je découvre au bas de la page, sans avoir pensé à l'y chercher. Six lignes qu'elle contenoit me remplissent de terreur & de surprise. Je ne sais ce que je fis du billet ; mais M. Falkland m'informoit qu'il étoit arrivé à l'instant, & me demandoit une heure à laquelle il pût me voir seule le soir, avec cette addition, que son arrivée

à Londres étoit & devoit être un secret pour tout autre que pour moi.

Malgré mon saisissement & mon trouble, je répondis par le même messager que je l'attendrois à six heures précises. Il est inutile de vous dire comment je passai le tems dans l'intervalle. Entre mille conjectures, il m'étoit impossible d'en former une qui pût avoir amené cette étonnante visite, si singulièrement annoncée, si peu attendue, & d'un homme que je devois croire dans une autre région.

A six heures j'entendis un carrosse qui s'arrêtoit à ma porte. Betty avoit ordre de s'y trouver pour le recevoir; & presqu'aussi-tôt je vis entrer M. Falkland dans ma chambre. Ses yeux étoient égarés. Je me levai pour le recevoir; mais troublée de la tête aux pieds; & je sentois que le sang abandonnoit mon visage. Il accourut comme dans le dessein de m'embrasser; mais se renversant sur lui, il s'arrêta sans s'y présenter. Je fis quelque mouvement pour lui donner une chaise, & je fus obligée de m'asseoir moi-même, car je n'étois plus capable de me soutenir. Vous êtes en Angleterre, monsieur..., je suis charmée de vous y revoir.... sachant à peine ce que je disois: je me flatte que votre épouse est en bonne santé. Il me jeta un regard farouche, comme si ma question l'eût pénétré d'horreur; & saisissant

tout d'un coup mes deux mains, il tomba sur ses genoux devant moi, les yeux tristement fixés sur mon visage; quelques momens se passèrent avant qu'il pût me répondre.

Je ne pus parler. Je versai un déluge de larmes. Il y avoit quelque chose de terrible dans notre silence. Il me baisa les deux mains; mais je les retirai des siennes. Monsieur, monsieur, parlez, je vous en conjure. Vous m'avez mortellement frappée. Je le vois, me répondit-il, & je tremble de continuer; mon récit vous fera mourir. Au nom du grand dieu, monsieur, expliquez-vous.

Vous voyez un malheureux, me dit-il, dont la vie appartient à la justice publique.... Ma femme est morte... & par cette main....

Je ne sais s'il dit quelque chose de plus, car mes sens m'abandonnèrent. Il paroît qu'il n'appela personne au secours, & que par ses propres soins il parvint à me rappeler la connoissance. En ouvrant les yeux, je le trouvai pleurant amèrement sur ma main. Le son des horribles mots, que j'avois entendus les derniers, retentissoit encore à mes oreilles. Je le suppliai de me les expliquer.

Cette femme, me dit-il, cette créature que vous m'avez persuadé d'épouser, je l'ai prise en adultère, & j'ai puni de mort l'infame qui m'outrageoit. Elle a partagé son sort contre mon

intention. Ma juste vengeance, qui sera déclarée meurtre par la loi, m'entraîne au supplice, & je viens recevoir de vous un dernier regard...... voyez ce que vous croyez devoir à l'homme, sur la tête duquel vous avez attiré la misère, la honte & la mort.

Ses regards & le ton de sa voix glacèrent mon sang, & je sentois mon cœur expirer.

Je tordis mes mains, & redoublant mes larmes : vos reproches répondis-je, ne sont pas nécessaires pour faire de moi la plus misérable femme qui soit sur la terre. Que puis-je faire en effet pour vous ? hélas ! vous dire que si vous voulez fuir à l'instant, ma fortune est à votre disposition, & que je me charge de pourvoir à tous vos besoins, dans quelque partie du monde que vous choisissiez une retraite.

Et pouvez-vous après ce qui s'est passé, reprit-il, vous obstiner dans la barbarie, jusqu'à m'éloigner de vous ? ou seriez-vous déterminée à me voir périr ? Si c'est votre résolution, je vous aurai bientôt délivrée du misérable que vous haïssez. Il tira son épée comme un furieux, & tournant la pointe vers son estomac, avec une imprécation qui me fit frémir, il jura que si je ne lui promettois pas sur le champ de lui tenir compagnie dans sa fuite, il alloit se la plonger dans le sein, & même devant mes yeux. Grand dieu, quelle scène

d'horreur. Oui, j'y consens, m'écriai-je. Je suis prête à vous accompagner jusqu'au bout du monde. Je saisis son bras, je tombai sur mes genoux, plus hors de moi, s'il étoit possible, que lui-même.

Je lui demandai en grâce de remettre son épée, ce qu'il fit, me voyant presque morte de frayeur. Vous savez, me dit-il, que les moyens de mourir sont toujours en mon pouvoir. Gardez-vous de m'en imposer, & de dire ensuite, pour vous dispenser de votre promesse, que votre dessein n'étoit que de me sauver d'une mort présente.

Je le conjurai de se calmer un peu, & de me permettre d'envoyer chercher mon frère. Vous savez, lui dis-je, que le chevalier vous est entièrement dévoué; vous pouvez lui confier votre vie & votre sûreté.

Je l'avois oublié, me dit-il. Le pauvre Bidulphe! il sera bien affligé lorsqu'il apprendra ma triste histoire.

J'écrivis au moment même deux mots à mon frère, pour le prier de se rendre immédiatement chez moi. Il étoit heureusement chez lui, & mon billet le fit partir sur le champ.

Dans l'intervalle, voyant à M. Falkland des marques d'un trouble excessif, je m'efforçai, par une peinture vague de ma propre situation, d'éloigner de ses idées les horreurs qui l'obsé-

doient : ma crainte étoit qu'il ne retombât dans l'espèce de frénésie qui m'avoit si mortellement effrayée, & je remis à lui demander les circonstances de son infortune, jusqu'à l'arrivée du chevalier.

Mon frère ne fut pas moins surpris que moi, de voir son ami. Ils s'embrassèrent tendrement. Le pauvre Falkland pleura sur le cou du chevalier. Il étoit aisé de voir qu'il avoit le cœur oppressé d'une étrange affliction.

Mon frère tourna les yeux vers moi, comme s'il m'eût demandé quelque explication. Il sembloit se défier, d'une partie du moins de l'horrible vérité. Falkland, lui dit-il, êtes-vous arrivé seul en Angleterre? Je me hâtai de prévenir la réponse. Il est seul, mon frère; il a d'affreux récits à vous faire. Madame Falkland est morte; je n'ai pas osé demander comment, que vous ne fussiez venu pour calmer les transports de votre ami.

Mon cœur, répondit mon frère en s'adressant à M. Falkland, m'annonce que l'ingrate femme dont vous avez fait la vôtre, vous a lâchement trahi. Tu l'as deviné, répliqua M. Falkland. Mais je n'ai pas eu dessein de tremper mes mains dans son sang : toute perfide qu'elle étoit, que sa mort retombe sur elle-même.

Mon frère le regarda d'un œil étonné : qu'elle

soit morte, lui dit-il, je t'en félicite; mais comment se peut-il, cher Falkland, que tu aies part à sa mort?

Nous fumes interrompus dans cet instant. M. Warner, passant devant ma maison, entra pour s'informer de ma santé; & comme le carrosse de mon frère étoit à la porte, on ne put lui dire que je n'étois pas au logis, quoique j'eusse averti mes gens que je n'y voulois être pour personne.

On m'avertit néanmoins qu'il étoit en bas, & je descendis pour le recevoir. Dans le fond, je ne fus pas fâchée d'avoir une excuse pour m'absenter un moment: mes esprits étoient tout-à-fait abbatus.

M. Warner s'apperçut facilement qu'il étoit arrivé quelque chose d'extraordinaire; & comme il savoit déja la plus grande partie de l'histoire de M. Falkland, à la réserve de quelques particularités qui touchoient sa femme, je ne fis aucun scrupule, dans l'opinion que j'avois de sa prudence & de sa discrétion, de lui communiquer le sujet de mon embarras présent. Il y parut prendre l'intérêt d'un véritable ami, & même d'un père.

Aussi-tôt qu'il m'eut quittée, je retournai à ma chambre, où j'avois laissé M. Falkland & mon frère. Tous deux paroissoient dans une extrême

agitation; ils se promenoient à grands pas dans la chambre.

Mon frère s'arrêta pour me dire : voilà, chère sœur, une malheureuse affaire, & qui peut avoir de terrribles suites, si Falkland ne garde pas plus de ménagemens qu'il n'y paroît disposé. Je m'efforçois de le faire consentir à se retirer pour un jour ou deux, dans un lieu que je peux lui procurer pour s'y rétablir de la fatigue de son voyage; car depuis deux fois vingt-quatre heures, il a marché nuit & jour, sans avoir pris ni repos ni nourriture. Le chevalier me regardoit fixement, & me fit connoître par un signe douloureux, qu'il appréhendoit quelque désordre dans la tête de son ami.

Monsieur, lui dis-je aussi-tôt, au nom du ciel, laissez-vous conduire par mon frère, qui vous aime : souffrez qu'il vous mène dans quelque lieu sûr. Lorsque vous y aurez pris un peu de repos, nous vous y verrons tous deux, & nous pourrons concerter ensemble les mesures convenables à votre situation.

Il me prit la main. Votre frère est mon véritable ami, me dit-il; mais, madame, gardez-vous de me tromper. Je me sens la tête vide, de pure insomnie. Je consens qu'on dispose de moi pour cette nuit. Mais promettez-moi d'honneur que je vous verrai demain.

Oui, monsieur, je le promets, répliquai-je. Comptez là-dessus, lui dit mon frère; je promets aussi de vous la mener moi-même.

Il parut irrésolu, comme s'il n'eût su que dire; ensuite se tournant vers mon frère, & lui mettant la main sur l'épaule : allons, cher Bidulphe, mène moi dans quelque lieu où je puisse prendre un peu de repos; car mes esprits ne suffisent plus pour me soutenir. Mon carrosse est à la porte, lui dit le chevalier en le prenant sous le bras; je vais vous conduire dans une maison où vous serez le maître absolu.

Il avoit les yeux collés sur moi, en sortant avec mon frère; mais il ne prononça pas un mot de plus. Le chevalier me dit à l'oreille qu'il me reverroit avant la fin du jour. Ils montèrent fort tranquillement dans la voiture, & s'éloignèrent bientôt.

Il étoit dix heures avant que mon frère fût revenu. M. Falkland, me dit-il, étoit logé avec sûreté dans une maison d'ami, & non chez lui-même, parce qu'il n'avoit pas cru la sienne assez sûre dans le cas d'une recherche. Il ajouta qu'il l'avoit vu au lit, & qu'il espéroit qu'un peu de sommeil calmeroit ses sens, qui lui paroissoient dans un grand trouble. Je priai mon frère de me raconter toutes les circonstances du terrible évènement dont M. Falkland ne m'avoit parlé qu'à

demi. Le chevalier me fit la relation suivante, quoique son ami, me dit-il, n'eût pas mis beaucoup de liaison dans la sienne.

La conduite de madame Falkland n'avoit pas donné le moindre sujet de plainte à son mari, pendant plus d'une année de mariage. Son affection pour lui paroissoit vive & sincère, & de son côté il faisoit l'étude de sa vie de la rendre heureuse. Il ne s'étoit jamais apperçu qu'elle se fût refroidie; & jusqu'au dernier moment, il avoit eu toutes les raisons du monde de se croire entièrement maître de son cœur.

Pendant qu'on lui bâtissoit une maison dans ses terres, un gentilhomme de ses voisins, à la distance de deux ou trois milles, l'avoit prié de prendre la sienne pour demeure, & M. Falkland avoit accepté d'autant plus volontiers cette offre, qu'elle le mettoit à portée de voir tous les jours ses ouvriers, & de presser le travail. M. Bond, c'est le nom du gentilhomme, avoit une femme aimable, & deux filles qui l'étoient beaucoup aussi, avec lesquelles madame Falkland, dans un commerce si continuel, avoit contracté une amitié fort étroite, mais sur-tout avec l'aînée, jeune personne fort vive, âgée d'environ vingt ans. Il y avoit trois ou quatre mois que M. & madame Falkland demeuroient chez M. Bond; & leur bâtiment, qui n'étoit qu'un pavillon, étant achevé, ils atten-

doient seulement qu'il fût sec, pour s'y meubler & s'y établir. M. Falkland avoit fait tracer des jardins fort étendus, & se proposoit pour amusement de les finir; car, dans le récit qu'il fit à mon frère, il avoua qu'il ne pensoit pas encore à passer en Angleterre.

Pendant leur séjour chez M. Bond, ils avoient fait deux ou trois voyages à Dublin, d'où revenant une fois après une absence de quinze jours, ils trouvèrent chez leur ami un autre étranger. Son nom étoit Smyth, officier militaire, d'une figure agréable. On leur fit entendre qu'il rendoit des soins à l'aînée des filles, qu'il avoit long-tems aimée, sans avoir osé déclarer ses sentimens au père; mais que venant d'obtenir un régiment de cavalerie, il étoit parvenu à les faire approuver. Miss Bond n'avoit pas déguisé à madame Falkland l'inclination dont elle étoit prévenue pour lui: & M. Falkland, à qui sa femme avoit communiqué ce secret, vit avec joie qu'une intrigue à laquelle il s'intéressoit par estime pour miss Bond, promettoit un heureux dénouement. M. Smyth étoit déjà si bien dans l'esprit du père, qu'à chaque visite il passoit deux ou trois jours au château, & son régiment n'étant en quartier qu'à douze ou quinze milles du canton, on l'y voyoit fréquemment.

Il avoit des qualités brillantes & beaucoup de

ces talens qui font le charme des femmes. Il chantoit fort bien ; il étoit d'une vivacité qui touchoit à l'extravagance, plein d'agréables bagatelles, & toujours d'une humeur gaie. Miſs Bond ne déguiſant plus ſes ſentimens, & toute la famille commençant à le regarder comme un homme qui devoit bientôt en être, M. Falkland forma volontiers une étroite liaiſon avec lui, & M. Smyth parut fort empreſſé à la cultiver. L'alliance fut enfin conclue, & différée néanmoins juſqu'à la majorité du jeune Bond, dont le conſentement, par la nature des biens, étoit néceſſaire avec celui de ſon père, pour aſſurer l'établiſſement de ſa ſœur. Quatre mois étoient le délai qu'on s'impoſoit ; mais avec la liberté de voir continuellement ſa maîtreſſe, l'amant prit aiſément patience.

Les choſes étoient dans cette ſituation, quand M. Falkland, croyant pouvoir habiter ſon nouvel édifice, en fit la propoſition à ſa femme ; mais elle y trouva quelque difficulté, priſe encore de l'humidité des murs. Quoiqu'en apparence il n'y reſtât rien qui pût l'alarmer pour ſa ſanté, M. Falkland n'étoit pas capable de combattre ſes inclinations. Cependant il auroit d'autant plus ſouhaité de la trouver diſpoſée à ſuivre la ſienne, que depuis peu, il croyoit s'être apperçu que l'aînée des deux miſs Bond tenoit avec elle une conduite plus froide : non qu'il en ſoupçonnât la

raiſon ; mais il jugea que c'étoit aſſez pour l'obliger de ſe retirer. Sa crainte étoit que ſa femme & lui n'euſſent fait un trop long ſéjour dans un logement d'emprunt, & que malgré toute l'amitié qu'on y avoit pour eux, on n'y ſouhaitât ſecrètement leur départ. Quoiqu'il fût dans l'intention de reconnoître honorablement les faveurs qu'il y avoit reçues, il ne pouvoit ſupporter la penſée d'être à charge, ſurtout lorſqu'ayant renouvelé ſa propoſition à ſa femme, miſs Bond qui étoit préſente, ſembla prendre parti contr'elle, & ſoutint que la nouvelle maiſon étoit en état d'être habitée. Ce langage étoit ſi clair, que madame Falkland en parut embarraſſée, & ſe rendit auſſitôt aux déſirs de ſon mari. Dès le jour ſuivant, ils prirent congé de la famille de M. Bond, & ſe retirèrent dans leur terre.

M. Falkland remarqua bientôt du changement dans la conduite de ſon épouſe : elle devint mélancolique & chagrine ; mais comme elle ſe plaignoit de ſa ſanté, il n'attribua qu'à cette cauſe l'altération de ſon humeur, ſur-tout ne lui voyant rien rabbattre de ſon apparente affection pour lui. La famille de M. Bond leur rendoit de fréquentes viſites ; & M. Smyth étoit toujours de la compagnie. Quoique la diſtance entre les deux châteaux ne fût que d'environ trois milles, la route étoit ſi mauvaiſe pour les voitures, que ſouvent les

dames se laissoient engager à passer la nuit chez M. Falkland; & par conséquent M. Bond & M. Smyth y demeuroient aussi lorsqu'ils étoient du voyage. Quelque éloigné que fût M. Falkland de former d'injurieux soupçons, il observa que les plaintes de sa femme s'évanouissoient chaque fois que cette famille étoit chez eux; mais il n'en cherchoit pas d'autre cause que son goût, pour une compagnie amusante. S'il croyoit s'appercevoir que l'air de froideur, entr'elle & l'aînée des miss Bond, subsistoit toujours, les autres du moins témoignoient tant de franchise & de gaieté, qu'il ne put prendre cet incident que pour une petite querelle de femme, qui ne méritoit pas d'être approfondie. Comme ses visites n'étoient pas moins régulières que celles qu'il recevoit, madame Falkland lui proposoit toujours de passer la nuit chez leurs aimables voisins, pour les engager, lui disoit-elle, à n'en pas user moins familièrement. Il observoit que dans cet occasion madame Falkland se levoit toujours plutôt qu'à l'ordinaire; mais peu soupçonneux, comme il l'étoit, il s'en tenoit simplement à la raison qu'elle en apportoit, celle de jouir des agréables heures du matin, dans un des plus beaux jardins du monde; plaisir qu'elle n'avoit pas chez elle, où les entreprises de M. Falkland étoient encore au berceau.

Les devoirs de l'amitié se soutinrent avec cette

chaleur entre les deux familles pendant environ trois mois, c'est-à-dire jusqu'au tems où le mariage de miss Bond devoit être célébré, & tout se préparoit pour la fête. Son frère étant revenu de l'université, ce fut le sujet d'une nouvelle joie. Un soir dans un bal où M. & madame Falkland n'avoient pas manqué d'être invités, madame Falkland, après avoir dansé fort longtems, se plaignit d'être excessivement mal, & réellement ou par artifice, fut prête à s'évanouir. On s'empressa de la mettre au lit, & sur sa prière une autre chambre fut préparée pour M. Falkland. Lui fort alarmé de l'indisposition de sa femme, prit un fauteuil auprès d'elle, dans la résolution d'y passer toute la nuit; & la plus jeune des deux miss Bond s'offroit pour le même office. Madame Falkland les refusa l'un & l'autre; & vers minuit, assurant qu'elle se sentoit de la disposition au sommeil, elle les pria instamment de se retirer; elle ne voulut pas même qu'il restât un domestique dans la chambre, & se réduisit à demander qu'on y laissât un flambeau de nuit.

M. Falkland, dont les sentimens pour sa femme étoient ceux d'un honnête homme, fut impatient le lendemain de savoir l'état de sa santé. Il la trouva dans la même situation, & se plaignant des mêmes douleurs.

La famille fut extrêmement déconcertée de ce

fâcheux

fâcheux accident, & témoigna la plus grande inquiétude; à l'exception de miſs Bond l'aînée, qui demeura ſans ouvrir la bouche, & qui entendit les complimens de ſa mère & ſa ſœur à M. Falkland, non-ſeulement ſans y prendre part, mais avec un ſourire contraint de mépris, qui n'échappa point à l'obſervation de M. Falkland. Il ſe reſſentit alors d'une conduite qui lui parut très-déſobligeante; & retournant à ſa femme, il lui dit qu'il étoit fâché que ſa ſituation ne lui permît pas de retourner chez elle, parce qu'il craignoit qu'on ne fût incommodé de la voir malade, ſur-tout dans un tems où la maiſon n'étoit occupée que de plaiſirs & de fêtes.

Elle répondit qu'elle ſe ſentoit très-foible, & que c'étoit la ſuite ordinaire de ces évanouiſſemens, dont elle étoit affligée depuis l'enfance. Cependant, ayant fait un effort pour ſe lever, elle ſe flattoit, dit-elle, que dans quelques jours elle ſeroit en état de quitter ſon lit.

Madame Bond, la douceur & l'humanité même, la pria de ne pas penſer à mettre le pied hors de la maiſon, ſans être entiérement rétablie. Cette offre fut acceptée avec les plus vifs remercîmens: & M. Falkland ſe vit obligé, quoiqu'involontairement, d'y donner les mains. Ils demeurèrent deux jours de plus. Les plaintes de madame Falkland qui ne ceſſoient pas, lui donnèrent un prétexte pour coucher ſeule; & ſe retranchant d'ail-

leurs sur la crainte d'incommoder la famille, elle ne voulut souffrir personne auprès d'elle.

M. Smyth, qui n'avoit pas quitté le château dans cet intervalle, fut appellé à son régiment; & M. Falkland l'entendit donner des ordres pour son départ. Sa femme gardoit toujours la chambre, & n'en étoit pas sortie depuis qu'elle s'étoit trouvée mal. Le hasard ou l'intention des maîtres, avoit fait donner à M. Falkland une chambre qui touchoit à celle de sa femme, & n'en étoit séparée que par une cloison, qui lui laissoit le pouvoir d'entendre tout ce qui se passoit dans la chambre voisine.

Le mari injurié, quoique sans soupçon, à qui son inquiétude pour une infidelle épouse avoit fait prêter l'oreille à ses moindres mouvemens, y fut cette nuit plus attentif que jamais. Toute la maison étoit depuis quelques heures dans le plus profond sommeil : il régnoit de toutes parts un profond silence. M. Falkland commençoit à s'endormir en faisant des vœux pour le repos de sa femme, lorsqu'il l'entendit faire quelques mouvemens. Il s'excite; & levant la tête sur son oreiller, il est convaincu qu'elle est sortie de son lit. Quoiqu'elle parût user de la plus grande précaution, il ne peut douter qu'elle n'ait ouvert sa porte, & qu'elle ne soit sortie de sa chambre. Malgré sa surprise, l'unique pensée qui lui vient à l'esprit, est que

madame Falkland se trouve plus mal, & veut appeler quelque femme de chambre. Dans cette prévention, il saute lui-même de son lit, & se couvrant des premiers habits qui lui tombent sous la main, il court à la chambre de sa femme, où le flambeau continuoit de brûler.

Sa première idée fut qu'elle alloit revenir; il passa quelques minutes dans la chambre : enfin voyant ses juppes sur une chaise, il appréhenda qu'elle ne fût sortie sans avoir rien mis sur elle; & quoique la nuit ne fût pas froide, il craignît que dans son apparente foiblesse sa santé n'en reçut une nouvelle atteinte. Là-dessus il résolut de suivre ses traces; & jugeant qu'elle étoit allée au corridor des femmes de chambre, qui étoit au-dessus du sien, il monta l'escalier avec aussi peu de bruit qu'il lui fut possible.

En passant devant la porte d'une chambre, il y entendit parler d'une voix basse; il prêta l'oreille, & s'imagina que c'étoit sa femme. Comme il ignoroit par qui la chambre étoit occupée, il ne douta point que ce ne fût madame Falkland, qui étoit entrée pour éveiller une des femmes; & sans autre réflexion, se hâtant d'ouvrir la porte, il entra portant d'une main le flambeau de sa femme, dont il s'étoit servi pour monter. Au bruit qu'il fit en entrant, la personne qui étoit couchée dans le lit,

cria fortement, qui est-là? Il reconnut aussi-tôt à la voix que c'étoit le colonel Smyth; & d'abord il étoit prêt à lui faire des excuses, d'avoir troublé son sommeil, lorsqu'appercevant sur le plancher la robbe de chambre de madame Falkland, & se rappelant que du corridor il avoit entendu la voix d'une femme, l'horreur le saisit, & sans faire de réponse au colonel, il tira brusquement les rideaux du lit, dans lequel il vit manifestement que le colonel n'étoit pas seul, quoique sa compagne eût la tête sous les couvertures.

A l'instant, le colonel sauta à terre : il put voir que M. Falkland étoit sans armes; mais il ne s'en jeta pas moins sur un de ses pistolets, qui étoient sur une table, & chargé dès le soir, parce qu'il devoit partir le lendemain. M. Falkland, dans le premier transport de sa rage, eut assez d'agilité pour saisir l'autre. La misérable observant leurs mouvemens furieux, se précipita hors du lit. M. Falkland étoit dans un trop grand trouble, pour être aujourd'hui capable de donner un détail bien exact de cet horrible incident : tout ce qu'il peut dire, c'est que M. Smyth tira son coup, mais envain, parce que le pistolet ne prit pas feu, & que lui dans le même instant il tira le sien avec un plus fatal succès; car sa femme, qui s'étoit jetée entr'eux sans rien consulter, poussa un grand cri, &

fut renversée; & le colonel ayant fait quelques pas chancellans, alla tomber contre un des piliers du lit, & cria: il nous a tués tous deux.

M. Falkland, après cette épouvantable scène, descendit l'escalier sans savoir, dit-il, ce qu'il faisoit, ouvrit la porte du vestibule, & prit son chemin à pied vers sa terre, avec une précipitation qui répondoit à son trouble. Le transport de ses esprits alla jusqu'à lui faire perdre toute idée de pourvoir à sa sûreté. Il entra dans sa maison, sans intention d'aller plus loin; mais, moins d'un quart d'heure après, son valet de chambre, homme fidelle qui le sert depuis longtems, arriva tout en sueur & hors d'haleine, ayant couru de toutes ses forces pour joindre son maître. O monsieur! s'écria-t-il en le retrouvant, partez, & le plus vîte qu'il sera possible: tout est en confusion chez M. Bond; vous serez infailliblement arrêté, si vous ne partez à l'heure même.

Aurois-je tué quelqu'un? demanda M. Falkland.

Ah! monsieur, répondit le valet de chambre, vous avez tué ma maîtresse, & mortellement blessé le colonel Smyth. Je ne sais ce que j'ai fait, répliqua M. Falkland; mais je n'ai pas eu dessein de faire le moindre mal à votre maîtresse. Je le crois, monsieur, reprit le valet; mais peut-être serai-je le seul, car ce malheureux, quoiqu'on ne lui donne

pas deux heures de vie, vous poignarderoit s'il en étoit capable. Le fracas du coup de pistolet a mis toute la maison en alarme, & tout le monde a couru à sa chambre, maîtres & domestiques. M. Smyth parloit encore; mais madame étoit tout-à-fait morte. Le récit du colonel est que la chandelle de ma maîtresse s'étant éteinte, elle est montée pour la rallumer, & qu'elle cherchoit la chambre d'une des femmes, lorsque passant devant sa porte, & voyant de la lumière, parce qu'il ne faisoit que se mettre au lit, elle étoit entrée; & qu'avant qu'elle eût pu se retirer, vous aviez paru d'un air furieux, vous aviez sauté sur les deux pistolets, qui s'étoient rencontrés sous vos mains, & vous en aviez déchargé un sur madame, que vous aviez tuée sur la place, l'autre sur lui, pendant qu'il vouloit sortir du lit. Je suis sûr, monsieur, que c'est une fausse histoire; cependant comme elle peut être crue dans la maison, je vous supplie à genoux de penser à votre sûreté. Miss Bond étoit à s'arracher les cheveux pour son amant: mais je lui ai entendu dire qu'elle étoit bien aise que cette méchante femme, en parlant de ma maîtresse, e t perdu la vie. On a fait partir des courriers pour faire venir des chirurgiens, & moi j'ai fait toute la diligence que j'ai pu pour vous donner avis du danger.

L'honnête valet ne se contentant pas de presser son maître, fit seller deux des meilleurs chevaux

de l'écurie. M. Falkland convenant enfin de la néceſſité de fuir immédiatement avec ce ſeul homme, ne fit qu'un galop juſqu'aux portes de Dublin, & s'y étant rendu à ſept heures du matin, il eut le bonheur à ſon arrivée de trouver un vaiſſeau prêt à faire voile. Il s'y embarqua, & douze heures de navigation le rendirent à Holy-Head: là, prenant la poſte, il ne s'arrêta que pour changer de chevaux, & le troiſième jour il entra dans Londres, où ſon premier ſoin fut de m'écrire dans les termes que vous avez lus.

Telles ſont, chère Cécile, les circonſtances de cette tragique hiſtoire. Mon frère ne me quitta que fort tard. Nous employâmes le tems à délibérer ſur les moyens de mettre l'infortuné Falkland à couvert. Le chevalier partit dans la réſolution d'employer toutes les perſuaſions de l'amitié à le faire paſſer en Hollande. Il ne doutoit pas que ſi l'hiſtoire inventée par l'exécrable Smyth prenoit cours, comme il y avoit beaucoup d'apparence; s'il mouroit de ſa bleſſure ſans avoir changé de diſpoſition & de langage, M. Falkland, qui n'avoit pas le moindre témoin en ſa faveur, ne fût dans le plus grand danger pour ſa vie.

Imaginez-vous dans quelle horreur j'ai paſſé toute la nuit. Je me ſuis levée à la pointe du jour,

& je finissois de m'habiller, lorsque j'ai reçu la visite de M. Warner.

Il m'a dit, sans la moindre préparation, qu'il n'avoit pu fermer l'œil de toute la nuit, & que son impatience étoit si vive d'apprendre l'aventure de M. Falkland, qu'il avoit cru ne pouvoir venir trop tôt, pour me demander des informations qu'il supposoit que j'avois reçues le soir précédent.

J'ai fait le récit des circonstances dans le même détail que vous avez lu, & M. Warner n'a pas tenté une fois de m'interrompre. Lorsque j'ai fini; quelle est votre intention, m'a-t-il dit; que prétendez-vous faire pour Falkland? Je ne sais, ai-je répondu; mais de quoi je suis bien sûre, c'est que s'il étoit au pouvoir des richesses de soulager son affliction, il auroit un droit certain à la plus grande partie de ma fortune: il me semble que je ne puis faire moins pour l'homme qui m'a tant de fois offert la sienne pendant que j'étois dans le besoin. Si nous pouvons parvenir à lui faire faire plus d'attention à sa sûreté, comme je l'espère aussi-tôt qu'il aura l'esprit un peu plus calme, je vous supplierai, monsieur, de m'aider à rendre sa situation aussi douce que son infortune le permettra. Est-ce tout, m'a demandé froidement M. Warner, & votre reconnoissance ne vous inspire-t-elle

rien de plus ardent que de le ſecourir de votre bien ?

Cette queſtion m'a frappée ; & ma réponſe ne ſuivant pas immédiatement ; il faut l'épouſer, a-t-il repris d'un ton déciſif ; rien ne s'y oppoſe à préſent ; ſon déſaſtre vous met en état de faire pour lui ce que vous ne vous êtes pas cru permis dans le tems de ſa proſpérité : vous êtes maîtreſſe aujourd'hui de l'obliger, & tous les ſcrupules ſont levés. A l'égard des frivoles interprétations que vous avez redoutées, n'avez-vous pas déjà fait plus qu'il ne faut, pour convaincre le public qu'elles ont été ſans fondement ? Il ſeroit ſans doute à ſouhaiter que ſa Jéſabel de femme fût morte par les voies ordinaires : mais puiſqu'il n'eſt pas coupable dans l'intention, il y auroit de la barbarie à lui faire une objection de cet accident, & j'oſe répondre qu'il ſera juſtifié aux yeux de tout l'univers, quand il ne le ſeroit pas à ceux de la loi.

J'ai dit à M. Warner, qu'à la vérité M. Falkland avoit propoſé quelque choſe d'approchant ; mais qu'il ne falloit l'attribuer qu'au trouble de ſon imagination, d'autant plus qu'il avoit déclaré d'abord qu'il venoit uniquement pour me faire ſon dernier adieu ; & que lorſqu'il ſeroit un peu revenu à lui-même, il y avoit apparence qu'il ne penſeroit plus à me preſſer ſur ce point.... Je ne vous en crois que plus obligée, a-t-il interrompu,

de le traiter généreusement. Qu'en dit votre frère? Il ne m'en a rien dit, ai-je répondu : j'étois si remplie du triste récit qu'il me faisoit, que je ne lui ai pas dit moi-même un mot de l'étonnante proposition de son ami; & M. Falkland ayant paru beaucoup plus tranquille lorsqu'il s'est mis au lit, je présume qu'il n'a fait à mon frère aucune ouverture de ce genre.

J'entends, j'entends, s'est écrié mon cousin; le chevalier changera de ton, n'en doutez pas. Falkland est à-présent un homme perdu; comptez que votre frère ne sera plus d'avis que vous l'épousiez. Mais c'est par cette raison même que j'insiste sur une généreuse action de votre part. Cousine, si vous avez un grain d'honneur & de reconnoissance, vous n'hésiterez pas un moment; & me voyant garder le silence : je n'exige pas, a-t-il continué, que vous portiez la reconnoissance jusqu'à devenir la femme d'un fou, s'il a le malheur de l'être : mais dans la visite que vous avez promis de lui faire ce matin, si vous le trouvez plus composé, & rendu à l'usage de ses sens, offrez-lui franchement votre main, & n'épargnez rien pour le faire de bonne grâce. Ne consultez pas là-dessus votre frère; je veux que dans cette occasion tout vienne de moi. Allez, a-t-il ajouté; si je n'avois reconnu que vous adorez Falkland au fond du cœur, peut-être serois-je moins pressant;

mais, malgré tous vos embarras prétendus, je sais à quoi m'en tenir.

Désavouer que je l'aime, ai-je répondu, ce seroit manquer de bonne-foi; & loin d'en être capable, j'avoue que je le préférerois au monde entier, si son étrange situation ne m'effrayoit. Soyez tranquille sur cet article, m'a dit mon cousin: si votre Falkland revient au bon sens, faites ce que je vous conseille, & mettez vos soins à le faire avec honneur.

Il m'a quittée, sans attendre ma réplique. Que dire, que faire, ma chère Cécile? Mon cœur & ma raison sont en guerre ouverte. A quelle alternative suis-je réduite! & personne autour de moi pour me secourir de ses conseils! Mon cousin, précipité, capricieux dans ses résolutions, me pousse à je ne sais quoi. Epouser M. Falkland! ciel! quel excès imprévu de félicité! mais recevoir une main souillée du sang.... O! la seule pensée en est terrible!

Que diroit le monde d'une union de cette nature? Non, non, elle est impossible. Cet infortuné, ce déplorable Falkland, n'insistera pas lui-même, lorsqu'il jouira de sa raison, sur une promesse arrachée de moi par son désespoir, & par ma propre terreur.

Je veux essayer de convaincre le bon jugement de M. Warner. Il ne s'obstinera pas, je l'espère,

à me presser sur un point auquel mon esprit n'ose un moment s'arrêter.... Mon frère arrive, pour me mener chez M. Falkland.... Plaise au ciel, dans sa bonté, que je puisse trouver sa raison parfaitement rétablie !

Je rentre chez moi, je reviens de chez M. Falkland. Quelle scène ! Il m'a déchiré le cœur. Pourquoi l'ai-je jamais vu.

Nous l'avons trouvé debout, se promenant dans sa chambre. Ses regards étoient plus composés qu'hier au soir.

A notre arrivée, ses yeux ont jeté des étincelles de joie. Il est accouru vers son ami ; il l'a serré dans ses bras. Grâces immortelles, cher Bidulphe, a-t-il dit ; vous me la donnez enfin, & c'est avec son consentement. Adorable épouse ! en se tournant passionnément vers moi, & me saisissant la main.

Mon frère a paru troublé, & m'a regardée d'un œil triste : j'ai senti les miens humides ; je me suis tournée en appliquant mon mouchoir dessus.

Des larmes ! s'est écrié M. Falkland d'un ton de surprise, & le jour de notre noce !

Je n'ai pu soutenir ce nouvel égarement, un sanglot m'est échappé. Mon frère a tenté de faire prendre un autre cours à ses idées, parce qu'ignorant ce qui s'étoit passé le soir précédent, il a pris

ſon exclamation pour quelque nouvel accès de frénéſie. Cher Falkland, a-t-il répondu pour moi, vous affectez trop ma ſœur; nous avons paſſé le tems à délibérer ſur votre ſûreté, & vous nous voyez ici pour en raiſonner avec vous. Je penſe qu'il n'y a pas un inſtant à perdre, & que vous devez partir immédiatement pour la Hollande.

Je ſuis prêt, a-t-il répliqué; mais madame Arnil part avec moi : je compte ſur ſa promeſſe.

Elle partira ſans doute, a répondu mon frère, en faiſant un mouvement vers moi, pour m'avertir qu'il falloit flatter ſon imagination, & nous prêter doucement à ſon délire. Je ne pars pas ſans elle, s'eſt-il écrié : rien dans l'univers ne nous ſéparera plus. Je tremblois de crainte, & je ne ſavois ce que je devois répondre; mon frère paroiſſoit confondu, & demeuroit muet.

M. Falkland s'eſt approché de moi, avec le regard ſombre du déſeſpoir, & s'adreſſant à mon frère : Bidulphe, a-t-il dit, je vous ai toujours cru mon ami. Je m'étois flatté auſſi que madame Arnil ne déſiroit pas ma mort; mais je ſuis trompé dans l'un & dans l'autre, la vie n'eſt plus rien pour moi. L'homme à qui j'avois donné toute ma confiance, me trahit; la femme que j'idolâtre, à laquelle j'ai ſacrifié toutes mes eſpérances de bonheur, me paie d'ingratitude; quelle raiſon

pourroit attacher plus long-tems à la vie un malheureux tel que moi? Je ne l'ai que trop patiemment supportée. Mais le remède n'est pas éloigné, en jetant un œil furieux sur son épée, qui étoit dans son fourreau sur la table.

Je n'ai pu me contenir plus long-tems, & fondant en larmes : O monsieur! ai-je dit dans mon transport, ne m'accusez pas d'ingratitude. Plût au ciel que les pesantes afflictions que j'ai attirées sur vous, pussent être rachetées par ma mort! je m'y livrerois à l'heure même. Vos reproches sont cruels, mais je les pardonne; je me reconnois la cause de toutes vos infortunes : nous avons été funestes l'un à l'autre. Vous savez que je vous ai toujours honoré, toujours estimé, & je suis assez punie par votre malheur même, de la part que j'y ai eue. Que vous dirai-je, monsieur? Ma fortune entière me paroît une trop foible, une trop indigne récompense, pour un homme à qui j'ai des obligations dont il est impossible que je m'acquitte jamais. Cependant qu'ai-je de plus à vous offrir? Pouvez vous, monsieur, pouvez-vous me proposer un mariage, dans une si malheureuse conjoncture? Songez à quelle censure ce seroit nous exposer tous deux. Votre long attachement pour moi n'est pas un secret. Songez combien d'horribles interprétations nous aurions à redouter

pour votre conduite, & sans doute pour la mienne, si l'on voyoit succéder une union, amenée, comme il paroîtroit, par un si terrible évènement.

Il est demeuré dans un profond silence, les yeux fixés contre terre. Mon frère a repris mon raisonnement : en vérité, cher Falkland, les craintes de ma sœur me paroissent justes. Vous savez à quel point je suis votre ami ; mon opinion, vous le savez aussi, a toujours été qu'elle devoit être votre femme : ses anciennes objections m'ont paru des scrupules romanesques, & j'ai eu peine à lui pardonner de vous avoir refusé. L'obstacle présent est de plus grand poids.... Prenez ma pensée, s'est-il hâté d'ajouter, en voyant M. Falkland lever sur lui des yeux pleins de ressentiment : je n'en souhaite pas moins que ma sœur soit à vous, & je consentirai de tout mon cœur à votre union ; mais je vous conjure, permettez-le moi, cher ami, de choisir de plus favorables circonstances. Ne pensons d'abord qu'à vous mettre à couvert. Vos affaires ne sont peut-être pas aussi désespérées que vous vous l'imaginez. Si l'infâme Smyth en revient, sa conscience, réveillée par le remord, pourra le porter à vous rendre justice. Dans ce cas, vous serez purgé de toutes ces imputations, que ma sœur nous fait entendre, &

qui l'alarment avec raiſon. Irréprochable alors ; convaincus comme nous le ſommes elle & moi, de l'innocence de vos intentions, il ne reſtera qu'à vous préſenter ſa main.

Smyth n'en peut revenir, a-t-il interrompu d'une voix bruſque ; frivole eſpérance. Hé bien, a repris mon frère, votre pis-aller ſera de vivre avec elle dans les pays étrangers ; tout lieu du monde eſt égal pour une femme auſſi philoſophe que ma ſœur ; & probablement, dans les fatales circonſtances de votre mariage, ſa préférence ne ſera pas pour le ſéjour d'Angleterre.

Il a ſecoué la tête avec un ſourire d'indignation. Laiſſez-moi, Bidulphe, a-t-il répliqué ; l'adreſſe avec laquelle vous tentez de me ſurprendre, m'eſt inſupportable ; vous me croyez fou, & vous avez la cruauté de vouloir m'en impoſer. J'ai l'eſprit troublé, je le ſais ; mais qui m'a réduit au déſeſpoir, à la folie, à la mort ? & l'infortuné m'a jeté un regard qui m'a glacé le ſang.

Tranquilliſez-vous, madame ; vous ſerez promptement délivrée de ce viſage funeſte, de cet homme déteſté, trahi, abandonné ! Il a prononcé ces quatre mots, les mains fortement preſſées l'une contre l'autre, & les yeux levés au ciel. Enſuite, ſe frappant la poitrine du poing, il a verſé deux ruiſſeaux de larmes ; & lorſqu'il les a ſen-

ties couler ſur ſes joues, il s'eſt précipité vers ſon cabinet, dont il a fermé violemment la porte, & s'y eſt enfermé par dedans.

Ses ſanglots ont pénétré juſqu'à nous. Je les entendois diſtinctement, & j'étois preſque dans le même état.

J'ai prié mon frère d'employer tous ſes efforts pour lui faire ouvrir ſa porte; je tremblois qu'il n'entreprît quelque choſe contre ſa propre vie; mais le chevalier m'a raſſurée, en me faiſant voir l'épée, qui étoit encore ſur la table, & que je l'ai preſſé de mettre à l'écart.

Il s'eſt approché de la porte du cabinet, & dans les termes les plus engageans, il a ſupplié ſon ami de l'ouvrir. M. Falkland, pour toute réponſe, l'a prié de le laiſſer à lui-même.

Je n'ai pas jugé que le tems fût propre aux raiſonnemens: j'ai dit à mon frère qu'il falloit attendre que ce tranſport fût paſſé, & qu'avec un peu de réflexion ſur tout ce qu'il avoit entendu, il ſe laiſſeroit peut-être gouverner par une raiſon plus froide.

Mon frère ne pouvoit conſentir à l'abandonner dans un ſi grand trouble. Il a recommencé ſes efforts, pour lui perſuader d'ouvrir ſa porte, mais en vain.

Chevalier, a-t-il répondu, je vous conjure de me laiſſer; je ne ſuis pas en état d'entrer en ex-

plication..... Il m'eſt impoſſible de ſoutenir la vue de madame Arnil.... Laiſſez-moi le tems de me remettre..... Peut-être ſerai-je plus capable une autrefois de diſcourir avec vous.

Promettez-moi donc, a répliqué mon frère, que dans l'intervalle, vous ne ferez rien qui puiſſe nous alarmer pour votre vie ou votre ſanté. En vérité, cher Falkland, vous nous cauſez plus d'inquiétude que vous ne ſauriez vous l'imaginer. Nommez l'heure où vous trouvez bon que je revienne ; & pour dieu, mon cher ami, ſongez à votre propre conſervation : ce point, ce ſeul point une fois obtenu, il n'y a rien que nous ne faſſions, ma ſœur & moi, pour vous rendre heureux. Falkland, pouvons nous compter ſur vous? Nous promettez-vous de ne rien entreprendre de téméraire? Vous êtes maître de mon épée, a-t-il répondu impatiemment ; ou prendrois-je d'autres armes? laiſſez-moi, Bidulphe, laiſſez-moi, je ne puis parler.

Dites ſeulement que vous ſouhaitez de me revoir, a répliqué mon frère ; je me retire, & je ne vous importune plus. Il a ſoupiré profondément. Dites, a repris le chevalier, dites ſeulement, je vous reverrai. Il a répété, ah Bidulphe! & ſa voix paroiſſoit étouffée. Mon frère n'a pu retenir ſes larmes : je ſerai ici ce ſoir, Falkland.... Vous me trouverez votre véritable ami.... je ſerois fâché de

vous contraindre le moins du monde, dans une maison où je vous assure que vous êtes le maître; mais assurez-moi qu'il n'en est pas besoin; promettez.... une parole suffit; je sais que mon cher Falkland ne violera pas sa promesse.

Hé bien.... je n'attenterai pas à ma vie, a-t-il répondu impatiemment, est-ce assez? laissez-moi, & sur-tout qu'on ne m'insulte pas ici.

Je vous laisse, a dit mon frère, & j'espère de vous trouver plus tranquille dans quelques heures. Madame Arnil vous exhorte aussi à calmer un peu vos sens. Pensez à la conservation d'une vie qui nous est si chère à tous deux.

M. Falkland n'a fait aucune réponse. Nous sommes sortis mon frère & moi; j'ai suivi l'idée du chevalier, qui m'a conseillé de ne lui rien dire.

Il m'a ramenée chez moi, & m'a dit en me quittant, qu'il reverroit son ami avant le soir, & qu'il m'apporteroit aussitôt de ses nouvelles.

Mon frère est excessivement touché, & ne sait, dit-il, à quel parti s'arrêter. Il craint que le seul moyen, pour calmer la frénésie de M. Falkland, ne soit mon consentement à notre mariage; & dans les circonstances présentes, cette pensée est terrible. Cependant, si je persiste dans mon refus, je réduis le plus noble des cœurs au désespoir. O Cécile! est-ce le retour que je dois au plus généreux des hommes, qu'un ardent amour pour moi

a rendu si constamment malheureux? D'un autre côté, comment lui donner ma main? Mes anciens scrupules, de quelque poids qu'ils m'ayent paru, ont-ils jamais approché de ceux qui m'arrêtent aujourd'hui?

Si cette malheureuse femme étoit morte par les voies communes, avec quelle joie, quel triomphe me serois-je vue en état de récompenser la persévérence d'un honnête amour! Tous mes devoirs se seroient trouvés remplis, obéissance à ma mère, justice pour une femme qui me paroissoit injuriée, respect pour la mémoire de mon mari, égards dûs à mon propre caractère. N'est-il pas vrai, ma Cécile, qu'après m'être acquittée si fidellement de toutes ces obligations, vous m'auriez jugée blâmable, si pour terme de tant d'infortunes, toutes nées de mon étroit attachement aux mêmes devoirs, j'avois refusé de rendre à la fin justice au plus digne, comme au plus charmant des hommes? Quand je réfléchis sur le passé, quand je considère le présent, & que les mouvemens de mon cœur m'avertissent en secret des tourmens qui vont être le partage de notre cher & malheureux Falkland, toute ma philosophie m'abandonne. J'ai soutenu mes propres afflictions; les siennes m'ont entièrement abattue. Il faut que je quitte ma plume; mes yeux sont si gros de larmes, qu'ils ne sont plus capables de la conduire.

Ah! ma chère, que deviendrons-nous? Je suis presque morte de frayeur. Malheureux, malheureux Falkland! il s'est évadé de la maison où mon frère le tenoit caché; je ne sais ce que j'écris, mes craintes ont égaré tous mes sens. Il n'y a pas plus de deux heures que nous l'avons quitté. Mon frère se reposant sur sa promesse, & ne voulant pas le chagriner par une apparence de contrainte, n'a pas recommandé au maître de la maison d'observer ses mouvemens. Il se tueroit volontiers pour cette négligence; mais se fiant à la parole que M. Falkland avoit donnée de ne pas attenter à sa vie, il n'a pas eu le moindre soupçon qu'il pensât à s'échapper. Hélas! s'échapper? je dois dire à se précipiter dans une perte certaine. Il est parti pour l'Irlande. Le ciel sait quelles en seront les suites, si mon frère ne l'atteint pas en chemin, & ne lui persuade pas de revenir avec lui. Il s'est mis heureusement sur ses traces, & notre cousin Warner avec lui; tous deux en poste, & sur des chevaux de selle.

Mes idées sont si confuses, que je n'en puis mettre deux en ordre. A peine l'avions-nous laissé seul, qu'ayant appelé son valet de chambre, le même dont je vous ai dit qu'il s'est fait suivre d'Irlande, il lui a dit qu'il vouloit quitter la ville, & l'a chargé de se rendre à je ne sais quelle hôtellerie, avec ordre d'y faire amener deux chevaux de

poste. Je vous suis dans un instant, a-t-il ajouté. Le valet n'a pu se dispenser d'obéir ; & moins d'une demi-heure après, son maître est arrivé dans un carrosse de place, à l'hôtellerie où ses ordres portoient de l'attendre.

Le postillon ayant demandé quelle route il devoit prendre, M. Falkland a répondu, S. Albans. Il sembloit impatient & chagrin. Son empressement extraordinaire, ses yeux égarés & la route qu'il nommoit, ont alarmé son valet de chambre, qui doit être un homme sage, puisque sa prudence l'a porté à charger le maître de l'hôtellerie, en lui mettant une petite libéralité dans la main, d'aller rendre compte sur le champ du départ & de la route à mon frère ; il a même eu la précaution de ne pas nommer son maître, & de faire dire seulement à M. le chevalier Bidulphe ; que son ami quittoit Londres par le chemin de S. Albans.

Le messager s'est acquitté fidellement de cette commission. Mon frère pénétré de surprise & d'horreur, est entré chez moi, en passant devant ma porte, pour m'apprendre un malheur si peu prévu. M. Warner étoit arrivé quelques minutes auparavant, pour me demander ce qui s'étoit passé dans l'entrevue du matin, & je n'avois pas eu le tems de lui faire la moindre réponse. A la nouvelle que mon frère m'apportoit, il a paru fort mécontent de lui & de moi ; mais voyant le chevalier dans la

résolution de courir après son ami, il a déclaré qu'il vouloit l'accompagner, & tous deux sont partis avec la plus grande précipitation.

L'homme de l'hôtellerie avoit raconté que M. Falkland étoit monté à cheval avant qu'il eût pu sortir de sa maison, & qu'à peine le valet de chambre avoit eu le tems de lui donner sa commission.

Je crains, ma Cécile, je crains bien qu'il ne soit impossible à mon frère de le joindre dans sa course; M. Falkland seroit perdu pour jamais! & quel deviendroit mon sort? Ne seroit-il pas heureux pour moi, comme cette chère mère me l'a dit un jour dans l'amertume de son cœur, d'être morte au berceau?

Mardi à minuit.

Loué soit le ciel! ils sont revenus; revenus tous, ma chère Cécile! Il s'est laissé persuader de retourner sur ses pas. M. Warner à fait ce miracle, il a sauvé une malheureuse vie; mais la tranquillité d'ame, le sort paisible de votre amie, est le prix, le seul prix auquel on a pu racheter cette victime dévouée volontairement au désespoir.

Mon cousin s'est engagé par un serment solennel, à me rendre enfin sa femme; sans quoi le désespéré Falkland, obstiné à sa ruine auroit, malgré leurs efforts, continué son fatal voyage en Ir-

lande, dans la résolution de se livrer lui-même à la Justice.

Il étoit dix heures avant qu'ils ayent pu rentrer dans Londres. Mon frère a conduit M. Falkland chez le même ami dont il avoit quitté la maison; & M. Warner les a laissés ensemble pour me venir rendre compte de ce qui s'étoit passé.

Il m'a dit que le maître de la maison avoit paru fort surpris de le revoir. L'infortuné fugitif avoit pris congé de lui le matin, avec une parfaite apparence de tranquillité; & l'ayant remercié de l'asile qu'il avoit trouvé chez lui, avoit dit fort naturellement qu'il alloit quitter la ville.

Mon frère & notre cousin n'ont pu le joindre, qu'à deux milles au-dessus de S. Albans. Ils ont l'obligation de ce succès à la prudence du valet de chambre: ce pauvre homme se voyant poussé avec la dernière diligence, tandis que son maître ne faisoit plus un secret de son retour en Irlande, a pris la résolution de prévenir sa ruine à toute sorte de prix; & dans l'espérance que mon frère paroîtroit bientôt, il s'est d'abord avisé pour abréger son chemin, d'enclouer le cheval de M. Falkland. Cette ruse a si bien réussi, que l'innocent animal n'a pas été capable de marcher long-tems; & le maître ne pouvant se monter mieux, s'est vu obligé de rallentir la vîtesse de sa course, jusqu'à la première poste.

M. Warner & le chevalier font parvenus à le découvrir dans cette fituation. Mon frère l'a reconnu au premier coup d'œil. Ils n'ont pas cessé de le fuivre à quelque diftance, les yeux toujours attachés fur lui, jufqu'à ce qu'ils l'ayent vu defcendre à la pofte. Etant defcendus auffi, ils font entrés l'un & l'autre enfemble, dans une chambre qu'il s'étoit fait ouvrir pendant qu'on étoit à lui feller des chevaux frais.

Il a treffailli en appercevant mon frère. Enfuite, jetant les yeux fur M. Warner, qu'il voyoit pour la première fois, il l'a regardé fixement : mais il eft demeuré fans parler.

Votre frère, m'a dit mon coufin, s'eft avancé jufqu'à lui : cher Falkland, a-t-il dit affectueufement, eft-il digne de votre amitié de vous être dérobé à ceux qui vous aiment? & me prenant par la main, il m'a préfenté à lui comme un de fes plus proches parens. M. Falkland m'a confidéré de ces yeux brillans que vous lui connoiffez; il a faifi vivement ma main que mon frère fembloit lui préfenter dans la fienne; feroit-ce monfieur Warner, a-t-il demandé, qui me fait l'honneur de paroître ici? Votre mérite, monfieur, m'eft connu. Vous êtes trop bon de vous intéreffer à ce point pour un malheureux profcrit, qui fe voit abandonné du monde entier.

Moi, je vous abandonne ! s'est écrié votre frère d'un ton assez obligeant. Non, Falkland ; je suis constamment votre sincère ami, & vous le reconnoîtrez, si vous vous fiez à moi. M. Falkland n'a pas répondu.

Cher Falkland, a repris le chevalier, ne suis-je donc pas votre meilleur ami ?

Vous êtes le frère de madame Arnil.... vous n'êtes plus ce que vous avez été ; c'est sa réponse à cette question. Votre frère a répliqué qu'il étoit le même, son fidelle ami, qu'il le supplioit de retourner à Londres avec nous : que nous nous étions hâtés tous deux de le suivre dans cette espérance, & que nous le conjurions de prendre soin d'une vie qui nous étoit si chère & si précieuse à tous.

Pourquoi souhaiterois-je de vivre ? a-t-il répondu. Vous avez tenté de me tromper. L'homme pour lequel j'avois le plus d'amitié, me rejette aujourd'hui que ma ruine est certaine. Votre sœur persiste dans son opiniâtre cruauté pour moi ; elle me manque de foi d'un jour à l'autre, & vous l'y poussez par vos conseils. Il ne me reste plus d'amis, de fortune, de patrie ; & vous me parlez de vivre à ces affreuses conditions ! non, Bidulphe, la vie est un fardeau dont je veux me délivrer. M. Warner, vous êtes un homme généreux, vous

avez l'ame capable d'un vrai ſentiment d'humanité: approuverez-vous qu'un étranger vous demande une faveur?

J'aurois pu pleurer, m'a dit mon couſin, de voir un caractère ſi franc, ſi noble, réduit à ce triſte excès de déſeſpoir: ordonnez, monſieur, ai-je répondu; il n'y a rien que je ne ſois prêt à faire pour votre ſervice.

Je vous rends grâces, monſieur, m'a-t-il dit: j'ai un fils en fort bas âge; ſouffrez que je recommande le malheureux orphelin à votre protection. Il lui manquera bientôt un père; voulez-vous, monſieur, en être un pour lui? Je vous l'enverrai d'Irlande. Il a repris une de mes mains, en répétant, y conſentez-vous M. Warner? Vous avez l'ame élevée, & vous ne mépriſez pas les malheureux.

J'ai réellement pleuré; il m'a touché juſqu'au vif. De ma vie je n'avois rien ſenti d'approchant, & j'avoue que je vous ai voulu beaucoup de mal à vous & votre frère, pour l'avoir jeté dans ces cruelles extrêmités; mais ſur-tout à vous, que j'avois tant exhortée à tenir une conduite toute différente. Pour le chevalier, je ne ſuis pas ſurpris de la ſienne.

Le langage de M. Falkland, a continué mon excellent couſin, m'a fait juger que ſon trouble ne venoit que de l'idée qu'il avoit conçue, que tous

deux vous le méprisiez dans ses malheurs. Il avoit paru, lorsqu'il s'est sauvé en Angleterre, qu'il avoit la raison assez libre pour ne pas négliger sa sûreté : & quoique votre présence, jointe au tumulte de ses esprits, à la fatigue, & surtout à la veille de deux ou trois nuits, pussent avoir produit dans un homme de son âge & de son tempérament, une fort grande révolution, je suis sûr qu'elle se seroit calmée si vous vous étiez conduite avec lui comme vous le deviez, & comme je vous l'avois recommandé : & je ne vois pas ce que vous aurez à répondre pour vous-même, après avoir attiré tant d'afflictions sur cet admirable homme; car je n'ai jamais vu son égal soit pour l'ame ou la figure, si vous persistez dans une conduite qui lui a déjà renversé l'esprit & qui causera infailliblement sa mort, puisqu'il est déterminé à mourir si vous refusez d'être sa femme.

De quels efforts, ma Cécile, n'avois-je pas eu besoin pour me contenir? Ah! monsieur, me suis-je écriée, ne l'abandonnez pas à lui-même! retournez à lui, je vous en conjure! vous voyez l'empire que vous avez sur son esprit; vous avez fait un miracle en lui persuadant de revenir.

Un moment, a répliqué mon cousin; il faut que vous soyez informée des moyens que je me suis vu forcé d'employer. Je vous ai dit combien j'étois touché de sa situation, & de la prière qu'il

me faisoit de tenir lieu de père à son fils. Cette idée ne pouvoit venir d'un insensé. Il m'a paru clair que si la cause du mal étoit une fois levée, il retrouveroit bientôt le parfait usage de sa raison; & je ne pouvois soutenir la pensée de laisser périr un si noble ouvrage de la nature, avec celle encore de vous en voir accusée.

Monsieur, ai-je dit, je ne m'imagine pas que vous pensiez à retourner en Irlande; vous savez trop bien à quel danger vous seriez exposé si vous tombiez au pouvoir d'une famille furieuse, de laquelle vous ne pouvez attendre que la plus ardente persécution.

Je vais me livrer à la justice, m'a-t-il répondu: ma mort est résolue; que m'importe par quelle voie?

Supposons, ai-je repris, que madame Arnîl consente à vous épouser; cet espoir ne vous réconcilieroit-il pas avec la vie?

Ho, monsieur, m'a-t-il dit en secouant la tête; on ne me trompe pas deux fois. Votre frère se promenoit dans la chambre, sans prendre part à la conversation.

Vous tromper, monsieur? ai-je répliqué; ce n'est pas assurément mon intention. Madame Arnîl doit être à vous: j'ai quelque pouvoir sur son esprit: revenez seulement avec moi, & je m'engage d'honneur à faire tous mes efforts pour la disposer

à recevoir immédiatement votre main. Son cœur est endurci pour moi, m'a-t-il dit; elle n'y consentira jamais : je n'ai plus d'ami, monsieur, pour la presser en faveur d'un malheureux; ne suis-je pas un proscrit qui n'est plus digne de vivre? C'est moi qui la presserai, ai-je répondu; elle a des égards pour moi; elle écoutera mes représentations, elle exécutera ce qu'elle vous a promis. Ah! monsieur, a-t-il répliqué, vous vous trompez à présent vous même : elle trouvera de nouvelles excuses, & je ne veux plus être amusé par de fausses espérances.

Il a marché alors vers la porte, & l'ouvroit déjà pour nous quitter. Votre frère l'a suivi, & j'ai fait de même : nous l'avons retenu par le bras. Il a dit à votre frère : chevalier, point d'insulte. Pourquoi me persécuter? Laissez-moi, monsieur. Je ne suis pas fou, quelle que soit l'apparence... mais je suis *déterminé :* & le ton dont il a prononcé ce dernier mot, témoignoit assez qu'il l'étoit réellement.

Falkland! cher ami! a répondu votre frère, au nom de dieu, demeurez. Vous avez la parole d'honneur de M. Warner, recevez aussi la mienne, que nous emploierons tout notre pouvoir à presser ma sœur de répondre à vos désirs. Mon plein consentement vous est assuré, vous avez acquis l'affection de M. Warner; ma sœur cédera sans doute

à nos instances réunies. *Céder*, a-t-il répété ; non, non, chevalier, elle a le cœur inflexible : j'en avois une autre idée.... mais il s'est changé en marbre ; ma mort seule est capable de la satisfaire... & comptez qu'elle sera satisfaite.

Il a fait quelques efforts pour nous échapper. Arrêtez, M. Falkland, ai-je dit en lui saisissant la main : je vous jure ici, par tout ce qu'il y a de respectable au ciel & sur la terre, que si vous nous permettez de vous conduire chez madame Arnil, j'exigerai d'elle qu'elle vous accepte sur le champ pour mari, ou qu'elle renonce pour jamais à mon amitié. Je sais qu'elle vous estime plus que le reste du monde ensemble ; ainsi je suis sûr de ne faire aucune violence à ses inclinations. Si par un refus, qui m'étonneroit, elle s'obstine dans ses scrupules, je fais le même serment de ne plus m'opposer à vos résolutious, de quelque nature qu'elles puissent être.

Chevalier, ai-je dit à votre frère, joignez-vous à moi, pour donner à notre ami la même assurance. Oui, Falkland, a-t-il répondu, je jure solennellement par toutes mes espérances dans cette vie & dans l'autre, d'agir de concert avec M. Warner, sur tous les points auxquels il s'est engagé,

M. Falkland a laissé voir quelque émotion. Il nous a regardés successivement d'un air morne, comme s'il avoit appréhendé de se rendre à nos

instances. A la fin je crois, a-t-il dit, pouvoir me fier à vous; vous ne violerez pas un serment : mais cette femme a le cœur de fer; voilà ce que vous ne sauriez changer.

Nous n'y épargnerons rien, avons-nous répondu tous deux d'une seule voix. Souvenez-vous donc, a-t-il repris, en nous présentant une main à chacun, d'avoir juré que si rien n'est capable de la fléchir, vous me laisserez à moi, & vous n'opposerez plus rien à mes résolutions. C'est notre serment, avons-nous dit. Hé bien, je pars avec vous, s'est il écrié, & d'un pas léger, il s'est mis en chemin vers la porte.

Ne seroit-il pas prudent, ai-je dit en l'arrêtant encore, de louer une voiture qui nous méneroit tous trois? je ne vois aucune nécessité de prendre la poste, & nous serons bien moins exposés aux observations dans une berline qu'à cheval.

Il m'a regardé, comme s'il eût soupçonné quelque dessein : n'allons-nous pas droit à Londres? m'a-t-il demandé. Sans doute, ai-je répondu. Et verrai-je ce soir madame Arnil? Oui, si vous le désirez. Partons, a-t-il dit : un carrosse est une ennuyeuse voiture; mais je me soumets à votre conduite.

J'ai laissé le chevalier avec lui, & je me suis mis en mouvement pour trouver une berline & quatre chevaux, que je n'ai pu me procurer sans

quelque

quelque délai. Pendant les préparatifs, nous l'avons forcé de prendre un peu de rafraîchissement. Il a désiré d'apprendre comment nous avions su son départ.

Votre frère croyant lui devoir cacher que nous le savions de son valet de chambre, s'y est pris fort adroitement pour éluder la question : pensez-vous, Falkland, que dans l'humeur où je vous avois laissé, j'aie pu vous perdre de vue ? Je ne suis pas fou, Bidulphe, a-t-il répliqué, & je ne dois pas être traité comme si je l'étois. Vous ne l'êtes pas assurément, a dit votre frère; mais je vous connois ardent, & supérieur au danger.

Lorsque la voiture est arrivée, M. Falkland y est monté très-volontairement avec nous ; il a peu parlé pendant la marche & n'a pas cessé de paroître rêveur.

Le cocher, après avoir fait environ quinze milles, s'étant arrêté devant une hôtellerie pour faire rafraîchir ses chevaux, il en a paru frappé, jusqu'à déclarer qu'il ne descendroit pas. Nous lui avons dit qu'il étoit le maître; & nous n'en sommes pas moins descendus votre frère & moi, de peur qu'il ne se crût observé : cette franchise a paru lui plaire; il a souri à notre retour, mais sans prononcer un mot.

En entrant dans Londres, je lui ai dit : à pré-

sent, monsieur, nous irons directement, si vous le souhaitez, chez madame Arnil. Comme je suis sûr que votre départ précipité l'a vivement affligée, je ne le suis pas moins de la joie que votre retour va lui causer. Nous sommes donc prêts à vous conduire chez elle. Mais si vous me permettez de m'expliquer naturellement, il me semble qu'il seroit plus à propos que je la visse d'abord. Je crois qu'il convient de la préparer à votre entrevue, & de lui donner du moins l'espace d'une nuit pour réfléchir sur le grand évènement qui doit succéder demain. Chevalier, quel est votre avis ? Je pense de même, a répondu votre frère. Il me semble, comme à vous, que nous ne pouvons donner moins de tems à ma sœur pour recueillir ses idées. Si Falkland ne s'y oppose pas, nous le mènerons chez le même ami dont il connoît la maison ; & lorsque vous aurez vu madame Arnil, vous viendrez nous informer de sa résolution.

Vous voyez, a répondu M. Falkland, que jusqu'à présent je me suis soumis à toutes vos volontés ; mais demain souvenez-vous que je serai libre. Encore une fois, Bidulphe, il ne sera plus question de m'observer.

Votre frère alors nous a fait mener droit à la maison de son ami, & M. Falkland ne s'y est pas opposé. J'y suis entré pour quelques minutes, dans

la seule vue de satisfaire ma curiosité sur les circonstances de son évasion, & de pouvoir vous en informer.

Il m'a fort pressé de me rendre ici : ne me tenez pas en suspens, m'a-t-il dit; je puis connoître mon sort aujourd'hui comme demain.

Je ne l'ai quitté qu'après avoir promis de lui porter votre explication décisive. Vous savez mes sentimens, vous connoissez ceux de votre frère : c'est à vous de prononcer une sentence de vie ou de mort; car votre réponse n'emporte rien de moins, pour un homme digne de la plus grande reine de l'univers. Que dites-vous, madame Arnil? Condamnez-vous Falkland à mourir?

O! m'en préserve le ciel! me suis-je écriée. Non, non, cher cousin, je serois sans doute une barbare, une inflexible, si j'étois capable de résister plus long-tems. Je me rends, monsieur, à votre demande, à celle de M. Falkland, à celle de mon frère; & j'avoue que je trouve dans mon cœur de fortes raisons pour y consentir. Cependant, mon cher M. Warner, soyez sûr que j'aurois continué de résister aux mouvemens de mon propre cœur, si j'avois pu me promettre que les suites de mon refus ne fussent pas si terribles que je frémis d'y penser. Il n'y a donc pas d'alternative. Je dois être la femme de M. Falkland!

Plus nous apporterons de diligence, a-t-il dit,

plus nous serons utiles à sa conservation. M. Falkland est sur un terrein glissant. Qui sait s'il n'est pas déjà venu d'Irlande quelques émissaires de M. Bond qui le cherchent ? Votre mariage ne sauroit être trop prompt ; & nous le ferons partir ensuite pour la Hollande : je suppose qu'aussitôt qu'il sera sûr de vous, il se laissera persuader aisément de partir sans vous. Ah ! monsieur, ai-je dit, pressez-le sur ce point ; je vous en conjure ; il est de la dernière importance pour moi qu'il y consente, & c'est à présent mon seul préliminaire pour notre union. Oui, oui, m'a répondu mon cousin, nous le convaincrons de la nécessité d'y consentir. Je me chargerai de vous escorter moi-même en Hollande, où j'ai des affaires qui m'y auroient appelé, quand cette occasion ne se seroit pas offerte. Notre voyage ne sera retardé que par un petit nombre d'arrangemens qui me restent à faire ici, & nous le suivrons, après avoir observé ce que nous pourrons faire de mieux pour son service. Prenez courage, ma chère, a-t-il continué, me voyant dans une profonde tristesse ; tout prendra bientôt une heureuse face. J'aime les avantures extraordinaires, & celle-ci en est une. Nous vivrons en princes, quelque séjour que nous choisissions. Ce que je souhaiterois uniquement, c'est que votre frère fût contraire à ce mariage, parce que j'en aurois encore plus de plaisir à presser la célébra-

tion; mais je ne veux pas lui ôter le mérite d'avoir donné une fois dans sa vie, quelque signe de générosité..... Je vais rejoindre Falkland, a-t-il ajouté; il me tarde de mettre son noble cœur à l'aise. Etrange sexe que le vôtre ! je ne comprends pas ce qui peut vous avoir fait balancer à prendre un tel homme. Si j'étois femme, un Falkland m'auroit fait courir les champs. Enfin je retourne à lui, & je vais lui déclarer que, sans plus de délais & de scrupules, vous êtes à lui demain. Notre honnête ami M. Price fera la cérémonie; je l'avertirai aussitôt que j'aurai vu M. Falkland, de se tenir prêt pour l'heure. Quel plaisir j'aurai de vous livrer de ma propre main ! A revoir, cousine, & M. Warner s'est hâté de me quitter d'un air satisfait & plein de son entreprise.

J'ai repris ma plume aussitôt que je l'ai vu partir, & n'ai pas cessé d'écrire jusqu'ici, sans permettre à mes réflexions de m'interrompre. Mais il faut reprendre haleine, avant que de sauter dans l'effrayant précipice qui s'est ouvert devant moi.

•

Demain..... ah ! chère Cécile, qu'est-ce que ce demain va produire? Il me joint pour jamais à M. Falkland, le choix de mon cœur, mon premier amour, l'homme qui m'adore, qui mérite toute ma tendresse, qui m'a plus obligée que je ne suis

capable de le reconnoître, qui s'est acquis un inviolable droit à ma plus ardente gratitude, à mon estime, à toute l'étendue de mon cœur! Je sauve sa vie, j'ai le pouvoir de le rendre heureux; mon frère, mon cousin me pressent; mon propre cœur s'élance vers lui! pourquoi donc ne puis-je me réjouir de mon sort? ah! je trouve la réponse à cette question, dans je ne sais quels affreux phantômes qui se présentent à mon imagination. Je ne suis pas superstitieuse; cependant, croyez-moi, ma chère, à cet instant même je me sens glacée d'horreur.

J'ai honte de confesser ma foiblesse; mais il faut que j'appele mes femmes, pour leur faire passer près de moi le reste de cette nuit. Je ne puis penser à fermer l'œil.

Mercredi matin.

Tout le tems que je devois donner au sommeil s'est passé à fortifier mon ame, pour l'importante scène qui doit être accomplie dans peu d'heures. Si M. Falkland redevient tranquille, comme on m'a fait espérer qu'il va l'être en voyant ses désirs satisfaits, je dois me garder, avec le plus grand soin, de renouveler son trouble, par un air de répugnance à lui présenter ma main. Un ange, qui m'auroit dit que ma main se donneroit un jour avec répugnance à M. Falkland, je ne l'aurois pas

voulu croire. Cependant les fatales circonstances de notre mariage ne permettent pas que je pense autrement.

La décision subsiste néanmoins; il faut que je sois à lui.... Je lui dois un grand sacrifice, & je suis prête à le faire. Je suis parée pour la fête, & disposée à partir. Je n'attens plus que mon frère, ou mon cousin, dont l'un ou tous deux peut-être, seront ici dans l'instant.

M. Warner est venu. Je n'ai qu'un moment, pour ajouter que mon frère & M. Price sont avec M. Falkland. Mon cousin m'assure qu'il est tout-à fait un nouvel homme. Ils m'attendent; je pars. Ciel! guide mes pas.

Jeudi.

Mon sort est rempli. Quelle révolution! joignez-vous à moi, ma chère Cécile, pour obtenir du ciel un regard propice sur ma nouvelle condition. Qu'il guide, qu'il protège mon cher Falkland, l'objet des adorations de mon cœur, mon mari destiné dans les conseils éternels de sa providence! Hélas, ma chère! il est à présent éloigné de moi de plusieurs milles.

Le digne M. Price nous a donné la bénédiction nuptiale. Mon cousin a fait l'office de père. Lui & mon frère composoient toute l'assemblée.

Il y a dans cette complication d'aventures, quel-

que chose, ma chère, de si merveilleux, qu'à peine en crois-je encore mes sens. Mais toute ma vie n'a-t-elle pas été une chaîne d'étranges évènemens ?

Je suis dans une mer d'enchantement, qui ne permet guères de liaison dans mes idées : cependant je veux faire un effort pour vous raconter ma vision d'hier ; car je ne me persuade pas aisément que tout ce que je trouve dans ma mémoire ait été réel.

Je partis brusquement avec mon cousin, qui m'étoit venu prendre à neuf heures pour me conduire chez l'ami de mon frère. En allant, il me dit qu'ayant informé M. Falkland le soir précédent, que je consentois à l'épouser dès le lendemain, il avoit paru douter d'abord de son témoignage, il l'avoit conjuré plusieurs fois de ne le pas tromper, & que persuadé enfin par la force de ses assurances, il s'étoit livré à des extases, qui leur avoient fait appréhender d'aussi funestes effets de sa joie, qu'on en redoutoit auparavant de son désespoir.

M. Warner crut devoir un peu modérer ces transports, en lui remettant devant les yeux le danger de son séjour à Londres. Madame Arnil, lui dit-il, consent à vous rendre heureux, & ma joie en est extrême ; mais il n'est pas tems de nous y livrer. Votre vie est ici fort exposée ; il faut à

présent la conserver pour madame Arnil. Pour madame Arnil ! interrompit-il avec extase ; oui, oui, ma vie mérite à présent d'être conservée. M. Warner, mon ami ! mon sauveur ! en serrant ma main, disposez de moi comme il vous plaît : vous guiderez tous mes pas. L'intention de madame Arnil n'est-elle pas de m'accompagner, lorsque nous serons à jamais unis ?

M. Warner répondit : si vous continuez de le désirer, après avoir bien pesé ce que nous avons à dire sur ce point, elle vous accompagnera sans doute : mais considérez, mon cher monsieur, ce que penseroit le monde, si dans les circonstances où vous êtes, elle prenoit le parti de fuir avec vous. Ce seroit jeter une tache ineffaçable sur son caractère, bien plus précieux pour elle que la vie, auquel je suis sûr qu'avec un peu plus de sang froid, vous n'attacherez pas moins de prix. Votre mariage sera d'abord un profond secret ; il peut l'être aussi long-tems que vous le jugerez convenable. J'ai quelques affaires en Hollande qui m'obligeront incessamment d'y passer. Elle peut faire ce voyage avec moi sans donner sujet au moindre soupçon. Je ferai toute la diligence possible pour vous la conduire.

La joie qui éclatoit auparavant dans ses yeux, continua mon cousin, parut s'obscurcir de quelques nuages. Il fit un tour ou deux dans la cham-

bre pour considérer apparemment ce que j'avois dit; ensuite nous regardant, votre frère & moi, & nous adressant à tous deux sa réponse: vous avez l'esprit plus tranquille que moi, peut-être jugez-vous mieux: que je puisse uniquement la nommer ma femme, & j'embrasse alors tous vos conseils. Je ne me sens pas capable à présent de prendre une résolution.

Aussitôt que vous serez marié avec ma sœur, dit le chevalier, mon opinion, Falkland, est que vous devez promptement quitter l'Angleterre. La séparation sera courte; ma sœur vous suivra bientôt. Quelles sont vos vues à l'égard de votre fils? Je n'y pensois plus, s'écria M. Falkland. Pauvre enfant! Il s'est passé tant de choses dans mon cœur, depuis le retour de M. Warner, que je n'ai pu m'occuper que de la bienheureuse nouvelle qu'il m'apporte. Mais je ne dois pas négliger mon fils; j'écrirai, je donnerai ordre qu'on l'amène à Londres. Vous, mon cher Bidulphe, vous vous chargerez de lui jusqu'à la première occasion qui se présentera de me l'envoyer.

Je me flatte, répliqua le chevalier, qu'il ne sera pas besoin de le faire sortir d'Angleterre. Vos affaires peuvent encore tourner assez heureusement pour vous laisser le pouvoir de revenir dans votre patrie. Non, je ne l'espère pas, interrompit M. Falkland. Quand Smyth se rétabliroit, la couleur qu'il a donnée à

l'autre accident, rend mon retour impoſſible. Pour ſon propre honneur, il ſe gardera bien d'avouer la vérité, & la fatale erreur de ma main continuera de paſſer pour un attentat prémédité. Le ciel ſait que malgré la noire perfidie d'une infame, je n'aurois rien entrepris contre ſa vie; mais j'étois né pour venger des crimes, ou c'eſt moi peut-être qui l'avois entraînée le premier. A l'égard du miſérable ſuborneur, je ne regrette pas de l'avoir puni; quoique vraiſemblablement ſi les circonſtances m'euſſent laiſſé quelque liberté d'eſprit, j'en aurois tiré une vengeance plus digne de moi.

Je prenois plaiſir, ajouta M. Warner, à le voir ſi calme & ſi raiſonnable dans ſes réflexions. Il continua de me parler avec le même ſang froid & la même préſence d'eſprit, du fond de ſes infortunes; mais, en revenant à vous, il retomba dans tous ſes tranſports. Cependant il me parut qu'ils n'étoient cauſés que par la joie de voir ſon bonheur certain pour le jour ſuivant. Après que je l'eus quitté, je me rendis droit chez M. Price, qui me promit d'être prêt à l'heure que je nommai.

Nous arrivions à la porte de l'ami de mon frère. M. Warner me donna la main pour monter quelques dégrés qui conduiſoient à l'appartement, où nous trouvâmes M. Falkland, mon frère & M. Price aſſis familièrement enſemble.

L'agitation de M. Falkland fut si forte à ma vue, que s'étant levé pour me recevoir, il ne put ouvrir la bouche pour me dire un mot. Mais saisissant mes deux mains, il les baisa vivement l'une après l'autre & les mouilla de larmes, en les pressant de ses lèvres. Un profond silence règnoit dans la chambre. Nous étions tous trop touchés, pour être capables de le rompre. Mon frère fut le premier qui se fit entendre : eh bien! cher Falkland, lui dit-il, avons-nous rempli notre promesse ?

M. Falkland se tourna vers lui : Ah ! Bidulphe, pardonnez-moi d'en avoir douté. Je crains même d'avoir pu vous offenser : pardonnerez-vous un égarement qui n'est venu que de mon désespoir? Madame, chers amis, je m'imagine que vous m'avez cru l'esprit troublé. Non, ma raison n'a rien souffert ; j'étois seulement .... il a paru hésiter pour trouver une expression, j'étois fatigué de vivre... je croyois tout perdu pour moi.... le monde ne me sembloit plus qu'un désert... personne à qui je pusse tendre les bras.

Vous voyez, répondit M. Warner, que vous n'en jugiez pas bien : vous vous retrouvez avec des amis sincères, c'est ce que nous sommes tous deux, le chevalier & moi ; & votre chère madame Arnil est prête à vous accorder sa main. Oui, monsieur, lui dis-je, & si c'est de moi que votre bonheur dépend encore, ma joie est extrême de pou-

voir enfin me donner toute entière à vous.

Les expressions me manquent, la voix ... tout se passe ici, répondit-il, en étendant la main sur son cœur, & les yeux fixés sur mon visage, avec le regard d'un homme transporté de plaisir.

Alors, ma Cécile, je le vis, je le considérai sous un jour sous lequel je ne l'avois jamais regardé; accablé d'infortunes, dont je m'accusai d'être la source, exilé, dépouillé probablement de son immense fortune, le cœur percé de remords pour un crime involontaire ! je le vis en même-tems plein d'amour pour moi, & d'un ardent, d'un insurmontable amour ! Quelle preuve n'en avoit-il pas donné dans les tourmens de son cœur, & dans un tems où nous l'avions vu possédé d'une véritable phrénésie? Vous l'avouerai-je, Cécile? je crois ne l'avoir jamais tant aimé que dans cet étrange moment. Je sentis mon cœur assailli tout-à-la-fois par une variété de passions, entre lesquelles, ma chère, la reconnoissance & la plus tendre compassion me pressèrent aussi vivement que l'amour même.

Je demeurai en silence pendant que M. Falkland continuoit de me regarder, avec des yeux où tout le feu de son cœur étoit exprimé.

Mon frère nous crut apparemment trop graves. Les circonstances le demandoient sans doute; mais ses craintes pour M. Falkland, le firent penser à

rendre la ſcène un peu plus gaie. Allons, chère ſœur, me dit-il, ne différons pas l'heureux évènement pour lequel nous ſommes raſſemblés. Vous vous ſouvenez du proverbe favori de ma mère; bien des choſes peuvent arriver entre le verre & les lèvres. Il ſe leva de ſa chaiſe après cet avis. M. Warner prit l'occaſion pour s'approcher de la mienne; il me prit la main: que j'aie le bonheur, dit-il affectueuſement à M. Falkland, de donner la meilleure des femmes à l'homme qui la mérite le mieux.

M. Falkland ne fit aucune réponſe; mais en recevant ma main, que M. Warner mit dans la ſienne, ſon raviſſement parloit dans ſes yeux. Je vis néanmoins qu'il ſe contraignoit pour prendre un air convenable à l'importance & à la ſolennité de l'occaſion.

Auſſi-tôt que M. Price eut formé le nœud indiſſoluble, mon frère pria M. Falkland de paſſer avec lui pour quelques minutes, dans une chambre voiſine. Je jugeai & j'appris bientôt plus certainement, que c'étoit pour preſſer ſon départ, & le faire conſentir à partir ſans moi.

Ils revinrent un quart-d'heure après, M. Falkland d'un air moins embarraſſé qu'il ne l'avoit en ſortant. M. Price nous ayant quittés, mon frère nous dit, à M. Warner & à moi: Falkland eſt bien convaincu de l'indiſpenſable néceſſité qu'il y a pour

lui de quitter immédiatement l'Angleterre, & se dispose à partir cette nuit; car doutant s'il n'a pas quelqu'un sur ses traces, je souhaite absolument que le jour ne le trouve pas à Londres. Il consent que vous, ma sœur, vous y attendiez que les affaires de M. Warner lui permettent de passer la mer avec vous. Dans l'intervalle, le petit Falkland arrivera; & si vous ne pouviez partir avant qu'il soit-ici, vous le méneriez avec vous en Hollande.

M. Falkland écouta cette explication en homme qui la souffre plus qu'il n'y consent. Nous la prîmes pour accordée mon cousin & moi; & passant à nos intérêts domestiques, nous raisonnâmes sur les mesures convenables dans une conjoncture si critique.

M. Falkland entra dans la conversation de l'air le plus composé; & figurez-vous quelle fut ma joie, de lui voir l'esprit dans un si grand calme. Peut-être lui resta-t-il un peu de contrainte & d'attention marquée sur lui-même, qui venoit apparemment de la crainte de laisser voir quelque reste d'une imagination trop échauffée; mais M. Warner me fit ensuite observer avec plaisir, que M. Falkland s'appercevoit de l'égarement qui nous avoit si fort alarmés; & qu'ayant le cœur actuellement à l'aise, il ne restoit pas pour lui le moindre danger d'une rechute.

Il nous dit qu'il avoit des lettres à faire pour

l'Irlande, & qu'il vouloit se hâter pour ne rien avoir qui pût l'interrompre pendant quelques heures de la soirée qu'il comptoit de passer avec nous.

M. Warner déclara qu'il étoit appelé par des affaires pressantes; mais qu'il reviendroit après le dîner; & mon frère, pour laisser M. Falkland tout-à-fait libre, me proposa d'aller faire un tour à ma maison, où ma longue absence pourroit alarmer mes gens, & d'où nous reviendrions ensemble dans l'après-midi. M. Falkland n'opposant rien à cette proposition, je partis avec mon frère.

Nous revînmes de bonne heure. Mon frère ayant mis le maître de la maison dans le secret, nous montâmes à l'appartement de M. Falkland, sans qu'on parût s'en appercevoir.

Il avoit écrit deux lettres; l'une extrêmement longue, qu'il fit lire au chevalier; mais je n'ai pas su ce qu'elle contenoit : l'autre à son concierge d'Irlande, dont il nous vanta la prudence & la fidélité, portant ordre d'amener avec la diligence convenable le jeune Falkland à Londres, & de le remettre entre les mains de mon frère.

M. Warner arriva presqu'aussi-tôt que nous, mais ne fit que paroître un moment, & nous confessa que les affaires qui l'avoient appelé n'avoient été que ses soins pour les préparatifs du voyage de M. Falkland. Il ajouta qu'étant résolu de l'accompagner jusqu'à la mer, il viendroit le prendre à

dix

dix heures dans un carrosse qui les conduiroit à la première poste, où des ordres qu'il avoit déjà donnés leur feroient trouver des chevaux prêts. Tendre & généreux cousin ! que je vous aime pour cette honnête chaleur d'amitié.

Mon frère & M. Falkland eurent ensuite un long entretien sur les mesures que chacun de nous avoit à prendre dans nos embarras communs, & nous passâmes une partie de la soirée dans une espèce de satisfaction réservée, qui, si près de notre séparation, ne put s'élever jusqu'au bonheur.

Vers dix heures, mon frère commença des adieux fort tendres à son ami. Il s'excusa de ne pouvoir l'escorter dans son voyage sur la santé de sa femme, qui n'étoit pas bien depuis quelques jours. Dans un autre tems, la seule vue d'une séparation si touchante m'auroit profondément affectée; mais le moment de la mienne approchoit. Il arriva; & M. Warner, exact à l'heure promise, pressa M. Falkland de monter dans sa voiture, jusqu'au point d'employer presque la force pour l'y traîner, & la fit mettre en marche aussi-tôt.

Je me jetai dans une chaise à porteurs, qu'il avoit fait appeler pour moi, & je fus ramenée à ma maison. Je ne me mis pas au lit, & j'eus recours à ma plume. Que le ciel préserve mon cher fugitif! Je ne suis capable que de pleurer.

2 Juillet.

J'avois hier le cœur & l'esprit trop agités, pour mettre quelque liaison dans mes récits; mais, grâces au ciel, je suis bien plus tranquille aujourd'hui. Mon frère & sa femme ont passé la plus grande partie du jour avec moi, tous deux obligeans, & s'employant à me consoler. Le chevalier semble avoir repris pour moi son ancienne affection; il est charmé de la justice, dit-il, que j'ai rendue à son cher ami. Ma belle-sœur, que je crois peu touchée de l'évènement au fond de l'ame, affecte de parler comme son mari, & loue hautement ma générosité.

Je me sens plus soulagée, à proportion que je me représente M. Falkland plus éloigné du péril. Mon frère m'assure qu'il peut être en mer à-présent.

J'attendrai certainement que l'enfant arrive, pour le prendre avec moi. Mes deux filles aimeront passionnément leur frère, car il est charmant.

Le chevalier me flatte toujours de la possibilité du rétablissement de Smyth, & me dit, que dans cette supposition, M. Falkland peut faire face à la justice pour l'autre accident, sur-tout si le colonel ne persiste pas dans sa bassesse, jusqu'à joindre le parjure à ses autres crimes. J'attends peu

de la conscience d'un si méchant homme; mais je ne veux pas me refuser aux efforts de mes amis pour ma consolation.

3 Juillet.

Mon cousin est revenu d'Harwich, après avoir vu M. Falkland embarqué sur le paque-bot, & mettre à la voile pour la Hollande. Quel cœur que celui de ce cher parent! son retour a ranimé mes esprits, & je commence à perdre mes craintes. Il étoit chargé pour moi, d'une courte lettre de M. Falkland; courte, mais où le cœur parle à chaque syllabe. Je ne vous la transcris pas, ma Cécile; vous trouveriez trop extravagant, trop romanesque pour un mari, d'écrire de ce style à sa femme.

6 Juillet.

Je souhaite vivement, & tremble tout à la fois, de recevoir des informations d'Irlande. Ma plus grande crainte est que ce misérable Smyth ne soit mort. Il n'est arrivé depuis huit jours, aucun courier de Dublin. Fort souvent, dit-on, les lettres y sont retenues quinze jours entiers, par les vents contraires. Quel bonheur, par conséquent, pour M. Falkland, d'avoir pu saisir un tems favorable pour quitter le rivage d'Irlande!

Je m'imagine que la famille de M. Bond, qu'il a rendue très-malheureuse, particulièrement l'aînée des filles, sont tous à-présent ses impla-

cables ennemis, & souffrent beaucoup de voir leur vengeance retardée. Mais qu'ils viennent désormais, quand il leur plaira; il est à couvert de leur haine.

Je souhaiterois beaucoup, s'il étoit possible, que ma Cécile pût arriver en Angleterre avant mon départ pour la Hollande. En vérité, chère amie, je ne serois pas fâchée d'être séparée de M. Falkland, jusqu'au jour où j'aurois le bonheur de vous embrasser, d'autant plus que notre nouvelle séparation peut durer long-tems. Je suis résolue d'attendre l'arrivée du jeune Falkland; & qui sait si je ne serai pas retenue par les vents, jusqu'à la vôtre? Oh! qu'il me soit accordé de passer du moins un jour avec la chère compagne de ma jeunesse, avant que notre éloignement recommence.

J'attendrai, pour faire partir cette dépêche, le moment de mon départ d'Angleterre, qui sera comme la conclusion d'une importante partie de ma vie. Que ne donnerois-je pas, pour voir arriver ma plus chère amie, & lui faire mes récits de ma propre bouche, au lieu d'une insipide relation par écrit? Mais si mes vœux n'étoient pas exaucés sur ce point, ne pourriez-vous prendre par la Hollande? M. Falkland se propose, jusqu'à mon arrivée, de faire son séjour à la Haye.

9 *Juillet.*

Cécile, ai-je murmuré contre ses décrets de la Providence ? Ai-je été un rebelle impie quand la main du tout-puissant s'est appesantie sur moi ? Si je puis répondre non, mon cœur est innocent ; pourquoi suis-je donc marquée pour l'objet de la vengeance du ciel ? Avant que j'aye perdu tout-à-fait la raison ou la vie, car il m'est impossible de conserver l'une & l'autre, apprenez le dernier acte de la tragique histoire de votre amie.

Mon frère m'est venu voir aujourd'hui. Il m'a remis une lettre adressée à M. Falkland, qu'il avoit reçue sous enveloppe, à sa propre adresse. Ouvrez-la, m'a-t-il dit, elle vient d'Irlande, & peut contenir quelque chose qu'il nous importe de ne pas ignorer.

Elle étoit de cet honnête concierge, à qui M. Falkland a donné sa confiance. Lisez, ma Cécile, & dites-moi si je dois vivre un moment de plus.

« Monsieur & mon très-honoré maître,

» J'ai le bonheur de vous informer d'une nou-
» velle si favorable, qu'elle m'a fait désirer des
» aîles, pour traverser aussi-tôt les airs, & vous
» la porter moi-même. Madame, que le ciel en
» soit béni ! n'est pas morte, & n'a pas eu la

» moindre blessure. C'est pour vous, monsieur,
» que j'en remercie dieu, non pour elle.

» Je ne comprends pas ce qui peut avoir porté les domestiques de M. Bond à publier tout d'un coup qu'elle étoit morte. L'erreur est venue, sans doute, du tumulte & de la confusion qui se sont d'abord répandus dans la famille; & je me souviens que votre valet de chambre qui vous en a donné le premier avis, le croyoit certain, sur ce qu'il avoit vû de ses propres yeux.

» M. Smyth a vécu jusqu'à l'arrivée du chirurgien; mais après avoir perdu la parole pendant quelques heures, il est mort dans le tems qu'on sondoit sa blessure. Madame n'étoit qu'évanouie, & le colonel ayant perdu beaucoup de sang, elle en a reçu quelque partie sur son linge. Ensuite M. Smyth étant parvenu à se jeter sur son lit, dont il ne pouvoit être bien loin, madame Bond, qui est entrée la première dans la chambre après le triste accident, voyant madame étendue, couverte de sang, pâle & sans connoissance, n'a pu manquer de la croire morte.

» Le bruit s'en est répandu dans toutes les parties du château; & le colonel a dit lui-même que vous aviez déchargé un des deux pistolets sur madame, & l'autre sur lui.

» Ce matin, après votre départ, j'ai couru chez
» M. Bond, dans la seule vue de m'informer si
» M. Smyth étoit mort; il venoit de rendre
» l'ame.

» La femme de chambre de madame, que j'ai
» rencontrée, m'a dit, qu'à l'extrême étonne-
» ment de tout le monde, notre maîtresse étoit
» en bonne santé; qu'elle n'avoit eu qu'un pro-
» fond évanouissement, qui l'avoit tenue pen-
» dant plus d'une heure sans aucun signe de vie,
» & que pendant le reste de la nuit elle en avoit
» eu successivement plusieurs autres. Cette fille
» n'a pas fait difficulté de me dire aussi, en deman-
» dant pardon à monsieur, que ce n'auroit pas été
» grand dommage qu'elle fût morte dans un de
» ces accidens, parce qu'il n'y avoit pas d'appa-
» rence que ce fût pour bien faire qu'elle étoit
» allée à cette heure de nuit dans la chambre
» du colonel.

» Je suis demeuré pendant tout le jour aux
» environs du château, pour tirer d'autres infor-
» mations des domestiques. Le jeune M. Bond
» est allé chez vous avec deux ou trois hommes;
» & ne vous y trouvant pas, il a marché sur vos
» traces, dans l'espoir apparemment de vous ar-
» rêter; mais, grâces au ciel, vous êtes échappé
» de leurs mains.

» La femme de chambre, que j'ai revue vers

» le soir, m'a dit que madame, étant un peu
» revenue à elle-même, quoique l'esprit fort
» troublé, comme je l'ai pu comprendre, n'a
» pas long-tems ignoré la mort du colonel, qui
» l'a pénétrée d'une si vive terreur, que dans sa
» situation, qui l'épouvantoit aussi, elle a con-
» fessé toute la vérité de l'aventure, & prouvé,
» par conséquent, que le colonel est mort le
» mensonge dans la bouche. Ainsi j'espère que la
» famille des Bond ne sera pas assez emportée,
» pour pousser plus loin l'affaire.

» Aussitôt que madame a repris ses forces, ils
» l'ont mise dans sa voiture, ne pouvant souffrir
» plus long-tems sa vue dans leur maison. Elle
» ne fait que parler; mais nous bénissons le ciel
» qu'elle soit en vie.

» Je mettrai, suivant les ordres que vous m'avez
» laissés, cette lettre sous l'adresse de M. le che-
» valier Bidulphe; & vous ne m'aurez pas plutôt
» fait savoir vos intentions sur mon jeune maître,
» que je les exécuterai fidellement. Je suis, &c.

FRÉDÉRIC HILDY. »

Adieu, ma Cécile, adieu; la mort seule peut fermer cette scène.

Ici l'éditeur s'afflige d'avoir trouvé l'intéressante histoire de madame Arnil, tout-à-fait interrompue;

il paroît que cette malheureuse dame ne poussa pas plus loin son journal.

Cependant, comme l'interruption arrive dans une des plus touchantes parties, l'éditeur jugeant que son ami, de qui le manuscrit lui venoit, devoit avoir reçu d'autres connoissances de sa mère, ne manqua point de lui faire cette question. Son ami convint que sa mère, à la sollicitation de quelques personnes de mérite, avoit dressé une petite relation des évènemens les plus remarquables, arrivés dans la suite à madame Arnil, & qu'il en avoit entendu la lecture, mais qu'étant alors très-jeune, elle avoit fait peu d'impression sur lui; qu'ensuite, lorsqu'avec plus de discernement, sa curiosité s'étoit réveillée, sa mère, qu'il avoit priée de le satisfaire, avoit répondu qu'elle ne pouvoit retrouver le manuscrit, & qu'elle craignoit de l'avoir perdu. Cependant il promit de le chercher entre les papiers qui lui viennent d'elle.

Quelque tems après, il informa l'éditeur qu'avec la plus soigneuse recherche, il n'avoit trouvé, concernant madame Arnil, qu'un petit nombre de feuillets détachés, qui sembloient avoir été les matériaux ou l'esquisse du commencement de la relation, & les remit volontiers entre ses mains.

Ces fragmens, l'éditeur se fait un devoir de les offrir au public, tels qu'il les reçut.

RELATION

Pour servir de Supplément au Journal de Madame ARNIL.

JE PARTIS pour l'Angleterre, immédiatement après avoir reçu la dernière partie de son journal, dont la triste fin m'avoit pénétrée de terreur & d'affliction.

En rentrant dans Londres, je volai chez l'amie de mon cœur. Elle occupoit encore sa maison de Pall-Mall.

Je trouvai cette chère femme seule, dans son cabinet. Elle étoit préparée à me recevoir, & de mon côté, je m'étois efforcée de m'armer de résolution pour cette tendre entrevue; mais je ne fus pas maîtresse de moi même, en la voyant venir au-devant de moi. Les larmes que je versai ne venoient pas de cette douce émotion qui se fait sentir à deux amies, en se revoyant après une longue séparation. Je pleurai de tristesse, pour les infortunes de la plus aimable & de la meilleure des femmes.

Madame Arnil, toujours elle-même, & supérieure à l'adversité, me reçut, non-seulement avec les plus tendres marques d'amitié, mais d'un air si composé, que j'en fus frappée d'étonne-

ment. La douceur, la patience & la piété avoient toujours fait le fond de son caractère; elles paroissoient alors si fortement peintes sur son beau visage, que je ne pus la regarder sans admiration.

Surprise, comme je le fus, de lui voir tant de tranquillité dans un si mortel sujet d'affliction, il m'en échappa d'abord quelques marques; mais elle me ferma la bouche par cette réponse; « je » suis choisie, ma Cécile, pour servir d'exemple; » c'est à moi de répondre à l'intention de mon » créateur, par une parfaite résignation à ses vo» lontés. Je me flatte que ma tâche est presqu'à » sa fin, & qu'il me sera bientôt accordé de ren» trer dans la poussiere dont je suis sortie. »

Frédéric Hildy étoit arrivé d'Irlande depuis plus de quinze jours, avec le petit Falkland, enfant très-joli d'environ cinq ans. Ils étoient logés tous deux chez madame Arnil.

Elle me dit que M. le chevalier Bidulphe & M. Warner étoient partis ensemble pour la Hollande, immédiatement après avoir su que madame Falkland étoit vivante. Mon frère, continua-t-elle, s'est cru indispensablement obligé d'être lui-même le porteur d'une si fatale & si importante nouvelle pour son ami. Il compte d'ailleurs l'engager à revenir avec lui, persuadé qu'il peut faire face pour la mort du colonel Smyth, dont personne ici ne doute qu'il ne soit déchargé. Toute la fa-

mille de M. Bond est à présent convaincue par la déclaration même de madame Falkland, qu'il n'y a rien eu de prémédité dans ce funeste accident, & que M. Falkland n'a rien fait que pour la défense de sa propre vie.

Depuis le départ de ses amis, ajouta madame Arnil, j'ai cru lui devoir écrire une lettre, où je m'efforce de le consoler dans notre mutuelle infortune.

Je la priai de me faire lire la copie de cette lettre, & je l'obtins aussitôt. Elle y promettoit, à M. Falkland, les plus tendres soins pour son fils jusqu'à la première occasion de le faire passer sûrement entre ses mains. Elle conjuroit le père pour l'amour de cet enfant, d'être attentif à sa conservation. Leur mariage entrepris sous de si mauvais auspices, étant un profond secret pour tout autre que leurs fidelles amis, elle espéroit qu'il auroit la force d'éloigner ce souvenir, ou d'empêcher qu'il ne troublât la paix de sa vie. Elle finissoit par le supplier d'oublier entièrement qu'elle existât, puisqu'ils étoient condamnés à ne se revoir jamais.

C'étoit la substance de ce qu'elle avoit écrit. Il n'y avoit pas de murmures contre son destin, pas de plaintes qui se ressentissent de son sexe, mêlées, comme il arrive souvent, de tendresse & même de nobles sentimens. Elle s'efforçoit de cacher les tourmens de son cœur sous le masque du conten-

tement, pour aider M. Falkland à soutenir la ruine de toutes ses espérances.

Je lui demandai si depuis le départ de son frère, elle avoit eu quelques nouvelles de M. Falkland? Elle me dit qu'il n'avoit pas encore fait réponse à sa lettre, mais qu'elle en avoit reçu plusieurs du chevalier & de M. Warner; qu'ils lui marquoient l'un & l'autre, que M. Falkland, après les premiers transports de surprise & de douleur, étoit devenu plus ferme, & paroissoit disposé à retourner en Angleterre avec eux; que le chevalier, dans sa dernière lettre, parloit de quitter la Haye aussitôt que M. Warner auroit fini ses affaires, & qu'il espéroit qu'avant quinze jours ils auroient la satisfaction de ramener leur ami.

Il y en a dix, ajouta madame Arnil, que j'ai reçu cette lettre, & je me flatte qu'ils peuvent être en mer à présent.

Elle continua de me dire qu'elle n'attendoit que le retour de son frère, pour remettre le petit Falkland entre ses mains, & qu'elle pensoit à se retirer dans une campagne peu fréquentée avec ses deux filles & Betty, la fidelle compagne de ses douleurs, accoutumée depuis long-tems à les partager.

Miladi Bidulphe qui auroit fait volontiers le voyage de Hollande avec son mari, s'étoit rendue aux raisons qu'il avoit employées pour lui persua-

der de tenir compagnie à sa belle-sœur dans son affliction; & madame Arnil me dit qu'elle avoit à se louer des soins & de l'assiduité de cette dame. J'étois encore chez elle, lorsque miladi vint lui faire une visite : Je ne l'avois jamais vue, & nous fûmes présentées l'une à l'autre. Mais comme le jour commençoit à baisser, je pris congé de madame Arnil, en lui promettant de la voir le lendemain.

Le matin du jour suivant, je me disposois à reprendre le chemin de sa maison, lorsque je reçus un billet de miladi Bidulphe, qui me pressoit instamment de passer chez elle, place de S.-James, avant que de me rendre chez madame Arnil.

Je ne balançai point à la satisfaire, & je me fis conduire sur le champ chez elle. C'est, madame, à la prière de mon mari, me dit-elle en me voyant arriver, que j'ai pris la liberté de vous demander cette visite : il arriva de Hollande hier au soir; il nous apporte d'étranges nouvelles.

M. Bidulphe entra dans la chambre, pendant qu'elle ouvroit ainsi la scène. Après les politesses ordinaires entre d'anciens amis qu'une longue absence a séparés, je crains, dis-je au chevalier, & cependant je brûle d'apprendre des nouvelles de M. Falkland. Miladi m'a terriblement alarmée. M. Falkland n'est pas revenu; je n'ose vous en demander la

raison. Des larmes sortirent aussitôt des yeux de M. Bidulphe. Ce cher ami ne reviendra plus, me dit-il; ses restes seront bientôt apportés en Angleterre pour être déposés dans le tombeau de ses pères.

Ah! monsieur, m'écriai-je; que deviendra l'infortunée madame Arnil? & comment lui faire entendre ce nouveau désastre?

C'est cette raison, me répondit-il, qui nous a fait désirer de vous voir un moment avant que vous retourniez chez elle. Vous êtes, madame, sa meilleure amie; tout autre ne peut l'informer de ce triste évènement avec plus de tendresse & de circonspection que vous. Je n'ai pas le courage de la voir. Nous vous demandons en grâce, madame, de préparer notre malheureuse Sidney à cette catastrophe.

Je lui demandai comment M. Falkland étoit mort? Je ne puis vous rien dire de positif, me répondit-il; mais je crains beaucoup qu'il n'ait précipité la fin de ses jours.

Nous ne l'avons pas quitté, M. Warner & moi, depuis le moment où nous l'avions informé des fatales explications d'Irlande. Son caractère ardent que nous connoissions, nous faisoit appréhender quelque résolution soudaine & terrible: mais il nous a trompés l'un & l'autre.

Après de premiers tranſports qui nous ont fort affligés, ſans nous alarmer autant que nous nous y étions attendus, il a pris une contenance calme & comme réſignée à ſon ſort : il a parlé des étranges circonſtances de cet incident d'un air ſi raiſonnable & ſi composé, que nous avons commencé à nous flatter que les efforts de ſa raiſon, joints aux nôtres pour le diſtraire & le conſoler, réuſſiroient tôt ou tard, ſinon à rétablir la paix de ſon cœur, du moins à lui faire ſupporter la vie aux conditions qui lui étoient impoſées par la loi du ciel.

J'étois avec lui, continua le chevalier, lorſqu'il reçut la lettre de ma ſœur : ſes mains tremblèrent juſqu'à la laiſſer tomber en reconnoiſſant qu'elle venoit d'elle. Liſez-là pour moi, Bidulphe, me dit-il, & vous m'apprendrez qu'elle eſt la ſituation de madame Arnil.

J'ai ſatisfait auſſitôt à ſes déſirs ; & remarquant d'abord à la date que la lettre étoit arrivée plus tard qu'elle ne devoit, je me hâtai de lui faire cette obſervation, parce qu'il avoit paru ſouvent inquiet de ne rien apprendre de ma ſœur. Après avoir lu : madame Arnil ſe porte aſſez bien, lui dis-je en lui rendant la lettre : liſez-vous même, & prenez d'elle une leçon de courage.

Il ſe retira près d'une fenêtre, pour la lire ſans témoin. Lorſqu'il eut fini, j'admire, dit-il en retournant

tournant à sa chaise, le stoïcisme de votre sœur : & posant le doigt sur la lettre, voilà ce qui s'appelle de la vraie philosophie. Sa grande ame n'est émue de rien, & s'élève au-dessus de l'adversité. Heureuse madame Arnil ! & quelle étoit ma folie, de croire qu'une ame telle que la sienne pût jamais être abattue ! Il s'arrêta, & pendant quelques minutes il parut enséveli dans ses pensées. Ensuite, mettant la lettre dans sa poche, il fit tourner notre conversation sur d'autres sujets.

Nous passâmes ensemble toute la soirée ; & quoique fort éloigné de paroître gai, il me sembla plus tranquille qu'il ne l'avoit été depuis notre première entrevue.

Je lui proposai de retourner en Angleterre avec moi. Il me répondit avec un sourire, qu'il s'y croyoit obligé, ne fut-ce que pour y mêler ses cendres à celle de ses ancêtres; & c'est un office, ajouta-t-il, que j'attens de vous, Bidulphe, si vous me survivez.

Je ne fis que rire de ce langage. Je vous crois, lui dis-je, de plus fortes raisons pour hâter votre retour. Vos affaires ne sont pas en ordre ; & s'il vous arrivoit de mourir dans les circonstances où vous êtes, que deviendroit votre fils ?

J'ai déjà fait pour mon fils, répliqua-t-il, tout ce que j'ai cru pouvoir justement en sa faveur. Il y

a long-tems que j'ai pris soin d'assurer à cet enfant mes biens propres, dans la crainte que les difficultés qui peuvent s'élever sur sa naissance, ne lui fassent contester les substitutions; & d'ailleurs quoique je l'aime fort tendrement, je n'ai jamais souhaité de priver mes autres héritiers de leurs légitimes droits.

Cet entretien fut poussé plus loin; & nous étant séparés fort tard, nos discours tombèrent sur une variété de sujets, mais il ne prononça pas une fois le nom de ma sœur.

En me retirant, je crus le laisser en bonne santé, & dans une situation d'esprit assez composée. Nous devions partir six jours après. Mais on vint me dire le matin que M. Falkland avoit été trouvé mort dans son lit.

On ne découvrit aucun symptôme autour de lui, ni dans aucune partie de son corps, qui pussent jeter le moindre jour sur la cause de sa mort. Mais trop éclairci par mes propres craintes, je ne jugeai pas à propos de pousser les recherches plus loin; & quel que fût le fatal secret, je souhaitai qu'il pût demeurer enséveli dans un éternel silence.

M. Warner a trouvé que ses affaires pouvoient le retenir plus long-tems qu'il ne se l'étoit promis; & moi, ne voyant plus rien qui fût capa-

ble de m'arrêter, j'ai pris le parti de quitter la Haye le lendemain du jour où j'ai perdu mon ami, laissant à M. Warner le soin d'apporter ici ses restes, conformément au désir qu'il m'a déclaré, & que je regarde comme la dernière loi d'une longue & fidelle amitié.

Ainsi, conclut l'ami de M. Falkland, par une suite d'incidens funestes, nés chacun de quelque vue louable en elle-même, un des plus aimables & des plus nobles hommes du monde a vu couper le fil de ses jours dans la fleur de sa jeunesse.... O Falkland! pourquoi ta belle ame s'est-elle laissée vaincre...?

L'émotion de M. Bidulphe lui coupa la voix. J'étois trop touchée pour lui répondre; & je pris aussi-tôt congé de sa femme pour me rendre chez madame Arnil.

A mon arrivée : Cécile, me dit-elle, si votre visage est un aussi fidelle interprète de vos pensées qu'il l'est ordinairement, vous avez quelque désastre à m'apprendre. Parlez, vous pouvez tout dire : l'infortune m'est si familière, que je ne frémirai pas à son approche.

Votre frère est revenu, lui dis-je, vous le verrez aujourd'hui. Est-il venu seul? me demanda-t'elle. Seul, répondis-je. Vous répétez mes termes, Cécile, sans y joindre un mot de vous.

interpréterai-je ce triste écho? M. Falkland ne vit plus.

Je demeurai sans parler. Oh! je le connoissois trop, reprit-elle en élevant la voix avec force, pour m'attendre qu'il survécût à ce dernier coup.

Sa mort, me pressai-je d'ajouter, est arrivée naturellement, quelqu'opinion qu'on en puisse prendre. J'en loue donc le ciel, s'écria-t-elle; je suis contente qu'il soit en paix.

Après quelques momens de silence, pendant lesquels elle tint les yeux fermés, & lorsque je commençois à m'en alarmer, elle les rouvrit, & me demanda des nouvelles de M. Warner & du chevalier, mais elle ne parla plus de M. Falkland.

Pendant notre entretien, le petit Falkland entra dans la chambre. Il étoit à jouer avec les deux petites miss Arnil, qui le poursuivoient; il courut droit à leur mère, pour se cacher dans sa robe. Elle le prit tendrement entre ses bras, & se tournant vers moi; voyez cet enfant, me dit-elle; c'est la parfaite image de son père.

Quand irai-je voir mon papa? s'écria-t-il, en jetant les bras sur elle & se pendant à son cou. Cette innocente question, & si peu prévue, fit évanouir entièrement le courage de madame Arnil. Elle mit l'enfant à terre, sans être capable de ré-

pondre. Pardon, ma Cécile, me dit-elle ; je souhaiterois d'être aujourd'hui seule. Il n'étoit pas encore tems de m'employer à sa consolation ; je sortis.

Elle ne passa que deux jours à Londres après l'éclaircissement ; & suivant la résolution qu'elle avoit déjà formée, elle se retira dans une terre que son cousin avoit achetée pour elle en Buckingham-Shire. Elle prit, avec le consentement de son frère, le jeune Falkland près d'elle, & M. Price, qui consentit non-seulement à l'accompagner, mais à se charger de l'éducation de l'enfant. Toutes ses intentions furent approuvées de M. Warner, qu'elle en informa par une lettre. Etant revenu à Londres après qu'elle en fut partie, il trouva la maison qu'elle avoit quittée prête à le recevoir comme elle le désiroit & telle qu'il avoit pris soin de la préparer pour elle.

Avant que d'accompagner madame Arnil dans sa solitude, je veux observer d'avance que les parens de M. Falkland réclamèrent sa succession, comme il l'avoit prévu, & l'obtinrent à la fin suivant les loix, après avoir prouvé la naissance illégitime de son fils. La misérable madame Falkland abandonnée & méprisée en Irlande, vint jouir de son douaire à Londres ; mais elle y fut suivie

de l'opprobre qu'elle méritoit. Tout le monde paroiſſant la déteſter & la fuir, elle fut réduite à mener une vie obſcure, qui pendant quelques années lui rendit ſon exiſtence fort ennuyeuſe. Les maladies ſuccédèrent, ſans qu'on ait appris qu'elles ſoient venues de ſes remords; & j'ai ſu qu'elle étoit morte ſans être plainte ou regrettée de perſonne.

Mais je reviens à madame Arnil, pour laquelle il ſemble que dans la paiſible retraite d'une campagne éloignée, on pouvoit attendre un reſte de vie plus heureux & plus tranquille. L'unique ſource de ſon héroïſme avoit été la religion, dont les principes bien entendus avoient eu la force de la ſoutenir dans les plus cuiſantes adverſités. En réfléchiſſant ſur les ſouffrances dont le nombre & l'amertume faiſoient ſa propre admiration, elle s'étoit perſuadée, comme on l'a vu dans ſes lettres, que le ciel l'avoit choiſie pour ſervir d'exemple; & j'ai ſouvent remarqué, non-ſeulement que cette penſée ſervoit à la conſoler, mais qu'elle élevoit merveilleuſement ſon ame, en augmentant ſes efforts pour répondre à la grandeur de ſa deſtination. Dans les dernières parties de ſa vie, qui furent obſcurcies par quantité de nouvelles infortunes, elle n'eut plus d'autre conſolation; & ſon exemple fait voir en effet que ce n'eſt pas ſur la

terre que la vertu doit attendre ou chercher sa récompense.

Avec un admirable jugement, un esprit fort étendu, & des lumières extraordinaires pour son sexe; dans la plus profonde solitude, elle trouvoit toujours des ressources en elle-même. Sa disposition naturelle, toujours douce & complaisante, avoit été convertie par les souffrances, en patience d'un rare degré dans une femme; & cette résignation, à laquelle on a vu qu'elle avoit été formée dès ses premiers ans, par une éducation rigide, étoit élevée par la religion à l'ordre le plus sublime de soumission aux décrets du ciel, & de renoncement à ses propres inclinations.

Je passe sur les dix premières années de sa retraite, où je ne me rappele rien de plus important que le mariage de Betty Maine avec un homme riche & bien né, & la mort du digne M. Warner, qui laissa toute sa fortune à sa chère & vertueuse cousine.

Miss Arnil, l'aînée des deux filles, avoit alors environ quinze ans, & répondoit à l'espoir qu'elle avoit donné dans son enfance, de la voir un jour une parfaite beauté. Miss Cécile, plus jeune d'un an, quoique régulièrement moins belle que sa sœur, passoit pour une des plus aimables personnes de son tems.

Avec quel délicieux plaisir ai-je vu l'excellente mère entre ses deux charmantes filles, qui paroissoient très-attentives, leur raconter les plus singulières & les plus touchantes circonstances de sa vie ! « Ces récits, leur disoit-elle, je ne les fais » pas pour murmurer de mon sort, ni pour émouvoir vos jeunes cœurs, par l'image de mes infortunes ; mais pour vous apprendre par mon » exemple, qu'il n'y a point dans la vie de situation » exempte de trouble. Il m'a fait la guerre, » sous les tendres soins de la meilleure des mères ; » il m'a constamment persécutée.

» J'ai cru que la pauvreté pouvoit m'exempter » de tous les maux qu'elle ne cause pas elle-même ; & si je n'avois pas perdu cette compagne, j'aurois évité la plus grande infortune » de ma vie ; car si les richesses n'eussent pas accompagné ma main, tout l'univers ne m'auroit pas persuadée de la céder à M. Falkland.

» N'attachez donc pas un trop grand prix aux » richesses que vous devez naturellement posséder. Je n'ai pas trouvé d'autre satisfaction dans » les miennes, que celle de pouvoir contribuer » par mes bienfaits au bonheur d'autrui. »

C'étoit par des leçons de cette nature, que la tendre mère fortifioit les jeunes ames de ses deux filles contre les révolutions du sort ; & leur appre-

noit à ne pas mettre leur confiance dans les biens qui dépendent de la fortune.

Elle revenoit si souvent à ces grands principes, qu'elle y sembloit ramenée par quelque pressentiment des nouveaux malheurs qui se préparoient à fondre sur elle.

Providence ! que tes conseils sont impénétrables ! Son opulence, c'est-à-dire l'avantage même dont elle devoit attendre dans la maturité de ses jours quelque compensation pour ce qu'elle avoit souffert dans la fleur de sa jeunesse, devint pour elle une source de nouvelles & terribles afflictions, qui ne manquant pas d'envelopper les malheureuses filles d'une malheureuse mère dans des scènes de la plus vive douleur, lui ravirent ce dernier fond d'espérance dans la vie, & rendirent la conclusion de son histoire encore plus.....

LA RELATION de la dame cesse ici, avec la dernière ligne de la page ; & toutes les recherches de l'éditeur n'ayant pu lui faire trouver les feuilles suivantes, c'est avec un extrême chagrin qu'il se voit réduit à publier ce fragment.

Fin du second Volume.

